

321.189

VERBUM

ANALECTA  
NEOLATINA

IV/2002/2

STUDIA AD  
PHILOLOGIAM  
NEOLATINAM  
PERTINENTIA  
QUÆ IN ÆDIBUS  
UNIVERSITATIS  
CATHOLICÆ DE  
PETRO PÁZMÁNY  
NOMINATÆ  
REDIGUNTUR



PILISCSABÆ



AKADÉMIAI  
KIADÓ  
BUDAPEST

# VERBUM ANALECTA NEOLATINA

The journal provides a forum for New Latin and Romance arts, literature and linguistics, presenting mainly the results of research carried out at Pázmány Péter Catholic University (Hungary) and other institutions collaborating with it.

EDITOR-IN-CHIEF

GYÖRGY DOMOKOS

EDITORIAL BOARD

Paul Richard Blum	(Germany–Hungary)
Csaba Csuday	(Hungary)
Giuseppe Frasso	(Italy)
Gábor Hajnóczy	(Hungary)
Éva Martonyi	(Hungary)

*Editorial correspondence:*

VERBUM, PPKE BTK Romanistics, Ambrosianum 225, P. O. Box 1  
H-2087 Piliscsaba 3, Hungary

Fax: (36 26) 375 375 ext. 2987, E-mail: domokos@btk.ppke.hu

*Verbum* is published and distributed in yearly volumes of two issues by

AKADÉMIAI KIADÓ

H-1519 Budapest, P. O. Box 245

<http://www.akkrt.hu/journals/verb>

*Subscription information:* Orders should be sent to Akadémiai Kiadó,  
H-1519 Budapest, P. O. Box 245, Fax: (36 1) 464 8221, E-mail: journals@akkrt.hu

Subscription price for volume 2002 of two issues US\$ 88.00,  
including normal postage; airmail delivery US\$ 20.00

© Akadémiai Kiadó, Budapest 2002

HU ISSN 1585-079X

*Printed in Hungary — PXP Ltd., Budapest*

Verb IV (2002) 2

VERBUM  
ANALECTA  
NEOLATINA  
IV / 2002 / 2

---



AKADÉMIAI KIADÓ  
BUDAPEST

MAGYAR  
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA  
KÖNYVTÁRA

*Ce numéro a été réalisé avec le soutien de l'Institut Français de Budapest.*

*Questo numero è stato realizzato con il sostegno del Dipartimento di Romanistica  
dell'Università degli Studi di Padova.*

# INDEX

## CRITICA

FRANCIS CLAUDON	
L'Ecole de la rhapsodie	217
ILDIKÓ LÓRINSZKY	
Kabyre, colosse, crocodile: images de Victor Hugo dans la <i>Correspondance</i> de Flaubert	229
FRITZ PETER KIRSCH	
„Être Chateaubriand ou rien”. Aspects socio-culturels de la recherche d'absolu chez Victor Hugo	245
CSABA CSUDAY	
Seis líneas de Lorca liberadas de su contexto	255

## LINGUISTICA

*Lingue romanze nel Medioevo. Atti del Convegno Piliscsaba, 22-23 marzo 2002 a cura di György Domokos e Giampaolo Salvi*

LORENZO RENZI	
Il progetto Italan e la grammatica del corpus	271
GIULIANA GIUSTI	
Le espressioni di quantità in Italiano Antico. Considerazioni preliminari	295
NICOLETTA PENELLO	
Possessivi e nomi di parentela in alcune varietà italiane antiche e moderne	327
VERNER EGERLAND	
Sull'omissione del pronome clitico oggetto in italiano antico	349
LAURA VANELLI	
„Oggi fa l'anno che nel ciel salisti”: l'espressione della distanza temporale nel passato in italiano antico	367
GIAMPAOLO SALVI	
Il problema di <si> e l'uso riflessivo di <i>essere</i>	377

MARCO MAZZOLENI		
	La „paraipotassi” con <i>ma</i> in italiano antico: verso una tipologia sintattica della correlazione	399
ANTONIETTA BISETTO		
	La formazione delle parole nell'italiano del Duecento. Osservazioni e proposte di analisi di alcuni nomi deverbali	429
MAURIZIO DARDANO		
	Aspetti della connessione nel „Decameron”	447
GIANLUCA FRENGUELLI		
	Completive con reggenza nominale e verbonominale nell'italiano dei primi secoli	461
ILDE CONSALES		
	Tipi di concessive in italiano antico	485
PAOLO SQUILLACIOTI		
	Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini	503
PÄR LARSON		
	„Stiamo lavorando per voi”: per una maggiore collaborazione tra filologi e storici della lingua italiana	517
RECENSIONES		
NORBERT MÁTYUS, ÉVA MARTONYI, RÓBERT VARGA, ZSÓFIA BABICS		529
ILLUSTRATIONES	228, 244, 254, 270, 326, 428, 484, 502	
SEBASTIAN MUNSTER:	<i>Cosmographiae Universalis</i> . Basel, 1550.	

Courtesy of

Historic Cities Project (<http://historic-cities.huji.ac.il>)

Department of Geography, The Hebrew University of Jerusalem.

# CRITICA





## L'ECOLE DE LA RHAPSODIE

FRANCIS CLAUDON

Université Paris XII Val-de-Marne  
Claudonfra@aol.com

In occasion of the bicentenaire of Victor Hugo's birth the author reminds the fact that the Hungarian composer Ferenc Liszt was probably the first to contribute to Hugo's international career by publishing six of his poems *set to music* in 1844. Further on he investigates about affinities and the relationships of the two personalities.

### *Liszt met en musique Hugo*

En cette année où l'on fête à Budapest aussi le bicentenaire de la naissance de Hugo il n'est pas indifférent de rappeler que Liszt est probablement le premier à avoir contribué largement à la fortune internationale du poète français. En effet c'est au compositeur hongrois que l'on doit d'avoir mis en musique six poèmes de Hugo publiés au tome II du *Buch der Lieder* en 1844, chez Schlesinger, à Berlin.<sup>1</sup>

Liszt a connu Hugo par l'entremise de Berlioz. Les deux noms réapparaissent très souvent dans la correspondance du musicien français ainsi que dans les *Mémoires*, en particulier Berlioz y raconte que Liszt avait participé à l'un de ses tout premiers concerts auquel assistait aussi Hugo.<sup>2</sup> Bientôt c'est une sorte de litanie: Berlioz, Hugo, Liszt et quelques autres,

---

<sup>1</sup>Au total Liszt a mis huit poèmes de Hugo en musique, càd qu'aux six poèmes du *Buch der Lieder* s'ajoutent „Crucifix” et „Quand tu chantes bercée” bien plus tardifs. Pour l'ensemble de ces textes cf. l'article de Serge Gut in *Autour de la mélodie française*, Actes du colloque de Rouen, recueillis par Michelle Biget, Presses Universitaires de Rouen, 1974.

<sup>2</sup> Cf. Berlioz, *Correspondance générale*, t. II, p. 36, Flammarion, 1975.

incarnent la révolution artistique, la modernité du Siècle; en revanche ni Wagner, ni Chopin, ni Heine, ni Meyerbeer ne font partie de la sainte énumération!

Berlioz a le privilège d'avoir favorisé la rencontre réelle des deux artistes. C'était peu de temps après son propre mariage. Un billet d'un ton de franche camaraderie, daté du 7 octobre 1833, invite Liszt à accompagner le jeune couple chez Hugo pour entendre lecture de sa nouvelle pièce, *Marie Tudor*. L'opération se répètera encore le 22 janvier 1839.<sup>3</sup> Pour sa part Marie d'Agoult dans sa correspondance avec Liszt date tout cela un peu plus vaguement des années 1833/1834. Quoi qu'il en soit c'est donc au début de la Monarchie de Juillet que Liszt et Hugo se fréquentent, et la relation va durer quelques années, jusqu'au moment où Liszt commencera sa carrière de concertiste au long cours.

De quelle nature ont pu être leurs rapports? La réponse est multiple.

Il y a d'abord un aspect assez familier et presque naïf. Le témoignage de Fontaney, peu connu, ne manque pas d'intérêt. Son *Journal* nous fait découvrir des rencontres à la fois intimes et naïves. Par exemple lors d'une soirée sans cérémonie chez Hugo Liszt se met au piano et joue le troisième mouvement *marcia funebre sulla morte d'un eroe* de la 12<sup>ème</sup> sonate, opus 26, Hugo s'exclame: „C'était magnifique. Qu'il y aurait quelque chose de beau à faire là! Tous les morts du choléra se promenant à Notre Dame avec leurs linceuls”.<sup>4</sup> La musique est si belle, en effet, que le morceau va devenir une des pièces favorites de Hugo, qui n'en connaissait pourtant pas tant.<sup>5</sup> Fontaney revient sur l'anecdote à plusieurs reprises, mais ceci pourrait nous laisser songeurs quant au niveau de la conversation entre le poète et le musicien.

Ensuite il y a eu un aspect plus intellectuel. A vrai dire il a peu dépendu de la chronique mondaine et il est demeuré unilatéral. Par exemple on ne trouve aucune mention – à ce qu'il semble – du nom de Liszt dans les écrits de Hugo. Aucun poème ne lui est dédié, aucune oeuvre ne l'évoque, ni de près, ni de loin;<sup>6</sup> même dans ces années *jeunes France* qui suivent la création d'*Hernani*, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (c'est-à-dire par Adèle Hugo) ne cite jamais le nom du musicien. S'agit-il

<sup>3</sup> Ibidem, p. 119 et p. 520.

<sup>4</sup> A. Fontaney, *Journal intime* (ed. R. Jasinski), Paris, 1925, p. 133.

<sup>5</sup> Cf. sur ce point F. Claudon, *La Musique des Romantiques*, Puf, 1992, p. 59.

<sup>6</sup> par exemple on fait beaucoup de musique de chambre dans *les Misérables* et A. Laster (*V. Hugo et la musique* en introduction au tome IV des *O. C.* publiées sous la direction de J. Massin au Club Français du Livre) estime avec raison que c'est un souvenir des séances de trio et de quatuor données autour de Urhan ou de Baillot dans les années 1830/1840; or Liszt s'était associé à Urhan et Batta pour jouer Schubert et Beethoven; pourtant V. Hugo n'y fait pas la moindre allusion, même de façon lointaine.

d'un oubli? d'un hasard? Pour sa part, Madame d'Agoult dans ses *Mémoires*, ne parle pas pratiquement pas non plus du poète, même quand elle fait le panégyrique de la littérature nouvelle, de la révolution romantique.<sup>7</sup>

Rien de tel, en revanche, sous la plume de Liszt lui-même. Bien au contraire: il a pratiqué d'abord l'éloge. Dans *De la Situation des artistes* – publié d'abord en 1835 – notre musicien écrit:

Es liegt nicht in meiner Absicht die schönen Tiraden Monsieur Fulcherons und Konsorten hier wiederzugeben, aber ich bedauere, daß die meinen Artikeln gesteckte Grenze es nicht gestattet, die Zukunft unserer Sache ein helles Licht werfen würden. Ballanche, Lamartine und vor allem Victor Hugo haben die soziale Größe der Kunst, (dieser edlen Krone des niedriggeborenen Genie) bewunderungswürdig erkannt und verkündet.<sup>8</sup>

Ensuite il y a eu l'expression d'une gratitude personnelle, formulée dans quelques lettres très significatives datant de ces années où le spleen manque d'emporter le jeune Liszt; ainsi dans la lettre à Pierre Wolff du 2 mai 1832:

Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme deux damnés: Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber, sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur, de plus je travaille quatre à cinq heures d'exercices: tierces, sixtes, octaves, trémolos, notes répétées, etc.

Voici maintenant une lettre à Berlioz de 1830:

L'art se révélait à moi dans son universalité et son unité. Le sentiment et la réflexion me pénétraient chaque jour davantage de la relation cachée qui unit les oeuvres du génie. Raphaël et Michel-Ange, me faisaient mieux comprendre Mozart et Beethoven, Jean de Pise, Fra Beato, le Francia, m'expliquaient Allegri, Marcello, Palestrina; Titien et Rossini m'apparaissaient comme deux astres de rayons semblables. Le Colisée et le Campo Santo ne sont pas si étrangers qu'on pense à la Symphonie Héroïque et au Requiem. Dante a trouvé son expression pittoresque dans Orcagna et Michel Ange (repris dans Lettres n° 12 d'un bachelier ès musique).

<sup>7</sup> ainsi lorsqu'elle évoque ses goûts et ses lectures: *Quand le pur Faubourg Saint Germain (...) vit chez moi toute cette invasion de bel esprit et de romantisme, quand on sut que nous assistions aux premières représentations de Henri III, de Chatterton (1835), quand on vit sur notre table Indiana, Lélia, les Poésies de Joseph Delorme, Oberman ce fut matière de persiflage; on nous déclara (bas bleus) (éd du Mercure de France, Paris, 1990, t. I, p. 262). De même quelques pages plus loin évoquant la musique et la littérature pratiquées à Croissy. Mme d'Agoult mentionne Berlioz, Chopin, Hiller, Schubert, Chateaubriand, Vigny, Lamartine, mais à peine Hugo (cf. p. 264) et toujours à propos de son théâtre (cf. t. I, p. 237, 242, 264, t. II, p. 31, 217).*

<sup>8</sup> in F. Liszt *Schriften zur Tonkunst*, Leipzig, Reclam, 1981, p. 54.

Certes le nom de Hugo ne paraît pas dans cette énumération; pourtant son esprit, sa manière, son oeil s'y trouvent, comme en creux, ainsi que l'a rappelé F. Clidat. Dans un numéro spécial de la *Revue musicale*, la pianiste française a collationné attentivement les textes littéraires qui ont inspiré les transcriptions et adaptations lisztziennes.<sup>9</sup> La liste en est éloquente. Répétons donc que *Mazzeppa* vient des *Orientales* (n° 34, 1828); *Ce qu'on entend sur la montagne* est, à l'origine, la sixième pièce des *Feuilles d'automne* (1829); la sonate *Après une lecture de Dante* s'inspire de la pièce 27 (1836) des *Rayons et des ombres*. À côté de ces pièces fameuses il n'y a que deux créations procédant de Lamartine: *les Idéals* et *les Préludes* ainsi que la série ultérieure des *Harmonies poétiques et religieuses*. Tout ceci dit assez que Liszt avait des connaissances à la fois précises et diversifiées des grands textes romantiques français et qu'il semble avoir préféré, en ses propres débuts, les vers du jeune Hugo.

Pour l'édition du recueil de 1844 Liszt a choisi de mettre en „mélodie” six poèmes de Hugo, un de Béranger, un autre de Musset, un de Delphine de Girardin, un de la duchesse d'Orléans.<sup>10</sup> Avec le recul ce choix ne nous paraît ni fortuit, ni hasardeux, ni indifférent. Tous ces poèmes ont eu, à l'origine, un grand succès de librairie, pourtant il en était d'autres encore, que Liszt n'a pourtant pas retenus.<sup>11</sup> Pour cette raison déjà on doit considérer la production vocale française de Liszt comme un hommage très particulier à Victor Hugo.<sup>12</sup>

Quelle est la caractéristique de ces mélodies?

Le choix des textes, on l'observera, n'est, en lui-même, déjà, pas du tout indifférent; ce sont, par ordre chronologique:

Gastilbeza (1837), La Tombe et la rose (1837), Enfant si j'étais roi (1838), S'il est un charmant gazon (1838), Comment disaient-ils (1839), Oh quand je dors (1839).

Ils illustrent tous la période médiane de Hugo: celle des voyages touristiques, en Belgique, au Rhin, ou dans les Pyrénées françaises et espagnoles (1843), celle des quatre grands recueils d'un lyrisme rayonnant dans *les Feuilles d'automne* (1831), *les Chants du crépuscule* (1835), *les Voix intérieures* (1837), *les Rayons et des ombres* (1840). À ce moment le poète est 'arrivé', il est devenu chef d'école mais sait garder beaucoup de spontanéité.

<sup>9</sup> la *Revue musicale*: *Aux sources littéraires de F. Liszt* n° 292/3, 1973.

<sup>10</sup> respectivement *Il m'aimait tant* de 1843, non repris dans l'enregistrement intégral DGG de Fischer-Dieskau/D. Barenboïm et *die Macht der Musik*.

<sup>11</sup> d'autres, enfin, ont disparu, comme *l'aube naît et ta porte est close* de 1842.

<sup>12</sup> rappelons que parallèlement Liszt s'est inspiré seulement de trois poèmes de Goethe, sept de Heine, trois de Schiller, trois de Pétrarque.

Pour sa part Liszt connaît une évolution parallèle; il est en train de se tailler une place éminente, non sans heurts: car comment combiner les voyages et la composition? comment l'élaboration des *Années de pèlerinage* peut-elle accompagner la *Glansperiode* du virtuose à travers l'Europe? Pour toutes ces questions la réponse semble inspirée par Hugo. Il paraît vraisemblable de penser que Liszt a pris modèle, en ces années cruciales, sur la carrière, l'ambition de l'écrivain français; surtout quand il rejoint sa manière, quand il épouse son goût.

Par exemple il est curieux de noter que Liszt n'a mis en musique aucun texte de Lamartine;<sup>13</sup> lorsque Liszt adapte Lamartine, c'est non seulement plus tard mais surtout sur un mode très unilatéral: dans le piano majestueux des *Harmonies poétiques et religieuses*, dans le grand poème symphonique des *Préludes*. Vis-à-vis de Hugo, rien de tel; on pressent, entre le poète et le musicien un échange, on discerne comme une émulation. Belle relation, assurément, parce que plus équilibrée et plus intime.

Il est tout aussi curieux de constater que le musicien n'a pas retenu les textes les plus fameux du poète, ni ceux qui connotent, au premier niveau, la musique; non, Liszt n'a pas mis en mélodie les poèmes d'Olympio (*Rayons et les ombres*, 34, *Voix intérieures*, 31), *Soleils couchants* (*Feuilles d'automne*, 35), *Ce qu'on entend sur la montagne* (ibid., 5), *Que la musique date du 16<sup>e</sup> siècle* (*Rayons et les ombres*, 35); il n'a pas été intéressé par les multiples hymnes (*Chants du crépuscule*, 3), les chansons (ibid. 23), les couplets (*Feuilles d'automne*, 39); il a laissé de côté les guitares, les variétés, les facilités (*Rayons*, 22 et 23).

Quelle est alors la logique de ces choix? On ne la trouvera certainement pas dans la biographie, dans l'effet d'une influence mécanique. Au contraire même: si l'on se souvient que Liszt partage alors la vie de Marie d'Agoult, on constatera avec amusement que cette dernière est très réticente vis-à-vis de Hugo. Jamais elle ne mentionne un seul poème de Hugo; en revanche elle aime Goethe et le fait aimer à Liszt; elle évoque souvent le poème *Wer nie sein Brot in Tränen aß* que Liszt mettra en musique... beaucoup plus tard. Il ne fait donc guère de doute que Liszt a personnellement choisi ses textes hugoliens; et il a procédé avec un grand bonheur.

Il explique, en effet, qu'il a recherché *un développement plus libre et pour ainsi dire plus adéquat à l'esprit du temps*.<sup>14</sup> Or voilà l'apport essentiel de Victor Hugo: il fait accéder le musicien à une modernité bien tempérée. De fait, quand on embrasse ces six textes pratiquement contemporains on est frappé du panorama et du bilan qu'ils offrent: panorama du lyrisme hugolien, bilan des diverses formes pratiquées dans le romantisme français. Liszt

<sup>13</sup> Cf. M. d'Agoult (op.cit.), t. I, p. 242, 275, t. II, p. 26/7.

<sup>14</sup> Briefe III.

fait son miel de tout cela. *Gastilbeza* est une ballade dans l'esprit des premiers recueils magistralement rhétoriques, dans le goût exotique à la mode. *Enfant si j'étais roi* est une chanson; Hugo en a beaucoup écrites, dans *Chansons des rues et des bois*, ou *S'il est un charmant gazon*. *Comment disaient-ils*, semblable, à cause de ses alguazils et de son espagnolisme, prolonger les *Orientales*. *La tombe et la rose* est une élégie, anacréontique et familière, absolument semblable à la fameuse *Heidenröslein* de Goethe et Schubert. Mais la plus grande réussite est atteinte dans *Oh quand je dors!* qui illustre le genre de la romance. Hugo y déploie tout un art des irisations, des nuances qui convient parfaitement à l'esprit sentimental, au thème pétrarquaisant.

On observera que Liszt réagit finement face aux imperceptibles caractéristiques qui distinguent ces formes poétiques assez subtiles. En même temps il a su respecter un esprit d'ensemble, il a gardé ce 'souffle' hugolien pourtant ici volontairement retenu (sauf dans *Gastilbeza*). On soulignera encore que la brièveté des textes a profondément convenu à un compositeur qui découvrait seulement l'esprit du lied et de la mélodie. Et puis, ces petites formes n'entretiennent-elles pas un rapport essentiel très évident avec les autres petites pièces, non moins pittoresques, non moins subtiles, que collecte le premier cahier des *Années de pèlerinage*? Assurément Liszt a commencé son *Album d'un Voyageur* en s'envolant sur les ailes de l'intimisme hugolien. Ni spleenétique, ni stylistiquement révolutionnaire, tel est le poète repéré par un compositeur qui se cherche; à son tour, ce dernier va adopter, presque par plaisir, une voie encore discrète, sans flamboiement, sans éclats confondants. Trouverait-on là le principal mérite des mélodies françaises d'après Hugo, qu'il ne serait pas mince!

Pourtant, si l'on regarde de près, on observe que Liszt a ajouté du style à des textes qui ne se voulaient que fins.

Un petit détour s'impose. En général, et surtout dans la suite de sa carrière, Liszt se grandit au dépens des textes. Ainsi fait-il avec Cornelius, Fallersleben, Dingelstedt, Uhland. La musique consume alors par son intensité, son panache tout hongrois les poèmes d'un romantisme germanique quelque peu étioilé. Tel est particulièrement le cas avec Heine (cf. la fameuse *Loreley*, les *drei Zigeuner*) et plus encore dans le poignant *Ich möchte hingehn* d'après George Herwegh.

Pour revenir du côté français on ferait les mêmes réserves avec le texte de Béranger *Le Vieux Vagabond*, narratif jusqu'à l'anecdote et, encore davantage devant *Il m'aimait tant*, mièvre romance de Delphine de Girardin le poète préféré de Marie d'Agoult.<sup>15</sup>

Mais après ces détours?

<sup>15</sup> Cf. *Mémoire*, op. cit. I, p. 237-243 et cet aveu: *Je sentis que je l'aimerais. Elle aussi ne retira point ce qu'il y avait de promesses dans sa main serrant la mienne* (p. 241).

Quand on analyse l'esthétique musicale de Liszt, on observe que l'apport du compositeur est d'avoir mis au point une sorte de 'diction libre'; on entendra ce terme dans le sens où Jakobson parle de la fonction poétique du langage. De la même manière on parle d'un vers libre, ou d'une forme libre. Liszt a discerné chez Hugo, et traduit en musique pour mieux le servir, un *recitar cantando*. On le voit à merveille dans la première mélodie: *la Tombe et la rose*, où la partie vocale suit une ligne sinueuse, mineure, toute en valeurs variables; ceci crée une sorte de diction irrégulière, rythmiquement variable, en tout cas profondément mélancolique.

L'*arioso* lisztien – en principe destiné à l'expression dramatique ou narrative – comme l'entendra Hugo Wolf – est cependant ici absolument surprenant, et ceci parce que le texte d'origine ne lui fournit ni un thème folklorique, ni quelque pittoresque convenu, ni même un argument anecdotique. Poésie d'atmosphère, voilà, au fond, le charme que Hugo dévoile et enseigne à Liszt. Cela est vrai de deux autres poèmes encore (sur les six du recueil): *Oh quand je dors*, et *S'il est un charmant gazon*.

On admirera la finesse avec laquelle, à chaque fois, Liszt varie sa propre manière pour retrouver la subtilité, le chatolement de la fine rhétorique hugolienne. Par exemple, le musicien hongrois délaisse presque continuellement le lied strophique; seul *Gastilbeza* sacrifie à ce genre hérité du XVIII<sup>ème</sup> siècle et de Schubert. Mais quelle exception! et quel calcul peut-être! en effet Hugo a lui-même traité cette ballade avec une sorte d'ironie au deuxième degré. Il entend chanter cette histoire du bandit à la carabine au cours de son périple de 1843; le texte du voyage est alors évidemment empreint d'une forte indulgence pour cette naïveté basque, incarnée par une jolie naïade:

Le second jour que j'allai à Biarritz, comme je me promenais à la marée basse au milieu des grottes, cherchant des coquillages (...) j'entendis une voix qui sortait de derrière un rocher et chantait le couplet que voici en patoisant quelque peu, mais pas assez pour m'empêcher de distinguer les paroles:

astilbeza, l'homme à la carabine  
 Chantait ainsi:  
 Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine  
 Quelqu'un d'ici?  
 Dansez, chantez, villageois, la nuit gagne  
 Le mont l'alù  
 Le vent qui vient à travers la montagne  
 Me rendra fou

était une voix de femme. Je tournai le rocher. La chanteuse était une baigneuse. Une belle jeune fille qui nageait, vêtue d'une chemise blanche et d'un jupon court dans une petite crique fermée par deux

écueils à l'entrée d'une grotte. Ses habits de paysanne gisaient sur le sable au fond de la grotte. En m'apercevant elle sortit à moitié de l'eau et se mit à chanter la seconde stance.<sup>16</sup>

Mais tel n'est pas le cas lorsque le poème est présenté à nu, directement, dans le recueil des *Rayons et les Ombres* (pièce n°22, *Guitare*).

En général Liszt adopte un ton structuré par une rhétorique plus interne, à laquelle le fil musical ajoute comme une trame ineffaçable. Il n'a pas mécaniquement préféré les poèmes qui appellent la musique au premier degré; il refuse les chants dont la lettre du texte dit que quelque chose ou quelqu'un est censé les accompagner, tel est le cas seulement dans *Enfant si j'étais roi*. Liszt est infiniment plus sophistiqué, il combine une interpénétration des voix, une alternance des rôles. On voit cela à merveille dans l'admirable *Comment disaient-ils*: ici la partie de piano joue le rôle d'un troisième intervenant qui séparerait le groupe des galants bateliers (*ils*) et celui des belles, effrayées à l'idée de rencontrer les alguazils (*ramez, disaient-elles*), tandis que le piano balance, à 3/4, une double sixte, comme ferait une cadence d'avirons.

Liszt refuse encore le bel air, le beau chant rossinissant, tout de même que Hugo ne pratique jamais la molle élégie lamartinienne. Ainsi dans les deux premières pages de *S'il est un charmant gazon* l'accompagnement de piano repose sur un *perpetuum mobile* qui pourrait venir de Czerny; la mélodie confiée à la voix (deux gammes, ascendantes puis descendantes, répétées deux fois) est d'une simplicité qui confine à la fadeur. Soudain, à partir de la troisième page, une série de modulations puis les grandes broderies du piano solo créent un effet d'irisations; enfin les indications de caractères ou de tempo (*armonioso, espressivo, rallentando, ritardando*) colorent les traits du virtuose à son clavier. À ce moment, précisément, nous sortons tout à fait de l'élégiacque pour préférer une posture inspirée, Liszt nous articule une diction rhapsodique assez prenante. Mais revenons au texte hugolien. D'un seul regard nous saisissons sa structure, plus que traditionnelle; elle comporte deux strophes, articulées autour de deux propositions hypothétiques, puis deux 'chutes' très enlevées

il est un charmon gazon  
 Que le ciel arrose (...)  
 J'en veux faire le chemin  
 Où ton se pose  
 S'il est un rêve d'amour  
 Parfumé de rose (...)  
 Oh! J'en veux faire le nid  
 Où ton se pose

<sup>16</sup> V. Hugo, *Voyage vers les Pyrénées*, (présentation de F. Claudon), Paris, Ph. Lebaud, p. 70.



L'ensemble n'est-il pas, au fond, d'une insigne banalité? Ce pétrarquisme romantique n'a pas la fraîcheur de ses sources italiennes originales. En revanche tout semble d'un bien autre aloi lors de la mise en musique. En effet, la ligne vocale, la partie de piano ajoutent un autre signifiant qui 'revigore' le signifié d'origine; chez Liszt ce signifiant se fait mystérieux, énigmatique, il tient dans l'inflexion mélodique d'une élégante arabesque qui 'met en scène' une convention bien rebattue. A ce moment là, mais à ce moment là seulement, les deux voix (texte/musique, intelligible/sensible) entrent en synergie; elles confèrent à l'ensemble texte + musique une valeur intrinsèque. Le rhapsodique le voilà, voilà ce que sont la vraie poésie, le poétique authentique.

Il y aurait même une certaine 'griffe' lisztienne dont le pendant existe déjà chez le poète français. On sait que Victor Hugo avait la manie de la ponctuation finale, la tentation du mot qui claque. Liszt aussi;<sup>17</sup> pourtant, ici, dans cette mise en musique des six poèmes, ce sens de la clause, de l'accord final qui donne du feu aux derniers vers, voilà qui confère aux textes de Hugo un supplément rythmique étonnant, voilà le salut du virtuose au trop impeccable rhétoricien. Pour reprendre la même idée sous une autre forme disons que les parallélismes magistraux, les balancements sonores n'arrivent pas, chez Hugo, à cacher l'usure ou l'inexistence d'un fond souvent trop convenu. Hugo, par excellence, pense en parlant et il est – littéralement – un écho. Ce n'est pas une originalité que de le souligner, mais ce n'est pas non plus l'expression d'une critique; car c'est avec justesse que les Formalistes russes nous ont appris combien le poétique, la littérature reposent avant tout sur un jeu de symétries, de redites, de variations; or tout cela est d'essence éminemment musicale.<sup>18</sup> Prenons l'exemple de „*Oh quand je dors*”. Dans sa lettre le seul texte du poème ne nous retient guère par sa référence pétraquiste; mais on trouve du charme à la triple chute de chaque strophe,<sup>19</sup> que Hugo habilement varie d'un mot:

(...) Soudain ma  
S'entr'ouvrira  
(...) Soudain mon  
Rayonnera  
(...) Soudain mon  
S'éveillera

<sup>17</sup> Cf. l'aveu de Liszt reconsidérant plus tard ses lieder de jeunesse: „*meine früheren Lieder sind meistens zu aufgebläht sentimental und häufig zu vollgepropft in der Begleitung*”.

<sup>18</sup> Voir R.. Jakobson, *Qu'est-ce que la poésie?* in *Huit questions de poétique*, Le Seuil, 1977.

<sup>19</sup> nullement imagée, contrairement à ce que trouve F. Noske (*La Mélodie française*, Gut op. cit., p. 61.).

Or dans son adaptation Liszt trouve le moyen d'offrir comme un écrin à ces vers un peu trop habiles. Il consiste dans la répétition d'une petite arabesque de quatre notes, énoncée dès la première mesure, puis variée dans la suite par le piano qui devient ici le vrai locuteur, en lieu et place du galant du poème, censé susurrer sa romance. Ce motif, il est typiquement lisztien: on le retrouve, également comme une incantation initiale, au début de *La Tombe et la rose*; il constitue encore la ritournelle obsédante, le leit-motiv de la *Loreley*; il forme la cellule essentielle, si efficace, dans *S'il est un charmant gazon*. Ces quatre notes, nettement articulées, distinctement lisztienues font néanmoins penser à la pulsion rythmique la plus évidemment hugolienne; elle est si fréquente, tellement reconnaissable; par exemple c'est elle qu'on trouve dans le fameux début des *Djïns (Orientales, n° 28)*.<sup>20</sup> Comme Liszt l'emploie en *incipit* de notre mélodie, elle sertit tout l'ensemble; elle forme la préparation musicale de la chute, qui, chez Hugo, est seulement verbale, zébrant chaque fin de strophe. Ainsi se crée une sorte d'arc-boutant rythmique et sonore qui redonne un poids, un équilibre aux vers trop mièvres. Musique et texte entrent en synergie, au service d'une poétique profondément rhétorique, pensée, voulue comme telle.

Par leur date, les mélodies françaises de Liszt d'après Hugo tiennent une place éminente. Elles sont avant tout le premier hommage contemporain de l'étranger au poète français. Mais elles représentent encore plus et mieux qu'une simple politesse. Du fait des textes choisis avec soin, de par la nature très caractéristique de leur lyrisme, à la limite du procédé, les poèmes hugoliens ont ouvert à Liszt une possibilité réelle d'épancher son lyrisme qui était, à sa manière propre, tout aussi singulier.<sup>21</sup> Au total il

<sup>20</sup> „Mur, ville / Et port / Asile / De mort / Mer grise / Où brise / La bise / Tout dort”.

<sup>21</sup> On songe aux mots de Keyserling à propos de la musique hongroise (encore qu'il s'agisse à ses yeux de la musique tzigane): „La musique est le moyen d'expression parfait du combattant qui se détend (...): un état de suspension. D'une part c'est toujours le retour à ce qui est intime, familier, et d'autre part ce sont des variations continues d'un même thème, suivant la nature et l'état d'âme de chacun. C'est un abandon complet.” (Analyse spectrale de l'Europe, ed. Gonthier, *Médiations*, 1965, p. 154/5.).

s'agit donc d'une récréation vraiment moderne dans sa façon de se confronter avec une tradition stylistique, avec un genre daté, par sa manière aussi de jouer subtilement avec les procédés d'une brillante rhétorique. Grâce à Hugo, Franz Liszt s'est fait réellement 'français'; grâce à Liszt hongrois, la mélodie en langue française gagne une importance européenne que bien peu d'artistes ont su atteindre.



Il est difficile de lire ce passage car le texte est extrêmement flou et peu contrasté. On distingue à peine des formes et des contours, mais pas de caractères lisibles.

Le bas de la page contient également du texte qui est presque entièrement effacé par le flou de l'image. On ne peut pas identifier les mots ou les phrases.



Insulae parisiensis edificiorum,  
que sunt quatuordecim ab anno  
gallico legatos separaverunt.  
A. Sorbona, B. Palatium re-  
gia, C. Praetorium,  
D. Sacrum templum,  
E. Via ad Picardiam,  
F. Porta & via S. Dionisii,  
G. Porta & via S. Martini.

## KABYRE, COLOSSE, CROCODILE: IMAGES DE VICTOR HUGO DANS LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

ILDIKÓ LŐRINSZKY

ELTE Francia Tanszék  
lorinszky@drotposta.hu

The author of this study points out that Victor Hugo was the person Flaubert dealt most with in his Correspondence. The contradictory images of Hugo in the letters of his younger colleague form altogether a very complex way of approach to both writers. In this way the study shows the evolution of Flaubert's esthetic sense in comparison with the works of "père Hugo".

Brèves annotations de lectures, modèle et contre-exemple pour une conception esthétique qui s'esquisse au fil des pages, comptes rendus de rencontres personnelles: les références à Victor Hugo traversent toute la Correspondance de Flaubert. La première évocation date de 1835 (le futur romancier a quatorze ans),<sup>1</sup> la dernière est de fin avril 1880: Hugo a encore cinq ans devant lui, Flaubert à peine deux semaines.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> „Lagrange est un de ces hommes à la haute pensée, Lagrange c'est le fils du siècle comme Napoléon et V. Hugo. C'est l'homme de la poésie, de la réaction, l'homme du siècle, c'est-à-dire l'objet de la haine, de la malédiction et de l'envie; il est proscrit dans ce siècle, il sera Dieu dans l'autre.” (à Ernest Chevalier, 24 août 1835, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 1, pp. 21–22).

<sup>2</sup> „Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet. Céard parle de ce qu'il ignore absolument: la corruption de l'empire; comme *tous ceux*, du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo.” (à Guy de Maupassant, Croisset, vers le 25 avril 1880, *Corr.*, Paris, Conard, tome IX, p. 29). La mort subite de Flaubert est survenue le 8 mai 1880.

Il y a peu d'auteurs contemporains qui occupent une place si importante dans cet ensemble gigantesque de lettres; et peu d'auteurs, de façon générale, qui puissent mettre en valeur, autant que Hugo, le statut particulier de ce corpus qui devient facilement victime des abus de la critique.

Dans la Correspondance de Flaubert, les passages évoquant Hugo présentent une image complexe, avec des éléments qui, au premier abord, peuvent paraître contradictoires. En fait, les composantes de cette image d'ensemble sont autant d'images en mouvement reliant deux œuvres en évolution, deux itinéraires parallèles. Privées de leurs contextes, elles ne peuvent pas être saisies dans toutes leurs complexités. Pour mesurer l'intérêt de ces éléments qui constituent une véritable unité dans la diversité, pour comprendre la logique interne qui assure leur cohérence, il est indispensable de respecter la chronologie de leurs apparitions successives.

#### LE PORTRAIT DU GRAND HOMME

Dans la Correspondance de Flaubert, l'une des premières images de Victor Hugo est un vrai portrait esquissé à la demande de sa sœur Caroline:

„Tu t'attends à des détails sur V. Hugo. Que veux-tu que je t'en dise? C'est un homme qui a l'air comme un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher. Il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était parti de cet homme-là assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant mes yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. C'était là pourtant l'homme qui m'a le plus fait battre le cœur depuis que je suis né, et celui peut-être que j'aimais le mieux de tous ceux que je ne connais pas. On a parlé de supplices, de vengeance, de voleurs, etc. C'est moi et le grand homme qui avons le plus causé; je ne me souviens plus si j'ai dit des choses bonnes ou bêtes. Mais j'en ai dit d'assez nombreuses. Comme tu vois, je vais assez souvent chez les Pradier; c'est une maison que j'aime beaucoup, où l'on n'est pas gêné et qui est tout à fait *dans mon genre*.<sup>3</sup>”

Le passage cité est de 1843. C'est chez les mêmes Pradier que Flaubert rencontrera, trois ans plus tard, Louise Colet, future maîtresse et

<sup>3</sup> Lettre à sa sœur Caroline, dimanche soir, Paris, 3 décembre 1843, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 1, pp. 195-196.

Muse mal aimée. Louise Darcet était la femme de James (Jean-Jacques) Pradier. Ses mémoires, écrits sous le pseudonyme de Madame Ludovica, ont été retrouvés dans les dossiers de Flaubert, et avaient fourni l'une des sources documentaires de *Madame Bovary*.<sup>4</sup> De son côté, le sculpteur James Pradier est le père de la fille de Juliette Drouet, Claire, morte en 1846, à peine trois ans après l'accident de Villequier (la noyade de Léopoldine), et à qui Victor Hugo portait une affection paternelle.<sup>5</sup>

La lettre adressée à Caroline, malgré le ton qui se voudrait léger sinon blasé, peut difficilement cacher le plaisir immense qu'éprouvait le jeune Rouennais d'avoir aperçu le poète en grandeur nature, la fierté d'avoir pu lui adresser la parole. Chef de file du romantisme, Hugo fait partie intégrante de l'éducation littéraire de Flaubert adolescent. Selon une lettre adressée à Ernest Chevalier en 1837, il donnerait „toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sottise érudition des éplucheurs, équarrisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo.”<sup>6</sup> Dans un autre passage, l'auteur de *Notre-Dame* est comparé à Racine, à Calderon, à Lope de Vega.<sup>7</sup> Il fait partie de ceux qui, de leur vivant, ont obtenu le gain de l'immortalité:

„Vivent les poètes, vivent ceux-là qui nous consolent dans les mauvais jours, qui nous caressent, qui nous embrasent. Il y a plus de vérité dans une scène de Shakespeare, dans une ode d'Horace ou d'Hugo, que dans tout Michelet, tout Montesquieu, tout Robertson.”<sup>8</sup>

Cependant, à l'opposé de beaucoup d'autres, comme Musset, Lamartine, voire même Byron, qui devront traverser un véritable purgatoire aboutissant parfois à une dépréciation considérable ou un rejet sans retour, Hugo restera tout au long une référence incontournable.<sup>9</sup> Dans les années 1830, l'artiste, au sommet de sa gloire facilement et rapidement acquise, a exercé une influence profonde sur Flaubert, et il est presque sûr que cette

<sup>4</sup> Cf. Flaubert, G., *Madame Bovary*, édition établie par Claudine Gothot-Mersch, Paris, Bordas, Classiques Garnier, 1990, Introduction, pp. XVII-XIX.

<sup>5</sup> Henri Peyre, *Hugo*, Paris, P.U.F., Collection SUP, 1972, p. 9.

<sup>6</sup> Lettre du 24 juin 1837, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 1, pp. 24–25.

<sup>7</sup> Lettre à Ernest Chevalier, jeudi 13 septembre 1838, *Corr.*, éd. cit., tome 1, pp. 27–28.

<sup>8</sup> Lettre à Ernest Chevalier, Rouen, vendredi, 31 mai 1839, *Corr.*, éd. cit., tome 1, p. 45.

<sup>9</sup> Cette expression datant de 1837 se retrouve presque mot à mot dans une lettre adressée à George Sand, après le 20 décembre 1875: „Je donnerais toutes les légendes de Gervais pour certaines expressions et coups de maître comme l'ombre était nuptiale, auguste et solennelle”, de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu: „Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel. Enfin, je tâche de bien penser pour bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.” (*Corr.*, Paris, Conard, tome VII, pp. 281–282).

admiration d'adolescent était teintée d'un désir secret d'identification. Le collégien rouennais voulait-il „être Victor Hugo ou rien”? Sur ce point, on est limité à des suppositions, aucun apocryphe n'a été sanctifié par l'histoire littéraire. Ce qui est sûr, c'est que plus tard, à partir du moment où les idées esthétiques de Flaubert commencent à se préciser et à trouver leur place dans une conception autonome, cette admiration sans réserve se transformera en fascination, au sens propre du terme: Hugo attirera toujours, mais par une ambivalence profonde, par une altérité radicale.

Dans ce que l'on appelle la période de la maturité chez Flaubert, il serait difficile de trouver un artiste dont les idées esthétiques, dont les convictions politiques seraient si loin des siennes que celles de Hugo, et pourtant: peu importent les grognements et les cris de rage, la déception causée par la bêtise du grand homme qui risque d'étouffer l'artiste en faveur du démagogue ou de l'orateur... Pour Flaubert, Hugo reste le poète, le seul véritable poète de son siècle, siècle qui a perdu le sens du beau, et le seul à qui il accorde, parmi ses contemporains, l'attribut de „génie”.

Il va de soi qu'aux yeux du romancier, toute la production littéraire de Hugo ne peut pas être placée sur la même échelle de valeurs. Cependant, son œuvre est présente dans la Correspondance comme une toile de fond, tantôt éclatante, tantôt effacée, tout comme la figure du poète elle-même, dans sa proximité ou dans son éloignement à la fois physique et psychologique. Du grand homme observé de près dans un Salon parisien au vieillard à la personnalité touchante, la Correspondance de Flaubert contient un certain nombre de passages présentant Hugo à Paris, avant et après l'exil, poète ou homme politique parmi ses semblables, homme parmi les hommes. Mais on peut remarquer que même ces évocations apparemment simples tendent à se transformer et à figer la figure du poète dans une sorte de tableau, à transfigurer l'homme en monument, en œuvre d'art. Cette tendance semble particulièrement révélatrice dans les lettres échangées entre Hugo, Colet et Flaubert pendant la période de l'exil: les petits services rendus à l'exilé s'accompagnent de confessions qui finissent par créer une étrange proximité dans la distance. Distance à plusieurs degrés car la distance concrète, physique, topographique est une distance hautement symbolique: bien que les lettres de Flaubert formulent parfois des critiques et témoignent d'une estime réticente à l'égard du poète exilé,<sup>10</sup> il est sous-entendu que Hugo, dans son île ou ailleurs, est un

<sup>10</sup> Voir la lettre à Louise Colet, Croisset, mercredi, minuit et demi, jeudi 22 septembre 1853: „Voici enfin un envoi du Grand Crocodile! [...] Tu verras un discours dont j'ai le double et qui me paraît un peu raide. J'ai peur que le grand homme ne finisse par s'abêtir là-bas, dans sa haine. [...] Dans sa lettre à moi, il me dit qu'il *exige* la correspondance, et il qualifie mes lettres des „plus spirituelles et des plus nobles du monde”. J'ai envie maintenant de lui écrire tout ce que je pense. Le blesserai-je? Mais



homme exceptionnel et plus que cela: Kabyre, Colosse, dieu marin, une créature surhumaine à la dimension de son œuvre.

Dans les lettres de cette période, la figure de Hugo se rattache à l'océan. Coïncidence singulière ou anticipation prometteuse, cette image évoque les réflexions de Victor Hugo qui, dans son *William Shakespeare*, relie l'océan à la figure du génie:

„Il y a des hommes océans en effet. Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre, cette démagogie des nuées en plein ouragan, ces aigles dans l'écume, ces merveilleux levers d'astres répercutés dans on ne sait quel mystérieux tumulte par des millions de cimes lumineuses, têtes confuses de l'innombrable, ces grandes foudres errantes qui semblent guetter, ces sanglots énormes, ces monstres entrevus, ces nuits de ténèbres coupées de rugissements, ces furies, ces frénésies, ces tourmentes, ces roches, ces naufrages, ces flottes qui se heurtent, ces tonnerres humains mêlés aux tonnerres divins, ce sang dans l'abîme; puis ces grâces, ces douceurs, ces fêtes, ces gaies voiles blanches, ces bateaux de pêche, ces chants dans le fracas, ces ports splendides, ces fumées de la terre, ces villes à l'horizon, ce bleu profond de l'eau et du ciel, cette âcreté utile, cette amertume qui fait l'assainissement de l'univers, cet âpre sel sans lequel tout pourrirait; ces colères et ces apaisements, ce tout dans un, cet inattendu dans l'immuable, ce vaste prodige de la monotonie inépuisablement variée, ce niveau après ce bouleversement, ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet infini, cet insondable, tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'océan.”<sup>11</sup>

On peut se demander si Flaubert aurait énuméré les mêmes noms dans son propre catalogue d'„hommes océans”. Mais il aurait sûrement sous-

---

je ne peux pourtant lui laisser croire que je suis républicain, que j'admire le peuple, etc. – Il y a une mesure à prendre entre la grossièreté et la franchise que je trouve difficile. Qu'en dis-tu?” (*Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 436). Voir encore: „*Stella* m'a semblé beau? Il m'envoie une autre pièce stupide.” (à Louise Colet, dimanche soir, 15 janvier 1854, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 509). Cf. lettre à la même, du 23 mars 1854: „Je n'ai que le temps de t'envoyer une partie de l'envoi du Crocodile. – Car je viens d'égarer sur ma table 2 pièces de vers détachées de son volume. [...] Il me cadotte de deux discours politiques fort piètres de fond et de forme. Décidément, il tourne au ganachisme avec ses rabâchages perpétuels. Je te les enverrai. [...] – Il se fout de moi, le grand homme: il m'appelle „cher et honorable *concitoyen*”. (*Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 539).

<sup>11</sup> Victor Hugo, *William Shakespeare* [Hauteville-House, 1864], Paris, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque Romantique, 1973, Première Partie, Livre premier, p. 38.

signé: et vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, vous avez Victor Hugo. Pour lui, ces derniers étaient incontestablement de la même famille:

„Il ne faut pas grande malice pour faire de la critique! On peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir. Aussi, comme les grands maîtres sont excessifs! Ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée. [...] Voir tout Shakespeare [...], et le dernier des gens de la famille, ce vieux père Hugo. [...] Je crois que le plus grand caractère du génie est, avant tout, *la force*. Donc ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe, c'est l'*ingénieux*, l'esprit. Quelle différence d'avec le mauvais goût qui, lui, est une bonne qualité dévoyée. Car pour avoir ce qui s'appelle du mauvais goût, il faut avoir de la poésie dans la cervelle.”<sup>12</sup>

Cette généalogie met en valeur l'une des distinctions marquantes des développements esthétiques de Flaubert, dans lesquels le génie est exempt des contraintes qui s'imposent aux artistes soucieux du style. Par rapport à ces humbles artisans qui enfilent minutieusement les perles de leurs colliers, le génie est l'exception qui confirme la règle:

„Ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création. [...] Ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux-là; ils sont forts en dépit de toutes les fautes, et à cause d'elles. – Mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée. Hugo, en ce siècle, enfoncera tout le monde, quoiqu'il soit plein de mauvaises choses. Mais quel souffle! quel souffle! – Je hasarde ici une proposition que je n'oserais dire nulle part, c'est que les très grands hommes écrivent souvent fort mal. – Et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme mais chez les seconds (Horace, La Bruyère, etc.). Il faut savoir les maîtres par cœur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux, et puis s'en séparer pour toujours.”<sup>13</sup>

D'un autre côté, l'extrait cité de *William Shakespeare* rappelle de nombreux passages flaubertiens qui comparent les chefs-d'œuvre aux productions de la nature:

„Ce qui me semble [...] le plus haut dans l'Art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, [...] mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver*. Aussi les très belles œuvres ont ce

<sup>12</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, vendredi soir, 15 juillet 1853, *Corr.*, éd. cit., t. 2, pp. 385–386.

<sup>13</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, samedi soir, 25 septembre 1852, *Corr.*, éd. cit., t. 2, p. 164.

caractère. Elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles. Quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdure et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Goethe m'apparaissent *impitoyables* Cela est sans fond, infini, multiple."<sup>14</sup>

Hugo dans son île, Hugo homme océan: dans les années 1850, les éléments apparemment fortuits d'une histoire personnelle finissent par rejoindre le rêve, l'intuition poétique.

### LE GRAND CROCODILE

*„lui, le suprême alligator, qui est là-bas dans ses ondes amères”<sup>15</sup>*

Au début des années 1850, une relation particulière se tisse entre Hugo à Jersey, Louise Colet, poétesse mêlée aux péripéties nombreuses de la vie littéraire parisienne, et Flaubert inconnu, travaillant à son premier roman destiné à être publié. Le romancier qui passe la plupart de son temps dans sa demeure à Croisset, organise un procédé sûr et efficace pour recevoir et transmettre les envois de l'exilé. Dans une lettre adressée à Louise Colet, le 27 mars 1853, il explique les démarches à suivre:

„Tu recevras dans la prochaine [lettre] celle du grand homme (qui est vraiment charmant), puisque tu y tiens. Mais ces voyages de papiers semblables sont bien inutiles et de telles choses ne devraient pas rester longtemps dans tes mains. [...] Je crois aussi qu'il serait plus prudent que je reçusse ses lettres de Londres directement. Encore cinq ou six envois et le timbre seul mettra sur la piste; on les ouvrira; elles seront gobées. De Londres, au contraire, c'est trop vague, heureusement. Il faudrait donc, je crois, qu'il les y envoyât, comme tu peux les y envoyer. Il y aurait une double enveloppe. La lettre même, partant de lui, serait à mon adresse et enveloppée dans une autre à la désignation de Mme Farmer, laquelle l'ouvrirait et remettrait une seconde enveloppe à moi adressée; de même que pour toi, tu m'enverrais tes lettres, je les

<sup>14</sup> Lettre à Louise Colet, 26 août 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 417. Cf. „Les chefs-d'œuvre sont bêtes. — Ils ont la mine tranquille comme les productions mêmes de la nature, comme les grands animaux et les montagnes.” (à Louise Colet, 27 juin 1852, *Corr.*, éd. cit., t. 2, p. 119).

<sup>15</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, samedi minuit, 2 juillet 1855, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 369.

enfermerais à l'adresse de Mme Farmer qui, à Londres, l'ouvrirait et la jetterait à la poste. [...] J'aime mieux avoir recours à Mme Farmer qu'à tout autre."<sup>16</sup>

Mme Farmer n'est autre que Miss Jane, l'ancienne institutrice de la nièce de Flaubert<sup>17</sup> Celui-ci proposera le même arrangement à Victor Hugo dans sa lettre du 2 juin 1853. Pour la période 1853–1854, on dispose de douze lettres de Victor Hugo à Flaubert,<sup>18</sup> contre deux lettres de celui-ci à l'exilé. L'un des plus beaux hommages rendus à Hugo date également de cette période:

„L'exil, du moins, vous épargne la vue. Ah! si vous saviez dans quelles immondices nous nous enfonçons! Les infamies particulières découlent de la turpitude politique et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque chose de sale. L'atmosphère est lourde de vapeurs nauséabondes. De l'air! de l'air! Aussi j'ouvre la fenêtre et je me tourne vers vous. J'écoute passer les grands coups d'ailes de votre Muse et j'aspire, comme le parfum des bois, ce qui s'exhale des profondeurs de votre style. Et d'ailleurs, Monsieur, vous avez été dans ma vie une obsession charmante, un long amour; il ne faiblit pas. Je vous ai lu durant des veillées sinistres et, au bord de la mer, sur des plages douces, en plein soleil d'été. Je vous ai emporté en Palestine, et c'est vous encore qui me consoliez, il y a dix ans, quand je mourais d'ennui dans le Quartier Latin. Votre poésie est entrée dans ma constitution comme le lait de ma nourrice. Tel de vos vers reste à jamais dans mon souvenir, avec toute l'importance d'une aventure."<sup>19</sup>

<sup>16</sup> *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 280.

<sup>17</sup> Voir la note de Jean Bruneau dans son édition de la *Correspondance* de Flaubert, éd. cit., tome 2, p. 1150, note n° 5.

<sup>18</sup> D'autre part, Hugo a envoyé à Flaubert de nombreux poèmes ou discours, destinés à être diffusés en France, parmi lesquels *Les Châtiments*, envoyés page à page (*Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 1148, lettre de Victor Hugo à Flaubert, du 12 janvier 1854). Cf. documents transcrits et publiés par Jean Bruneau, voir *Corr.*, éd. cit., tome 2, pp. 1146–1149. De même, Hugo fait cadeau à Flaubert d'un de ses portraits. Cf. „Je commençais à être inquiet de cet envoi qui n'arrivait pas; mais je l'ai reçu intact et avec le bon timbré. Y était inclus à mon adresse un billet charmant et point poseur, ce qui m'a étonné, avec son portrait vu de profil. Je crois que le fils a une rage des portraits et que c'est là un moyen de les placer. N'ayant pas de modèle, il fait son père à satiété [...]. N'importe, c'est bien gracieux pour moi et je le garde précieusement. Comme cela m'aurait rendu fou, jadis!” (Lettre à Louise Colet, Croisset, samedi minuit, 2 juillet 1855, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 369).

<sup>19</sup> Lettre à Victor Hugo, 15 juillet 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, pp. 382–383.

S'expliquant à Louise Colet, Flaubert qualifie cette lettre de „monumentale et de montée („trop peut-être”,<sup>20</sup> remarque-t-il en juge sévère). En effet, la confession à Hugo est formulée en pleine période d'exercices de style: Flaubert travaille à ses Comices agricoles, l'une des scènes les plus raffinées de *Madame Bovary*.

À travers ces échanges triangulaires, Flaubert commence à connaître de plus près Hugo l'homme, les chicanes de sa vie quotidienne, les conditions de l'exil, son isolation et, surtout, ses problèmes de famille agaçants. L'analyse que le romancier en fait à Louise Colet, révèle une empathie profonde, ainsi qu'une volonté de comprendre qui tient toutefois à rester impartial, fidèle aux principes selon lesquels l'art et l'activité politique sont difficiles à concilier. D'un autre côté, dans les embarras de la vie sentimentale du poète, Flaubert semble retrouver sa propre angoisse, voire confirmer ses phobies concernant l'incompatibilité entre vie familiale et création:

„Mais sais-tu qu'il se dessine comme un très bon homme, le père Hugo? Cette longue tendresse pour sa vieille Juliette m'attendrit. J'aime les passions longues et qui traversent patiemment et en droite ligne tous les courants de la vie, comme de bons nageurs, sans dévier. Il n'y a pas de meilleur père de famille, puisqu'il écrit à la maîtresse de son fils de venir habiter avec eux! C'est bien humain cela! et peu posé. (J'aurais eu un fils, que j'aurais pris grand plaisir à lui procurer des femmes et celles qu'il eût aimées surtout.) Pourquoi a-t-il affiché parfois une morale si bête et qui l'a tant rétréci? Pourquoi la politique? Pourquoi l'Académie? Les idées reçues! l'imitation, etc. Les réflexions que tu m'envoies sur tout cela sont justes et j'en tire la conclusion que ce grand homme doit être très seul dans sa famille. [...] Il doit avoir de bonnes tristesses là-bas, avec sa femme qui l'embête, Vacquerie, qui l'admire (comme le Wagner de Faust) et ses fils, petits lionçonneaux qui regrettent le boulevard. Ah! pourquoi se marier? pourquoi accepter la vie quand on est créé par Dieu pour la juger, c'est-à-dire pour la peindre?”<sup>21</sup>

Dans les lettres adressées à Louise Colet, Hugo, souvent évoqué, reçoit un surnom particulier: il est le Grand Crocodile, le Suprême Alligator. On ne connaît pas la raison de ce choix, les lettres disponibles n'expliquent pas comment et quand cette appellation, pour le moins étonnante, surgit et se codifie entre Colet et Flaubert. Dans la Correspondance de ce dernier, ce sont les critiques qui sont traités parfois de crocodiles, mais dans ce contexte, la connotation négative du surnom est sans équivoque, alors que dans les

<sup>20</sup> Lettre à Louise Colet, Croisset, vendredi soir, 15 juillet 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, p. 386.

<sup>21</sup> Lettre à Louise Colet, 21 mai 1853, *Corr.*, éd. cit., tome 2, pp. 330–331.

passages évoquant Hugo, le ton est marqué par une sympathie profonde: ni l'ironie ni la moquerie ne peuvent cacher le fond d'estime et d'admiration.

Il convient donc de chercher une autre explication. L'alligator, naturellement en rapport avec l'eau, est considéré en Occident comme un animal particulièrement vorace. Le crocodile dévorateur pourrait faire allusion aux performances légendaires de Hugo (entre autres, sexuelles, aspect qui n'est pas ignoré dans les lettres échangées entre Colet et Flaubert). D'autre part, Flaubert, grand amateur de mythologies et de religions orientales, ne pouvaient rester insensible au charme exercé par cet animal participant du monstrueux et du divin. Le crocodile qui remue dans la vase, d'où sort une végétation luxuriante, est un symbole de fécondité.<sup>22</sup> Par sa position intermédiaire entre les éléments terre et eau, il synthétise des contradictions fondamentales. Or, ces particularités décrites par le bestiaire légendaire, correspondent sous plusieurs aspects à l'image de Hugo, telle qu'elle s'esquisse dans la Correspondance de Flaubert. Maître des mystères de la vie et de la mort, le crocodile est le grand initiateur, le symbole des connaissances occultes (pensons à la pratique des tables tournantes, introduite par Delphine de Girardin dans la maison de Jersey); il incarne la lumière alternativement éclipsée et foudroyante<sup>23</sup> (thème récurrent dans la poésie, les peintures et les dessins de Hugo). Dans la Bible, le crocodile, sous le nom du Léviathan, est décrit comme l'un des monstres du chaos primitif (Job, 40, 25; 41, 26). Par ce trait, l'alligator peut être rapproché d'une autre image de Hugo, celle du Kabyre, divinité chtonienne qui apparaît également dans la Correspondance de Flaubert. Selon la mythologie phénicienne, les „Cabires ou Pataques, dieux gardiens ou protecteurs” sont des forces élémentaires:<sup>24</sup> le père et le premier des Cabires était SYDYK, le principe du feu. Les Cabires, rapprochés des Dioscures et censés protéger les navigateurs, sont aussi en rapport avec l'eau.<sup>25</sup> Mais ils sont caractérisés avant tout comme les détenteurs d'un secret impénétrable: ils symbolisent le mystère incommunicable de l'énergie divine, les pouvoirs inconnus de l'esprit, une force ineffable et incalculable.<sup>26</sup> C'est ainsi qu'ils apparaissent d'ailleurs dans l'une des scènes de

<sup>22</sup> Cf. Jean Chevalier – Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles: mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Laffont, Jupiter, „Bouquins”, 1982, éd. revue et augmentée, p. 315.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>24</sup> F. Creuzer – J.-D. Guigniaut, *Religions de l'Antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, Paris, Treuttel et Würtz (J.-J. Kossbühl et Firmin-Didot frères), II/1, 1829, pp. 241–242.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>26</sup> Cf. J. Chevalier – A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles...*, éd. cit., p. 153.

*Salammbô*, où Hamilcar, dans une salle souterraine de son palais, contemple sa collection de pierres précieuses :

„Les feux des pierres et les flammes de la lampe se miraient dans les grands boucliers d'or. Hamilcar, debout, souriait, les bras croisés; – et il se délectait moins dans le spectacle que dans la conscience de ses richesses. Elles étaient inaccessibles, inépuisables, infinies. Ses aïeux, dormant sous ses pas, envoyaient à son cœur quelque chose de leur éternité. Il se sentait tout près des génies souterrains. C'était comme la joie d'un Kabyre; et les grands rayons lumineux frappant son visage lui semblaient l'extrémité d'un invisible réseau, qui, à travers des abîmes, l'attachaient au centre du monde.”<sup>27</sup>

### SPLENDEUR ET CRÉPUSCULE DES DIEUX

Flaubert est en train de travailler à son roman carthaginois lorsque Hugo publie les deux premiers volumes de sa *Légende des siècles* (*Histoire, Les Petites Épopées*).<sup>28</sup> Flaubert en est ébloui. „Il est désespérant d'écrire après un pareil homme”,<sup>29</sup> dit-il. „Quel immense bonhomme! on n'a jamais fait de vers comme ceux des *Lions!*”<sup>30</sup> Son admiration pour la nouvelle œuvre du poète se manifeste dans une série de lettres de cette période. „J'ai des soleils qui me tournent devant les yeux et des rugissements dans les oreilles. Quel homme!”, écrit-il à Madame Jules Sandeau.<sup>31</sup> Deux mois plus tard, dans un état d'âme qu'il qualifie de „lugubre” (il se croit influencé par Moloch dont il décrit le sanctuaire), il exprime aussi sa résignation concernant le succès de la *Légende des siècles* auprès du grand public :

„Quel Kabyre, quel colosse que ce père Hugo.

Mais tout cela doit plaire très peu au bon public. Tant qu'on ne le prend pas par un vice, il vous échappe, ce bon public. Plus nous irons, et plus le talent se séparera de lui.”<sup>32</sup>

Les lettres datant des années 1861–1862 nous apprennent que Flaubert pense à ajourner l'impression de son roman carthaginois à cause de la

<sup>27</sup> *Salammbô*, chapitre VII, in *Œuvres complètes de Flaubert*, édition établie par Jean Bruneau et Bernard Masson, Paris, Seuil, tome 1, p. 738.

<sup>28</sup> 2 vol. in 8°, Paris, Hetzel et Lévy, 1859.

<sup>29</sup> Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 8 octobre 1859, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 3, p. 46.

<sup>30</sup> Lettre à Jules Duplan, Croisset, vers le 1<sup>er</sup> octobre 1859, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 42.

<sup>31</sup> Lettre du 30 septembre / 1<sup>er</sup> octobre 1859, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 42.

<sup>32</sup> Lettre à Mme Jules Sandeau, Croisset, jeudi, 24 novembre 1859, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 58.

publication prochaine du nouveau roman de Hugo,<sup>33</sup> „résolu à attendre, dit-il, que la première flambée des *Misérables* se soit éteinte”:<sup>34</sup>

„Il y a des gens devant lesquels on doit s'incliner et leur dire: „Après vous, monsieur. Victor Hugo est de ceux-là.”<sup>35</sup>

Or, la publication des *Misérables* lui causera une déception profonde. Comme si le roman condensait tout ce que Flaubert n'aime pas en Hugo. En public, il ne parlera jamais de son indignation („il n'est pas permis d'en dire du mal. On a l'air d'un mouchard”,<sup>36</sup> dit-il), mais dans des lettres adressées à ses proches, il se permet d'éclater:

„Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde. [...] Que la vérité s'arrange ensuite, tant pis. Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean et des hommes politiques comme les stupides cocos de l'A, B, C? Pas une fois on ne les voit *souffrir*, dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par Mgr Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l'Église comme il a calomnié la misère. Où est l'évêque qui demande la bénédiction d'un conventionnel? Où est la fabrique où l'on met à la porte une fille pour avoir eu un enfant, etc.? [...] Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant 3 jours sur une côtelette. Et que celui de M. Enjolras qui n'a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même*. [...] – Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet, et rien sur celles qui sont indispensables au sujet. [...] Décidément ce livre, malgré les beaux morceaux, et ils sont rares, est en-

<sup>33</sup> Lettre à Edmond et Jules de Goncourt, Croisset, mardi matin, 26 novembre 1861, *op. cit.*, tome 3, p. 185. Cf. lettre à Ernest Feydeau, Croisset, 2 (?) janvier 1862, *op. cit.*, tome 3, p. 194. Il réfléchit de la même façon au moment où il se prépare à publier sa *Tentation de saint Antoine*, cette œuvre de toute une vie. La *Tentation* ne peut paraître qu'après le nouveau roman de Victor Hugo: „Mais comme le père Hugo va faire paraître d'ici à un mois un roman en trois volumes intitulé *Quatre-vingt-treize*, il nous faudra attendre pour paraître que ce livre-là ait produit son effet. – On va néanmoins l'imprimer tout de suite.” (Lettre à sa nièce Caroline, Paris, lundi soir, 15 décembre 1873, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 4, p. 755). Cf. lettre à Edma Roger des Genettes, Paris, 12 décembre 1873, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 754.

<sup>34</sup> Lettre à Jules Duplan, Croisset, 2 janvier 1862, *op. cit.*, tome 3, p. 193.

<sup>35</sup> Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie, Croisset, 18 janvier 1862, *Corr.*, éd. cit., tome 3, pp. 197–198.

<sup>36</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, Croisset, juillet? 1862, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 235.



fantin. L'observation est une qualité seconde en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si faussement la société, quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. [...] Il est vrai que le père Hugo méprise la science. Et il le prouve. [...] La postérité ne lui pardonnera pas, à celui-là, d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. [...] Voilà mon opinion [...]. Je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique. Mais je trouve, intérieurement, que les dieux vieillissent."<sup>37</sup>

À propos de la préface de Hugo à *Paris-guide*, Flaubert remarque que la philosophie de l'auteur lui „semble toujours vague”.<sup>38</sup> Son jugement sur *L'Année terrible* parue en 1872 résume bien son rapport ambivalent à l'œuvre de Hugo,<sup>39</sup> mais témoigne aussi d'une affection profonde pour la figure majestueuse du poète qui, dans ce passage, sera comparé au lion:

„Oui, j'ai lu *L'Année terrible*.<sup>40</sup> Il y a du très beau. Mais je n'éprouve pas le besoin de la relire. – La densité manque. N'importe! quelle mâchoire il vous a encore, ce vieux lion-là. – Il sait haïr, ce qui est une vertu, laquelle manque à mon amie George Sand. – Mais quel dommage qu'il n'ait pas un discernement plus fin de la vérité! Vous ai-je dit que je l'avais vu cet hiver, plusieurs fois, et que j'ai même dîné chez lui. – Je l'ai trouvé un bonhomme simplement exquis. – Et pas du tout comme on se le figure, bien entendu.”<sup>41</sup>

Au cours des dernières années de Flaubert, Hugo sera évoqué sur ce ton chaleureux: bonhomme charmant à l'opposé de „sa cour”<sup>42</sup> ou sa „galerie

<sup>37</sup> Lettre citée, *Corr.*, éd. cit., tome 3, pp. 235–237.

<sup>38</sup> Lettre à George Sand, Croisset, mercredi soir, 12 juin 1867, *Corr.*, éd. cit., tome 3, p. 653. (*Paris-guide*, par les principaux écrivains et artistes de la France, 1<sup>er</sup> partie: „La Science, l'Art”, annoncé dans la *Bibliographie de la France*, le 8 juin 1867).

<sup>39</sup> Même appréciation plutôt réticente à propos du *Quatre-vingt-treize*: „Le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo me paraît au-dessus de ses derniers romans; j'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans le bois, le débarquement du marquis, et le massacre de la Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages; mais quels bonshommes en pain d'épice que ses bonshommes! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.” (Lettre à Edma Roger des Genettes, Paris, vendredi soir, 1<sup>er</sup> mai, 1874, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 793). D'un autre côté, il „admire absolument le discours du père Hugo au centenaire de Voltaire. C'est un des grands morceaux d'éloquence qui existent, tout bonnement.” (Lettre à Mme Roger des Genettes, Croisset, mardi soir, 9 juillet 1878, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 127).

<sup>40</sup> Poème de Victor Hugo sur les événements de 1870–1871, paru en 1872.

<sup>41</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, Croisset, 15 mai 1872, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 526.

<sup>42</sup> Lettre à George Sand, Paris, jeudi 16 décembre 1875, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 997.

politique<sup>43</sup> insupportable; figure touchante même dans ses jugements erronés.<sup>44</sup> De son côté, Hugo soutient Flaubert à plusieurs reprises: il l'aide à chercher un théâtre pour faire jouer sa féerie (*Le château des Cours*), il intervient auprès de Jules Ferry pour que le romancier, dont la situation financière s'est considérablement ébranlée, puisse avoir une place de „conservateur hors cadre”<sup>45</sup> à la bibliothèque Mazarine; ils organisent ensemble un comité pour la construction d'un monument à George Sand.

Pendant cette dernière décennie, qui est l'une des plus sombres dans la vie de Flaubert, les images de Victor Hugo s'enrichissent de deux éléments. Le premier apparaît dans une lettre de 1871. *Le Nouvelliste de Rouen* publie une attaque injuste et disproportionnée contre Hugo:<sup>46</sup> Flaubert, scandalisé, adresse une lettre véhémement à Charles Lapierre, directeur du quotidien. L'auteur de l'article, choqué par la prise de position de Hugo à propos de la Commune, le traite de „pitre poète, tour à tour chantre de la monarchie, du bonapartisme et de la République”<sup>47</sup> Flaubert est écœuré par des articles qui, dépassant toute mesure, osent calomnier le poète, et cherchent à dénigrer son talent et la valeur de son œuvre. Et pourtant, il est loin de partager les idées politiques de Hugo. À la fin de sa lettre „confidentielle” à Lapierre, il remarque:

„comme vieux romantique, j'ai été ce matin exaspéré par votre journal. La sottise du père Hugo me fait bien assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avilissent, il faut faire comme les enfants de Noé, voiler leur turpitude.”<sup>48</sup>

La figure de Noé réapparaît au moment où Flaubert, suffoquant dans un climat politique qu'il trouve sans remède, se sent au bord d'une catastrophe inévitable:

<sup>43</sup> Lettre à George Sand, Croisset, mardi 26 mai 1874, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 800. Cf. „Il n'y a guère qu'avec V. Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier, il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.” (à la même, Paris, mercredi 2 décembre 1874, *op. cit.*, p. 894).

<sup>44</sup> „Vous n'imaginez pas les *inepties* dites par ce grand homme sur le compte de Goethe, dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sortie de chez lui scandalisé, *malade!*” (Lettre à Edma Roger des Genettes, Paris, jeudi 15 (?) avril 1875, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 920).

<sup>45</sup> Lettre à sa nièce Caroline, Samedi 2 heures, 22 février 1879, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 216. Cf. lettre à la même, Paris, dimanche matin, 15 juin 1879, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 273.

<sup>46</sup> Croisset, 27 mai 1871, *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 4, pp. 325–327.

<sup>47</sup> Voir le passage cité par Jean Bruneau (note n° 1 pour la page 326), in *Corr.*, Gallimard, Pléiade, tome 4, p. 1210.

<sup>48</sup> Lettre citée à Charles Lapierre, *Corr.*, éd. cit., tome 4, p. 327.

„Ô France! Bien que ce soit notre pays, c'est un triste pays, avouons-le! Je me sens submergé par le flot de bêtise qui la couvre, par l'inondation de crétinisme sous laquelle peu à peu elle disparaît. Et j'éprouve la terreur qu'avaient les contemporains de Noé, quand ils voyaient la mer monter toujours. Les plus grands bénisseurs, tel que le père Hugo, commencent eux-mêmes à douter. – Je voudrais disparaître de ce monde pendant 500 ans, puis revenir pour voir „comment ça se passe”.<sup>49</sup>

La dernière image est celle du burgrave, évoquée en 1877:

„Le père Hugo, dans huit jours, va faire paraître deux volumes de la *Légende des Siècles*. Ce vieux burgrave est plus jeune et plus charmant que jamais.”<sup>50</sup>

Vieillard sublime et sans âge, toujours prêt à se rajeunir, burgrave chargé de défendre une forteresse, les dernières images de Hugo rejoignent celles évoquées dans les années 1850. Symbole de fécondité, Kabyre protecteur, figure paternelle survivant au déluge, promoteur d'une nouvelle époque et d'une nouvelle génération humaine, Hugo apporte de la lumière et de la sérénité dans un tableau teinté de noir, même si Flaubert est incapable de se reconforter à la même source et de partager son optimisme.

<sup>49</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes, Croisset, mercredi soir, 17 juin 1874, *Corr.* Gallimard, Pléiade, tome 4, p. 814.

<sup>50</sup> Lettre à Mme Roger des Genettes, Paris, 15 février 1877, *Corr.*, Conard, tome VIII, p. 16.



„ÊTRE CHATEAUBRIAND OU RIEN”  
ASPECTS SOCIO-CULTURELS DE LA RECHERCHE  
D’ABSOLU CHEZ VICTOR HUGO

FRITZ PETER KIRSCH

Université de Vienne  
fritz.peter.kirsch@univie.ac.at

If observed from far (from Eastern Middle Europe, for instance), Victor Hugo’s work might seem depending only and absolutely on French culture history. The author of this article shows that at the light of the theory of the civilisation process (N. Elias) this literature is born in the context of the monachic centralism when the renewal is necessary after the Revolution’s pains, and so a new élite is emerging.

Hugo, celui dont le nom s’impose (nonobstant le „hélas” de Gide) lorsqu’on cherche un „poète national” français, n’a pas joui d’une gloire à peu près constante et incontestée, comme ce fut le cas pour Dante en Italie ou Goethe en Allemagne. Les hugophobes se sont manifestés tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et encore après, mais ils ont changé d’argumentation. On a commencé par détester Hugo le vandale romantique iconoclaste, on a fini par mépriser le bourgeois au style pompier. Au cours des premières décennies du siècle suivant, la critique a eu tendance à apprécier Hugo en tant qu’artiste du verbe tout en se méfiant de ses idées politiques et de ses dons poétiques. Hugo, pendant longtemps, a été réduit au rôle de formaliste grandiloquent qu’on admirait un peu à contre-coeur, obligé néanmoins de reconnaître son immense popularité.

Cette popularité dont témoignent jusqu'à nos jours les nombreuses adaptations à la scène, en film et à la télévision, a rencontré vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle un écho remarquable sous la forme d'un renouveau d'intérêt de la part des universitaires. Toute une pléiade de chercheurs, un Jean-Bertrand Barrère, un Pierre Albouy, un Jean Gaudon, un Jacques Seebacher, pour n'en mentionner que quelques-uns parmi les plus connus, a voulu tracer les contours et explorer les secrets d'une création dont la richesse représentait un défi permanent à l'intelligence et la sensibilité des exégètes. En suivant la pente de la fantaisie du poète, on a découvert les prestiges d'un verbe en liberté et d'une mythologie fascinante donnant naissance à un déferlement d'images capable de couper le souffle au lecteur dépourvu de préjugés. Hugo, cette vieille gloire nationale en apparence momifiée par les anthologies, affirmait d'un coup sa jeunesse en déployant les charmes d'une création verbale pleine de trouvailles et émouvante par une combinaison très personnelle de force, de tendresse et d'humour. Le foisonnement verbal à l'effervescence chaotique représente d'ailleurs l'aspect le plus visiblement „moderne” de l'oeuvre hugolienne. Les surréalistes ont apprécié tout ce qui, chez Hugo, rappelle le principe de l'écriture automatique. L'aspiration hugolienne à la totalité fait que les digues de toutes les rhétoriques et de toutes les bienséances volent en éclats pour laisser le terrain libre à une pléthore prométhéenne. Par endroits, un vent de folie grandiose semble s'élever au milieu de cette fête de l'écriture.

Quelquefois (pas trop souvent, d'ailleurs), on a émis l'idée que ce chaos était en fait un chaos vaincu. À en croire Jean Gaudon, „Hugo n'est pas un créateur naïf et son génie répugne à l'anarchie.”<sup>1</sup> Tout au long de la production hugolienne, les architectures s'échafaudent, les tours de Babel montent vers le ciel,<sup>2</sup> les pouvoirs du langage s'explorent par l'accumulation et l'amplification, sans que la volonté de contrôle par le moi tireur de ficelles cesse jamais de se faire sentir. Hugo, à y regarder de près, est un fanatique de la structuration bien méditée, de l'organisation et de l'ordre. Son comportement à l'égard des richesses qu'offre le langage ressemble à celui du dompteur entouré de ses fauves. Tout dans cette oeuvre océanique se tient, non pas dans le sens d'un ressassement monotone mais dans celui d'un accroissement et élargissement qui intègre les masses de détails dans un grand ensemble organisé embrassant la totalité

<sup>1</sup> Jean Gaudon, „Éloge de la digression”, *Travaux de linguistique et de littérature* VI, 2, 1968, 141.

<sup>2</sup> Cf. Luzius Georg Keller, *Piranèse et les romantiques français. Le mythe des escaliers en spirale*, Paris 1966.

d'une production à la fois cohérente et diversifiée.<sup>3</sup> Pourtant, cet ensemble, loin de se présenter sous la forme d'une construction immobile, se révèle être travaillé par des forces oeuvrant dans le sens du changement, voire même de la destruction. D'une oeuvre à l'autre, des architectures s'élèvent pour s'écrouler ensuite de façon spectaculaire. Par la mort de Quasimodo, Esmeralda et Frollo, la cathédrale Notre-Dame reste en quelque sorte inanimée avant d'être „tuée“, en tant que centre rayonnant du savoir humain, par l'univers du livre imprimé cet autre édifice colossal „qui grandit et s'amoncelle en spirales sans fin“.<sup>4</sup> De façon comparable, au début de *la Légende des siècles*, une vision fait apparaître l'histoire universelle – et, par là, le livre que le lecteur a sous les yeux – sous la forme d'un mur „bloc d'obscurité funèbre“ dont la solidité, pourtant n'est qu'apparente.

C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice  
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,  
Fier jadis, dominant les lointains horizons,  
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,  
Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée;  
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, – écroulée.<sup>5</sup>

Pour mieux faire comprendre la structuration contradictoire des textes, une analyse de l'oeuvre romanesque de Victor Hugo a utilisé l'image d'une vague qui s'élève jusqu'au firmament en se manifestant dans toute sa force massive et compacte pour retomber aussitôt en répandant sa matière dans l'infini.<sup>6</sup> Cependant, cette dialectique de l'accumulation et de la dispersion fait mieux apparaître l'omnipotence du sujet qui s'impose en tant que démiurge à l'univers des mots qu'il a lui-même créés. Dans une étude consacrée à la philosophie de Victor Hugo, nous lisons: „toute cette fumée fumeuse, cette obscurité apparemment obscurantiste, ces visions qui ont tout l'air louche de rêveries visionnaires, cette pesanteur obtuse aurait dit Barthes, à la fois têtue et fuyante, bornée, fermée et égarente, flottante et paralysante, n'est, à la réflexion, qu'un élément indis-

<sup>3</sup> „Le poète n'entend pas substituer un monde verbal au monde réel, mais exprimer, expliquer et orienter celui-ci par la puissance des mots. (...) Ce qu'il y a d'étrange dans cette oeuvre, c'est que l'extrême sûreté du métier artisanal n'est pas compromise par le jeu de l'imagination libérée. Celle-ci défait la réalité que nous avons sous les yeux, pour l'ordonner en profondeur“ (Guy Robert, „Chaos vaincu“. *Quelques remarques sur l'oeuvre de Victor Hugo*, Paris 1976).

<sup>4</sup> Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, éd. M. – F. Guyard, Paris, Garnier, 1961, 224.

<sup>5</sup> Victor Hugo, *La Légende des siècles. La Fin de Satan. Dieu*, éd. Jacques Truchet, Paris, Pléiade Gallimard, 1967, 14.

<sup>6</sup> Cf. Fritz Peter Kirsch, *Probleme der Romanstruktur bei Victor Hugo*, Wien, Akademie der Wissenschaften, 1973, 298.

sensible de ce difficile travail de clairvoyance qui ne peut se concevoir sérieusement que comme une lutte „dans la mêlée”, une conquête de clarté dans la nuit même.”<sup>7</sup>

C'est de Chateaubriand que se réclame Hugo jeune. Cet engouement rappelle un autre, celui dont Napoléon est l'objet. Ce sont, chacun à sa façon, des hommes „complets”, „carrés par la base”, qui ont rêvé de la synthèse et de la totalité à une époque dominée par les antagonismes et les déchirements. Des recherches récentes ont mis l'accent sur la fonction de médiateur assumé par Chateaubriand entre les traditions de l'Ancien Régime et la modernisation qui s'impose progressivement tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>8</sup> Cette position, l'écrivain l'occupe non pas en s'arrangeant avec tous les régimes à la manière d'un Talleyrand mais en aspirant à synthétiser les éléments en apparence incompatibles dont se composent l'histoire vécue et l'histoire imaginée par l'intervention d'un moi humain créateur et dominateur s'imposant en tant que „unantastbare, der Möglichkeit jeder Wandlung entrückte Autorität”.<sup>9</sup> Sans renier jamais la société de l'Ancien Régime dont il connaissait pourtant les tares, Chateaubriand avait franchi toutes les limites que lui imposait la civilisation dont il était l'héritier en se plongeant d'abord dans son archaïque Bretagne, ensuite dans l'immensité de l'Amérique „sauvage” pour dresser enfin, au carrefour des contradictions, la statue de l'homme total qui émerge du texte des *Mémoires d'outre-tombe*. Quant à Hugo, il a très tôt voulu être, à l'instar de Chateaubriand, l'„écho sonore” de son époque. Les théories de la „Préface” de *Cromwell*, loin de se limiter au rôle d'un pamphlet contre le classicisme et pour la liberté dans l'art, convergent dans l'exaltation d'une totalité qui, désormais, constituera le grand rêve de la vie du poète, rêve que l'écriture s'appliquera à organiser. Selon ce programme, „(...) il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature est aussi dans l'art”.<sup>10</sup> Après avoir reçu, grâce à ses parents, à son entourage social et à ses lectures, l'héritage de la grande Révolution, Victor Hugo a vécu, et de façon très intense, les autres bouleversements qui jalonnaient son siècle. Il a senti, avec une intelligence et une sensibilité peu communes, les trans-

<sup>7</sup> Jean Maurel, *Victor Hugo philosophe*, Paris, PUF, 1985, 27.

<sup>8</sup> Cf. Brigitte Sändig, „Modernité als Fluch und Lockung – Chateaubriands Position zwischen literarischer Moderne und gesellschaftlicher Modernisierung”, *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1993, 288–289.

<sup>9</sup> „Autorité inattaquable, placée au-dessus de toute possibilité de changement” (Brigitte Sändig, „Modellierung von Individualität. Chateaubriands *Mémoires d'outre-tombe* zwischen Memorialistik und Autobiographik”, *RF* 108 1996, 177).

<sup>10</sup> Victor Hugo, *Cromwell*, „Préface”, in: V. H., *Théâtre complet*, p. p. J.-J. Thierry – J. Méléze, Paris, Gallimard/Pléiade, 1963, T. I, 425.



formations qui affectaient son époque, notamment la démocratisation en marche, les découvertes de la science et la révolution industrielle. En suivant la voie montrée par Chateaubriand, il a voulu être le Prométhée moderne capable d'extraire d'un univers nouveau en gestation l'étincelle divine grâce à laquelle les destinées de l'humanité allaient changer de sens et d'orientation. Tout en se sentant poète à cent pour cent, Victor Hugo a suivi son étoile de créateur en oeuvrant dans le sens de la logique d'un projet socio-politique et culturel qui dépasse – et de loin – la littérature. Cependant, à poursuivre ce projet, Hugo n'est pas seul. En proclamant son envie de dominer le monde par le langage, ce moi brasseur de souvenirs individuels et collectifs, de mots et d'images, s'installe dans le voisinage d'autres génies titanesques qui pratiquaient également, dans le contexte de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, la recherche d'absolu. À ce titre, Hugo est le voisin d'un Balzac, d'un Zola, sans oublier le Flaubert de *La Tentation de Saint-Antoine* et le Mallarmé du *Coup de dés*. Néanmoins, l'aspiration à la maîtrise universelle se manifeste dans les textes hugoliens avec une insistance et une puissance offensive qui assurent à l'écrivain une situation à part parmi ses contemporains. Reste à savoir si cet „Ego Hugo” dompteur et dominateur doit être expliqué, en accord avec tous les hugophobes, par un défaut de caractère propre à l'individu ou si ce gigantisme du Moi correspond à quelque tendance fondamentale caractérisant une époque ou, qui sait, tout un patrimoine culturel.

C'est peut-être la vision hugolienne de la nature „mystérieuse” qui peut fournir la clef que nous cherchons. De nos jours encore, on peut être frappé par l'intensité avec laquelle Hugo explore le domaine de l'élémentaire, de la matière. On a souvent évoqué – et critiqué – les inclinations de cette écriture pour le monstrueux, en situant ce terme dans le domaine sémantique de l'aberration et du fantasme. En embrassant la création hugolienne en entier, cependant, on se rend compte que la monstruosité y est ramenée systématiquement au chimérisme individuel des personnages ou aux superstitions des collectivités. Le plus souvent, le narrateur tire son épingle du jeu en soulignant qu'il ne se sent pas responsable des rêves qui agitent l'humanité livrée à ses émotions et ses comportements „viscéraux”. Quant à lui-même, il tend toujours à identifier le monstrueux à une „nature” dont il met en relief les aspects non compatibles avec les intérêts et les stratégies de l'espèce humaine, voire même une certaine hostilité à l'égard de l'homme soi-disant civilisé. Pour notre auteur, si le cosmos existe indépendamment de l'homme, il est liée toutefois à ce dernier par un jeu incommensurable d'interactions et de réciprocités. Même les perversions criminelles qui pourraient être interprétés comme des aberrations monstrueuses par rapport à l'ordre voulu par Dieu le créateur ne sont pas considérées par l'écrivain comme des cas isolés, hors

nature. Dans l'univers hugolien, les méchants aussi bien que les êtres difformes servent d'intermédiaires entre le monde des humains, la civilisation si l'on veut, et la sauvagerie de la matière cosmique. Quasimodo incarne ce qu'il y a de vivant et d'humain dans les pierres de la cathédrale Notre-Dame. Au milieu du labyrinthe des égouts parisiens, de cet espace qui prolonge par en bas la barricade des *Misérables*, la générosité „sauvage” de Jean Valjean collabore avec la bassesse de Thénardier pour sauver Marius. Dans *Les Travailleurs de la mer*, la méchanceté de Sieur Clubin, en déchaînant les forces de l'abîme, prépare les exploits de Gilliatt, et Lady Josiane, ce monstre moral de *l'Homme qui rit*, trouve son pendant dans la pieuvre guettant l'homme osant pénétrer dans son antre. Les civilisés, le plus souvent, s'avèrent incapables de relever les défis émanant des profondeurs de la terre, de la mer en colère, de la nuit et des forces élémentaires qui règnent à la fois dans les bas-fonds habités par des animaux dangereux et les recoins bestiaux du coeur humain. Alors, pour que la société installée au bord de l'abîme ne soit pas envahie par l'angoisse et le vertige, il faut qu'interviennent des êtres d'exception qui, installés à cheval entre l'humanité et les abîmes cosmiques, déploient leurs facultés pour faire triompher in extremis, le plus souvent au dépens de leur propre bonheur, la civilisation. C'est ainsi que se constitue la série des héros „sauvages” dont la création hugolienne porte l'empreinte: Bug-Jargal, Han d'Islande, Quasimodo, Jean Valjean, Gwynplaine, Gilliatt, les figures titanesques de la *Légende des siècles*, les grands poètes tels que Dante ou William Shakespeare, etc. En mettant en scène tous ces géants, le moi créateur et tireur de ficelles profite de leur grandeur ou de leur échec: Plus la sauvagerie qui fait irruption en ruinant les certitudes et les constructions humaines sera brutale, plus total apparaîtra le triomphe de la conscience lucide du moi souverain – narrateur, poète ou dramaturge – qui plane au-dessus des eaux.

Qu'est-ce donc que cette civilisation que les protagonistes hugoliens finissent toujours par sauver, qu'ils le veuillent ou non? Pour Victor Hugo, civilisation humaine et civilisation française se confondent. Et cette civilisation française à laquelle le poète adhère tout en voulant contribuer à sa régénération fondamentale est celle d'une grande nation centralisée aux fortes traditions monarchiques et en plein désarroi face à la crise qui l'ébranle. Ce qui frappe plus particulièrement le chercheur qui étudie, à partir d'un observatoire d'Europe centre-orientale, l'histoire de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle français, c'est le souffle „prométhéen” qui parcourt cette littérature, ainsi que les antagonismes dramatiques sans pareil qui la travaillent. Pour expliquer cette spécificité dont on chercherait en vain quelque équivalent dans les autres productions européennes, il faut d'abord souligner l'importance capitale du cataclysme historique qui s'était

manifesté à la fin du siècle des Lumières. Nulle part ailleurs, une littérature n'a été aussi profondément marquée par une révolution dont les répercussions se propagèrent par la suite de décennie en décennie. Pour les écrivains, il s'agissait non seulement d'analyser la grande tourmente, d'en tirer des leçons, mais aussi de comprendre ses significations profondes pour leur société, son histoire et sa culture. Dans ce travail d'intégration, d'approfondissement et de mise à profit, l'oeuvre de Victor Hugo, après celle de Chateaubriand, semble occuper une place centrale.

Reste à savoir comment définir l'impact qu'un événement historique, même aussi suggestif et, à bien des égards, aussi traumatisant que la Révolution française, a pu avoir sur le plan de la création hugolienne. Il serait par trop facile de faire le tour des rapports biographiques, des thèmes et des motifs que les manuels invoquent quand il s'agit de situer l'homme et l'oeuvre. Hugo, c'est aussi le produit de toute une série de siècles marqués par l'épanouissement progressif d'une culture dominante. Cette volonté d'ordre et de maîtrise que nous découvrons tout au long de la création hugolienne, loin de nous ramener à quelque conception farfelue de la psychologie des peuples, peut être observée dès le XVII<sup>e</sup> siècle, avec cette „société polie“ dont le produit le plus marquant c'est l'idéal d'honnêteté. Dans une étude célèbre de Maurice Magendie, nous lisons:

(...) un des caractères essentiels de la psychologie de l'honnête homme, qui apparaît dans la littérature distinguée du temps, dans les romans comme l'Astrée, dans les comédies de Corneille, c'est la clairvoyance de l'esprit, la sérénité calme du coeur, la maîtrise de soi dans la conduite, en un mot, le respect de la raison, qui examine et critique les faits, les comprend et les met à leur place, et réfrène les jugements incomplets et précipités, les impulsions aveugles des préjugés, de l'instinct, de la passion.<sup>11</sup>

L'historien et sociologue Norbert Elias a démontré de façon magistrale comment l'honnête homme à la française, en renonçant progressivement, au cours des temps modernes, aux particularismes que comporte sa condition sociale, apprend à contrôler son comportement et à intérioriser les règles qui déterminent la vie en commun d'une élite concentrée dans l'espace Paris-Versailles par la victoire du pouvoir royal sur toutes les catégories et instances sociales pouvant faire obstacle à ce pouvoir. Ainsi, cet homme du „monde“ et de la „société polie“ participe d'un style de vie plein d'élégance et de raffinement, conférant à ceux qui le pratiquent, sans distinction d'origine, un prestige social considérable. Dans ce travail d'auto-éducation collective, la littérature acquiert l'importance d'un labo-

<sup>11</sup> Maurice Magendie, *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII<sup>e</sup> siècle, de 1600 à 1660*, Paris, PUF, 1925, 393.

ratoire où s'élabore tout un répertoire de normes et de valeurs. Si l'on admet que l'essentiel de l'héritage de l'Ancien Régime ne se limite pas à des règles ou au culte de la raison cartésienne, mais que cet héritage comprend „un idéal de civilisation né au sein de la plus brillante et la plus orgueilleuse des élites européennes gravitant autour d'un centre formé d'abord par une puissante royauté absolue, ensuite par une ville sans rivale et sans égale”,<sup>12</sup> on comprend toute la portée de l'effet perturbateur que le tremblement de terre survenu entre 1789 et 1793 a pu avoir sur le plan de la culture dominante. Quant à la nature, elle avait toujours été considérée par les écrivains de la société mondaine comme une espèce d'antithèse comprenant les classes inférieures de la société, la province, la campagne et, d'une façon générale, tout l'univers matériel et élémentaire qui résistait (provisoirement) au principe d'ordre raisonnable rayonnant à partir du centre. Cette résistance pour ainsi dire „barbare” était très avantageuse pour la „civilisation” dans la mesure où celle-ci était constamment appelée à s'imposer en accroissant ses forces par un renouvellement et une adaptation de ses conceptions de base lui permettant d'assimiler ou d'annihiler l'hétérogène. Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle, cette confrontation entre le système des normes et des valeurs, et celui de la „nature” prend de l'ampleur dans la mesure où s'accomplit l'ascension de nouvelles catégories sociales dont l'intégration à la société polie exige de celle-ci un assouplissement de plus en plus considérable. L'honnête homme classique a beau se transformer en philosophe: vers la fin du siècle des Lumières, l'exemple de Rousseau nous fait comprendre à quel point il est devenu difficile de maintenir le caractère subalterne de la „nature” vampirisée par la „civilisation”. Avec la Révolution, cependant, il semble que toutes les digues entre l'univers des normes et l'autre univers constitué par tous les „sauvages” traînant avec eux l'empire des instincts et de la matière, les excès de toutes sortes, y compris les „excès” du savoir scientifique et/ou mystique, volent en pièces pour livrer „le monde” au chaos.

Hugo, après Chateaubriand, peut être considéré comme l'écrivain français le plus ostensiblement engagé dans un travail de sauvetage visant à maintenir l'essentiel de la norme d'antan, à savoir cette aspiration à la maîtrise exercée par l'homme civilisé sur l'univers „sauvage”. Ainsi, le Poète-Mage procède à l'intériorisation radicale de tout ce qui, traditionnellement, était jugé incompatible avec la normalité de l'homme civilisé, à savoir de tout cet univers thématique qui s'étend des classes „dangereuses” et des abîmes du coeur humain aux mystères de la mer et des espaces interstellaires. Comme le satyre de la *Légende des siècles* finit par in-

<sup>12</sup> Fritz Peter Kirsch, „Victor Hugo et „nos petits romantiques de l'ombre”, in: Jaroslav Frycer/F.P.K. (éd.), *Le Romantisme frénétique*, Brno-Wien 1993, 32.

carner le grand Tout, le Poète-Monde assure la permanence de la civilisation en la réconciliant avec toute la „barbarie“ qu’il accueille dans son for intérieur pour la dompter en la soumettant à la lucidité émanant d’une civilisation dont Victor Hugo, tout en prenant les apparences d’un monstre littéraire, se sait pourtant l’héritier fidèle.

Cette foi dans la „fonction du poète“, cependant, change de sens vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sans que notre auteur accepte de suivre ce mouvement. Si le laboratoire que forme la littérature continue à fonctionner, il cesse néanmoins de se tenir à la disposition d’une élite aux destinées de laquelle il avait pris part depuis le début des temps modernes. Sous le Second Empire, les noces entre la société civilisée et la „nature“ se célèbrent de façon de plus en plus spectaculaire, avec un entrain sans pareil, mais aussi avec une brutalité qui démontre à la fois le caractère irrésistible et les maladies peut-être inguérissables de la „civilisation“ victorieuse en marche. Désormais la plupart des écrivains, sans abandonner le grand rêve de la *maîtrise*, installent leur recherche d’absolu dans quelque domaine réservé de l’art, leur permettant de continuer la quête des mots magiques capables de faire frémir les élites futures. Hugo par contre n’accepte pas de considérer son exil – extérieur et intérieur – comme une tour d’ivoire. D’où les remarques désobligeantes de certains contemporains et d’une certaine postérité concernant la „bêtise“ de l’écrivain. En réalité, celui-ci a compris les changements en cours – son attitude par rapport à Baudelaire le prouve – en voulant rester toutefois fidèle à l’idéal totalisateur de sa jeunesse. C’est peut-être cette duplicité qui a permis à Victor Hugo, cet écrivain à la fois cohérent et contradictoire, de réaliser les prophéties formulées à Guernesey par les Tables en remplissant sa tombe de résurrections.<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> Cf. Maurice Levailant, *La Crise mystique de Victor Hugo (1843–1856) d’après des documents inédits*, Paris, Corti, 1954, 192.



## SEIS LINEAS DE LORCA LIBERADAS DE SU CONTEXTO

CSABA CSUDAY

Universidad Católica Péter Pázmány  
Depto. de Español  
csudacs@btk.ppke.hu

The subject of this article is the analysis and the comment on the six-lined *siguiriya* of García Lorca, titled *The Silence*. The author attempts to set this “minimized” *corpus* free from its context and arrive at possible meaning considering the short poem like “a fossil, a sign-object” in its “naked and extreme soltinede” as, in his *Archeology of Knowledge* Michel Foucault has proposed.

### EXPOSICIÓN: CONTEXTO

En la conferencia que García Lorca dictó en Granada en 1922 sobre el *cante jondo* hay una frase que dice: „el cante jondo, pero especialmente la *siguiriya* /llega/ a producirnos la impresión de una *prosa cantada*, destruyendo toda la sensación de ritmo métrico, aunque en realidad son tercetos o cuartetos asonantados sus textos literarios.”<sup>1</sup>

Esta frase nos resulta importante por varias razones.

Primero merece la atención ya el contexto en que surge. En la parte que antecede la frase, el conferenciante Lorca, utilizando las palabras de Manuel de Falla, traza una relación entre la ambigüedad textual de la *siguiriya* (o sea entre su carácter prosaico y poético) y su origen prehistórico. De Falla, en la citación de Lorca dice: „El inarmónico, como medio modulante; el empleo de un ámbito melódico tan recluso, que rara vez traspasa los límites de una sexta, y el uso reiterado y hasta obsesionante

---

<sup>1</sup> En: Federico García Lorca, *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1967, pp. 39–56.

de una misma nota, procedimiento propio de ciertas fórmulas de encantamiento, y hasta de aquellos recitados que pudiéramos llamar prehistóricos, ha hecho suponer a muchos que el canto es anterior al lenguaje.”<sup>2</sup>

Esta referencia al origen ancestral del „cante chico” (la *siguiriya*) y con ella tal vez de todo discurso artístico, le sirve a Lorca, lógicamente, para disertar sobre la esencia mítica del cante jondo, que, por tanto, bien valdría la pena tratar como tema, aunque mucho me temo de que lo hayan hecho ya otros, y suficientemente.

Me gustaría pues ahora poner más énfasis en la importancia de la referencia „textual” de la frase citada por Lorca. Más exactamente en el final, donde el poeta afirma que *el texto literario* de las *siguiriyas*, pese a su carácter indudablemente prosaico, constituye en realidad estrofas, tercetos o cuartetos, o sea formas poéticas propiamente dichas. Es importante para mí esta ambigüedad textual, porque las „seis líneas”, elegidas como tema y objeto de mi trabajo, forman efectivamente el *corpus* reducido de una de las *siguiriyas* del *Cante jondo* de García Lorca, titulada *El silencio*, y como tal, como imitación (o recreación) del género popular, es de suponer que muestre la mencionada ambigüedad.

Y mi primera pregunta es ésta justamente: Si, como el poeta afirma, *El silencio*, junto con las demás letras de otras *siguiriyas*, constituye un „texto literario”, entonces ¿mediante qué recursos discursivos o elementos textuales expresa (si es que exprese) dicha dualidad? Para dar la respuesta, tenemos que observar detalladamente las seis líneas, y, dependiendo del resultado del análisis, podemos plantear otra cuestión no menos interesante: ¿Qué se puede hacer con las conclusiones de un análisis semejante sin conocer los contextos inmediatos y más amplios del texto?

El examen minucioso de nuestro texto „minimal” o „minimalizado” de *El silencio* será algo semejante a lo que propone Michel Foucault en su *Arqueología del saber*. Como es sabido, Foucault aconseja considerar un texto como un fósil, un signo-objeto ancestral, cuyo origen y circunstancias de nacimiento son desconocidos. Prefiere analizarlo en su pura materialidad, en su „soledad desnuda y extremada” en la que el texto-objeto se nos ofrece. En un espacio pues, que no es „ni eso, ni aquello”, ni la obra entera, ni la biografía, ni el ambiente sociocultural de una época. Pero, añade Foucault, lo que es cierto es que este fósil entabla diálogo con otros fósiles, mediante el fenómeno de la intertextualidad. „Los márgenes de un /texto/ nunca son nítidos ni rigurosamente delimitados: más allá del título, de /sus/ líneas y de /su/ punto final, más allá de su configuración interna y de la forma que la hace autónoma, está

<sup>2</sup> *Obra citada*, p. 39.



envuelto en un sistema de reenvíos a otros (textos), a otras frases: nudo sin una red” – dice Foucault.<sup>3</sup>

Sin embargo, para poder descifrar ese posible diálogo que establecen las palabras de *El silencio* con otros „acontecimientos discursivos”, deberíamos definir primero qué entendemos por texto literario, cuáles son sus características, y ver después hasta qué punto y cómo muestran, abarcan tales características las seis escasas líneas.

Como definición tomo aquí la de Carlos Reis que nos ofrece al comienzo de su *Comentario de textos*. Reis dice que el *texto literario* es „resultado articulado y coherentemente estructurado de la enunciación del lenguaje literario” (...) que „configura un universo de naturaleza *ficcional* con dimensión e índice de particularización”, (...) y que „evidencia una (...) *coherencia*, tanto desde el punto de vista semántico como (...) técnico compositivo” (...) y „debe ser entendido también como entidad *pluriestratificada*, esto es constituida por diversos niveles de expresión”, y por último, „el texto literario comprende una dimensión virtualmente *intertextual*”<sup>4</sup>.

## EL TEXTO

### *El silencio*

OYE, hijo mío, el silencio.  
Es un silencio ondulado,  
un silencio,  
donde resbalan valles y ecos  
y que inclina las frentes  
hacia el suelo.<sup>5</sup>

## EL UNIVERSO FICCIONAL DE EL SILENCIO; PARTICULARIZACIÓN DEL LÉXICO

Las informaciones básicas que nos ofrecen las 26 palabras del texto (incluyendo el título) pueden ser las siguientes:

Las 26 voces son, en realidad, 19, pues el sustantivo „silencio” se repite 4 veces, la conjunción „y” 2, el artículo indeterminado „un” 2 y el artículo determinado “el” también 2 veces.

La „cosa” central en la cual se enfoca la „voz poética” (el „yo” o sujeto que enuncia el texto y se responsabiliza por su articulación), es la señalada en el título (el silencio), que es un nombre abstracto, y sobre el

<sup>3</sup> Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 34.

<sup>4</sup> Carlos Reis, *Comentario de textos*, Salamanca, Ed. Colegio de España, 1995, p. 23.

<sup>5</sup> En: Federico García Lorca, *Antología poética*, Barcelona, Plaza y Janés, 1994, p. 122.

cual el enunciador nos dirá algo, para concretizarlo. El adverbio „ondulado” indica una calidad particular de ese objeto de la enunciación, atribuyéndole el estado o condición de una superficie material (de agua o suelo en particular), poniéndole (al silencio) en contacto inmediato de la noción y sensación de las ondas y del fenómeno de la ondulación; el adverbio „donde” le presta (al silencio) cierto carácter espacial, el de un lugar en el que, por su calidad especializada por el adjetivo atribuyente („ondulado”), pueden ocurrir y de hecho ocurren acontecimientos que lo relacionarán con otras cosas.

De los 4 sustantivos restantes que entran en esta relación, 3 („valles”, „ecos” y „suelo”) designan elementos naturales; dos en sentido material-físico, uno, igual que el silencio, en su abstracción acústica. „Las frentes”, en su forma sorprendentemente plural enlaza los objetos naturales con los seres vivos, involucrando al hombre en la anteriormente establecida relación entre algunas cosas.

Los 4 verbos expresan qué tipo de ocurrencias, acciones o acontecimientos pasan con y entre las „cosas”. El primero, „oye”, con su modo imperativo invoca un „tú”, o sea, una segunda persona a la que – por lo menos así parece a primera vista – se dirige la instancia emisora de „la voz poética” y hacia quien canaliza su acción discursiva. Además el verbo „oye” indica algo (el silencio) como objetivo o fenómeno acústico que la persona convocada puede (o debe) escuchar.

„Es”, por su forma de tercera persona, es la forma más elemental de la identificación, definición de la cosa a la que se refiere („el silencio”, en nuestro caso). Algo (el silencio) es esto, algo (el silencio) es así, algo (el silencio) hace que ocurran algunas cosas con unas u otras entidades.

La forma de tercera persona en plural „resbalan” alude a estas entidades, mientras que el verbo „inclina”, por su forma de tercera persona vuelve a referirse al „actante” principal, o sea, al „silencio”, y, a su vez, los dos expresan movimiento de una marcada y acentuada dirección hacia abajo.

### COHERENCIA SEMÁNTICA; ORACIONES

La coherencia que el texto „evidencia”, se manifiesta, sintácticamente hablando, en dos oraciones. Una más breve y casi simple, otra más larga que, a su vez, se divide en cuatro partes: en dos proposiciones coordinadas y en dos subordinadas.

La primera oración equivale a la primera línea y reza así: „Oye, hijo mío, el silencio.” El predicado es „oye”, su complemento directo será: „el silencio”. El sujeto es el „tú” que se omite, pero es convocado como

„hijo mío”. Este análisis sintáctico parece ser evidente y bien claro, y parece también designar la dimensión humana del texto, delimitándola en una escena ficticia en la que los papeles se reparten entre dos personas: un adulto (padre o madre que habla y dice „oye”) y un niño (el „hijo”, como figura en el texto), que le escucha a su padre. Lo que sigue a continuación, según tal interpretación, o sea la oración larga y articulada en cuatro partes, detalla lo que este „hijo” puede oír o ver: la voz (las voces) que emite, la imagen que muestra el silencio y que refleja su condición y el efecto en las ocurrencias que causa esta voz (causan estas voces) y esta condición.

La segunda oración en las tres primeras proposiciones nos da a conocer estos efectos e imágenes. La apariencia (o fenómeno) que se ve (y se oye primero), o sea la que se ofrece como algo visible y oíble, es la de la ondulación. Otro fenómeno bien ambiguo por su parentesco con la luz, que, como sabemos, demuestra también una naturaleza doble de partículas materiales y de ondas. Y con el carácter ambiguo del silencio, que es al mismo tiempo algo visual y algo sonoro, aparece, se hace presente cierto desdoblamiento y una duda respecto a la escena que nos pareció tan evidente. La duda consiste en que lo que nos pareció doble (los dos sujetos de la escena) puede pertenecer a la misma entidad. O, diciendo de otra manera, empezamos a sospechar que el adulto que habla y el niño que convoca, o sea el remitente y el destinatario pueden ser la misma persona. Llegamos a intuir que, por consiguiente, „la voz poética” la emite un „yo” desdoblado que, en realidad, está dialogando consigo mismo. „Hijo mío” en este caso designará a un „otro”, el „doble” infantil de un „superego” maduro. Y lo que ocurre entre „ellos” es un acto de comunicación, es más, un acto de revelación mediante la cual el „maduro” consciente le comunica a este „otro” inocente un conocimiento. Se trata, pues, de aquel acto mítico que suele llamarse *iniciación*. La coherencia semántica definitiva le dará al texto el contenido o significado de este conocimiento. Nos queda por precisar entonces, cómo detallan este contenido (o *mensaje*) las partes subordinadas de la segunda frase. El „cómo” quiere decir ahora la interpretación de una paradoja y una sorpresa.

La imagen paradójica la expresa esta frase: „(Es) un silencio, donde resbalan valles y ecos”, y llamamos „paradójica” la imagen porque es casi imposible imaginar sin ruido alguno (silenciosamente) un terremoto, por ejemplo, cuando pueden „resbalar valles”, a no ser que se trate de un sueño o visión. Por otro lado, es algo extraño que sean los valles que resbalen, cuando en la naturaleza suelen resbalarse (o venir abajo) los montes, las laderas. La noción de „valle” asocia un sitio de entre montañas firme, inmóvil, que tiene dos lados opuestos que sirven de fuente sólida para la reflexión de voces que son los ecos. Si las „murallas” que circundan los valles resbalan, los ecos, claro está, cambian también de dirección.

Pero la pregunta verdadera es ésta: ¿por qué afirma el „superego” o „la voz poética” que el silencio es un sitio (o „cuasi-lugar”) *donde* resbalan valles y ecos? La paradoja viene de la inversión de las leyes (o funciones) naturales: en el mundo regido por estas leyes es justamente la oposición del silencio, o sea, es la voz, la fuerza del sonido que es capaz de mover montañas. La inversión hace que sea real y verdadera lo contrario de todo: el silencio, que por su esencia es una negación o tal vez la nada misma, lo envuelve todo, lo hace ver y oír y, en una palabra, lo hace existir todo como realidad, como presencia.

¿Y qué es la nada, la negación absoluta de todo existente? Lo no-existente, la totalidad de la falta, del vacío cuyo nombre para nosotros los seres vivos es: muerte. Y que de verdad efectúa cataclismos, vuelve resbaladizos valles y ecos, pese a su atributo principal de ser nada, que, por tanto, está por todos lados, y si está en cada cosa, *evidentemente* puede ser visto y oído, como el silencio.

¿Y qué se puede hacer con semejante advertencia o conocimiento? ¿Qué puede hacer „el hijo” después de este acto de iniciación? Pues algo que se nos comunica, como una sorpresa, en la última parte de la segunda oración: „*que inclina las frentes hacia el suelo*”.

Pero ¿es verdad que llegamos hasta algo inesperado, sorprendente al leer esta frase? Hasta cierto punto sí. A primera vista, al nivel referencial de los significados, sí. Sobre todo por „las frentes” que es el complemento directo. ¿Las frentes de quiénes?, podemos preguntar, porque hasta ahora dominaron en esta segunda parte los elementos naturales (silencio, valles, ecos). Por la falta de la indicación de los poseedores y por la utilización del artículo determinado „las” el sustantivo cobra un sentido general: *todas* las frentes.

Volviendo nuestra mirada al campo semántico que nos abrió el verbo „resbalan” y su carga de movimiento con marcada dirección hacia abajo, la inclinación de las frentes hacia el suelo es lógica y consecuente y, por tanto, coherente: si hay un terremoto, los hombres que están allí, se caen y sus frentes chocan con el suelo. Pero ¿cuál será su significado desde el punto de vista de la inversión de que hablamos antes? ¿Qué contenido concluyente le atribuye a la frase su posición final? Si el conocimiento susodicho sobre el silencio es una causa, ¿cuál puede ser su efecto y, que nos interesa más, el significado de este efecto? ¿Cuál será la consecuencia de un cataclismo interno, en el alma, causado por el conocimiento del silencio, o sea, lo que es el silencio, la nada, la muerte?

Pues esto: un movimiento, un gesto. Un gesto que expresa muchas cosas. Pero generalmente suele ser el signo de la estimación, de la rendición ante una persona, una autoridad, una fuerza. Ante el silencio, la nada, la muerte, por ejemplo.

## COHERENCIA TÉCNICO-COMPOSITIVA

Hasta ahora he tratado algunos aspectos del „universo ficcional” de la „coherencia semántica” de las seis líneas nuestras. Faltan pues dos aspectos de la definición del texto literario de Carlos Reis, que elegí como hilo conductor para este análisis: el punto de vista „técnico-compositivo” que, a mi entender, abarcará la vertiente retórico-poético-formal del texto (o sea parte de la dimensión „pluriestratificada” que, por sus coincidencias múltiples con los otros aspectos básicos, no trataré aquí aparte), y su „dimensión virtualmente *intertextual*”. Dos referencias sumamente importantes, si sigue válida la tesis de la que he partido, o sea, que las seis líneas de la *siguiriya* de Lorca nos muestran dos caras: una prosaica y otra poética, mientras que el texto es de hecho una poesía. Pero si hasta ahora la he tratado como si fuera prosa, entonces la cara poética, al menos en lo que se refiere a la forma, al metro, a las rimas, a los tropos y a otros recursos formales-poéticos-retóricos, quedará casi totalmente oscura.

Sin embargo, y teniendo en cuenta que este aspecto del texto necesitaría otro estudio completo, quisiera marcar aquí solamente las posibles direcciones o los puntos en los que merece la pena depararnos.

El primero es la „sonoridad” de *El silencio*, o sea del poema mismo, que se manifiesta por y en la palabra y el fenómeno del *eco*. Vale notar la simetría inversa (la „especularidad” si se quiere) de las vocales „o” y „e” de la primera palabra „oye” y la terminación de la última („su)elo”. Luego la repetición de la voz „silencio”, que efectúa de hecho una „ondulación” y que suena en las asonancias al final de los versos.

Merecería detallar también la „visualidad” misma del texto, que en primer lugar quiere decir la longitud variada de los versos, rasgo que, a su vez, representa igualmente el fenómeno del resbalarse e inclinarse de la forma. Representando así ya *a priori*, o sea ya en la forma visual, en el aspecto de los versos una línea corva, senoide de una onda, y la ondulación de una línea imaginaria que forman los finales de los versos. En este sentido *El silencio* en su „materialidad desnuda y pura textual” constituye la ondulación, una línea ondulada que se dirige desde arriba hacia abajo, como una onda vertical.

A ese punto vale añadir lo que escribió Luis Martínez Cuitiño sobre la simbología mítica en el *Poema* de Lorca. Martínez Cuitiño, basándose en un trabajo de Joly Luc dice que ciertas formas geométricas (o *grafemas*) pueden considerarse como figuraciones básicas comunes de la humanidad. Así „el círculo, el ángulo y su concreción en el triángulo, la ortogonalidad y su cerramiento en el cuadrado responden a una simbología que tiene su asiento en el inconsciente colectivo (los arquetipos en términos de Jung)” y – sigue el texto –, „La ortogonalidad es representación de

dos líneas, una vertical y otra horizontal, símbolo de la vida la primera, la muerte la segunda. El encuentro de estas dos rectas tiene por signo más extendido la cruz, conjunción de vida y muerte... La ortogonalidad también se inscribe en una figura geométrica elemental, como es el cuadrado, que condensa la sabiduría fundante del hombre: la aceptación de la muerte como término del esfuerzo humano".<sup>6</sup>

Ahora bien, observando también las características „horizontales" de nuestro *corpus* podemos constatar que la línea ondulante vertical de los versos cortos de *El silencio* traza cierta ortogonalidad con los más largos, formando así una cruz múltiple.

Pero si en vez de línea sinusoide la conjunción de los finales de los versos resulta una línea zigzagueante, quebrada en ángulos, esta figuración puede ser identificada como rayo o relámpago. Y sobre el relámpago dice el ya citado Martínez Cuitiño en el mismo estudio: „El relámpago esquematizado con líneas quebradas en ángulos que descienden se ha registrado desde antiguo con el efecto de alejamiento mágico. Es siempre una manifestación del poder sobrenatural y nefasto para el hombre."

Podemos atribuir además a la imaginación poética la misma dirección connotativa respecto a „los valles", „ecos" y „frentes". La línea ondulante, como tal, como pura forma geométrica (la onda, la línea sinusoide), describe de hecho valles y frentes que, si se quiere, parecen „resbalsarse", y entre los cuales es lógico y posible imaginar cierta reflexión, hasta la de los sonidos, de los ecos.

## INTERTEXTUALIDAD

Buscando el significado de los términos „silencio" y „onda" en los diccionarios de símbolos encontramos afirmaciones sorprendentemente „coherentes" con las de nuestro texto. Se dice, por ejemplo, que „el silencio es la voz primera" que simboliza el estado que antecede y que sigue la creación. Puede significar la rigidez de la muerte, la nada, pero al mismo tiempo la trascendencia del nuevo mundo, del más allá.

En las filosofías orientales el silencio expresa también armonía, contemplación, que en su punto máximo suprime el idioma. En el sistema neoplatónico de Plotino el silencio representa lo Absoluto: „Si en realidad queremos pensar en lo que es Uno, quizás tendríamos que llamarlo Silencio" (*Eneades*, 5.6). El silencio es también una regla que observan los monjes de ciertas órdenes religiosas. Este voto de silencio

<sup>6</sup> Luis Martínez Cuitiño, *Universalidad de algunas simbologías míticas en el Poema del Cante Jondo*; Madrid, Cuadernos Hispanoamericanos, Sept.-Oct. de 1986, p. 582.

forma parte también de los ritos de iniciación herméticos. Pascal, en sus *Pensamientos* dice: „El silencio eterno de los espacios infinitos me horroriza”. Goethe piensa igualmente que el silencio emite „un miedo mortal”. Es harto conocida y citada la frase de Wittgenstein sobre la necesidad de callar las cosas de las cuales no se puede hablar. Hamlet, antes de morir se dice: „Y todo el resto es silencio”.

En un fragmento de la *Filosofía* de Karl Jaspers leemos sobre la *verdad* que nos presenta en las situaciones „de límite” lo siguiente: „La verdad está donde la existencia, en su naufragio, puede traducir el lenguaje equívoco de la trascendencia en la más simple certeza con respecto al ser. Es ésta la certeza de que el ser *existe* y de que *es así*. Es la necesidad incomprendible, frente a la cual no se puede hacer otra cosa que inclinar silenciosamente la cabeza y resignarse.” (Ib., III. p. 134)<sup>7</sup>

Citaciones las hay muchísimas, pues la literatura del silencio será seguramente tan rica y abundante que la de las palabras pronunciadas. Sin embargo, me gustaría terminar este „diálogo de fósiles” con una voz más. Uno de los mayores poetas húngaros del siglo XX, Attila József, que murió trágicamente de joven y un año más tarde que Lorca, escribe en su poesía titulada *Sin esperanza*: „Uno llega por fin a un descampado / triste, mojado, lo mira lento / pensativo, y al rato / inclina su cabeza inteligente, sin esperanza.”

---

<sup>7</sup> En: Nicolás Abbagnano, *Historia de la filosofía*, La Habana, Instituto del Libro, 1967, III. p. 507.





# LINGUISTICA



# LINGUE ROMANZE NEL MEDIOEVO



Atti del Convegno  
Piliscsaba, 22-23 marzo 2002  
a cura di György Domokos e Giampaolo Salvi

I parte

## PREMESSA

Si pubblicano qui e nel prossimo numero della rivista i contributi presentati al convegno internazionale *Lingue romanze nel Medioevo*, organizzato congiuntamente dall'Istituto di Lingua e Letteratura Italiana dell'Università Cattolica Péter Pázmány di Budapest, dall'Istituto di Lingua e Letteratura Italiana dell'Università Eötvös Loránd di Budapest e dal Dipartimento di Romanistica dell'Università degli Studi di Padova, e tenuto nei giorni 22-23 marzo 2002 nel campus di Piliscsaba dell'Università Cattolica Péter Pázmány.

Lo scopo del convegno era duplice: da una parte, si trattava di presentare i lavori svolti all'interno del progetto *Italant: per una grammatica dell'italiano antico*, coordinato da Lorenzo Renzi e Giampaolo Salvi, e di offrire così una possibilità di incontro ai partecipanti al progetto e una possibilità di confronto con progetti paralleli o simili in corso di realizzazione in Italia, in particolare il progetto *La sintassi della frase complessa nell'italiano antico*, coordinato da Maurizio Dardano presso l'Università di Roma Tre, e il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, realizzato presso l'Opera del Vocabolario Italiano (CNR) di Firenze, diretta da Pietro Beltrami. Dall'altra si volevano riunire studiosi, in primo luogo ungheresi, ma anche di altri paesi, che si occupano delle lingue romanze medievali, e favorire così uno scambio di idee su temi comuni.

In questa prima parte si pubblicano i contributi presentati nel quadro del primo degli obiettivi che il convegno si prefiggeva, e cioè le relazioni dei membri del progetto *Italant* (Renzi, Giusti, Penello, Egerland, Vanelli, Salvi, Mazzoleni, Bisetto), quelle del gruppo di Roma (Dardano,

Frenguelli, Consales) e quelle dei collaboratori dell'Opera del Vocabolario Italiano (Squillacioti, Larson).

Nella sua relazione generale *Il progetto Italant e la grammatica del corpus*, Lorenzo Renzi presenta e discute criticamente le posizioni teoriche e il tipo di ricerche svolte dalla *Corpus Linguistics*, mettendo in rilievo quale può essere l'utilità di un simile approccio per la ricerca sintattica, ma soprattutto criticandone le debolezze dal punto di vista di un approccio che voglia scoprire i principi di funzionamento del linguaggio e non solo classificare dei dati.

Giuliana Giusti, studiando *Le espressioni di quantità in Italiano Antico*, propone un modello in cui queste espressioni possono appartenere a tre categorie sintattiche diverse, quella dei Nomi, quella degli Aggettivi e quella dei Quantificatori, discute le strutture sintattiche in cui queste diverse categorie si realizzano e, alla luce della teoria così sviluppata, spiega alcune differenze tra italiano antico e italiano moderno.

In *Possessivi e nomi di parentela in alcune varietà italiane antiche e moderne*, Nicoletta Penello studia la cooccorrenza dell'articolo determinato e dell'aggettivo possessivo con i nomi di parentela in italiano e in veneto antichi e moderni e spiega la mancanza dell'articolo in queste strutture con una teoria basata sulla concezione dell'articolo come assegnatore di caso nella struttura del Sintagma Nominale.

Nel suo articolo *Sull'omissione del pronome clitico oggetto in italiano antico*, Verner Egerland esamina vari casi di espressione o non espressione del clitico in strutture coordinate e ne spiega la tipologia con il diverso livello sintattico a cui avviene la coordinazione, mettendo a confronto i dati duecenteschi con quelli dell'italiano moderno e con quelli di fasi posteriori dell'italiano medievale.

Il contributo di Laura Vanelli, „Oggi fa l'anno che nel ciel salisti”: *l'espressione della distanza temporale nel passato in italiano antico*, mostra come il significato di distanza temporale in italiano antico derivava composizionalmente dal significato dei componenti delle espressioni usate, mentre in italiano moderno queste espressioni sono lessicalizzate e quindi sintatticamente opache.

In *Il problema di <si> e l'uso riflessivo di essere*, Giampaolo Salvi ri-esamina i criteri in base ai quali la forma grafica <si> del fiorentino antico viene interpretata come il pronome riflessivo *si* o come l'avverbio *si*, proponendo un criterio aggiuntivo di tipo morfofonologico, che permette di valutare in maniera nuova la consistenza e i contesti sintattici dell'uso riflessivo del verbo *essere*.

Marco Mazzoleni, nel suo articolo *La „paraipotassi” con ma in italiano antico: verso una tipologia sintattica della correlazione*, oltre a presentare un tipo poco noto del fenomeno tradizionalmente conosciuto come *paraipotassi*,

propone un'interpretazione generale del fenomeno che lo ricollega alla tipologia più ampia delle strutture correlative realizzate sia a livello di paratassi che a quello di ipotassi.

In *La formazione delle parole nell'italiano del Duecento. Osservazioni e proposte di analisi di alcuni nomi deverbali*, Antonietta Bisetto studia i deverbali in *-tore*, *-mento* e *-ione* raccolti da un corpus di fiorentino duecentesco, mettendo in rilievo le peculiarità dei processi di formazione delle parole dell'italiano antico rispetto ai casi paralleli dell'italiano moderno.

Maurizio Dardano esamina alcuni *Aspetti della connessione nel „Decameron”*, in particolare l'uso dei dimostrativi *questo* e *quello* come connettori di frase, cercando di individuare i differenti valori semantico-testuali che queste forme assumono al di là della comune funzione anaforica; l'uso di Boccaccio viene poi confrontato con quello di altri autori contemporanei e più tardi.

In *Completive con reggenza nominale e verbonominale nell'italiano dei primi secoli*, Gianluca Frenguelli studia le frasi complete rette da nomi e da combinazioni „verbo operatore + sostantivo”, tenendo particolarmente presente sia il confronto con l'italiano moderno, sia la tipologia testuale in cui queste costruzioni si presentano, sia i valori semantici dei fenomeni esaminati.

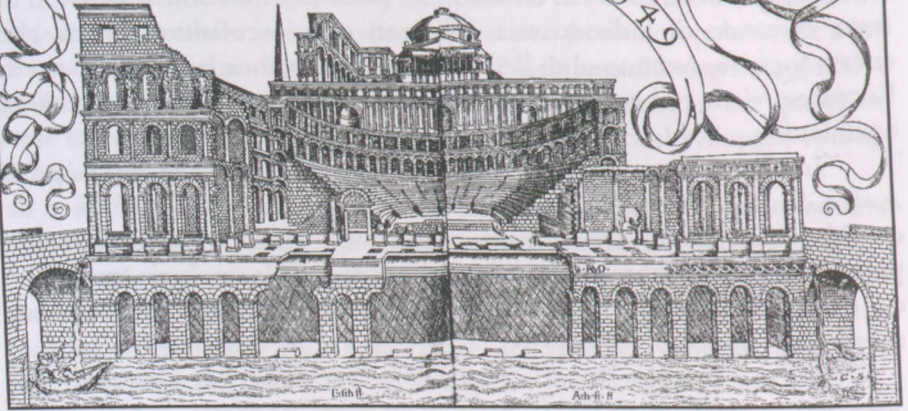
Nel suo articolo *Tipi di concessive in italiano antico*, Ilde Consales propone una dettagliata tipologia delle costruzioni concessive dell'italiano antico, basata prima di tutto sulle varie relazioni semantiche che si possono instaurare tra i due membri della costruzione, oltre che sulle forme della realizzazione sintattica di questo rapporto che sfrutta sia strutture subordinate che strutture coordinative.

Il contributo di Paolo Squillacioti presenta *Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, il vocabolario in rete che raccoglie il patrimonio lessicale (e testuale) italo-romanzo dalle origini fino a circa il 1375: l'articolo descrive dettagliatamente la struttura e le modalità d'uso di un'opera che rappresenta uno strumento fondamentale e un punto di riferimento obbligato per lo studio di qualsiasi aspetto della lingua medievale.

Infine, in *„Stiamo lavorando per voi”: per una maggiore collaborazione tra filologi e storici della lingua italiana*, Pär Larson mostra con vari esempi come gli editori di testi letterari, nella soluzione di vari problemi, non possano non tener conto delle conoscenze che i linguisti sono venuti acquisendo da un approfondito esame dei fenomeni linguistici e in particolare delle tradizioni grafiche testimoniate dai testi di carattere pratico.

THEATRUM VERONENSE;

1549



## IL PROGETTO ITALANT E LA GRAMMATICA DEL CORPUS

LORENZO RENZI

Università di Padova  
lorenzo.renzi@unipd.it

In the first part of this paper, the author presents the main concepts of the “corpus grammar” and he discusses it. He disagrees with the claim that the corpus grammar could compete with generative grammar and with other modern linguistic theories. The second part of the paper deals with the “Italant” project, that aims to constitute a grammar of Old Italian (i.e. of the Old Florentin linguistic variety, written between the middle of the 13<sup>th</sup> till 1300, approximately). The author argues that such a grammar has to be made basically using the same criteria which lead the linguist when he tries to describe a living language, although this could sound paradoxical.

La Grammatica dell’Italiano antico, diretta da Giampaolo Salvi e da me, che costituisce il progetto *Italant*, sarà basata su un *corpus*, quello costituito dalle scritture fiorentine dalle origini all’anno 1300 circa.

Si tratta del *corpus* dell’*OVI* (*Opera del vocabolario italiano* e in particolare il *TLIO*, *Tesoro della lingua italiana delle origini*, diretto da Pietro Beltrami) ora accessibile via Telnet attraverso la collaborazione con la University of Chicago e la University of Notre Dame negli Stati Uniti e l’Università di Reading in Inghilterra.

Da questo *corpus* deriva, compendiato e fornita di un nuovo sistema apposito di interrogazione, il *Padua Corpus*. Quando il nostro progetto è iniziato, il *Padua Corpus*, che è stato allestito per noi dall’*équipe* del CNR di Firenze che operava al *TLIO*, e in particolare dal direttore Pietro Beltrami e dall’informatico Domenico Iorio Fili, appariva come lo strumento essenziale di ricerca. Ma, con il potenziamento del *TLIO* conseguito attraverso la collaborazione delle due Università americane ricordate (grazie a Mark Olsen dell’Università di Chicago e Theodore J. Cachey e Christian Dupont dell’Università di Notre Dame, Indiana), e con la constatazione

che il *corpus* ridotto dava in molti casi (contro le nostre aspettative) troppo pochi dati, appare ora che il lavoro può essere condotto in modo ottimale sul l'OVVI (in ogni caso tutti i collaboratori hanno a disposizione i due strumenti di ricerca, che, provenendo dalla stessa fonte, hanno il vantaggio di non contraddirsi mai). Si tratta di selezionare dall'OVVI, che contiene testi e documenti volgari d'Italia dalle origini fino al 1375, i soli testi fiorentini limitandoli all'anno 1300 circa.

Sia l'OVVI che il Padua corpus sono forniti di sistemi di interrogazione, strumenti essenziali per il reperimento delle forme. Pensati per le operazioni essenziali della lessicografia, queste operazioni, sfruttate ingegnosamente, possono essere utili in molti casi (ma probabilmente non in tutti) anche nella ricerca morfologica e sintattica. Per il Padua corpus è stato predisposto un sistema di interrogazione, detto *Gatto* (Gestione automatizzata del tesoro delle origini) particolarmente adattato appunto per la ricerca morfologica e sintattica.<sup>1</sup>

Cosa c'è di nuovo in tutto ciò?

La grammatica di una lingua antica è sempre il risultato dello spoglio e dello studio di un *corpus*: *corpus* cartaceo all'antica, o, da qualche tempo, *corpus* elettronico.<sup>2</sup> Nella necessità assoluta di basarsi su un *corpus*, lo studio di una lingua antica si differenzia dalla grammatica di una lingua moderna, che può essere basata sulla competenza del parlante (diretta o acquisita), la cosiddetta introspezione, sostenuta dall'orientamento generativista. (Vedremo in seguito come, a nostro parere, non ci si possa servire di un *corpus* senza una competenza acquisita da parte dello studioso).

Vorrei ora esaminare in che modo intendiamo servirci per la futura *Grammatica dell'italiano antico*, alla quale lavoriamo da anni, del *corpus*. Sarà forse una *grammatica del corpus*?

## CORPUS LINGUISTICS

Si scrive molto oggi di „linguistica del corpus”, *corpus linguistics*, e soprattutto se ne fa molta nei laboratori americani, europei (soprattutto inglesi) e di altri continenti. La linguistica del corpus (o dei *corpora*, come propone per l'italiano Rema Rossini Favretti, in ingl. *corpus linguistics*) erede della *computational linguistics* è probabilmente oggi la tendenza di maggior suc-

<sup>1</sup> Il sito dell'OVVI si trova in <http://www.csovi.fi.cnr.it> oppure in <http://www.vocabolario.org>. Per il TLIO, l'OVVI e il GATTO e la loro storia, vedi Squillaciotti, P., Mosti, R., Larson p. 2001.

<sup>2</sup> Sull'unitarietà del concetto di *corpus*, vedi Caravedo 1999, cap.I.



cesso nella ricerca universitaria, tanto da sfidare ormai con successo non solo la linguistica storica e la filologia, ma perfino le varie forme di linguistica moderna, tra cui la grammatica generativa. È interessante che alla luce della linguistica del corpus capiti di trovare la grammatica generativa classificata tra i vari approcci „tradizionali” alla lingua.

Ma cosa si intende, oggi, con *linguistica del corpus*?

A leggere la letteratura corrente, verrebbe da dire: molto *corpus*, e poca linguistica. La cosiddetta „corpus linguistics”, è piuttosto un’elaborazione del *corpus* stesso, che non una teoria della lingua indotta dall’uso del *corpus*. Torniamo più tardi su questa precisazione.

Attingiamo per alcune osservazioni ad alcune delle fonti correnti per lo studio della *linguistica del corpus*: Sinclair, J. 1991, Oostdijk e de Haan 1994; Botley & McEnery 1996, McEnery e Wilson 1996, la recente raccolta di Rema Rossini Favretti 2000. E vediamo un po’.

La linguistica del corpus consiste essenzialmente nella costituzione di *corpora* e nell’applicazione a questa di alcune tecniche. Le principali, tra queste, sono:

- (1) le „concordanze” intese come raccolta di forme uguali, date assieme a una porzione del testo da cui sono state prelevate;
- (2) la „lemmatizzazione”, intesa come la pratica corrente per raccogliere delle voci in paradigmi;
- (3) l’„etichettatura grammaticale”, cioè l’attribuzione della categoria a ogni singola parola: nella letteratura *tagging*;
- (4) l’analisi in costituenti immediati: *parsing*;
- (5) la ricerca automatica di cooccorrenze di un dato elemento con altri: *Collocations* o *Cooccurrence patterns*, *Corresponding Analysis*, o denominazioni simili.

Nella concezione della *linguistica del corpus* queste pratiche sono in scala ascendente di complessità, dalla più semplice e, apparentemente, meno redditizia alla più sofisticata. Ma il nostro parere, come vedremo, non è lo stesso. In tutti i casi la cosiddetta *linguistica del corpus* è, a nostro parere, un’elaborazione del *corpus* stesso, ma assolutamente non una teoria linguistica paragonabile a quante altre hanno meritato e meritano questo nome.

(1) Le *concordanze* non hanno bisogno di commento in quanto sono pratiche nate fuori dalla linguistica informatica, che questa ha assunto da tempo felicemente. In particolare lo strumento informatico permette di superare gli ovvi limiti di spazio connaturati alla forma cartacea, che aveva portato in passato spesso a rinunce e mutilazioni.<sup>3</sup> Inoltre i *corpora* in-

<sup>3</sup> Per es. nelle *Concordanze dei Promessi sposi*, a cura di Giorgio De Rienzo, Egidio Del Boca e Sandro Orlando, Milano, Banca del Monte di Milano-Mondadori, 1985, in

formatici possono essere messi in rete e diventano utilizzabili dagli studiosi anche prima che la raccolta sia terminata: è quanto avviene, tra gli altri casi, con l'OVI. Anche questo è un vantaggio enorme, che libera gli studiosi dalla necessità di attendere per anni i risultati di imprese laboriose, costose e complesse. Nell'attesa che la raccolta di dati sia finita, si può lavorare con raccolte provvisorie, spesso già, sempre come l'OVI, di dimensioni vastissime.

(2) Poco c'è da dire anche sulla *lemmatizzazione*. Questa operazione, ben nota alla lessicografia, separa le voci omonime ma dal significato diverso, e raccoglie quelle che presentano mere differenze fonetiche o grafiche. Per fare degli esempi semplici in italiano, si tratta di distinguere tra, mettiamo, *muto* „che non parla” e *muto* „io cambio” o tra *ratto* „grosso topo” *ratto* „rapido” (arcaico) (si tratta di casi di *omonimia*), di raccogliere insieme parole come *obiiettivo* e *obbiettivo*. In italiano antico si tratta anche di raccogliere insieme forme uguali ma rese con grafie diverse come, per es., *cane*, *chane* e *kane*. La lemmatizzazione costituisce inoltre dei paradigmi mettendo assieme le forme singolari e plurali dei nomi, singolari e plurali maschili femminili (eventualmente neutre) degli aggettivi, modi, tempi e persone dei verbi, ecc. ecc. Tutte queste forme vengono raccolte sotto una sola voce, il lemma.

Nei protocolli generali della linguistica del corpus questa seconda operazione appare spesso come la prima, dato che il lavoro che porta alle concordanze viene dato per presupposto (Sinclair 1991, 41-42; McEnery e Wilson 1996, 42).

La lemmatizzazione è un'operazione estremamente utile per chi consulta un *corpus*, ma può contenere degli errori e delle omissioni. Questo pericolo si accentua nell'operazione successiva.

(3) Il *tagging* consiste nell'assegnazione ad ogni parola del *corpus* di un'etichetta grammaticale, per es. *a*, *di*, *con* saranno etichettate Preposizione, *mano* o *piedi* nome, il primo singolare e il secondo plurale, ecc. ecc.

L'individuazione e l'attribuzione dell'etichetta viene fatta manualmente o automaticamente, o con una mescolanza delle due tecniche. Oggi il caso più comune è che l'etichettatura sia mista, venga fatta cioè automaticamente grazie a una procedura complessa, ma siccome si sa che non tutti i casi saranno risolti automaticamente, un controllo manuale provvederà a sistemare i casi residui. Questo controllo deve essere affidato naturalmente a un „etichettatore”, cioè a un linguista esperto, molto attento e

naturalmente ben retribuito: il suo lavoro è lungo, e nonostante le apparenze, molto difficile.

Come si sa, infatti, l'appartenenza di una data parola a una categoria grammaticale è chiara in certi casi, meno in altri. Ci sono dei casi semplici, centrali nell'ordinamento grammaticale di una lingua, di facile individuazione, e sono certamente la maggioranza, ma ci sono anche casi più difficili, periferici nella grammatica, che presentano delle resistenze non solo a un'analisi automatica, ma anche al lavoro di un linguista accorto. Per fare un esempio nel nostro dominio, quello dell'italiano antico, nella sequenza „mangiava di frutta”, *di* è preposizione, o articolo partitivo, o cos'altro? Dare le etichette alle parole presupporrebbe di aver risolto proprio quei problemi che costituiscono alle volte il tema stesso della ricerca. Qui il *tagging* non può certo aiutarci, visto che è il *tagging* stesso che deve ricevere informazioni dal lavoro del linguista.

Nonostante questo limite, il *tagging* è un'operazione di indubbia utilità, visto che potenzia e semplifica la possibilità di interrogazione del *corpus*. Avendo a disposizione un *corpus* annotato in questo modo (*tagged corpus*), potrò, per es., cercare se ci sono nel *corpus* coppie di preposizioni, del tipo (*in su, di per ecc.*) senza bisogno di esplicitare tutta la combinatoria possibile, potrò cercare delle sequenze come, per es., quella di *verbo avverbio*, ecc.ecc. Un altro caso, reale, è il seguente: per documentare in italiano antico il tipo della comparativa corrispondente al tipo dell'ital. mod. *più buono che ricco*, l'interrogazione per via lessicale risulta pesantissima. Bisogna cercare la cooccorrenza di due elementi di altissima frequenza come *più* o *che*, che si trovano nella vicinanza l'uno dell'altro per le più svariate ragioni (o per nessuna ragione): nell'ОВI, selezionando il solo fiorentino fino al 1300, ci sono più di mille occorrenze. La ricerca diventerebbe facilissima potendo interrogare la sequenza *più* Aggettivo *che* Aggettivo (e *più* Agg. di Agg.).

Tuttavia il *tagging* comporta anche dei rischi: se, per tornare all'esempio di prima, tutte le occorrenze di *di* seguite da SN sono state indicate come preposizioni, è difficile che a qualcuno venga in mente che possano essere articoli partitivi, e comunque, se questa possibilità gli viene in mente, dovrà disfare il *tagging* e rifare tutto da sé.

(4) Veniamo alla successiva operazione, il *parsing* (Mc Enery e Wilson 1996, 42-49), cioè la divisione del testo in costituenti immediati, corrente nella tradizione linguistica americana almeno da Bloomfield, e accettata anche da Chomsky in *Syntactic Structures* come parte del suo modello.

Anche il *parsing* può essere manuale o automatico. Il genere di problemi che si è posto per il *tagging*, si pone in modo molto più grave per il *parsing*. Non sono in grado di valutare i problemi di un *parsing* automatico, che a quanto pare viene comunque praticato ancora raramente. Le proce-

ture per assegnare delle etichette sintattiche a un testo devono essere estremamente sofisticate. Quanto al *parsing* manuale, se penso a qualcuno al quale venga affidato il compito di eseguire un *parsing* manuale, mi assalgono fortissimi dubbi. Se ci fosse davvero qualcuno capace di individuare correttamente tutte le frasi e assegnare loro il vero indicatore sintagmatico, ebbene allora quello sarebbe un perfetto linguista, per il quale la sintassi non avrebbe più segreti. Di fronte alla sua prova non ci sarebbe più materia per la ricerca. Mentre, si sa, la ricerca è infinita.

In realtà, come il *tagging*, ma più di questo, il *parsing* può svolgere solo un lavoro grosso, approssimativo. Ma mentre sono convinto dell'utilità del *tagging*, sono scettico sull'utilità di avere un corpus provvisto di *parsing*. Questo non solo per il rapporto tra costi e benefici, che immagino che possa essere difficilmente positivo, ma anche perché non vedo a cosa possa servire avere in un *corpus* indicazioni di soggetti, oggetti, predicati, ecc. ecc. Diversamente dalle categorie grammaticali, quelle sintattiche sono ridotte in numero, e ognuno può trovare rapidamente da sé tutti i soggetti, tutti gli oggetti, i predicati e gli altri elementi di una frase (salvi i dubbi di cui dicevo). E cioè: quasi ogni frase ha un soggetto visibile, molte frasi hanno un oggetto, tutte un predicato: non vedo in che modo il lavoro del linguista possa essere favorito dal semilavorato che gli può fornire un testo annotato.

(5) *Collocations* (o *Cooccurrence patterns* o *Corresponding Analysis*). Si tratta della più ambiziosa delle tecniche di *linguistica del corpus*, in quanto costituisce una vera e propria tecnica di „procedura di scoperta”, nel senso di Chomsky 1957. Nel Cap.VI di *Syntactic Structures*, Chomsky descriveva questo procedimento come quello che pretenderebbe, dato un corpus, di ricavarne direttamente la grammatica, e lo riteneva un requisito troppo forte, cioè irrealistico, per la costituzione di una grammatica

Ma, per quanto possa parere sorprendente, proprio di una tale pretesa si tratta qui. Se ne può avere un'idea dagli esempi di procedimenti riportati da McEnery e Wilson 1996, 71 ss. Un saggio di prima mano si ha nell'analisi del verbo inglese *to budge* „scostare, smuovere” in Sinclair 1997.

Il lettore italiano se può fare un'idea sulla propria lingua dall'articolo di Rema Rossini Favretti (2001). L'autrice mostra come, con tecniche adeguate, si possano fare emergere da un *corpus* di italiano scritto (il CORIS di Bologna) le forme *so* e *conosco*, e il profilo caratteristico dei contesti in cui queste appaiono. I contesti sono molto vari, ma alcune costanti sembrano profilarsi, seppure con molta approssimazione. Ambedue le forme, *so* e *conosco*, cooccorrono spesso con il pronome *lo*, ma si differenziano in altri casi: *so* predilige verbi all'infinito, frasi introdotte da *che* e altri elementi subordinanti, mentre *conosco* si accompagna spesso a un nome (sarà l'oggetto: *Conosco un tuo amico...*). A differenza di *so*, che presenta

solo la cooccorrenza *lo so, conosco* accanto a *lo*, presenta anche *la, li, le*. Per quanto incerti e provvisori, questi tentativi vanno chiaramente nella direzione del procedimento di scoperta, la loro ambizione non potendo essere altra di quella di una grammatica che, passo dopo passo, si faccia da sé.

Alla prova dei fatti, tuttavia, i risultati ottenuti dal *corpus* per via induttiva sono del tutto parziali, e sono paragonabili, direi, ai primi dati che uno studente inesperto può tirar fuori da se stesso per via introspettiva. Gli basterà un solo istante in più per ricordarsi che anche *sapere* può avere un oggetto (*so la strada, non so la geografia*), esempi casualmente assenti nel suo corpus. Gli basterà un po' di pratica grammaticale scolastica per generalizzare le osservazioni fatte dicendo che sia *sapere* che *conoscere* sono verbi transitivi. Gli basterà un po' di esperienza per ricordarsi che, per avere informazioni precise su temi come questi, basta aprire un buon vocabolario, anche un vocabolario modesto, ma che ha alle spalle il poderoso, secolare lavoro. Questo lavoro sulla nostra lingua è stato fatto secoli fa dagli Accademici della Crusca, poi da quel gigante della lessicografia che è stato da Niccolò Tommaseo. Questo lavoro è stato fatto sull'introspezione e sul *corpus* dell'italiano scritto, un *corpus* che per secoli, prima dell'elettronica, si trasportava artigianalmente su schede.

La questione è se la ricerca automatica delle corrispondenze, o cooccorrenze, possa col tempo, raffinando i propri metodi, andare oltre i risultati ottenuti con i metodi ormai collaudati che abbiamo ricordato. Sarà possibile che un giorno una voce di vocabolario fatta da un calcolatore, secondo la tecnica qui presentata delle cooccorrenze, sia più precisa e più ricca di quella fatta da un lessicografo o da un grammatico esperto? Potrà sostituirlo? potrà batterlo, come il computer ormai batte il più esperto rivale in una partita a scacchi? Questi primi balbettamenti preludono alla costituzione di una grammatica che, grazie a un procedimento di scoperta, si farà da sé? Sinclair (1991) preconizzava questo momento. Ma dai primi risultati che ci presenta Rema Rossini Favretti, dagli esempi suggeriti dalle analisi di Biber 1993a (in Mc Enery e Wilson 1996 75-76), non oseremmo davvero pensarlo. Più felici sono indubbiamente le analisi di *decline, yield, set, of, second* e *back* in Sinclair 1991, di *to budge* in Sinclair 1997. Ma qui è la indubbia abilità dello studioso nel tirare le fila che salva la situazione, studioso che ammette che da un certo punto in là bisogna procedere „largely on a subjective basis” (Sinclair, 1991, 106).

Ma la linguistica del corpus non ci aveva promesso di fare il più possibile a meno del fattore umano?

Prima di chiudere questa rassegna, dobbiamo dedicare qualche parola all'approccio *quantitativo* della linguistica computazionale, approccio che viene opposto orgogliosamente a quello meramente qualitativo delle varie

linguistiche teoriche „tradizionali”. Noto, in primo luogo, che la *linguistica del corpus* sembra avere ormai dimenticato del tutto il lavoro prezioso, seppur limitato, svolto dalla statistica linguista degli Anni Sessanta, di cui ho già lamentato, in altre occasioni, la precoce messa in oblio. L'acquisizione principale era stata La legge di Zipf, universale, che mette in rapporto inverso la frequenza di una parola, il suo rango e la sua lunghezza. Era stato possibile stabilire per ogni lingua il lessico di base, un elemento indispensabile per l'insegnamento delle lingue straniere, per la preparazione di grammatiche e metodi di insegnamento, ecc. Suggestive, anche se laboriose statistiche lessicali, erano state messo al servizio della stilistica, alla ricerca dello „scarto” tra lo stile di un autore, o, meglio, di un genere letterario rispetto alla media linguistica. Queste osservazioni si leggevano e si possono leggere ancora con utilità nelle opere di G.K. Zipf ancora del 1935 e dell'altro americano Mandelbrot, nei libri dei francesi Pierre Guiraud e Charles Muller, dell'inglese Gustav Herdan, nel romeno Salomon Marcus (tramite anche per l'Italia di diversi autori russi). Questo genere di ricerche, legato nella impostazione originaria americana, alla psicologia empirista e al comportamentismo, è caduto sotto i colpi della rivoluzione di Chomsky. Questa si apre, ricordiamolo, proprio con una critica serrata al versante linguistico dell'opera B.F. Skinner, il più influente psicologo comportamentista americano (Chomsky recensiva polemicamente *Verbal Behaviour* (1957) di Skinner nel 1959).

Tuttavia il patrimonio costituito da questi studi non è andato del tutto dimenticato. In Europa la sua incompatibilità con la nascente grammatica generativa non veniva in genere drammatizzata, anzi erano sono spesso gli stessi studiosi, quelli capaci di concepire la linguistica fuori dal quadro più tradizionalmente umanistico e „filologico”, a mostrare un pari interesse per questi diversi approcci. Così alcuni principi della linguistica quantitativa di quegli anni sono in realtà definitivamente acquisito a diversi rami della linguistica applicata. Da noi, Tullio De Mauro ne ha rappresentato una versione etorodossa ma estremamente suggestiva, nel suo carattere militante, nella sua *Guida all'uso delle parole* (1980), e anche il recente *LIP (Lessico dell'italiano parlato*, con Federico Mancini, Massimo Vedovelli e Miriam Voghera, 1993) sarebbe inconcepibile senza lo sfondo degli studi citati prima.

Ma veniamo alla dimensione quantitativa così come è concepita oggi. Prima di tutto la recente *linguistica del corpus* rivendica le sue potenzialità per il fatto di poter disporre, tramite le tecniche informatiche moderne, di una massa quantitativamente molto superiore al passato: i moderni *corpora* consistono di milioni di parole rispetto alle poche migliaia di quelli del passato. Quanto gli obiettivi, quello che la recente *linguistica del corpus* sembra proporsi è effettivamente tutt'altra cosa dagli obiettivi della

vecchia statistica linguistica. Prendiamo come esempio la rassegna di studi informatici sull'anafora di Biber riportata in Botley e McEnery (1996, particolarmente 29–33). I rapporti anaforici tra l'elemento detto *antecedente* e la *ripresa* vengono prima identificati attraverso etichettatura (mista, dato che un'etichettatura solo automatica sarebbe insufficiente). Si individuano così le diverse categorie grammaticali che possono costituire antecedente e ripresa: per es. quest'ultima può consistere di un pronome personale, o di un pronome dimostrativo, ecc. Poi si contano i diversi tipi, se ne stabilisce la consistenza statistica nel *corpus*. Si conta la *distanza* media che separa l'antecedente dalla ripresa. Possiamo fermarci qui, e dare il nostro parere. Se i primi calcoli mi sembravano probabilmente superflui (anche se non posso escludere del tutto che un bravo linguista sappia tirarne frutto), l'ultimo mi pare francamente assurdo: la distanza tra antecedente e ripresa non può essere una distanza lineare, calcolabile in numero di parole. E questo perché la struttura della frase ha un'architettura sintattica, e, se parliamo di distanza, questa non può essere calcolata in linea d'aria passando sopra mari e montagne. E' da un pezzo che sappiamo che si deve andare oltre la linearità del significante. Gli stessi linguisti del *corpus*, visto che ammettono l'analisi in costituenti immediati, ammettono a quanto pare che la linearità nasconde una gerarchia. Se troveremo una distanza media, questa sarà una media insignificante, perché ignora i fattori che favoriscono o impediscono il rapporto anaforico. In conclusione, un approccio statistico di questo tipo mi sembra o irrilevante o sbagliato.

Per concludere, quale sarebbe, secondo i suoi rappresentanti, lo status della *linguistica del corpus*? secondo le affermazioni di alcuni studiosi la *linguistica del corpus* sarebbe una metodologia (*methodology*), avrebbe cioè uno status inferiore a quello di teoria (*theory*). Lo stesso status viene sottinteso, direi, dal più preciso termine *approach*, nella misura in cui, per es, sarebbe possibile affrontare un problema linguistico, per es. quello semantico e sintattico della anafora, per via informatica assumendo un quadro teorico esterno (come quelli per es. della linguistica di Halliday), sempre secondo una proposta di Botley e McEnery (1996).

Ma per alcuni autori, a quanto pare, la *linguistica del corpus* si può già candidare ad essere una vera e propria „teoria”. „Teoria” è, dagli anni Sessanta, il termine che dà piena dignità a un indirizzo di studio. Molti studiosi sottolineano invece il carattere iniziale della *linguistica del corpus*, e questo richiamo è destinato a giustificare preventivamente i difetti delle ricerche. Tuttavia, anche con queste riserve, più di uno studioso ritiene che la *linguistica del corpus* sia già in grado di portare una sfida al più importante rivale, la grammatica generativa. Secondo Geoffry Leech (1992, cfr. Botley Mc Enery 1999, 23–25), la *linguistica del corpus* si opporrebbe alla grammatica generativa perché si basa sulla *performance* e non sulla *compe-*

tence; b) perché si pone scopi descrittivi anziché esplicativi; c) perché mira a una visione quantitativa anziché qualitativa dei fatti del linguaggio; d) perché di ispirazione empirista anziché razionalista.

Si potrebbe aggiungere: e) che la *linguistica del corpus* si applica a una sola lingua, anziché mirare a stabilire degli universali linguistici.

Si tratta in realtà, a mio parere, tranne che per il punto d), più di arretramenti, di ridimensionamenti degli obbiettivi, che di veri e propri obiettivi alternativi. Vediamo punto per punto (escludendo per il momento l'ultimo punto, la cui discussione ci porterebbe lontani dal nostro tema):

- (a) la *competence* si estrae, non sempre agevolmente, dal mare magnum, dal magma, della *performance*. Rinunciare a questa operazione può essere un sollievo, ma momentaneo, perché prima o dopo il caos è destinato ad aggredirci, e avergli fatto buon viso prima non ci esimerà dal doverlo affrontare dopo.
- (b) la descrizione è la prima fase alla quale può seguire la seconda fase, più difficile e talvolta ardua o, qualche volta, addirittura inaccessibile, la spiegazione: cosa di più comodo di dichiarare che la spiegazione è inutile?
- (c) l'ideale sarebbe che a una visione qualitativa corrispondessero realtà quantitative diverse: la vecchia statistica linguistica, che ho ricordato prima, aveva ottenuto qualche successo, pur limitato, su questo piano, quando per es. aveva stabilito che c'è un rapporto definibile matematicamente tra la lunghezza di una parola, la sua frequenza e il suo contenuto di informazione (legge di Zipf). Ora, che senso ha mettere l'accento su aspetti quantitativi *anziché* qualitativi? Quello che avrebbe senso sarebbe portare avanti il limite posto da Zipf, stabilire cioè altri nessi tra i molti principi qualitativi che la migliore ricerca linguistica ha messo in luce finora, e le poche regolarità statistiche stabilite. Non ha senso invece stabilire un'opposizione tra le due, né tanto meno proclamare una superiorità dell'elemento quantitativo sul qualitativo.
- (d) la questione dell'empirismo e del razionalismo è più complessa. Nel I capitolo della loro *Corpus Linguistics*, Mc Enery e Wilson discutono in modo polemico, ma anche, bisogna riconoscerlo, con una certa ricerca di equilibrio, *what Chomsky said*, a partire da *Syntactic Structures* del 1957, e le prospettive che, a loro parere, si aprono con la rivoluzione metodologica proposta dalla *corpus linguistics*. Da questo appassionato confronto, sarebbe impossibile ricavare, a mio parere, che il quasi mezzo secolo passato abbia portato a rivedere in modo decisivo alcuni dei postulati di Chomsky. In particolare, non ve-



do perché dovremmo mettere in questione il fatto che il linguaggio umano (in tutte le sue forme storiche), faccia un uso infinito di mezzi finiti. Così è, e ne consegue che il più gigantesco dei *corpora* è destinato a rappresentarlo in modo insufficiente, come abbiamo già visto. Il che non vuol dire che i *corpora* siano inutili, come vedremo dopo. Ma l'introspezione resta il modo privilegiato di interrogare i dati della nostra lingua: aggiungiamo che è *necessaria* per discernere nel caos della *performance* e per estrarne ciò che è precisamente *competence*, o, come diceva Saussure, *langue*. La *linguistica del corpus* non ci farà tornare indietro a prima di Chomsky, che sarebbe in realtà un retrocedere alle spalle di Chomsky, di Saussure e forse di Dionisio Trace e Apollonio Discolo verso il caos primitivo.

Aggiungo che lo studio delle lingue straniere, o delle lingue del passato, riesce nella misura in cui riusciamo a formarci una competenza sui generis di quelle lingue, una competenza imperfetta, ma pur sempre un dominio sui dati bruti, infinitamente superiore di quanto sarebbe un'impossibile acquisizione di dati della *performance*. Ci chiediamo: quali sono veramente le possibilità di un corpus, anche esteso, estesissimo, di sostituirsi alla *competence*? Vediamo un esempio. Nonostante sia composto da 50 milioni di parole, il corpus che sta alla base di *Wörterbuch der italienischen Verben*, di Peter Blumenthal e Giovanni Rovere (Stuttgart, Klett, 1998), opera, sia detto a scanso di equivoci, quanto mai meritoria e che non è un esempio di linguistica del corpus, non contiene nessun esempio di *ringraziare per qualcosa*, ma solo di *ringraziare di qualcosa*. Qualsiasi parlante italiano, a meno che non sia afflitto da amnesia, sa, grazie alla sua competenza, che si dice: *Ti ringrazio di avermi aiutato* ma anche *Ti ringrazio per avermi aiutato*. Ma un corpus di 50 milioni può mancare di questa seconda forma. Se ne conclude che anche il corpus più esteso non può gareggiare, nemmeno nella completezza dei dati, con la competenza di un nativo.

Tutto ciò non vuol dire che un eccesso di introspezione non abbia portato nel generativismo a casi curiosi di solipsismo (ricordiamo le affermazioni precedute dall'espressione: *In my dialect...*). Ma non si può certo giudicare una teoria dalle sue degenerazioni.

Tornando al nostro soggetto, e concludendo, il problema è se, accanto all'introspezione, che resta la prima fonte di dati, i *corpora* possano svolgere un ruolo positivo. La nostra risposta è sì. Tutto sta nel modo in cui sapremo interrogare i *corpora* per estrarne dei dati, e come sapremo servirci di questi. E' sbagliato invece voler attribuire ai *corpora* compiti ai

quali questi non possono assolvere. Le operazioni proposte dal *linguistica del corpus* o sono utili ma modeste, o ambiziose ma irrealizzabili.

Nelle pagine che seguono ricorderò più di una volta che, anche prima che Chomsky la teorizzasse e la mettesse al centro della ricerca linguistica, il ruolo centrale nella ricerca linguistica era svolto dall'introspezione. Questa, oltre a fornirci i dati linguistici, ci fornisce degli elementi essenziali per la costituzione di una grammatica: ci dice se questa o quella frase è grammaticale o no, se due frasi siano sinonime, se due parole sono omonime, ecc. ecc. Rinunciare a queste operazioni, o introdurle surrettiziamente, come sembra pretendere la *linguistica del corpus* con la sua rinuncia al „razionalismo” a favore dell’„empirismo”, non può essere di nessuna utilità.

#### CORPORA DI LINGUE ANTICHE

E' il momento di dire qualcosa dei *corpora* di lingue antiche e dei *corpora* che offrono dati storici su lingue vive

Diciamo subito che la presenza di *corpora* simili ci sembra aprire prospettive nuove e importanti negli studi, ma non per le ragioni che vengono presentate dalla *linguistica del corpus*. Come vedremo, i *corpora* elettronici ci offrono oggi una quantità di dati raccolti insieme come mai è stato in passato, quando lo studioso poteva far ricorso unicamente ai testi e agli studi che gli offrivano le biblioteche e alla propria memoria: tutte cose che restano peraltro indispensabile anche oggi. I sistemi di interrogazione, che il ricercatore deve saper usare in modo ingegnoso, sono un formidabile aiuto alla ricerca. Ma, come credo di avere mostrato, non c'è niente di nuovo e di buono nel metodo, o nella teoria che ispira la ricerca, che possa venire dall'uso di *corpora* elettronici. Anzi ne possono venire solo dei difetti. Questi sono principalmente due: la tendenza a sostituire l'interrogazione dei testi alla loro conoscenza diretta, e l'uso precoce della statistica. Nel primo caso, la pigrizia che induce a preferire la ricerca dei dati nel *corpus* automatico anziché attraverso una conoscenza diretta, esimendosi alla fine da questa, è stata già denunciata da Rissanen (1989 cit. in McEnery e Wilson 1996:108, 108). Mc Enery e Wilson obiettano non senza ragione che si tratta di un caso di cattivo uso dell'informatica e non di un difetto della *linguistica del corpus*: è vero, ma il pericolo esiste. Nel secondo caso, il discorso è più delicato: lo studio accurato dei dati porta a raggrupparli e suddividerli. Ma più i raggruppamenti si fanno precisi e minuti, e quindi più numerosi, più diventa difficile, come ha notato di nuovo Rissanen (1989), che ci siano le condizioni necessarie per delle in-

dagini statistiche. Perché queste siano possibili, infatti, è necessario che i campioni indagati siano statisticamente rappresentativi, e abbiano quindi una certa consistenza numerica. Lo studioso cosciente di questo rischio dovrà quindi rinunciare in molti casi a classificazioni e raggruppamenti troppo fini, oppure rinunciare alla quantificazione. In realtà, a mio parere, l'effettiva necessità di tali statistiche è tutta da dimostrare, e temo che in molti casi l'insistenza sulle statistiche di molti rappresentanti della linguistica del *corpus* dipenda dal fatto che queste sono facilmente acquisibili attraverso gli strumenti informatici, mentre altri dati, che sarebbero più importanti, non lo sono. Nello studio della lingua la superiorità del quantitativo sul qualitativo non è stata affatto dimostrata, fino ad oggi, e tantomeno è stata dimostrata la possibilità di trasformare il qualitativo in quantitativo. Si può deprecare questo stato di cose, ma è un fatto che lo stato della ricerca in linguistica è molto diverso da quello di altre scienze che si sono costituite come tali acquisendo uno status matematico. Forse questo, sia detto tra parentesi, dovrebbe far dubitare della definizione della linguistica come scienza naturale, proposto, questa volta, proprio da Chomsky, del quale non vogliamo essere dei seguaci pedissequi e degli ammiratori incondizionati (ma questa è un'altra storia).

#### IL RUOLO DEL CORPUS NEL PROGETTO ITALANT

Il progetto Italant ha lavorato finora su un *corpus* prevalentemente non etichettato (*plain or raw corpus*), anche se in parte lemmatizzato, come abbiamo già ricordato, sempre a cura dell'OVI. Inoltre un Gruppo di Torino rappresentato da Carla Marellò e Manuel Barbera sta predisponendo, nel quadro della stessa ricerca cofinanziata, l'etichettatura del *Padua Corpus*, trasformandola in *Corpus Taurinense*. Le parti non ancora ultimate dell'impresa potranno usufruire, credo, di questo *corpus* etichettato grammaticalmente e trarne grande vantaggio.

Come abbiamo già detto, *tagging* e lemmatizzazione possono comportare degli errori, cosicché lo studioso non potrà di norma esimersi dal controllare il lavoro già fatto. Ma anche se sarà così, l'aiuto sarà stato grandissimo. Qualche volta dovrà rifare il lavoro perché quello che gli interessa è stato ignorato per qualche ragione (svista, ignoranza del fenomeno, suo peso eccessivo, ecc.) da chi ha elaborato i dati. Inoltre lo studioso avrà bisogno spesso di servirsi di categorie grammaticali di grana più fine di quelle di cui è stato provvisto il *corpus*: il *tagging* non prevede, per es., di notare i verbi inaccusativi, i pronomi espletivi, ecc. ecc. Nonostante tutto questo, non si può certo sottovalutare il vantaggio di

possedere un *corpus* etichettato, che ci permette di avere a disposizione alcuni risultati bell'e pronti, almeno per i fenomeni più chiari ed univoci.

Il lavoro vero e proprio del linguista resta da fare.

Un esempio. Supponiamo di avere il nostro corpus annotato per funzioni grammaticali. Giampaolo Salvi, nel suo capitolo in preparazione sull'Impersonale, nota che in it. ant. il tipo di impersonale rappresentato da una frase come: *là si trovava sempre più ribaldi che in niun'altra terra* (Novellino, 85.3) non va interpretato come in it. mod., dove *ribaldi* sarebbe oggetto, ma come un esempio di mancato accordo del soggetto postverbale delle costruzioni inaccusative. Questo lavoro può essere piuttosto ostacolato che agevolato da un *parsing* già condotto sul *corpus* in cui *ribaldi* sia dato come oggetto. Lo studioso, infondo, non deve chiedere al *corpus* e al suo sistema di interrogazione altro che gli risparmi la fatica di cercarsi da sé tutti i *si* e, possibilmente, di dividere in due gruppi il *si* impersonale dal riflessivo. Poi dovrà lavorare da solo.

Aggiungiamo che l'etichettatura (*tagging*) non affronta, perché non lo può fare, problemi morfologici: *prefissi*, *suffissi* e tanto più fatti di *morfologia flessiva* sono al di fuori della sua portata. Non c'è manuale di linguistica che non avverta il principiante che la „parola” non è un *primum* linguistico, ma solo una prima approssimazione morfologica, sintattica e semantica. Ora il *tagging* classifica proprio „parole”, con tutta la grossolanità di questo concetto.

In questa ottica, il *corpus* più utile al linguista sarà quello fornito di un buon sistema di interrogazione, comprendente la ricerca di singole di parole grafiche, di sequenze di due o più parole, anche non adiacenti (cosiddette cooccorrenze), che fornisca contesti adeguati (allargabili su richiesta a porzioni più vaste). Il programma *Gatto*, predisposto per un tipo di ricerca sintattico, rende possibile anche l'interrogazione del punto interrogativo e dell'esclamativo, che in genere fanno parte invece dei segni che servono all'interrogazione (*wildcard characters*): lo scopo di questa estensione è evidentemente quello di facilitare la ricerca sull'interrogazione, l'esclamazione e altri fenomeni connessi. Su questo fronte ci sono stati inizialmente dei problemi, ma l'ultima versione li ha risolti. Serve poi che il corpus contenga referenze precise ai vari testi e all'edizione utilizzata, alla loro data e localizzazione. Tutte queste caratteristiche si ritrovano nell'ОВI.

Ma una volta dati un corpus e un buon sistema di interrogazione, le armi più formidabili per la ricerca sono l'ingegnosità dello studioso nell'interrogare il corpus e la sua capacità di sfuggire alle trappole e alle tentazioni dello strumento.

## IL NOSTRO LAVORO

Come interrogare un *corpus* in vista della descrizione morfologica e sintattica?

Un fenomeno sintattico può venire interrogato attraverso le sue manifestazioni visibili di carattere lessicale. Così per es. l'interrogazione viene studiata a partire dagli introduttori interrogativi (*chi, come, perché* ecc.): l'identificazione di questi elementi resta un compito del ricercatore, che deve avere delle conoscenze previe della lingua che sta indagando, nel nostro caso l'italiano antico, o deve farsele nel frattempo (o altrimenti si dimenticherà, per es., di *chente* „quale”). E per questo non c'è che leggere e studiare i testi. Lo studio, morfologico, sintattico, semantico, dell'articolo definito si baserà sull'osservazione dei contesti in cui si trovano *lo, il, 'l, el, li, gli, i, le* ed alcune altre forme (un problema è posto dalle delle preposizioni articolate, scritte unite o separate). Un'eventuale lemmatizzazione dovrà raccolto utilmente queste forme sotto una singola voce, che dovrebbe essere ancora *lo*, ma chi usa la lemmatizzatizzazione non sarà giustificato se trascurerà alcune forme o esempi che il lemmatizzatore ha dimenticato: la responsabilità, in questo e in altri casi simili, resta naturalmente sua.

Andiamo avanti: per chi studia l'articolo la sua assenza in un Sintagma Nominale è altrettanto interessante della sua presenza. Naturalmente l'assenza come tale non può essere etichettata. Ma per studiare l'assenza dell'articolo, o articolo zero, si potrà far ricorso all'etichettatura dei nomi e degli aggettivi che, in quanto primi elementi di un SN, dovrebbero essere preceduti dall'articolo. Se invece ne sono privi, si deve cercare di capire perché. Ma devo dire che il numero dei SN in una sola pagina e in ogni riga di un testo è talmente alto, e i casi sia di presenza che di assenza di articolo sono così numerosi, che non vale la pena di ricorrere a questo espediente: basta scorrere un testo e gli esempi si presentano naturalmente in folla. Il difficile è capire la logica dell'assenza di articolo, che dipende da fattori diversi che devono esser rigorosamente distinti gli uni dagli altri. E a questo l'etichettatura servo ben poco, servono invece ipotesi teoriche.

Mettiamo ora il caso, proseguendo i sondaggi sull'articolo, di volere studiare il partitivo. Qui anzi dobbiamo stabilire se l'italiano antico aveva la possibilità di esprimere il partitivo come fa l'ital.mod. quando dice *Dei bambini giocavano, Ho visto dei bambini* o *ho spalmato della marmellata sul pane*, ecc., e cioè utilizzando *di* + art.def. rispettivamente in posizione di soggetto (come nel primo caso) e di oggetto (nel secondo e nel terzo). Sta-

bilito che di occorrenze simili non ce ne sono nel Duecento, bisognerà aver l'idea di cercare di senza preposizione, come si trova in toscano mod. e nel Manzoni (*si videro di gran novità...*) (Rohlf's, *Morfologia*, par. 424): è inutile notare che non ci sono procedimenti meccanici che possano aiutarci, si tratta solo di avere l'idea (un'idea che ci può essere tutt'al più suggerita da conoscenze previe sulla storia della lingua italiana, o dall'analogia con il francese o da un'altra fonte estrinseca di ispirazione- o infine dalla lettura attenta dei testi italiani antichi). Questa volta nella gran folla dei di soccorrono subito alcuni esempi. Una parte di questi si rivelano illusori: per es. *in tant'ha di signoria* (Chiara Davanzati, canz. 30, p.112) *di signoria dipendera da tanto: tanto di signoria*. Ma altri casi sono senz'altro buoni, come per es. *tu hai di belle femmine* (Novell. ed. Favati, 36, p.211). Ma bisognerà chiedersi: si tratta di un vero partitivo, o non sarà piuttosto che il verbo avere può reggere un sintagma introdotto da di? e cioè: in ital.ant. il verbo avere poteva reggere accanto alla reggenza di un oggetto anche quella di di +SN? Questo problema si pone per tutti i casi di di retto da verbi come dire, dare, fare, chiedere, prendere e forse qualcun altro oltre ad avere. Dal dubbio si uscirebbe se ci fossero casi di soggetti partitivi, ma nel Duecento non ce ne sono. Ne appariranno più tardi, e nel Quattrocento (quando la preposizione appare articolata), l'uso del partitivo nel soggetto sarà largamente documentato anche se limitato al caso di soggetto di costruzioni inaccusative. Questa restrizione è significativa, perché ci fa vedere che storicamente il partitivo si sviluppa a partire dall'oggetto, e se si estende poi al soggetto lo fa passando per quella posizione intermedia che è quella del soggetto inaccusativo, che unisce proprietà dell'oggetto e del soggetto. Non c'è dubbio che i casi duecenteschi come quello citato dal *Novellino* rappresentano il primo nucleo da cui si sviluppa il partitivo moderno, ma resta da decidere se, nella sincronia duecentesca, si debba parlare già di partitivo o si sia ancora nell'ambito delle reggenze dei verbi. Questa è la logica che sto seguendo nella ricerca che ho in corso per il capitolo sull'*Articolo* per la Grammatica dell'Italiano Antico, una logica abbastanza complessa, si vede.

La descrizione degli espedienti da usare nell'interrogazione del *corpus*, e del limite che anche questi espedienti hanno, sono, credo, la prova migliore del fatto che il nostro lavoro linguistico si pone al di fuori di quella che viene comunemente chiamata *linguistica del corpus*. La gran parte del lavoro, e tutto il lavoro che ha una qualche rilevanza *linguistica* in senso forte, è fatta dallo studioso e non dalla macchina.

Dopo avere illustrato brevemente la tecnica di lavoro sul *corpus*, vorrei adesso mostrare a quali pericoli sia soggetta. Preciso che si tratta di pericoli, e non di difetti insiti nel testo, come abbiamo già visto a proposito delle osservazioni di Rissanen: accettiamo per una volta le contro-

obiezioni di McEnery e Wilson. Il pericolo è che, invece della ricerca di generalità (regole, sottoregole, ecc.), lo studioso si limiti a commentare uno per uno agli esempi presenti nel corpus.

Non credo che una tale metodologia di lavoro sia stata mai teorizzata, ma di fatto si riscontra spesso in lavori condotti sul *corpus* anziché sull'introspezione. La mia idea è che, anche in una grammatica basata su un corpus, si debba tendere a dare lo stesso genere di studio grammaticale che si darebbe in una grammatica basata sull'introspezione. Nonostante le limitazioni della documentazione, nonostante sia impossibile eseguire dei *test* di grammaticalità ed elicitarne dati come si fa da una lingua viva, miriamo ad avvicinarci allo stesso ideale descrittivo e esplicativo che ci guida nello studio delle lingue vive. E, almeno in molti casi, questo è possibile.

Quali sono le caratteristiche di una lingua viva? Una lingua viva possiede *regole discrete*, per cui tale o tale forma o costruzione è *grammaticale* o *agrammaticale*, distinzione qualitativamente diversa da quella di *attestato* o *non-attestato*.

Si potrebbe pensare che ci siano due vie e due metodologie diverse: quella propriamente linguistica basata sulla prima delle due dicotomie date sopra (*grammaticale: agrammaticale*), e quella filologica basata sulla seconda (*attestato: non-attestato*) Ma si farebbe torto alla filologia, perché già la buona filologia ottocentesca, invece di accontentarsi della registrazione di forme documentate, aveva ricavato dallo studio dei testi alcuni regole, o leggi, *Gesetze* come si diceva allora in tedesco, che era allora la lingua della scienza. Queste regole avevano carattere predittivo, come la legge del Gröber, del 1877 sulla forma dell'articolo italiano, o la legge Tobler-Musafia, formulata per l'italiano dal secondo dei due studiosi nel 1886, sulla posizione dei pronomi clitici rispetto al verbo, leggi che riguardano proprio l'italiano antico. Queste ed altre regole delle lingue antiche, regole di carattere fonologico, morfologico o sintattico, stabilite da studiosi dell'Otto- e del Novecento, non erano diverse nella forma da quelle che si stabiliscono nelle lingue vive. In chiave moderna, generativista, diciamo per es. che le regole dell'italiano antico devono sottostare a quelle restrizioni che si sono provate come universali, o come altamente probabili. Questo criterio, che si potrebbe chiamare di *verosimiglianza*, deve guidarci nello stabilire la grammatica di una lingua antica.

Si può anche porre la questione: si deve ammettere la *variazione* in italiano antico? Certamente, perché la variazione è stata osservata in tutte le lingue vive. Con *variazione* intendo il fatto che in una lingua ci sono certe parti che presentano trattamenti alternativi, uno dei quali, in genere, appare connesso a un registro più alto, ed è in genere conservativa, l'altra è un'innovazione. Questa variazione è, a mio modo di vedere, niente

meno che la chiave del cambiamento linguistico (voglio dire del modo in cui avviene il cambiamento linguistico, come ho cercato di mostrare in un mio lavoro recente (Renzi 2000)).

Come esempio di variazione linguistica, porto il caso delle forme in italiano antico del pronome deittico di III persona, in it.mod. *quello*. Ci interessa la forma antica del soggetto singolare, che è *quelli*, che è in alternanza fonologica con *quegli*, *quei*, così come nel pronome pers. *elli* alternava con *egli*, *ei*, *e'*. La variazione di cui vogliamo parlare è quella che riguarda la funzione sintattica dei pronomi.

In fior. ant. abbiamo al nominativo sing. *quelli* (*quegli*, *quei*), per es.:

ben è ragione che nullo omo mi pianga,  
ch'io sono ben come *quei* che si vide  
ne l'agua infino a' denti (Chiaro Davanzati, Canz. 9, vv.15-17, p.39).

L'obliquo, cioè la forma usata per l'accusativo e gli altri casi diversi da quello del soggetto era *quello*, *quel*. Ora abbiamo casi in cui questa forma occorre dove ci saremmo aspettato la forma del soggetto *quelli*:

per ch'un nasce Solone e altro Serse  
altro Melchisedec e altro *quello*  
che, volando per l'aere, il figlio perse  
(Dante, Par. VIII, 124-126)

dove *quello* (che designa Dedalo, che perse il figlio Icaro) è in posizione predicativa del soggetto. *Quello*, soggetto, regge il verbo, ma non da posizione adiacente in Brunetto Latini nell'esempio seguente:

...che quello che avea loquenzia congiunta con sapienzia, avenia che,  
per giudicio di moltitudine di gente e di sé medesimo, paresse essere  
degno di reggere le publiche cose. (Rettorica p. 30)

Infine ci sono anche esempi di *quello* in posizione canonica:

...*quello* è nimico di sè medesimo, che prolunga la vita al suo nimico  
(Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato da Bono Giamboni, p. C368)

Ci sono d'altra parte anche dei casi in cui la forma in *-i* è oggetto, come in Dante Inf.II, 104:

Che non soccorri *quei* che t'amò tanto?

analogamente a quanto avviene con il dimostrativo di I pers.: Inf. I, 103:  
*Questi* (oggetto) non ciberà terra né peltro (soggetto)...

Qual era allora il sistema del pronome dimostrativo di 3.a persona? Tenendo conto della grande massa dei dati, e considerando che l'origine, per analogia, della forma in *-i* è il sing. lat. *qui(s)* (Renzi 1998), il sistema doveva essere questo:



<i>Sistema A</i>	+Umano	-Umano	
	quegli	quello	SOGG.
	quello	quello	OBLIQUO

Ma c'erano, come abbiamo visto, delle eccezioni. Cosa vuol dire delle eccezioni? Vuol dire che premeva alle porte un altro sistema, che è semplicemente questo:

<i>Sistema B</i>	quello	SOGG. e OBLIQUO
------------------	--------	-----------------

in cui, semplicemente, *quegli* sparisce e c'è una sola forma per soggetto e obliquo, cioè in realtà questa distinzione non c'è più. E siccome era la forma del soggetto che distingueva l'umano dal neutro, anche questa distinzione cade: il sistema si semplifica radicalmente. Questi cambiamenti, già in atto nel Duecento, portano direttamente al sistema moderno, in cui *quegli* non c'è più, o, se si preferisce è un innocuo arcaismo: la forma *quegli* è oggi relegata al margine alto della lingua, là dove le forme agonizzanti spesso di rifugiano, nelle penne dei letterati (cfr. Renzi 1998).

Questo tema è morfologico, ma in realtà ha implicazioni sintattiche perché riguarda lo status e i limiti dei casi in italiano antico. Nel mio articolo del 1998, appena citato, ho dimostrato che, nonostante la loro origine etimologica, un sistema a tre per cui:

quegli	SOGG:
colui	GENIT/DAT
quello	OGG:

l'assetto casuale, da quando abbiamo documentazione, è stato sempre in italiano, del tipo a due casi:

SOGGETTO    contro    OBLIQUO (cioè GENIT/DAT + OGG)

E cioè nel nostro caso:

*Quegli*    SOGG.    contro    *colui e quello* OBLIQUO

in attesa che, come abbiamo visto sopra, anche questa distinzione sia obliterata (anche *colui* verrà usato non solo come obliquo ma anche come soggetto).

Torno al tema dei rapporti tra attestato e possibile. Bisogna reagire alla tentazione semplicistica di tracciare un'equazione:

*non attestato = impossibile*  
*attestato = possibile*

Vanno infatti aggiunte altre due possibilità:

*non attestato ma possibile*  
*attestato ma impossibile*

Quest'ultimo caso può sembrare il più improbabile, o paradossale, ma si legga quello che scriveva un linguista storico come Lucian Foulet nel lontano 1919 (3.a ed. 1958, par.53), quando notava che in francese antico l'ordine Complemento-Soggetto-Verbo è sì attestato qualche volta „mais il viole une des règles les plus solidement établies de la syntaxe de l'ancien français”, quella dell'„inversione” tra soggetto e verbo, per cui dopo un Complemento ci aspettiamo Verbo-Soggetto e non Soggetto-Verbo (oggi si parlerebbe di *Verb-Second*). Vediamo che qui un filologo dell'inizio del Novecento esprime impavidamente il parere che ci siano esempi che violano delle regole. E ha ragione.

Certo resta il problema dei casi attestati ma teoricamente impossibili. Come risolverlo? Ci sono varie possibilità: alcuni esempi possono essere reinterpretati, per es. in un caso come quello appena dato può darsi che la sequenza sia interrotta: il Complemento è fuori frase, segue la coppia normale Soggetto-Verbo. O la frase può essere respinta: i testi scritti, come la lingua parlata contengono degli errori, come tutti i filologi e tutti i linguisti sanno.<sup>4</sup> Questo con buona pace della linguistica del *corpus* che si propone di privilegiare la *performance* alla *competence*, impegnandosi così, come ho già detto, in una lotta con i dati bruti che non potrà non perdere.

Quanto all'ultimo caso: *non attestato ma possibile*, mi limiterò a un caso molto semplice, quello dei pronomi (personali liberi e clitici, dimostrativi, ecc.) e del genere e numero. Dato un corpus sufficientemente vario, come è quello di Italtant, la 1.a, 2.a e 3.a persona sono tutte sufficientemente rappresentate (favorite le prime due dalla lirica, la 3.a. dalle cronache e dalle opere narrative), ma quanto al genere e al numero la situazione è diversa. In generale il Singolare è più frequente del Plurale, e in generale, e in italiano in particolare, il Maschile è più frequente del Femminile. E' possibile, per es., per fare un esempio *factum*, ma chiaro, che non troviamo documentate alcune forme in certi contesti, per es. che io abbia *trovato*, *trovata*, *trovatili* ma non *trovatele*. Chiedersi, sapendo che tutti gli altri pronomi clitici seguono il participio passato, se per caso quello femminile di III plurale possa fare eccezione, non ha alcun senso. In mancanza di indizi negativi, non possiamo che estendere la regola anche al caso che ci manca, anche se lo scrupolo ci porterà a notare che c'è una lacuna nella documentazione di una forma.

Giunti a questo punto, è a portata di mano la conclusione alla quale miro: una grammatica di una lingua antica basata su questi criteri, potrà portare la sua somiglianza con la grammatica di una lingua moderna fino al punto di fare uso dell'asterisco, cioè di stabilire la agrammaticalità di questa o quella forma o costruzione. Italtant ha già degli esempi di questo

<sup>4</sup> Vedi la mia breve nota: Renzi 1993.

genere. Nel Cap. sui verbi *essere* e *avere* „presentativi”, Giampaolo Salvi nota che in ital. ant. questi verbi non sono accompagnati dai clitici *vi, ci*:

Dinanzi alla casa *avea* una fossa (Novellino, 38.10)

Se *vi, ci* sono presenti, hanno valore anaforico, cioè si riferiscono a un luogo già citato nel testo precedente, come nell'esempio seguente:

„...*sopra capo* di quel Signore, che ha?” [...] „*Havi* un capello” (Novellino, 29.10)

È una situazione, scrive Salvi, „diversa dall' it. mod. in cui il *ci* del verbo presentativo, non essendo un complemento di luogo, ma solo un indicatore del valore presentativo, può cooccorrere con un complemento di luogo: *In casa di Mario ci sono molti scarafaggi / Ci sono molti scarafaggi in casa di Mario*. In it. ant., questo non avviene mai perché è *vi/ci* che esprime il complemento di luogo”. Se riprendiamo ora l'esempio citato sopra possiamo concludere che in ital.ant. non potremmo avere:

\* *Sopra capo vi ha un capello*

Infatti, se *sopra capo* fosse fuori dalla frase, emarginato all'inizio, per effetto della legge Tobler-Mussafia avremmo l'enclisi della particella clitica al verbo (*havvi, o*, come nell'esempio sopra *havi*). Allora *sopra capo* dovrà essere interno alla frase, ma allora *vi* non può essere presentativo, come abbiamo stabilito indipendentemente, né anaforico riferendosi a un locativo contenuto nella stessa frase. Quindi la frase è agrammaticale. Abbiamo perciò il diritto di asteriscarla, anche se non possiamo fare ricorso, come nel caso di una lingua viva, alla nostra introspezione o a quella di un informatore.

Possiamo anche stabilire possibilità alternative, visto che, come abbiamo già detto, il fiorentino antico doveva avere al suo interno delle variazioni, come ogni altra lingua. L'esempio riguarda l'ordine delle parole, e questa volta non è limitato al toscano. In tutte la varietà italiane il verbo aveva capacità pronominale, nel senso che era sufficiente la morfologia verbale a indicare la persona che fungeva da soggetto, ma questa capacità si esercitava solo quando il verbo precedeva il soggetto (Vanelli, Renzi, Benincà (1985), ora in Benincà 1994). Di qui viene che nel caso della sequenza VS, se S era rappresentato da un pronome, il soggetto poteva apparire o no: in fior. possiamo avere *volete voi...* (Brunetto, Pro Ligario, p. 57), ma anche:

E me, come conoscesti essere figliolo di pistore? (Novellino, II, p. 128, r. 71)

Che il pronome soggetto dopo il verbo fosse facoltativo si può ricavare da questo esempio da Dante:

...mi rivolsi loro e parla' io (Dante, D. C. Inf. 5, 115)

in cui il pronome soggetto appare dopo il secondo verbo ma non dopo il primo.

Lo stesso vale, per es., in romanesco antico, dove abbiamo *comenzo io* e dove *so'io venuto?* (Cronaca, XXIII), ma anche:

da quale novitate comenzeraio?

– in cui *-aio* rappresenta lat. HABEO, come in fiorentino e in italiano *-ò*, dunque „comincerò”. Ne concludiamo che dove abbiamo *conoscesti* avrebbe potuto esserci *conoscesti tu*, e dove c'è *comenzeraio* potrebbe seguire *io*.

Costruendo una grammatica dell'ital.ant., basata su un corpus, possiamo, e, io direi, dobbiamo costruire delle frasi agrammaticali, accanto alla documentazione di quelli grammaticali, e possiamo e dobbiamo postulare usi alternativi. Procediamo così con la grammatica di una lingua antica come con quella di una lingua viva: e questo perché per avere una buona descrizione di una lingua dobbiamo dire ciò che può esserci, ma anche ciò che non può esserci. Chiarito questo punto, passerò a discutere un altro punto, che ha pure una portata teorica maggiore di quella che potrebbe sembrare. Chi lavora su una lingua antica è portato spesso a considerazione di ordine apparentemente statistico, ma in realtà ingenuamente numeriche. C'è la tendenza a scrivere espressioni come: *la tale forma, o costruzione, è rara, la tale è più frequente di un'altra*, e simili.

Come antidoto all'ingenuità di tale asserzioni, si potrebbero leggere questa volta con utilità le osservazioni della linguistica del corpus, che non sono in realtà altro che applicazioni alla lingua delle norme generali della statistica come scienza. Cosa vogliono dire parole come *raro*, *frequente*, o espressioni come *più frequente*, *più raro*? Delle nozioni come quelle di frequenza non possono più essere usate ingenuamente dopo che a definirle è nata, e non da poco, un'intera scienza. Questa scienza, la statistica, ci dice per es. che se di un fenomeno (nel nostro caso di una forma, di una costruzione, ecc.) si trovano più esempi che di un'altra, bisogna osservare lo scarto, e poi vedere, attraverso una metodologia complessa, se lo scarto è sufficiente a ritenere la superiorità definitiva. Altrimenti può essere che, continuando lo spoglio, i risultati potrebbero rovesciarsi. Se poi il materiale da spogliare fosse esaurito senza che lo scarto possa essere giudicato rilevante in modo definitivo, dobbiamo rassegnarci all'idea che una valutazione sicura non è possibile. Una valutazione non si può fare a occhio, come in Italia credono molti linguisti. Se no si potrebbero chiudere i corsi e le Facoltà di Statistica.

Questo non toglie che il buon senso può guidare a giudizi certi in caso di sproporzioni macroscopiche: 100 contro 1 vuol dire certamente 100 contro 1 (ma invece se su 10 occorrenze, abbiamo 6 contro 4, questo non vuol dire proprio niente, come sa benissimo chi stia giocando a testa e croce: nel giro di pochi tiri il risultato potrebbe capovolgersi). Ma soprattutto il buon senso dovrebbe aiutarci a capire che, per esempio, riprendendo l'esempio di prima, se di un certo di caso di 3.a pl. femminile ci sono pochi esempi non è che quel caso fosse *raro*. Chi scrive una grammatica si trova ad ogni passo di fronte a casi del genere. Riporto come esempio un caso, questa volta, lessicale, quello delle parole *mamma* e *babbo*. Prima di Dante *mamma* è testimoniata due volte (in un documento del 1211), *babbo* mai. Dante stesso le usa solo nella *Divina Commedia*, quattro volte *mamma*, una volta *babbo*. Sono, erano delle parole rare? *Babbo* era più raro di *mamma*? niente affatto, erano parole estranee ai generi letterari e ai soggetti trattati dalle opere del tempo, perfino in carte private si preferiva scrivere *madre* e *padre*, testimoniate ambedue con centinaia di occorrenze. Ci voleva il genio di Dante per documentarcele. Diverso sarebbe il caso, per esempio, di *ragazzo* e *ragazza* che certamente nel Duecento e nel Trecento non c'erano ancora, almeno a Firenze e in Toscana. Qui zero occorrenze vuol dire davvero zero: cioè che la forma non c'è e non può esserci. Tutto ciò la semplice interrogazione del corpus non ce lo può dire. Non è che i *corpora* siano inutili, spero che nessuno si sia fatto questa idea leggendo quanto ho scritto. Ma ci sono tante altre cose che dobbiamo leggere e sapere per lavorare bene su una lingua antica, come ce ne sono per studiare una lingua viva.

#### BIBLIOGRAFIA

- Botley, S. & McEnery, A.M., 1996, *Corpus-based and Computational Approaches to Discourse Anaphora*, Amsterdam, Benjamins.
- De Mauro, Tullio, (1980), *Guida all'uso delle parole*, Roma, Editori riuniti, 12a ed. 1997.
- LIP (*Lessico dell'italiano parlato*, 1993, di T. De Mauro, F. Mancini, M. Vedovelli, M. Voghera, Milano, Etaslibri.
- Foulet, L. 1919, *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, Champion.
- McEnery, T. & Wilson, A. 1996, *Corpus Linguistics*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Oostdijk, N. e de Haan, 1994, edd., *Corpus-based Research Into Language. In honour of Jan Aarts*, Amsterdam, Rodopi.

- Renzi, L. 1993, intervento alla Tavola Rotonda in *La filologia romanza e i codici*, a cura di Saverio Guida e Fortunata Latella, Messina, Sicania, 1993, vol.II, pp. 781–782.
- Renzi, L. 1998, *La discendenza di QUI*, „Studi di grammatica italiana”, 17, 1998, 5–36.
- Renzi, L. 2000, *Le tendenze dell'italiano contemporaneo. Note sul cambiamento linguistico nel breve periodo*, „Studi di lessicografia italiana”, XVII, 279–319.
- Rissanen M. 1989 *Three problems connected with the use of diachronic corpora*, ICAME Journal, 13, 16–19.
- Rossini Favretti, R. 2000, a cura di, *Linguistica e informatica. Corpora, multimedialità e percorsi di apprendimento*, Roma, Bulzoni.
- Rossini Favretti, R. 2001, *La linguistica dei corpora in Europa: prospettive e analisi*, *Lingua e stile*, 2, 2001, 367–357.
- Sinclair, J. 1991, *Corpus, Concordance, Collocations*, Oxford, Oxford University Press.
- Sinclair, J. 1997, *The Lexical Item*, Ms. University of Birmingham.
- Squillaciotti, P., Mosti, R., Larson P. 2001, *Il tesoro della lingua italiana delle origini*, in *Opera del vocabolario. Bollettino, La lessicografia storica e i grandi dizionari delle lingue europee*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, pp. 43–75.
- Vanelli, L., Renzi, L., Benincà P. (1985), *Tipologia dei pronomi soggetto nelle lingue romanze*, ora in Benincà (1994) *La variazione sintattica. Studi di dialettologia romanza*, Bologna, Il Mulino, pp. 195–211.

# LE ESPRESSIONI DI QUANTITÀ IN ITALIANO ANTICO.\* CONSIDERAZIONI PRELIMINARI\*\*

GIULIANA GIUSTI

Università Ca' Foscari di Venezia, Dip. di Scienze del Linguaggio  
giusti@unive.it

The syntax of quantification is often considered a field for semantics, however, in this paper I consider some phenomena arising in the syntax of quantity expressions in old Italian. The comparison with modern Italian and other previously studied languages, supports the proposal that Universal Grammar provides various syntactic categories to express quantification in argument position, among which nouns (N), adjectives (A) and a specialized category that I name quantifiers (Q).

## 1. INTRODUZIONE

I risultati di studi precedenti<sup>1</sup> mi hanno persuasa che la Grammatica Universale<sup>2</sup> offre almeno tre possibilità di esprimere la quantificazione in po-

---

\* Per la ricerca sul campo ho utilizzato il corpus dell'Opera del Vocabolario della Lingua Italiana, disponibile agli studiosi gratuitamente all'indirizzo [www.csovi.fi.cnr.it/italnet/ovi](http://www.csovi.fi.cnr.it/italnet/ovi). Sono quindi fortemente debitrice a tutti coloro che in vari modi hanno contribuito al grande corpus dell'opera e alla disponibilità della sezione del C.N.R. presso l'accademia della Crusca che lo ha messo a disposizione della comunità linguistica.

\*\* Sono in debito per suggerimenti e critica costruttiva con Lorenzo Renzi, Giampaolo Salvi, Paola Benincà, Laura Vanelli e Cecilia Poletto. Sono ulteriormente grata a Giampaolo Salvi per aver letto la versione preliminare della mia sezione sui quantificatori della Grammatica di Consultazione dell'Italiano Antico che è la base empirica di questo lavoro. Infine, un grazie di cuore ad Anna Cardinaletti che ha discusso con me in dettaglio questo articolo e la cui collaborazione in altri lavori ha ispirato gran parte delle analisi esposte qui. La responsabilità di tutto, comunque, rimane come sempre dell'autrice.

<sup>1</sup> Cfr. Giusti (1991a, 1991b, 1993, 1995) Cardinaletti e Giusti (1992, 2002), Dimitrova-Vulchanova e Giusti (1997), Giusti e Leko (1996, 2001).

<sup>2</sup> A parte sporadici detrattori, credo che l'ipotesi universalista e mentalista formulata in Chomsky (1957), e sviluppata in lavori successivi dallo stesso Chomsky e da molti altri studiosi nella seconda metà del secolo scorso, sia stata confermata dalla maggior parte degli studi attuali sulla facoltà del linguaggio e su lingue specifiche. Pur non

sizione argomentale:<sup>3</sup> con nomi, con aggettivi o con una categoria specializzata che chiameremo „quantificatori”. Ogni lingua naturale utilizza tutte e tre le categorie attribuendo uno o più d’uno statuto categoriale a determinate espressioni di quantità. Questi elementi lessicali presentano un comportamento sintattico direttamente correlato al tipo di categoria sintattica. Studiare questi elementi in italiano antico comparando i risultati con l’italiano moderno ci permette di verificare sia come il cambiamento linguistico possa essere causato dalla rianalisi di un elemento da un tipo categoriale ad un altro sia come il cambiamento in altre parti del sistema linguistico interagisca con le proprietà costanti delle strutture quantificate. Questo è lo scopo che si propone di perseguire questo studio, oltre al fine descrittivo che è, a mio parere, la base imprescindibile di un’analisi linguistica soddisfacente.

### 1.1. *Le categorie delle espressioni di quantità*

I tre tipi di categoria sintattica sono esemplificati in (1)-(3). I quantificatori veri e propri, rappresentati in (1), prendono un sintagma nominale completo come loro complemento. Gli aggettivi di quantità in (2) sono dei modificatori interni al sintagma nominale. I nomi di quantità in (3) costituiscono un elemento nominale autonomo rispetto al nome quantificato.

In (1a,b) osserviamo il caso dei quantificatori esistenziali che prendono come complemento un sintagma nominale indefinito. Questi possono ricorrere con un pronome clitico quantitativo (*ne ... neuno*), e possono seguire il proprio complemento indefinito (*fedite assai*). In (1a) troviamo anche un quantificatore distributivo che può prendere un PP partitivo introdotto da *di* (*ciascheduno di loro*). In (1b) vediamo che anche gli esistenziali possono ricorrere con un PP partitivo. In (1c,d) troviamo il quantificatore universale *tutti* che prende un sintagma nominale definito completo come complemento, sia esso espresso da un pronome (*tutti loro*), sia da un sintagma nominale con articolo determinativo (*tutte le cose divine e umane*):

#### *Quantificatori*

- (1) a. sì che in poca d’ora non vi n’æ **neuno** che nnon abia **fedite assai** e grande e ppicciole; sì che **ciascheduno di**

---

entrando nei dettagli tecnici dei recenti sviluppi del minimalismo (cfr. Chomsky 1993 e lavori seguenti), questo lavoro è fondato su quei presupposti.

<sup>3</sup> Per posizione argomentale intendo le posizioni di soggetto, oggetto, altri complementi selezionati o circostanziali ad esclusione di interiezioni, esclamazioni o vocativi.



**loro** si fae grande maraviglia dela forza che truovano **ciascheduno di loro** al suo conpangnone. (Tristano Ricc., pp. 113-4])

ed i nemici ispaventati per fedite di **molte saette**, delle quali **molti di loro** percossi moriero, cominciare a fuggire. (Bono Giamboni, Orosio, p. 461)

Ma questo studio di rettorica fue abandonato quasi da **tutti loro**, (Brunetto Latini, Rettorica, p. 30)

L' amistade nonn è altro se non (...) consentimento di **tutte le cose** divine e umane. (Fiori di filosofa, p. 160)

In questo studio focalizzeremo la nostra attenzione proprio su questa categoria e la contrasteremo con le altre due che presentiamo qui di seguito.

In (2) vediamo che i cosiddetti numerali vaghi (*molto*, *pochi*) e i cardinali possono ricorrere tra un determinante e il nome, in posizione di aggettivo prenominali. Si noti in (2c,d) che questi aggettivi seguono l'aggettivo possessivo in posizione prenominali:<sup>4</sup>

#### *Aggettivi di quantità*

(2) a. non si spaventò per l' abbondanza de' nemici, nè per **le molte fedite** che gli fuoro date, nè per lo grande grido che addosso gli facieno; (Bono Giamboni, Orosio, p.173)

De **le quattro virtudi** (Fiori di filosofa, p. 180)

lo sponitore isforzerà **lo suo poco** ingegno (Brunetto Latini, Rettorica, p. 148)

ma finalmente disconfigea **la mia poca** vita. (Dante, Vita nuova, 16.5.65)

Gli aggettivi di quantità sono dei modificatori del nome e non hanno le proprietà che verranno individuate per i quantificatori.

In (3) vediamo il caso di nomi come *quantità*, *centinaia*, e *mazzo* che prendono come complemento un PP introdotto da *di*. I nomi di quantità possono essere a loro volta modificati da un aggettivo, come in (3a), preceduti da un quantificatore come in (3b) o da un articolo (determinativo o indeterminativo) come in (3c):

#### *Nomi di quantità*

(3) a. egli al di dietro venne a Roma con **grandissima quantità di navi**, certo ne' nostri tempi da non potere credere. (Bono Giamboni, Orosio, p. 531)

<sup>4</sup> Per l'ordine relativo dei modificatori nominali si veda Cinque (1994). Per l'ordine in cui appaiono gli aggettivi di quantità all'interno del nome v. Giusti (1993).

Raconta Valerio che la ragione civile fu tenuta celata tra' sacramenti / per **molte centinaia d'anni** (Valerio Massimo, Libro II volg. B, p. 32)

E dicovi ch' io li debbo dare ancora **un mazzo di cavoli** (...) et **abbiatevi il mazzo de' cavoli** con la maladizione di Dio". (Novellino, p. 342/4)

I nomi di quantità si differenziano dai quantificatori e dagli aggettivi di quantità perché non accordano con il loro complemento. Sono però simili ai quantificatori in quanto prendono come complemento un sintagma nominale completo cui assegnano caso partitivo. Il caso partitivo è realizzato dalla preposizione *di* nel complemento dei nomi di quantità, mentre, nel complemento dei quantificatori, è realizzato con l'articolo nullo che esprime indefinitezza.

I nomi di quantità possono accordare con il predicato, come in (4a).<sup>5</sup> I nomi di quantità si differenziano invece da altre classi nominali in quanto non hanno un riferimento proprio, e di conseguenza permettono l'accordo „a senso" del predicato con il loro complemento, come in (4b):

- (4) a. Ancora verrà / tempo, **che la maggior parte di noi** si dimenticherà. (Pistole di Seneca, p. 44)
- b. la quale ee ora gastigata, perchè non la *credono* **una gran parte di loro**. (B. Giamboni, Paolo Orosio p. 249)

Le tre classi hanno in comune il valore semantico quantitativo. Le proprietà sintattiche comuni sono correlate a questo valore semantico. Avendo però statuto categoriale diverso, le tre classi mostrano proprietà sintattiche diverse. In questo lavoro rivolgiamo l'attenzione alla categoria meno nota alla tradizione: i quantificatori, che negli studi tradizionali e anche in studi teorici degli ultimi lustri è stata ricondotta a volte ai nomi, a volte agli aggettivi, a volte ai determinanti.<sup>6</sup>

<sup>5</sup> La categorizzazione dei nomi di quantità, instabile tra lo statuto categoriale di quantificatore e quello di nome, è confermata dal fatto che essi possono essere coordinati ad entrambi i tipi di categoria come si vede in (i)–(ii):

(i) (...) la contessa Mactelda, la quale, avendo / iudicato di suo **Toscana e gran parte di Lombardia**, .... (Cronica fior., p. 93)

(ii) Non facciano li capitani nulla prestanza di danari dela Compagnia / ad neuno dela Compagnia o di fuori, ovvero acchatteria, senza **tutto il consiglio o la maggior parte**. (Stat. fior., p. 47).

<sup>6</sup> Per ragioni di spazio non mi soffermerò qui a confutare queste ipotesi più o meno recenti, presentate e discusse in dettaglio in Cardinaletti e Giusti (2002), cui rimando direttamente le lettrici e i lettori interessati.

## 1.2. Gli intenti conoscitivi di questo lavoro

In quanto segue metteremo in evidenza alcune proprietà che rendono la tripartizione categoriale necessaria per una descrizione coerente dell'italiano antico. Vedremo che l'italiano attuale presenta caratteristiche sostanzialmente analoghe all'italiano del '200; mentre le differenze riguardano aspetti marginali del sistema linguistico. Questo suggerisce che le distinzioni categoriali studiate qui sono parte della grammatica centrale dell'italiano e difficilmente soggette a variazioni diacroniche. In un'ipotesi universalistica le variazioni attese sono solo di un certo tipo e non casuali.

E' attesa la rianalisi di un elemento da una delle tre categorie lessicali ad un'altra, con zone di indeterminatezza relativa, causata dalla attribuzione di un dato elemento a più di una categoria in una data fase sincronica, fase che non è necessariamente instabile ma che può stabilizzarsi causando una doppia categorizzazione di un dato elemento (ad esempio *molti* già in italiano antico è allo stesso tempo un quantificatore e un aggettivo).

E' attesa la variazione semantica con conseguente ricategorizzazione di un dato elemento. Ad esempio, l'aggettivo *certo* che in posizione postnominale è sinonimo di „sicuro” (cfr. *un fatto certo*) e in posizione prenominale è sinonimo di „dato” (cfr. *un certo fatto*) in questa seconda accezione è ricategorizzato come quantificatore (cfr. *certi fatti*). In questa funzione non appare preceduto da un articolo o da altro determinante. Viceversa, *poco* può essere ricategorizzato come aggettivo e in questa funzione può subire una deriva semantica verso il significato di „piccolo, non importante” come in italiano moderno *poca cosa*.

E' attesa la variazione nella realizzazione morfologica di tratti grammaticali. Ad esempio, il caso partitivo realizzato marginalmente dalla preposizione *di* in italiano antico.

Nel corso di questo studio confermeremo queste ed altre predizioni che scaturiscono dall'ipotesi di lavoro espressa sopra.

## 2. I QUANTIFICATORI

I quantificatori sono l'unica categoria grammaticale specializzata per esprimere quantità. Qui seguirò l'ipotesi proposta in Giusti (1991) e Cardinaletti e Giusti (1992) e sviluppata di recente in Cardinaletti e Giusti (2002) che individua classi diverse di quantificatori a seconda delle loro proprietà sintattiche.

Malgrado i quantificatori in italiano (antico e non) nella maggior parte dei casi accordino con il nome, essi non possono essere analizzati alla stregua dei modificatori del nome (come gli aggettivi). Tuttavia, pro-

prio perché accordano con il nome e perché non possono avere a loro volta modificatori aggettivali o determinanti propri non appartengono né alla classe degli avverbi né alla classe dei nomi.

Oltre ad avere un comportamento sintattico proprio, diverso da altre classi grammaticali, l'ipotesi che assume la categoria Q (quantificatore) come una categoria grammaticale autonoma è corroborata dall'osservazione che all'interno di un comportamento comune, i quantificatori debbano essere ulteriormente divisi in sottoclassi direttamente correlate al valore semantico del quantificatore.<sup>7</sup> Le diverse proprietà delle tre sottoclassi, correlate dalla diversa semantica dei quantificatori (universali, esistenziali, distributivi), saranno evidenti nel corso della discussione che segue.

### 2.1. *La coricorrenza con altri determinanti*

Una delle ragioni per non considerare i quantificatori dei determinanti è che in alcuni casi determinanti e quantificatori possono coricorrere (cfr. *tutti i bambini*). Nei casi in cui questo non si verifica (cfr. *molti bambini*) l'ipotesi di lavoro adottata qui ci porta ad ammettere alla destra del quantificatore, una posizione vuota di determinante, tipica in italiano dei sintagmi nominali indefiniti. Le tre sottoclassi di quantificatori si differenziano dunque per una diversa selezione del determinante nel proprio complemento nominale.

Seguendo l'ipotesi di Renzi (1987) secondo cui l'articolo nelle lingue romanze è direttamente correlato alla perdita della marca di caso morfologico sul nome, in Giusti (1993) ho proposto che la proiezione di Caso (astratto), sempre presente nel nominale, chiuda la proiezione funzionale correlata al sintagma nominale e sia realizzata dall'articolo. La diversa selezione dell'articolo sul proprio complemento da parte di un quantificatore, dunque, è ridotta alla diversa assegnazione di caso da parte del quantificatore al proprio complemento.

2.1.1. I quantificatori **universali** fanno riferimento alla totalità degli elementi di un insieme. *Tutti* e *entrambi* in italiano sono sempre seguiti da un sintagma nominale definito.<sup>8</sup> Questo è anche il caso più comune per *tutti*,

<sup>7</sup> Come i verbi che mostrano sottoclassi tra loro diverse e determinate dalla semantica del verbo che è direttamente correlata alla assegnazione dei ruoli tematici agli argomenti del verbo, così i quantificatori appaiono selezionare complementi diversi a seconda del loro valore semantico.

<sup>8</sup> L'unico controesempio a questa generalizzazione mi è stato segnalato da L. Renzi in casi come *dice tutte cose strane*. In questi casi, il quantificatore non modifica il nome ma l'aggettivo, pur essendo discontinuo rispetto ad esso. Questa ipotesi è confermata, oltre che dalla semantica della frase *dice cose veramente strane, del tutto strane* anche

*ambo*,<sup>9</sup> o *entrambi*<sup>10</sup> in italiano antico, di cui diamo un solo esempio in (5a); tuttavia non si verifica sempre. Nella stessa frase (5b) troviamo che l'articolo determinativo manca nella prima ricorrenza di sintagma quantificato mentre è presente nella seconda:

*I quantificatori universali*

- (5) a. ed ecco che idio reca un ramo bagnato dell'acqua di Lete e abeverato coll'acqua di Stige, e sopra **ambo le tempie** di Palinuro lo scuote, e gli occhi col sonno chiude, (Lancia, Eneidevolg., 1316(fior.) [L. 5 p. 249-50])
- b. Maçceo genitore, al amato suo figliuolo P. salute et **in tutte buone cose** la paterna benedictione; (...) vel salutem e perfectione di compiuta sciencia; pervenire **in tutte le buone cose** et habundare. (Latini, Brunetto (attr.) [1287], Sommetta ad amaestramento di componere volgarmente lettere, p. 195)

Ci sono diverse analisi plausibili per la mancanza di un articolo lessicalizzato dopo il quantificatore universale e forse ipotesi diverse sono necessarie a spiegare casi diversi. In (5b), il primo sintagma quantificato è nuovo, mentre il secondo è anaforico al primo. In altre parole, *tutte le buone cose* sarebbe anaforico a *tutte buone cose* menzionato poco sopra.<sup>11</sup> La presenza dell'articolo determinativo nella seconda ricorrenza deve essere correlata alla proprietà dell'articolo determinativo di rendere il sintagma nominale in cui si trova potenzialmente anaforico ad un altro che si trova relativamente vicino all'interno di un testo/discorso. L'ipotesi di un articolo lessicale con valore di anafora del discorso, che contrasta con un articolo non lessicale con valore di elemento nuovo nel discorso, spiega il

---

dalla sintassi. Il quantificatore si può trovare a seguire il nome e a precedere l'aggettivo (cfr *dice cose tutte strane*) e può essere dislocato a sinistra con esso (cfr. *tutte strane non direi che sono, queste cose.*). Questo mostra che ad un livello di rappresentazione il quantificatore e l'aggettivo formano un costituente.

<sup>9</sup> *Ambo* è invariabile ma si trova anche accordato con il sintagma nominale che segue *ambi/e*.

<sup>10</sup> Troviamo *entrambi* nei testi toscani solo con valore pronominale:

(i) sarà poi eterno guadagno alla tua repubblica se **entrambi** periremo. (Bono Giamboni, Orosio, p. 536)

(ii) (...)due ale su le spalle e cum un turcascio a la centura, **entrambi** di color di porpora, (Guittone, Rime p. 268).

<sup>11</sup> In diverse conversazioni personali sulla distribuzione dell'articolo nelle lingue germaniche antiche, Marina Buzzoni mi ha fatto notare che le ricorrenze dell'articolo in antico inglese hanno in gran parte dei casi questo valore semantico. Ad una veloce ricognizione del corpus dell'OVI l'articolo determinativo in italiano antico presenta un uso molto più differenziato di cui non è possibile parlare in questa sede.

caso di (5b) ma non è adatta a spiegare altri casi di presenza o assenza dell'articolo lessicale come nelle coppie quasi minime presentate in (6)–(7):

- (6) a. Sapere **tutte le cose** è impossibile sapere poco nonn è lodevole. (Fiori di filosafi, [XDIV 23 | page 173])  
 b. E la fedele donna si si sforzava di recare il marito suo a la fede, ma elli contrastava in **tutti i modi**. (Anonimo [1400], Leggenda Aurea Page C1248)  
 c. E posto che a noi non paresse averlo **tutte le volte** e tutte le persone, così per sentire, avaremo per fuoco d' amore e per santo desiderio; (Colombini, Giovanni [1367], Lettere (Le) p. 72)  
 d. E molte Torri per Firenze armate si furon, saettando le quadrella contr' agli avversari a **tutte le fiata**. (A. Pucci, Centiloquio, a. 1388 (fior.) [c. 41 | page b190])
- (7) a. La terza quistione era di sapere le nature di **tutte cose** che sono. (Latini, Brunetto [1261], La Rettorica, p. 43, r. 5–6)  
 b. Et di **tutti modi** (...) potemo noi colliere exempli (...) (Brunetto Latini, Rettorica, p. 191)  
 c. E **tutte volte** lo fanno ardere e orano quello fuoco come dio; (Anonimo [1310], Milione di Marco Polo (II) (versione toscana del Trecento) Page 44, r. 3–4)  
 d. Se **tutte fiata** alla vostra richiesta bell', e cara preghiera, non aggio sodisfatto al mio podere, (Guittone d'Arezzo (?) [1294], Epistola bella di condizione e fortune del mondo)  
 e. Allora il re C[arlo] tolse assai messaggi, e mandoli per **tutte parti** e al re di Francia e al prence suo figliuolo, (Anonimo [1299], Leggenda di messer Gianni di Procida, p. 59, r. 16–17)

Giampaolo Salvi, in un commento ad uno studio preliminare su questo ambito, mi suggerisce l'ipotesi che *tutto* seguito da un sintagma nominale senza articolo abbia valore distributivo.<sup>12</sup> Secondo questa ipotesi, in (6) il valore distributivo o collettivo sarebbe determinato dal contesto mentre in (7) sarebbe intrinseco alla semantica (e alla conseguente rappresentazione sintattica) del quantificatore. Tutti gli esempi in (7) sono senz'altro

<sup>12</sup> Molti quantificatori, di tutti i gruppi individuati qui, possono avere lettura distributiva in certi contesti come in (ib), ma quelli che qui chiamiamo distributivi possono solo avere questa lettura come in (ii):

(i) ho visto tutti i ragazzi ieri

a. Ho visto i ragazzi, ieri, tutti insieme. (lettura collettiva)

b. Ho visto i ragazzi, ieri, ciascuno in un momento diverso. (lettura distributiva)

(ii) Ieri ho visto ciascun ragazzo.

compatibili con un'interpretazione di *tutti/e* seguito da un nome plurale come sinonimo di *ogni/ciascuno*.

L'interpretazione distributiva, inoltre, spiega il singolare *tutta* in espressioni fisse che ricorrono in molti contesti in italiano antico come quelle in (8):

- (8) a. Ma **tutta volta** lo sponitore dirae alcune parole per più charezza. (Brunetto Latini, Rettorica, [XDIV 1 | page 31])  
 b. E **tutta fiata** sì ti dei guardare che con cului (...) (Andrea da Grosseto [1268], Volgarizzamento dei Trattati morali di Albertano, p. 152)

I nomi *volta* o *fiata* in (8) sono numerabili. Il numero singolare non è compatibile con il valore collettivo del quantificatore universale e può solo essere compatibile con il valore distributivo. Con questo valore non si trova mai l'articolo. *Tutta la fiata* non è attestata mentre *tutta la volta* è attestata nel senso che ha anche in italiano (l'intera volta di un arco). L'assenza di articolo conferma l'ipotesi che *tutto* con valore distributivo non è seguito da un articolo determinativo (come *ogni* in italiano). Nella sezione 2.2 daremo conto di questa assenza.

Estendiamo ora l'analisi anche ad alcune ricorrenze di plurale. In (9) si trovano due coppie quasi minime. *Tutti Santi* in (9a) è almeno compatibile con l'interpretazione distributiva, mentre in (9b) fa riferimento alla festività religiosa che troviamo espressa in *ogne santi* in (9d). I dati in (9) vanno contrastati con quelli in (10) in cui comunque il valore distributivo non deve necessariamente essere escluso e rimane uno dei valori possibili:

- (9) a. Al nome del Padre e del Filliuolo (e) dello Spirito sa(n)to e della gloriosa Vergine madonna s(an)c(t)a Maria e del beato s(an)c(t)o Francescho e della venerabile santa Croce e di **tutti santi e sante** di vita eterna. (Stat. prat., p. 445)  
 b. E deono dare, a **Tutti Santi** anno treciento, lb. IIJ s. XV to., (...) (Doc. fior., p. 774)  
 c. onde per **ogne santo e per ogne omo** che ssi salva e entra in quella gloria, cresce a tutti i beati una gloria novella, (Giordano da Pisa, Quar. fior., p. 259)  
 d. In prima V sol. nel dì i quali per Dio a le religioni di Siena per la festa d' **ongne santi**. (Doc. sen., p. 354)
- (10) a. Al nome di Dio (e) di mado(n)na santa Maria (e) di **tutti i Santi**, (e) di guadagno e d' acrescim(en)to di bene ke Dio ne dia. (Doc.prat., p. 163)  
 b. MCCLXXXJ. Al nome di Dio e di Madonna Santa Maria e de' santi e di **tutte le sante** di paradiso. (Doc. fior., p. 623)

Si noti che che *ogne/ogni* in italiano antico può prendere un complemento nominale numerabile al singolare come in (9c), o plurale come in (9d), rivelando un completo parallelismo con *tutto* distributivo.

Ad ulteriore conferma di quanto finora sostenuto, in (11a) troviamo il singolare *tutto giorno* con riferimento a più di un solo giorno di battaglia, mentre in (11b) troviamo due ricorrenze di *tutto* al singolare per esprimere interezza (quindi lettura collettiva) e in entrambi i casi il sintagma nominale è determinato dall'articolo. Nella stessa frase (11b) troviamo *tutte* seguito da un complemento nominale indeterminato, compatibile con la lettura distributiva („in ogni parte”), che assumiamo essere quella corretta:

- (11) a. Ritornati i Ghibellini in Firenze sconfitti, la guerra cittadina fue coninciata, le fortezze di torri e di palagi **tutto giorno** combatteano di manganelli e di trabocchi, dove molta gente peria. (...) (Cronica fiorentina, p. 120)
- b. con serralgi e con saettamenti, e co molta gente e fortezze armati, lo die di Sancto Romolo, die VJ di lulgo, con parola e voluntade di singnori Sanatori che reggevano la citade di Firenze, manomisero il popolo per **tutta la cittade**: e conbattendo **quasi tutto il giorno** a cavallo ed a piede in **tutte parti**, i Grandi da' popolari per la grazia di Dio fuorono isconfitti, (Cronica fiorentina, p. 144)

Infine, prendiamo in esame altre coppie minime in (12)–(13) in cui la diversa distribuzione dell'articolo determinativo può essere spiegata con il diverso valore semantico del quantificatore, mentre il contesto sintattico è sostanzialmente identico:

- (12) a. i quali debbiano sindacare i vecchi Consoli e Camarlingo e Dipositari e **tutti altri ufficiali** di questa Arte (Stat. fior., p. 199)
- b. i capitani e 'l tesoriere e **tutti gli altri ufficiali** dela Compagnia, (Stat. fior., 61.70)
- (13) a. Ed allora i Ghibellini dissfecero torri e palaçi e **tutte fortezze** che' Guelfi aveano, (Cronica fiorentina, p. 129)
- b. Incontanente i Fiorentini disf[e]cero Bibiena e **tutte le castella** d' intorno (Cronica fiorentina, p. 135)

La nostra analisi ci ha portato a proporre che *tutto* in italiano antico abbia una doppia categorizzazione come quantificatore universale e come quantificatore distributivo. Questa analisi ci porta a correlare la relativa rarità della mancanza dell'articolo con la relativa rarità dell'uso di *tutto* come distributivo. Un uso che appare più frequente in espressioni fisse



come quelle in (7) e che va altrimenti scomparendo già in italiano antico, mentre non è più produttivo in italiano moderno.

2.1.2. I quantificatori **esistenziali** sono espressioni di quantità che implicano l'esistenza del referente del nome come: *alcuno/a/i/e*, *alquanto*, *molto*, *poco*, *qualche*, *spesso*, *uno*, *veruno* e l'invariabile *assai*. Di questa classe fanno parte anche alcuni elementi lessicali che hanno la doppia categorizzazione di aggettivi di quantità e di quantificatori, come *certi*, *isvariati*, ecc.; i quantificatori negativi, che negano l'esistenza del referente del nome, tra cui la forma pronominale *niente* (o *neente*) e le forme che possono sia essere pronominali, sia accompagnare il nome come *nessuno/a*, più rara di *neuno* (a volte *niuno*), e *nullo/a*, gli elementi interrogativi *chi*, *quale*, ecc. e i numerali.

I quantificatori esistenziali non sono mai seguiti da un articolo determinativo o da un dimostrativo. Essi selezionano un complemento nominale indefinito, come in (14) e/o un sintagma preposizionale che esprime l'insieme da cui è estratto il referente del sintagma nominale, come in (15):

*I quantificatori esistenziali*

- (14) a. e fece ivi **una cittade** sopra il fiume Tanai chiamata Alesandria. (Bono Giamboni, Orosio, p. 170)  
 b. Inn odio saranno messi dicendo com' ellino ànno / fatta **alcuna cosa** isnaturatamente o superbiamente o / crudelmente o maliziosamente. (Brunetto Latini, Rettorica, p. 180)  
 c. **molte donne** di Roma fuoro prima / constrette di bere i veleni, che, per altrui uccidere, avieno apparecchiati; e bevendolo incontanente moriro. (Bono Giamboni, Orosio, p. 146)
- (15) a. Cartagine, la quale fue **una delle più nobili cittadi e delle più poderose del mondo**, (Brunetto Latini, Rettorica, p. 95)  
 b. se in **alcuna de le dette tre cose** credessi cadere, (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 12.29)  
 c. Io dico che **molte di queste donne**, accorgendosi de la mia trasfigurazione, si cominciaro a maravigliare, (Dante, Vita nuova, 14.57)

In (14b) vediamo che in italiano antico *alcuno/a* può essere al singolare, mentre in italiano è solo plurale. La selezione del numero del proprio complemento è una delle variazioni più riscontrate tra l'italiano del '200 e quello odierno, come si è visto sopra per *ogni* e *tutto*. Vedremo in seguito che questa proprietà è condivisa anche dal distributivo *ciascuno* e si trova,

anche se sporadicamente, con *nessuno* che ha una semantica universale negativa ma una sintassi esistenziale:<sup>13</sup>

- (16) a. per **nessune parole** lo ti potrei contare (Andrea Cappellan... (p. 3) )  
 b. appo voi **nessuni argomenti** mi possano valere, (Andrea Cappellan... (p. 159))  
 c. creature, già mai **nessune** serebbono dannate. (Sacchetti, Sposi... (p. 141))  
 d. maggior don che **nessune altre cose**: (Sacchetti, Rime... (p. 333))

Un altro fenomeno sporadico dell'italiano antico e non più presente in italiano moderno è l'inserzione della preposizione *di* nel complemento quantitativo in (17):

- (17) a. Misericordia è una semenza che fruttifica meglio in magra terra, che / in grassa, e come misericordia moltiplica i beni temporali, di ciò avemo noi / **molti di belli esempi**, ond'io ve ne voglio alcuni ritrarre. (Zucchero, Esp .Pater, p. 61)  
 b. Et se l' uomo averà / **molti di beni di questo mondo**, e de' doni de la / ventura, e la vita sua serà diserta e abbandonata / dagli amici, non potrà mai esser fresca nè allegra. (Andrea da Grosseto p. 86)  
 c. e **poche di cose** bastano ad una persona, (Egidio Romano volg., p. 55)  
 d. La seconda / istanza à ppoco di forza e ddi vighore, ché giassia che ppiù legiere / cosa sie accordare la sentenza di **poche di gienti** che lla sentenza di / molti, (Libro del difenditore della pace, p. 74)

L'inserzione di *di* nel complemento nominale del quantificatore esistenziale non è obbligatoria ed è alquanto rara, come si può agevolmente osservare confrontando (17) con (1a,b) e (5). Sarebbe scorretto unificare questa ricorrenza di *di* con il *di* che introduce il PP partitivo visto in (15). Una ragione è la diversa semantica dell'intera costruzione. In *molte di queste donne* la denotazione del sintagma nominale quantificato è quella di un sottoinsieme numeroso („molte donne”) di un insieme più grande („queste donne”). In tutti i casi di (17), invece, non troviamo la semantica di „sottoinsieme”. (17a) è un caso particolarmente eloquente a questo proposito. L'interpretazione di *molti di belli esempi* non è sinonima di „molti [esempi] tra [alcuni] begli esempi” ma di „molti begli esempi”. L'insieme più ampio non è specificato e il sintagma nominale introdotto da *di* è il

<sup>13</sup> Il plurale con *nessuno* si mantiene in molti dialetti dell'italiano.

complemento quantitativo e non il complemento partitivo. Inoltre sappiamo che il PP partitivo è universalmente definito,<sup>14</sup> e non dovrebbe quindi ricorrere senza articolo determinativo in italiano antico.

Mi sembra invece possibile correlare questo *di* partitivo senza articolo con la possibilità notata da Rohlfs (1968, vol 2, §424) di trovare in italiano antico un partitivo non articolato per esprimere indefinitezza, come in *si facieno di belle canzoni* (Novellino 64). Nel quadro teorico proposto, è possibile ammettere la presenza di un quantificatore vuoto che seleziona il partitivo. Essendo vuoto, il partitivo deve essere reso visibile con l'inserzione di una marca di caso, proprio come accade nel caso di aggettivi predicativi lasciati nella posizione di base dallo spostamento del clitico partitivo, come in italiano odierno *ne conosco di simpatici* (come nota anche Rohlfs).

Ulteriore prova sintattica dello statuto di complemento quantitativo e non di complemento partitivo dei casi di *di* in (17a) è data dal fatto che il pronome relativo *di ciò* è stato estratto da *di begli esempi*. („molti esempi di ciò”). Sappiamo infatti da studi precedenti che l'estrazione di un genitivo è ammessa dal complemento quantitativo e universalmente esclusa dal complemento partitivo.<sup>15</sup> In (18)–(19) costruiamo il test in italiano moderno:

- (18) a. Abbiamo molti begli esempi di questo  
 b. Di questo abbiamo molti begli esempi  
 (19) a. Abbiamo molti degli esempi di questo  
 b. \* Di questo abbiamo molti degli esempi

<sup>14</sup> Questo dato è noto nella letteratura come „Partitive Constraint”. Su questo argomento si veda il bel volume curato da Hoeksema (1996) e altri lavori citati in quella sede.

<sup>15</sup> Cfr. Selkirk (1977) per l'inglese, e (ii) in cui si vede che non si può estraporre a destra il complemento interno al PP partitivo. (ii) contrasta con (i) in cui il complemento del sintagma nominale quantificato è estraposto.

(i) Two reviews have been reprinted of Helen's first symphony.

(ii) Two of those reviews have been reprinted of Helen's first symphony.

Milner (1978) per il francese mostra che non è la presenza della preposizione a bloccare l'estrazione, dato che questa è possibile dal complemento di *beaucoup*, che seleziona la preposizione *de* nel suo complemento nominale, che permette tuttavia l'estrazione – questa volta a sinistra – del complemento del nominale incassato nel quantificatore (iii), in (iv) invece vediamo il contrasto con il PP partitivo che non permette lo stesso tipo di estrazione:

(iii) C'est de Zola que j'ai lu beaucoup de livres.

(iv) C'est de Zola que j'ai lu beaucoup des livres.

Cardinaletti e Giusti (1992) mostrano gli stessi effetti in italiano, come si vede anche in (18)–(19).

In (18a) *di questo* è dentro il complemento quantitativo *begli esempi* e questo permette la sua estrazione in posizione di dislocazione a sinistra in (18b). In (19a) *di questo* è il complemento del complemento partitivo *degli esempi*<sup>16</sup> e la sua estrazione provoca agrammaticalità, come si vede in (19b).

L'italiano antico permette che un soggetto preverbale possa essere legato dal clitico *ne*, come si vede in (20). Questo non si verifica in italiano, come si vede in (21):<sup>17</sup>

- (20) a. E quando fuor venute quanto le parve, le rinchiuse / nel miluogo della sua gente e preseli tutti, sí che **neuno** / **ne** poté campare. Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, p. 76  
 b. Perché, bastando le cose del mondo pienamente a tutte le genti, / tanto aviano i detti Vizî soprapreso de l' altrui (e convertiallo / in mal uso), che **molti ne** stavano in gran mendicite Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, p. 100
- (21) a. (Di uomini) **nessuno** (\*ne) poté sopravvivere.  
 b. (Di uomini) non ne poté sopravvivere **nessuno**.  
 c. (Di uomini) **molti** (\*ne) erano in povertà.  
 d. (Di uomini) ce n'erano **molti** in povertà.

In (21a) il quantificatore negativo in posizione preverbale non ammette né la presenza della negazione né quella del clitico *ne*. Si noti che anche in italiano antico manca la negazione in (20a). Questo ci conferma che in (20a) si tratta di un vero soggetto preverbale e non di un soggetto postverbale successivamente dislocato a sinistra. Si noti che nei casi in (20) e nei paralleli casi in (21) il riferimento del clitico *ne* in (21b,d) o della categoria vuota non espressa in (21a,c) è il quasi arbitrario con il tratto [+umano] che permette in italiano una categoria vuota anche in posizioni dove altrimenti il clitico è d'obbligo. Ad esempio la posizione di oggetto in (22):

- (22) a. Ho visto **molti** / **uno**.  
 b. \*Ho letto **molti** / **uno**.  
 c. Ne ho letti **molti**. / Ne ho letto **uno**.

Il fatto che *ne* sia presente in (20) è eloquente rispetto alla possibilità di legare *ne* da una posizione di soggetto preverbale dato che il rife-

<sup>16</sup> L'aggettivo pronominale è stato omesso perché, per ragioni irrilevanti alla nostra discussione, crea un effetto di leggera agrammaticalità ancora prima dell'estrazione del complemento (*?molti dei begli esempi di questo*). L'articolo determinativo è stato aggiunto per non creare una violazione del „Partitive Constraint”. Cfr. anche la nota 16 e il testo che la riguarda.

<sup>17</sup> Il soggetto postverbale richiede la presenza della negazione in (21b) e del *ci* espletivo in (21d). Sulla sintassi della negazione in italiano v. Rizzi (1982), Zanuttini (1997), Manzotti (1991) e Rigamonti (1991). Sulla sintassi delle strutture copulari v. Moro (1993), Salvi (2001).

rimento umano e l'accordo con il verbo avrebbero potuto comunque permettere la legittimazione sintattica e la corretta interpretazione della categoria vuota.

Questo tipo di variazione è un chiaro caso di interazione della sintassi dei quantificatori esistenziali, sostanzialmente invariata in italiano, e altre proprietà della sintassi della frase che coinvolgono la posizione del soggetto, un ambito in cui l'italiano antico presenta notevoli divergenze con l'italiano attuale.<sup>18</sup> Date le nostre conoscenze sulle modalità di estrazione dei clitici dalla posizione in cui sono generati, è necessario ammettere che prima il clitico sia estratto da una posizione postverbale e solo successivamente il sintagma rimanente sia spostato a sinistra in una posizione che non inficia la possibilità di interpretare la traccia del pronome. In questo lavoro sulla sintassi interna al sintagma nominale non posso andare oltre queste supposizioni e lascio quindi aperta la questione per un'analisi futura.

2.1.3. Oltre a *tutto* con valore distributivo, la quantificazione unita alla modalità distributiva si trova espressa in *o(n)gni/e* invariabile, rar. *ogna*, femminile, e *ciascuno/a*, e le sue varianti morfologiche *ciascheduno/a*, *ciascheuno/a*, *ciaschuno/a*, *ciascuno/a*, *catuno/a*, che accordano per genere con il nome che segue:

#### I quantificatori distributivi

- (23) a. Roma è capo del mondo e comune d' **ogne** uomo. (Brunetto Latini, Rettorica, p. 10)  
 b. E nel detto luogo di paradiso **ciascuna** anima riluce più che non fa il sole, (Bono Giamboni, Trattato, p. 154)

Abbiamo già notato la proprietà dei distributivi in italiano antico di selezionare un complemento quantitativo plurale. Questa proprietà è largamente condivisa da *ciascuno*:

- (24) a. e **ciascune parole** con crudeli minacce ... Rim. Am. Ovid. (B)... (p. 385)  
 b. detti reggimenti e **ciascuni di loro**, e **ciascuni** ufficiali proveggiano (Stat.fior., c. 1324 (p.13))

In italiano troviamo un'asimmetria nella morfologia di *ogni* e di *ciascuno*: se seguito da un nome (solo singolare in italiano) *ogni* è invariabile e non incorpora *uno*, che sembra un articolo indeterminativo o un pronome indefinito (cfr. *ogni bambino*, *ogni bambina* vs. \**ognun bambino*, \**ognuna bambina*), mentre *ciascuno* incorpora il morfema *uno* in tutti i casi (cfr. *ciascun bambino*,

<sup>18</sup> Cfr. Benincà (1995).

*ciascuna bambina* vs. \**ciasche bambino*/\**ciasche bambina*). Guardando solo all'italiano si sarebbe tentati di motivare questa asimmetria con proprietà indipendenti dei due quantificatori. Ma già ad una comparazione con il francese, che presenta *chaque* come quantificatore con complemento nominale e *chacun* come quantificatore con complemento nominale vuoto si vede che la semantica dei due quantificatori non è responsabile di questa differenza. Ci si potrebbe chiedere se possiamo ricondurre l'asimmetria a proprietà diverse dell'italiano e del francese. Ma anche questa via non sarebbe quella giusta. Osservando l'italiano antico, vediamo che non c'è nulla che richieda l'inserzione di *uno*. Anche se raramente, si trovano casi in cui appare *ciasche*:<sup>19</sup>

- (25) a. E chi contra farà, paghi XX soldi denari senesi, per nome / di pena, per **ciasche volta** che denumptiato fusse. (Stat. sen., p. 334)
- b. E per casione de le sei ore, per **ciasche quatro anni** metarà ennanti uno die; e secondo questa via metarà ennanti vinti e cinque die en cento anni, e doicento cinquanta en mille anni. (Restoro d'Arezzo Composizione del mondo colle sue cascioni (La) p. 243)

Le ricorrenze di *ciasche* (molto numerose nei dialetti laziali) sono sempre seguite da un sintagma nominale e non mostrano mai uso pronominale (con il nome vuoto). I due distributivi sono pronominalizzati con l'incorporazione di *uno* che realizza senza dubbio i tratti di genere, numero, e – vorrei proporre qui – essendo un pronome indefinito realizza il caso partitivo assegnato dai quantificatori esistenziali e distributivi al loro complemento.

Il caso partitivo, che in (17) abbiamo visto realizzato da *di*, si ritrova nel morfema *d-* incorporato nella variante *ciascheduno/a* (26a), in *qualcheduno/a* in italiano moderno (26b) e in *ogneduno* di certi dialetti meridionali (26c):

- (26) a. e vidi agli occhi miei/ esser nate di lei / quattro regine figlie; / e strane meraviglie / vidi di **ciascheduna**, / ch' or mi pareo pur **una**, / or mi parean divise / e 'n quattro parti mise, / sì ch' **ognuna** per séne / tenean sue propie mene (Brunetto Latini, Tesoretto, a.1274 (fior.) [XDIV 1 | page 219-20])

<sup>19</sup> Non ci chiederemo qui se questi esempi sono influenzati dal francese, come forse si dà il caso. In qualunque caso, il fatto che *ciasche* possa entrare pur come prestito, mostra che il sistema morfo-sintattico lo può ricevere. E dunque, non c'è niente altro che la diversa informazione lessicale che differenzia *ogni* da *ciascun(o/a)*.

- b. Fu lì lì per farsi insegnar la strada da **qualcheduno** de' suoi liberatori; (Manzoni – I Promessi Sposi, Cap 16)
- c. A casa sua **ogneduno** è patrono (proverbio di Latronico, provincia di Potenza)

*Ciasche* può essere seguito da un sintagma nominale che include un aggettivo numerale in (27a), da un complemento nominale senza articolo in (27b), o con articolo indeterminativo la cui grafia separata da *ciasche* conferma l'ipotesi che lo scrivente analizza *ciasche* come esterno al sintagma nominale con articolo indeterminativo in (27d). Si noti che in (27c) *uno* serve a pronominalizzare il complemento di *ciasche* qui non preceduto da *di*:

- (27) a. (...) Come ciascuno paghi per **ciasche tre mesi** II soldi per l'offerta al camberlengo (...)
- b. (...) Come ci deia mandare **ciasche fraternitade** dece de la loro fraternitade quando saranno le feste nele capelle. (...)
- c. (...) E deiane offerire **ciasche uno** una candela
- d. (...) Come sia lecito a **ciasche una fraternitade** di chiamare (...) (*Statuti Viterbesi*, parte non numerata 1 p. 168.)

Si noti che tutti gli esempi in (27) sono tratti dallo stesso testo. La coppia minima formata da (27b) vs. (27d) mostra che la realizzazione dell'articolo indeterminativo è opzionale in questo contesto. Propongo che questa opzionalità è dovuta alla realizzazione del caso partitivo assegnato dal quantificatore al proprio complemento. In questo contesto l'assegnazione di caso partitivo è però recuperabile dalla adiacenza tra il quantificatore e il suo complemento ed è quindi opzionale.

La forma pronominale *ciascheduno* può coricorrere con un PP partitivo, offrendo un'ulteriore conferma della diversa funzione di *di* nel complemento quantitativo e nel PP partitivo:

- (28) (...) Era gentiluomini eletti in **ciascheduna di queste** dal tribunale della sanità  
([www.letteraturaitaliana.net/PDF/Volume\\_8/t229.pdf](http://www.letteraturaitaliana.net/PDF/Volume_8/t229.pdf))

Anche *ogni* e le sue varianti si trova sempre alla sinistra del complemento nominale e non può avere uso pronominale.

## 2.2. La struttura interna dei sintagmi quantificati (QP)

Finora abbiamo visto che i quantificatori possono essere seguiti da un sintagma nominale con o senza articolo. La presenza dell'articolo dimostra che i quantificatori prendono come complemento un sintagma nominale completo (DP). Le espressioni di quantità che seguono l'arti-

colo, invece, sono aggettivi e saranno trattate più avanti. Alcuni quantificatori non sono seguiti da un articolo. Questi hanno un complemento nominale con articolo vuoto, che è analizzato come marca di caso partitivo. Infatti si trova con i quantificatori esistenziali e distributivi, che assegnano questo caso al loro complemento. L'operatore distributivo forza l'interpretazione distributiva. Questa interpretazione è compatibile anche con gli altri due tipi di quantificatori, in quel caso assumiamo che l'operatore distributivo sia presente nella frase ma non nel sintagma quantificato (QP):<sup>20</sup>

(29) *quantificatori universali* [QP [Q' Q [DP ]]]

(29) rappresenta la struttura dei quantificatori universali come *tutti i ragazzi* il cui valore distributivo o collettivo deve essere determinato dal contesto frasale. Il sintagma nominale (DP) *i ragazzi* ha obbligatoriamente l'articolo perché è definito. Questo si verifica già in italiano antico. Il DP copia il caso assegnato al QP dal contesto esterno.

(30) *quantificatori esistenziali* [QP [Q' [Q' Q [DP-partitivo ] PP]]]

(30) rappresenta la struttura dei quantificatori esistenziali come *molti ragazzi* il cui valore distributivo o collettivo deve essere determinato dal contesto frasale. Il sintagma nominale (DP) *i ragazzi* non ha mai l'articolo perché è partitivo e quindi indefinito. Questo si verifica già in italiano antico, anche se a volte il caso partitivo è segnalato dalla presenza di *di* (cfr. (17)). I quantificatori esistenziali hanno un secondo complemento che realizza il set da cui la variabile è selezionata come in *molti dei ragazzi*.

(31) *quantificatori distributivi* [QP OP-distributivo [Q' [Q' Q [DP-partitivo ] PP]]]

(31) rappresenta la struttura dei quantificatori distributivi come *ogni ragazzo* il cui valore distributivo è dato dalla presenza di un operatore in SpecQP. Il sintagma nominale (DP) *ragazzo* non ha mai l'articolo perché è partitivo e quindi indefinito. La presenza di *di* in questo caso è limitata alla struttura interna dell'uso pronominale di *qualcheduno* (cfr. (26)). Anche i quantificatori distributivi hanno un secondo complemento che realizza l'insieme da cui la variabile è selezionata come in *ognuno dei ragazzi*.

Le strutture date sopra predicano che i quantificatori possano coricorrere solo con sintagmi nominali completi (DP). Questa predizione è confermata da quanto segue.

<sup>20</sup> Qui semplifichiamo la proposta di Cardinaletti e Giusti (1992, 2002).



## 2.3. CORICORRENZA DEI QUANTIFICATORI CON I PRONOMI

Assumo qui che gli elementi pronominali siano tutti di categoria sintattica massimale.<sup>21</sup> I quantificatori possono coricorrere con i pronomi a patto che il pronome possa esprimere i tratti di definitezza e di Caso (astratto) richiesti dal quantificatore stesso.

2.3.1. I quantificatori possono ricorrere con un pronome clitico. I quantificatori universali coricorrono con un clitico accusativo, i quantificatori esistenziali ricorrono con un clitico al genitivo partitivo:

- (32) a. E quando m' ebbe così detto, **tutte** per ordine **le m'** insegnò, (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 14.31)  
 b. perché esse la 'nformano et ordinano e **la** fanno **tutta** essere (...) (Brunetto Latini, Rettorica, p. 72)
- (33) a. overo che non ve **ne** venisse **veruno**, (Stat. fior., 55.67)  
 b. E que' di tutte dicea k' assai li piaceno e molto l' avea care per amor di lui, ma non **ne** volea **neuna**. (Disciplina Clericalis, XIII ex. (fior.) [XDIV 1 | p. 76])

La proprietà di coricorrere con un pronome clitico distingue i quantificatori dagli aggettivi quantitativi che sono parte della struttura nominale. La coricorrenza con un pronome può dunque essere presa come test per distinguere un elemento di categoria incerta come *certo* e *altro* in (34):<sup>22</sup>

- (34) a. ed egli n' andò in Siria, ove molti re senza battaglia arrendendosi a lui, **certi ne** elesse, e **certi ne** mutò, e **certi ne** uccise. (Giamboni, Bono [1292], Delle Storie contra i Pagani di Paolo Orosio libri VII p. 166).  
 b. sì ch' **altro** no **ne** posso: (Brunetto Latini, Tesoretto, p. 236 v 1741)

<sup>21</sup> Intendo mantenere un atteggiamento neutro rispetto alla categoria unitaria o meno dei diversi tipi di pronomi, su cui rimando a Cardinaletti e Starke (1999). Quello che invece sembra essere cruciale per la nostra ipotesi è che i pronomi costituiscano una categoria massimale, non possono cioè lasciare rimanenze di sintagma nominale:

(i) Conosco quei ragazzi simpatici  
 a. (\*Li/\*Ne) Conosco quelli [e] simpatici.  
 b. Conosco loro (\*simpatici).

In (ia) il nome non realizzato [e] non può essere legato da un pronome clitico. In (ib) il pronome *loro* non può essere modificato da un aggettivo postverbale. Quindi in italiano sia i clitici, sia i pronomi tonici costituiscono ad un livello di rappresentazione una categoria massimale che può trovarsi in posizione argomentale.

<sup>22</sup> L'uso di *certo* come quantificatore è implicitamente riconosciuto in Rohlfs (1968, §497) in cui si nota che „*certo* può avvicinarsi al significato di 'alcuno' come in *Pietro se n'andò a certo muro d'un giardino* (Bandello 2,9)”

La coricorrenza con un clitico è un tipo di ordine discontinuo del sintagma quantificato, che verrà analizzato in 2.4. Anche l'uso pronominale è un test per assicurare che un elemento non sia un aggettivo. Infatti gli aggettivi non possono essere gli unici elementi del sintagma nominale. Quando i quantificatori sono usati come pronomi, assumiamo che abbiano il complemento realizzato da un pronome senza tratti fonologici. Anche questo test ci conferma lo statuto di quantificatore di *certo* e *altro*:

- (35) a. Et sappie che **certe** cose s' apartengono alle persone / e **certe** alla causa; (Brunetto Latini, Rettorica, 176)  
 b. E **altri** v' ebbe che dissero che per li demoni si turbassero e commovessero i pianeti (B. Giamboni, Vizi e Virtudi, p. 78)

2.3.2. I pronomi personali tonici non esprimono il caso partitivo assegnato dai quantificatori esistenziali e distributivi. I pronomi personali tonici infatti presentano due posizioni rispetto ai quantificatori universali e una sola posizione rispetto agli esistenziali, mentre non si trovano con i distributivi, confermando la nostra ipotesi:

- (36) a. Et disse: ama **noi tutti** acciò che / **tu uno** sie amato da **tutti noi**: chè l' amore vuole / cose eguali, ma l' odio pur disuguali. (Andrea da Grosseto p. 92)  
 b. d'una chopangnia che abiamo fatta intra **noi tre**, (Libro vermiglio, p. 1)  
 c. E, compiute le pene, / siamo mandate ad Eliso, e **noi pochi** tegnamo i lieti campi in fino / a tanto che 'l nuovo die, compiuto il corso del tempo, menomerà la / raunata bruttura, e lascerà il puro spirito celesto e chiamerà queste / anime a grande compagnia. (Lancia, Eneide volg., p. 306)  
 d. Et lo detto giudice insieme con loro et con li detti consoli, sia tenuto et debia fare arrecare o vero ridurre denanzi a sè et loro tutti li brevi et ordinamenti de l' arti de la città di Siena et **essi tutti** debiano rivedere, correggere et emendare, et tutte le male poste de li detti brevi ... (Stat. sen., p. b554)

In (36a) troviamo due ordini possibili: *noi tutti* e *tutti noi*. Dato che il quantificatore precede sempre il proprio complemento nel caso di sintagmi nominali non pronominali, prendiamo l'ordine *tutti noi* come l'ordine di base e l'ordine *noi tutti* come derivato dallo spostamento del pronome in una posizione a sinistra del quantificatore ma dentro la proiezione QP, cioè lo specificatore di QP, come in (37):

- (37) a. [QP [Q' **tutti** [DP **noi**]]]  
 b. [QP **noi** [Q' **tutti** [DP **noi**]]]

La posizione del pronome a sinistra del quantificatore è opzionale per i quantificatori universali, obbligatoria per i quantificatori esistenziali (cfr. *tu uno, noi pochi*, vs. *\*uno tu, \*pochi noi*), mentre i quantificatori distributivi non ricorrono con i pronomi personali, ma solo con pronomi indefiniti (*uno e altro*). Questo suggerisce che lo spostamento in SpecQP è obbligato per i pronomi complemento dei quantificatori esistenziali per sfuggire l'assegnazione di caso partitivo (espresso dal clitico *ne*, che non ha una controparte forte). I quantificatori distributivi hanno lo SpecQP occupato dall'operatore distributivo e non offrono una posizione diversa da quella di base al pronome personale (cfr. *\*ogni tu, \*tu ogni*).<sup>23</sup>

2.3.3. Anche i pronomi relativi appaiono di preferenza prima del quantificatore (38a), ma ci sono casi in cui appaiono dopo (38b):

- (38) a. Combattonsi le mura con gatti, e con bolcioni, e colle falci, e colle vie coperte, e coi plutei, e coi moscoli, e colle torri del legname, **i quali tutti** come si fabbricano, ed in che modo con essi si combatta, e contra quegli difensione si faccia per ordine diremo. (Bono Giamboni, p. 158-9)
- b. Anche ordiniamo e fermiamo che li vechi camarlinghi siano tenuti e debiano rasegnare infra otto dì posto il loro offi[ci]o al nuovi camarlinghi **tutte masserìe, denari e cose tutte le quali** serano apo loro de la detta compagnia. (Stat. fior., p. 658)

In (38b) l'ordine dà adito a due possibili analisi. Quella che scartiamo vede [*cose tutte*] formare un costituente, ripreso dal pronome relativo. Quella che adottiamo analizza come costituente unico [*tutte masserìe, denari e cose*] ripreso dal pronome relativo a sua volta quantificato [*tutte le quali*]. Scartiamo la prima ipotesi che contrasta con l'osservazione che *tutti* seguito da un complemento senza articolo ha valore distributivo (perfettamente compatibile con l'interpretazione di (38b)) e che i quantificatori distributivi non ammettono la salita del loro complemento (sia esso pronominale

<sup>23</sup> C'è una ipotesi alternativa a questa per i quantificatori esistenziali e distributivi. Si può pensare che i quantificatori che assegnano il caso partitivo al proprio complemento, non possono selezionare dei pronomi, dato che i pronomi non possono essere semanticamente partitivi. Questo motiverebbe l'impossibilità di combinare con un pronome non solo tutti i distributivi ma anche alcuni esistenziali, come *\*noi alcuni*. L'accettabilità di *noi tre, noi pochi, o tu uno* in (36) può essere ricondotta alla possibilità che i numerali e *molti/pochi* possono essere di categoria aggettivale. Dal punto di vista di questa ipotesi alternativa gli esempi in (36) sarebbero paralleli ad esempi come *noi nobili, noi potenti* (Latini, *La Rettorica* p 189, r.1).

o meno). (39) presenta due casi in cui il sintagma nominale è distribuito parzialmente a sinistra e parzialmente a destra del quantificatore:

- (39) a. Sono ancora altri segni muti, che il signore dell' oste comanda che si debbiano servare, come sono cavalli, o arme, o vestimenta, acciocchè per questo si possa conoscere il nemico; **i quali tutti segni** ed istando a casa, e ne' viaggi, ed in ogni operamento nell' oste tutti i cavalieri usano di fare, che s' ausino bene di seguitare. (Bono Giamboni, *Vegezio*, p. 87-88)
- b. e Dio verage e solo, che puote tutte le cose, credano, termino, amino e seguitino: **le cui tutte cose** che hanno pensato che siano reie, hanno apparato che sono state buone. (Giamboni, Bono Paolo Orosio libri VII, p. 537)

Per (39) proponiamo che il pronome relativo si sposta in SpecQP mentre la rimanenza del sintagma nominale rimane nella posizione di base. Questo ci porta a supporre che l'articolo determinativo che precede l'aggettivo relativo fa parte della proiezione funzionale dell'aggettivo relativo stesso e non della proiezione funzionale del nominale che esso modifica. La struttura del DP relativo che proponiamo è dunque la seguente:<sup>24</sup>

- (40) a. [QP [Q' *tutti* [DP [*i quali*] [NP *segni*]]]]  
 b. [QP [*i quali*] [Q' *tutti* [DP [*i quali*] [NP *segni*]]]]

## 2.4. LA POSIZIONE „INVERSA” E L'ORDINE DISCONTINUO

2.4.1. Non solo i pronomi possono precedere il quantificatore, ma anche i sintagmi nominali non pronominali, come si vede in (41):

- (41) a. Vogliendo Tullio trattare dell' exordio prima che dell' altre parti della diceria, si ll' apella principe dell' **altre parti tutte**; e certo è de ragione: (...) (Brunetto Latini, *Rettorica*, p. 158)
- b. li baroni e l' **altra gente tutta** (...) diciano: (...) (Novellino, 7. 144)

<sup>24</sup> La struttura data in (40) è solo apparentemente incompatibile con l'analisi delle frasi relative data da Kayne (1994) e correntemente seguita da tanta letteratura generativa. In quel quadro di analisi si può assumere che l'aggettivo relativo *quale* possa essere direttamente inserito nella struttura dopo l'inserzione del livello Q' in SpecQP. Contenenendo un aggettivo relativo nel proprio Specificatore, QP dovrebbe successivamente essere incassato come complemento di un articolo, che parallelamente a quanto proposto qui, non sarebbe l'articolo del sintagma nominale ma una proiezione funzionale del QP.

- c. (...) **i Ciciliani tutti** si cosarono quasi morti. (Cronica fiorentina, p. 144)
- d. Orizzon è quello circolo, lo quale **lo Cielo tutto** [divide] in due parti; l' una parte tutta si vede, ed è appellata emisferio di sopra; l' altra parte tutta è nascosa, ed è appellata emisferio di sotto, (Ottimo, Purg., a. 1334 (fior.) [c. 2, proemio | page 19])

Questo è molto raro in italiano moderno e si trova solo nella formula fissa degli annunci funerari „ne danno il triste annuncio ... *i parenti tutti*” ed eventuali espressioni che ne vogliono assumere la connotazione.<sup>25</sup> L'italiano antico mostra l'ordine inverso anche con i quantificatori esistenziali, come si vede in (42)–(43):

- (42) a. e donò **anella molte**, (Novellino, 1. 23)  
 a. dice **parole e ragioni molte**, (Brunetto Latini, Rettorica, p. 146)  
 b. Poi vidi **cose dubitose molte**, / nel vano imaginare ov' io entrai; (Dante, Vita nuova 23. 103)
- (43) a. ché contro a fino amor non val difesa, / né **guernigione alcuna** né fortezza, (Rinuccino, Rime, p. 112)  
 b. Canzone, io so che tu girai parlando / a **donne assai**, quand' io t' avrò avanzata. (Dante, Vita nuova, 19. 78)  
 c. Non sentio pace né **riposo alquanto** / poscia ch' Amore e madonna trovai, (Guido Cavalcanti 9. 500)  
 d. ché non si truova tra l'umana gente / **bieltà nesuna** a vostra somiglianza. (Rinuccino, Rime, 10. 125.)

E' necessario ammettere che l'ordine inverso in (42)–(43) sia derivato dallo spostamento del DP indefinito in SpecQP. Pur essendo relativamente più produttivo che in italiano, l'ordine inverso ha carattere marcato anche in italiano antico, e si può motivare con la struttura informativa della frase, e cioè come una tematizzazione del nome e conseguente rematizzazione del quantificatore.

Se l'ordine inverso è dato da uno spostamento dell'intero sintagma nominale alla sinistra del quantificatore non riusciamo a prima vista a spiegare i dati in (44b) e in (45):

- (44) a. cioè che in **alcuno altro numero** non sofferse lo nome de la mia donna stare se non in su lo nove, (Dante, Vita nuova, 06. 22)

<sup>25</sup> Mi sembra che in questi casi l'italiano ammetta solo la lettura collettiva (tutti insieme) e non la lettura distributiva (ciascuno per suo conto). Questo si può affermare anche per gli esempi visti in (42) in cui la lettura del quantificatore è quella collettiva.

- b. Lo numero del tre è la radice del nove, però che, senza **numero altro alcuno**, per se medesimo fa nove, sì come vedemo manifestamente che tre via tre fa nove. (Dante, Vita nuova, 29. 124)
- (45) a. Ai, che gioiozo gaudio e che / gaudioza gioia in **amorosi tutti spirituali cori**, / vedendo figliuoli di Dio e frati loro, che preso / avea Zattana's nei colti suoi e messi in sua prigione (Guittone, Lettere in prosa, p. 159)
- b. *Ché Filosofi tutti e Sapienti, fedeli e ...* (idem, p. 307)
- c. *Et imperciò disse Salamone: che nonn- è comparazione neuna del fedele amico; non val tanto l' auro tutto e l' argento del mondo, quanto la bontà de la fede loro.* (Andrea da Grosseto (ed. Selmi), 1268 (tos.) [L. 2, cap. 21 | p. 86])

*Altro* è un elemento particolare che mostra di avere statuti categoriali diversi: può essere un quantificatore esso stesso (come si è visto in (34)–(35)), può essere un aggettivo nel senso di („ulteriore” o „diverso”), può realizzare il complemento pronominale di un quantificatore esistenziale o distributivo (cfr. *nessun'altro*, *ogn'altro*, *tutt'altro*, *qualche altro*, ecc.). (44a) ci presenta l'ordine di base. (44b) può essere analizzato come derivato da uno spostamento di *numero* alla sinistra di *altro* e successivamente dell'intero sintagma così ottenuto alla sinistra di *alcuno*:

- (46) a. [QP [Q' *alcuno* [DP [AP *altro*] [N *numero*]]]]  
 b. [QP [Q' *alcuno* [DP *numero* [AP *altro*] [[N ~~numero~~]]]]<sup>26</sup>  
 c. [QP [DP *numero* [AP *altro*] [[N ~~numero~~]]] [Q' *alcuno* [DP *numero* [AP ~~altro~~] [[N ~~numero~~]]]]]

(45a) mostra uno spostamento del solo aggettivo *amorosi* alla sinistra del quantificatore. Questo non è mai possibile in italiano. Le strutture si trovano in (47):

- (47) a. [QP [Q' *tutti* [DP [AP *amorosi*] [[AP *spirituali*] [NP *cori*]]]]]  
 b. [QP [AP *amorosi*] [Q' *tutti* [DP [AP ~~amorosi~~] [[AP *spirituali*] [NP *cori*]]]]]

I casi in (45b,c) sono esempi di coordinazioni in cui il primo elemento della coordinazione si sposta alla sinistra del quantificatore, come nella struttura in (48):

- (48) a. [QP [DP *Filosofi*] [Q' *tutti* [DP [DP *Filosofi*] e [DP *Sapienti*]]]]  
 b. [QP [DP *l'auro*] [Q' *tutto* [DP [DP ~~l'auro~~] e [DP *l'argento*] del mondo]]]

<sup>26</sup> Non è qui rilevante discutere se lo scavalcamento dell'aggettivo da parte del nome sia dovuto ad un movimento di testa (N) o di sintagma intermedio (NP). Per comodità assumo che sia movimento di testa N.

Si noti che in (45c) *del mondo* modifica sia l'oro sia l'argento ed è stato posto all'esterno della coordinazione ma dentro il DP maggiore, che contiene i due DP coordinati.

2.4.2. *Tutto* può apparire in posizione discontinua rispetto al sintagma nominale che modifica. In questi casi, di regola appare a destra del sintagma nominale quantificato immediatamente dopo la forma flessa del verbo:

- (49) a. E oggimai vedrai che **i fatti** di questa guerra andranno **tutti** d'altra maniera. (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 49. 84)  
 b. perché esse la 'nformano et ordinano e **la** fanno **tutta** essere (...) (Brunetto Latini, Rettorica, p. 72)  
 c. E questo era un palagio molto grande, **le cui mura** eran **tutte** di diamante, (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 15. 32)  
 d. ond'io son **tutto** in vostra merzede: (Rinuoccino, Rime, 10. 2. 126)  
 e. in tal maniera che 'l signore sia maestro sopra **tutti**, (Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato [Libri III, IV e V], p. 50.)

In (49a) si vede un quantificatore in posizione discontinua che modifica un sintagma nominale pieno, in (49b) un pronome clitico, in (49c) un sintagma relativo, in (49d) un pronome forte in posizione di soggetto, e in (49e) un pronome nullo.

Il quantificatore esistenziale può trovarsi disgiunto dal proprio sintagma nominale solo se questo è il clitico partitivo *ne*. Ciò si verifica solo con sintagmi nominali con la funzione di soggetto di verbo inaccusativo o di diatesi passiva, ovvero di complemento oggetto, come in italiano:

- (50) a. che 'mmantenente / **ne** nasce **un'altra** di bellezza nova,  
 (Guido Cavalcanti 26.521)  
 b. e presi **ne** fuoro **VIIIJ.C.** (Cronica fiorentina, p. 135)

A volte il quantificatore a distanza, probabilmente con interpretazione enfatica, precede il sintagma nominale. In (51) si tratta di una salita del quantificatore nella posizione che segue il verbo flesso. Questi spostamenti del quantificatore lasciano il sintagma nominale *in situ*.

- (51) a. Certo questa parola, cioè „regna”, fa **tutte** risplendere **l'**  
**altre parole** che ivi sono. (Brunetto Latini, Rettorica, p. 76)  
 b. e levi la polvere e soffi per le nari e faccia **tutta** romire **la**  
**piazza**, (Brunetto Latini, Rettorica, p. 78)

La posizione immediatamente dopo il verbo flesso si trova anche con i quantificatori esistenziali. (52a) è parallelo a (51a):

- (52) a. acciò che per lo fatto di costui **ne** possa **molti** ingannare a cui dica di far lo simigliante. (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, a.1292 (fior.) [cap. 5 | p. 14])
- b. perché non te **ne** potrebbe **altro** che male incontrare; (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, a. 1292 (fior.) [cap. 12 | p. 29])

Un quantificatore esistenziale può essere focalizzato e precedere il clitico *ne*:

- (53) a. si invitoe tutta la buona gente, e **tanta** ve **ne** venne per amore, che (...) (Novellino, 64. 269)
- b. ché non faceano però tutte cose per forza, ma **alquante ne** faceano per ragione e per senno, (Brunetto Latini, Rettorica, p.19)
- c. e **pochi ne** vegnoro a vecchiezza. (Fiori di filosafi, p. 163)
- d. e' Vizî siano vinti e cacciati via, e **neuno** si **ne** truovî nel mondo; (Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap 38 p. 69 riga 14)

### 3. ALCUNE PROPRIETÀ DEGLI AGGETTIVI DI QUANTITÀ

3.1. Gli aggettivi di quantità ricorrono alla destra di un determinante, tra i primi nella sequenza dei modificatori aggettivali:

- (54) a. Catuna s' uccise per ogne generazione di morte che si sepe pensare, onde uccidere si potesse. E tra **queste molte generazioni di morti**, due re, a studio feggendo l' uno l' altro, s' uccisero insieme. (Bono Giamboni, Orosio, a.1292 (fior.) [L. 5, cap. 15 | p. 312])
- b. La battaglia de' pedoni fu ragguardevole, / combattendo nella prima schiera **li pochi Romani**, aspettanti più tosto li Turini l' avvenimento / della battaglia, che aiutanti: (Decaterzadi Tito Livio, XIV (fior.) [L. 5, cap. 15 | p. 38])

La possibilità di ricorrenza alla destra di un determinante è solo un test per individuare un aggettivo quantitativo e non una condizione necessaria. Come ogni altro aggettivo può trovarsi in un sintagma nominale indefinito senza articolo. Negli esempi che seguono troviamo dei nomi numerabili al singolare che escludono l'analisi di *molto* in (55a) e di *poca* in (55b) come quantificatori. In (55c,d) vediamo che un aggettivo di quantità può essere preceduto anche da un articolo indeterminativo o da un quantificatore distributivo:

- (55) a. E non è **molto numero** d' anni passati, (Dante, Vita nuova, p. 113)



- b. tal volta **poca** e tal **lunga** stagione. (Dante, Vita nuova, p. 83)
- c. per **una poca cosa** / ove onor grande posa, (Brunetto Latini, Tesoretto, p. 224)
- d. E per casione de le sei ore, per **ciasche quattro anni** metarà ennanti uno die; (Restoro d'Arezzo [1282], Composizione del mondo colle sue cascioni (La) (ed. critica a cura di Alberto Morino, Firenze, p. 243)

Abbiamo avuto occasione in precedenza di trovare *altro* come aggettivo dopo qualunque tipo di determinante e di quantificatore, come ricordiamo in (56):

- (56) a. questi altri ordini
- b. tutti li altri ordini
- c. un altro ordine
- d. molti altri ordini
- e. ogni altro ordine

Gli ordini inversi possono essere analizzati come istanze del quantificatore *altro* seguito da un aggettivo di quantità, infatti non troviamo ordini inversi con quantificatori che non abbiano statuto aggettivale (57a-b) ma non (57c-d):

- (57) a. ?altri pochi ordini
- b. altri due ordini
- c. \*altro ogni ordine
- d. \*altri alcuni ordini

A questo proposito si confronti (57d) con *numero altro alcuno* in (44b), analizzato in (46) come istanza di *altro* aggettivo, in posizione postnominale, ottenuta attraverso il movimento di *numero* alla sua sinistra e successivo spostamento del costituente [*numero altro*] alla sinistra del quantificatore *alcuno*.

Infine, notiamo che gli aggettivi di quantità possono essere coordinati ad aggettivi qualificativi:

- (58) a. richiede **molte** e **grandi** cose, (Brunetto Latini, Rettorica, p. 41)
- b. per **poche** et **aperte** parole (Brunetto Latini, Rettorica, p. 169)

Di nuovo in (58b) vediamo che non è necessario che l'aggettivo di quantità sia preceduto da un articolo. Possiamo dunque supporre che la sequenza *poche parole* sia in alcuni casi ambigua tra un'analisi come [DP 0 poche parole] e un'analisi come [QP poche [DP 0 parole]]. Solo la prima

struttura è ammessa nella sequenza *le sue poche parole*, mentre solo la seconda permette la selezione di un PP partitivo come in *poché di queste parole* o l'estrazione del clitico partitivo *ne* come in *ne ha dette poche*.

#### 4. CONCLUSIONI

In questo lavoro ho analizzato in chiave comparativa, i dati riguardanti l'espressione della quantità in italiano antico e in italiano moderno. Ho cercato di dimostrare che anche in italiano antico ci sono prove empiriche per sostenere che la categoria semantica della quantità può essere espressa in posizione argomentale da almeno tre categorie sintattiche diverse che mostrano un comportamento coerente a questa analisi. I nomi di quantità si comportano come una categoria particolare di nomi, gli aggettivi di quantità come una categoria particolare di aggettivi e la terza categoria che abbiamo chiamato di „quantificatori” non può essere unificata con nessuna delle due precedenti né con la categoria eterogenea dei determinanti.

Le differenze tra l'italiano del '200-'300 e quello odierno sono riconducibili da un lato a proprietà diverse in questi due stadi della lingua, indipendenti dalla sintassi della quantificazione. Ad esempio, la realizzazione del caso partitivo attraverso la preposizione *di* nel complemento del quantificatore esistenziale può essere ricondotta o ad un francesismo *tout court* o ad un inizio di marcatura preposizionale del caso partitivo, parallela a quanto accade in francese, ma poi caduta in disuso. Oppure, la possibilità di estrarre un clitico *ne* dalla posizione di soggetto preverbale in italiano antico può essere ricondotta ad una analisi della posizione di soggetto preverbale in questa fase della lingua come in una posizione di Topic, diversa dalla posizione argomentale in cui si trova il soggetto preverbale in italiano moderno.<sup>27</sup>

Altre differenze sono state ricondotte a proprietà specifiche di un'entrata lessicale che sono cambiate nel corso del cambiamento linguistico. Ad esempio, *tutto* in italiano antico è ambiguo tra un valore semantico universale e uno distributivo. Le proprietà sintattiche diverse riscontrate sono da ricondurre ai due tipi di quantificatore che hanno selezione diversa sul proprio complemento nominale. Oppure, la ricorrenza del

<sup>27</sup> Benincà (1995) sostiene che nei dialetti italiani antichi (incluso il fiorentino) il verbo si trova in C nelle frasi matrice, malgrado non si verifichino sempre effetti di V/2, questo perché C è dominato non solo dal nodo CP, ma anche da nodi più alti come TopP, ad esempio. In questo quadro, un soggetto preverbale non si trova in SpecAgrP ma deve essere considerato un caso di topicalizzazione.

francesismo *ciasche* è ammessa nella lingua perché questa entrata lessicale è perfettamente parallela all'altro quantificatore distributivo *ogni* che si comporta allo stesso modo.

Infine vediamo che alcune ambiguità categoriali sono andate perdute, come nel caso di *tutto* universale o distributivo, mentre altre si sono mantenute, come nel caso di *poco* come quantificatore e come aggettivo di quantità. Tutti i cambiamenti di questo tipo sono cambiamenti lessicali, quindi del tipo più atteso e più facilmente verificabile nella variazione diacronica ma anche in quella diatopica.

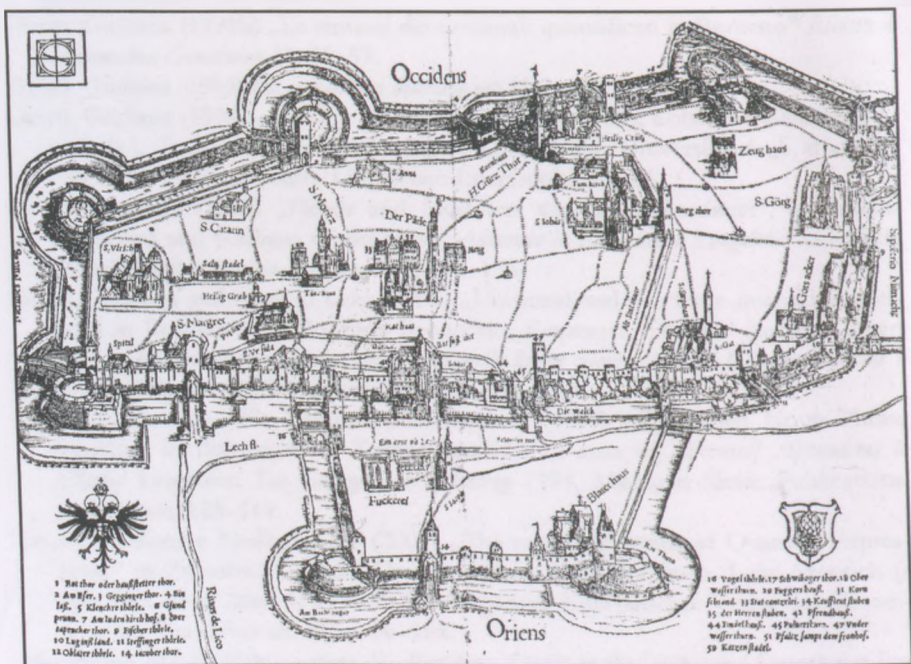
In ultima analisi, il cambiamento sintattico e il prestito da altre lingue vicine o culturalmente dominanti (come il francese per l'italiano antico) non è casuale, ma si inserisce in un sistema linguistico che può accoglierlo interpretandolo come parte integrata ad esso. Il sistema linguistico, a sua volta, è la realizzazione di una delle numerose ma non infinite possibilità di lingua naturale, permessa dalla struttura mentale preposta al linguaggio umano che in grammatica generativa viene chiamata Grammatica Universale.

## BIBLIOGRAFIA

- Benincà, Pada (1995). Complement Clitics in Medieval Romance: the Tobler-Mussafia Law. In A. Battye and I. Roberts eds., *Clause Structure and Language Change*, pages 296-325. Oxford University Press, Oxford.
- Cardinaletti, Anna e Michal Starke (1999) „The typology of structural deficiency: A case study of the three classes of pronouns”, „feature article” in H. van Riemsdijk (ed.), *Clitics in the Languages of Europe*, EALT/EUROTYP 20-5, Mouton de Gruyter, Berlin-New York, pp. 145-233.
- Cardinaletti e Giusti (1992) „Partitive *ne* and the QP-Hypothesis. A case Study”, *Proceedings of the XVII meeting of Generative Grammar, Trieste, february 22. 24. 1991*. Elisabetta Fava (a cura di), Rosenberg & Sellier, Torino, 121-142.
- Cardinaletti Anna e Giuliana Giusti (2002) „The Syntax of Quantified Phrases and quantitative clitics” [http://www.uilots.let.uu.nl/syncom/uiltjes/case\\_131\\_qcon.htm](http://www.uilots.let.uu.nl/syncom/uiltjes/case_131_qcon.htm).
- Cinque, Guglielmo (1994) „On the evidence for partial N-Movement in the Romance DP”, in Cique, G., J. Koster, J. – Y. Pollock, L. Rizzi, R. Zanuttini (eds.) *Paths Towards Universal Grammar*, Georgetown University Press, Washington D. C.

- Chomsky, Noam (1957) *Syntactic Structures*, Mouton, L'Aja-Parigi.
- Chomsky, Noam (1993) „A Minimalist Program for Linguistic Theory”, in Ken Hale e Samuel J. Keyser (a cura di) *The View from Building 20*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Giusti, Giuliana (1990) „Floating Quantifiers, Scrambling and Configurationality”, *Linguistic Inquiry* 21, 633–641.
- Giusti, Giuliana (1991a) „The Categorical Status of Quantified Nominals”, *Linguistische Berichte* 136, 438–452.
- Giusti, Giuliana (1991b) „La sintassi dei nominali quantificati in Romeno” *Rivista di Grammatica Generativa* 16, 29–57.
- Giusti, Giuliana (1993) *La sintassi dei determinanti* Unipress, Padova.
- Giusti, Giuliana (1994) „L'ordine NQ in lingue QN”, Dolci, Roberto e Giuliana Giusti (eds.), *Studi di Grammatica Tedesca e Comparativa*, Università degli studi Ca' Foscari di Venezia, Centro Linguistico Interfacoltà, 49–66.
- Giusti, Giuliana (1995) „Heads and Modifiers among Determiners”, in Cinque, Guglielmo and Giuliana Giusti (eds.), *Advances in Roumanian Linguistics* Linguistik Aktuell 10, Benjamins, Amsterdam, 103–125.
- Giusti, Giuliana and Nedžad Leko (1996) „Universal and indefinite quantity expressions in Bosnian”. In: Rosanna Benacchio, Francesca Fici, and Lucyna Gebert (eds.), *Determinatezza e indeterminatezza nelle lingue Slave. Atti del Convegno svoltosi a Firenze*, Ottobre 1995. Unipress: Padova, 147–162.
- Giusti, Giuliana e Mila Dimitrova-Vulchanova (1997) „Quantified Noun Phrase Structure in Bulgarian” in Toman, Jindřich (a cura di) *[Formal] Approaches to [Slavic] Linguistics. The College Park Meeting 1994*, Michigan Slavic Publications, Ann Arbor, 123–144.
- Giusti, Giuliana e Nedžad Leko (2001) „The categorial status of Quantity Expressions” in Zybatow, Gerhild, Uwe Junhanns, Grit Mehlhorn, Luka Szucsich (a cura di) *Current Issues in Formal Slavic Linguistics*, Europäischer Verlag der Wissenschaften, Frankfurt am Main, 96–105.
- Hoeksema, Jacob (1996), a cura di, *Partitives. Studies in the Syntax and Semantics of Partitive and Related Constructions*, Mouton de Gruyter, Berlin.
- Kayne, Richard S. (1994) *The Antisymmetry of Syntax*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- Milner, Jean-Claude (1978) *De la syntaxe à l'interprétation*, Editions du Seuil, Paris.
- Manzotti, Emilio (2001) „La negazione”, in Renzi, Salvi, Cardinaletti (2001), a cura di, vol. I, cap. V (alcune parti).
- Moro, Andrea (1993) *I predicati nominali e la struttura della frase*, Unipress, Padova.
- Poletto, Cecilia (in preparazione) „la frase dichiarativa” (alcune parti) per Italtan.
- Renzi, Lorenzo (1987) „Le développement de l'article roman” in Claude Buridant (a cura di) *Romanistique-Germanistique. Une confrontation (...)*. Strasbourg, Université, 299–317.
- Renzi, Lorenzo, Giampaolo Salvi, e Anna Cardinaletti (2001), a cura di, *Grande Grammatica Italiana di Consultazione*, seconda edizione, voll 1–3, Bologna.
- Rigamonti (2001) „La negazione”, in Renzi, Salvi, Cardinaletti (2001), a cura di, vol. I, cap. V (alcune parti).
- Rizzi, Luigi (1982) *Issues in Italian Syntax* Foris, Dordrecht.
- Rohlf's, Gerhard (1968) *Grammatica Storica della Lingua Italiana e dei suoi Dialetti*, Morfologia, PBE, Einaudi, Torino.
- Salvi, Giampaolo (2001) „Le frasi copulative” in Renzi, Salvi, Cardinaletti (a cura di).

- Selkirk, Elisabeth (1977) „Some Remarks on Noun Phrase Structure”, in *Formal Syntax*, Culicover, Peter W, Thomas Wasow and Adrian Akmajian (eds.) Academic Press, London, 285–325.
- Zanuttini, Raffaella (1997) *Negation and Clausal Structure. A Comparative Study of Romance Languages*. Oxford University Press, New York.



# POSSESSIVI E NOMI DI PARENTELA IN ALCUNE VARIETÀ ITALIANE ANTICHE E MODERNE<sup>1</sup>

NICOLETTA PENELLO

Università di Padova  
nicoletta.penello@unipd.it

In this paper I will discuss the syntax of possessives cooccurring with Kinship Nouns in Old Italian and Old Venetian in comparison with modern Italian varieties. Considering the morphology of possessives and the semantics of the class of Kinship Nouns I will try to explain why this class of nouns displays – in different varieties – a peculiar syntactic behaviour with regard to the cooccurrence of possessives and definite articles.

## 0. INTRODUZIONE

I dati che saranno presentati e discussi in questo lavoro riguardano la sintassi del possessivo in unione ai nomi di parentela nell'italiano antico e nel veneziano del '300 a confronto con le corrispondenti varietà moderne. Le costruzioni esaminate si possono riassumere nel seguente schema morfosintattico (tabella 1):

*Tabella 1*

(Articolo)	Possessivo	Nome di parentela	
	mia	madre	It. moderno
(La)	mia	madre	It. antico
	me	mare	Veneto moderno
	mea	mare	Venez. del '300

---

<sup>1</sup> Ringrazio l'uditorio del convegno – in particolare Lorenzo Renzi, Giuliana Giusti, Pär Larson – per le utili osservazioni fatte in sede di discussione. Un grazie speciale a Paola Benincà per aver discusso con me il lavoro prima della presentazione al convegno, a Laura Vanelli per avermi segnalato alcuni dati importanti e a Giampaolo Salvi per aver letto e commentato una prima stesura dell'articolo.

Come si può vedere, al contrario che in italiano moderno i nomi di parentela in italiano antico non mostrano una diversa distribuzione di articolo e possessivo rispetto agli altri tipi di nomi; il possessivo che accompagna un nome di parentela può essere preceduto o meno dall'articolo, come si vede dai seguenti esempi:

1. sie chome fuoro **il mio padre** (e) **la mia madre** (e) **i miei fratelli** (*Doc.fior.*,1273 [XDIV' 1, p. 466])
2. onde **mio padre** ha offertu duomila marchi a chi mi sa si pregare (*Novellino*,1281/1300, [18, p. 167])  
La situazione del veneziano del '300 risulta essere invece più coerente e vicina alle varietà venete moderne; i nomi di parentela (e anche alcuni nomi come *barca* e *casa*, che possono essere considerati nomi di possesso inalienabile) compaiono con il possessivo senza articolo:
3. trovai lo fio piçol d' Alban **in sua barcha** in la grasaga et e' domandai lo puto: que fai-tu qui? el dis: e' speto **me' pare** (*LioMazor*,1312-14, [appendice, p. 43])

Partendo da un'analisi della morfologia dei possessivi nelle varietà considerate e dalla descrizione delle occorrenze del possessivo con i nomi di parentela, si cercherà di analizzare quali caratteristiche – in particolare facendo riferimento alle categorie della 'referenzialità' e della 'relazionalità' – siano da mettere in relazione alla sintassi peculiare che questa classe di nomi presenta rispetto alla presenza/assenza dell'articolo.

Secondo Longobardi (1999) possiamo considerare la classe dei nomi di parentela nelle lingue romanze come intermedia – dal punto di vista semantico e sintattico – tra la classe dei nomi propri e quella dei nomi comuni: in particolare, mentre i nomi propri sono intrinsecamente „referenziali”, i nomi di parentela sono intrinsecamente „relazionali”. Infatti i nomi di parentela acquisiscono referenza solo quando il loro argomento relato (una sorta di 'possessore') è riempito con un referente.

La mia ipotesi è che i nomi di parentela sottocategorizzino un argomento [kin]<sup>2</sup> e che questo argomento debba essere obbligatoriamente riempito affinché si determini la referenza del nome di parentela. Considerando questa ipotesi e affiancandola a quelle proposte da Renzi (1997) e Giusti (2001a) sulla nascita dell'articolo definito nelle lingue romanze, si cercherà di dare una spiegazione del perché sia proprio la classe dei nomi di parentela a sviluppare un comportamento singolare rispetto alla presenza/assenza dell'articolo definito con il possessivo.

<sup>2</sup> Il termine „kin” è l'inglese per „parente, congiunto”.



Il lavoro è organizzato nel seguente modo:

- i. nella prima sezione farò alcune considerazioni sulla morfologia sintassi dei possessivi in Italiano Antico (= it.ant.), in Italiano Moderno (= it.mod.), in veneziano del '300 (= venez.ant.) e in varietà venete moderne (= ven.mod.);
- ii. nella seconda sezione farò alcune osservazioni descrittive sui nomi di parentela in cooccorrenza con i possessivi nelle varietà considerate in (i);
- iii. proporrò quindi alcune riflessioni sulla classe dei nomi di parentela;
- iv. infine, nell'ultima parte, avvanzerò una proposta di analisi sul perché sia proprio la classe dei nomi di parentela a sviluppare un comportamento singolare rispetto alla presenza/assenza dell'articolo definito con i possessivi.

## 1. MORFOSINTASSI DEI POSSESSIVI

### 1.1. I possessivi in Italiano Moderno

In it.mod. i possessivi assumono forme diverse in funzione del possessore e del posseduto: le forme tengono conto della persona del possessore e del genere e numero del posseduto, come illustrato nella tabella (2) (cf. Cordin 2001). 'Possessore' e 'posseduto' sono termini che vanno intesi in senso molto ampio per indicare la relazione che si instaura tra la persona/cosa cui il possessivo corrisponde e il referente del Sintagma Nominale che il possessivo accompagna (quando si tratta di aggettivo possessivo) o a cui rimanda (quando si tratta di pronomi possessivi) (cf. Cordin 2001: 619):

Tabella 2 – Italiano Moderno

posseduto		sing. masch	sing. femm.	pl. masch.	pl. femm.
	I pers. sing.	mio	mia	miei	mie
	II pers. sing.	tuo	tua	tuoi	tue
possessore	III pers. sing.	suo	sua	suoi	sue
	I pers. pl.	nostro	nostra	nostri	nostre
	II pers. pl.	vostro	vostra	vostri	vostre
	III pers. pl.	loro	loro	loro	loro

Le forme dei possessivi sono uguali sia in posizione prenominale che postnominale: all'interno del Sintagma Nominale la posizione più frequente del possessivo è prima del Nome; la posizione postnominale si può avere per esempio in contesti enfatici e in sintagmi con ordine fisso. Esempi da Cordin (2001):

4. Le **mie** idee sono le migliori
5. Le idee **MIE** sono le migliori
6. Bada ai fatti **tuo!**

Il possessivo che accompagna nomi comuni compare con l'articolo, mentre, come vedremo nella sezione [2], i nomi di parentela in it.mod. sono accompagnati dal possessivo senza articolo (d'ora in avanti „possessivo nudo“).

### 1.2. I possessivi in Italiano Antico<sup>3</sup>

I possessivi (pronomi e aggettivi) in it.ant. non mostrano differenze rilevanti rispetto all'it.mod. Anche in it.ant. assumono forme diverse in funzione della persona del possessore e del genere e numero del posseduto, come illustrato nella tabella (3) (cf. anche Giusti 2001c).

Tabella 3 – Italiano Antico

posseduto		sing. masch	sing. femm.	pl. masch.	pl. femm.
	I pers. sing.	mi'/mio	mia	mie'/miei	mie
	II pers. sing.	tu'/tuo	tua	tuo'/tuoi	tue
possessore	III pers. sing.	su'/suo	sua	su'/suo'/s	sue
				uoi	
	I pers. pl.	nostro	nostra	nostri	nostre
	II pers. pl.	vostro	vostra	vostri	vostre
	III pers. pl.	suo / loro	sua / loro	suoi / loro	sue / loro

Come per l'it.mod. le forme sono uguali sia in posizione prenominale che postnominale: il possessivo può trovarsi in posizione prenominale (più frequentemente) o postnominale (non necessariamente in contesto enfatico):

<sup>3</sup> I dati sui possessivi in italiano antico sono il risultato di uno spoglio del corpus di dati gestito dal Centro Studi Opera del Vocabolario Italiano e disponibile in rete all'indirizzo: [www.csovi.fi.cnr.it](http://www.csovi.fi.cnr.it).

7. Amore, gli occhi di costei mi fanno aprender dentr'al cor, sì che s'accende, una fiamma amorosa che discende a le **mie** membra angosciose, che stanno vinte e distrutte per paura c'hanno di questa donna **mia** che merzé fende; onde però la mente **mia** intende pianti e sospiri e doglie che diranno (*Ja-copo Cavalcanti, Sonetti, 1287, [2, p. 236]*)
8. sí chiamò Dio Adamo ed Eva, e disse: „Adamo ed Eva, mal faceste, che trapassaste le **mie** comandamenta, tanto v' avea buon luogo assegnato e dato a godere cotanto bene. Ma perché nol faceste per **vostro** movimento, ma dal serpente inimico **nostro** foste tentati, non vi voglio eternalmente [...] (*Bono Giamboni, Vizj e Virtudi, 1292, [cap. 6, p. 16]*)
9. io dissi: – Ben so' coteste grandissime Virtudi, e molto ho già udito predicare dell' opere **loro**-. Ed ella disse: – Le **loro** opere son tutte perfette, (*Bono Giamboni, Vizj e Virtudi, 1292, [cap. 32, p. 56]*)

Nell'esempio (9), la differenza nella posizione del possessivo non sembra essere collegata ad una funzione pragmatica ben definita, anche se si potrebbe suggerire che il primo *loro* – in posizione postnominale – abbia una funzione 'identificativa', informativamente nuova, mentre il secondo *loro* – in posizione prenominal – sia anaforico e quindi noto dal punto di vista informativo: la stessa distinzione può essere applicata agli esempi (4)-(5) visti nella sezione [1.1] sull'it.mod.

Da notare che l'accordo del possessivo con il possessore non richiede alcuna distinzione morfologica in funzione del genere di quest'ultimo, come si vede dall'esempio (10) in cui il possessore è di genere maschile, ma il possessivo conserva il genere femminile del posseduto (la vita / le braccia):

10. assai dicer poria di vostra gentilia, ma dotto che per dir non si paresse: s'amor non v'incorag[g]ia, che vita fia la **mia**? Quando serà la dia c'a le **mie** braccia stretta vi tenesse? (*Chiaro Davanzati, XIIIsm. [canz. 14, p. 55]*)

Quando il possessore è di III persona plurale non c'è distinzione morfologica in funzione del genere e del numero del posseduto: la forma del possessivo *loro* è invariabile, come in it.mod. Se il possessivo è accompagnato da un articolo, quest'ultimo specifica i tratti di genere e di numero del posseduto, anche nel caso di un pronome di III persona plurale:

11. pensando la **loro** nobilitade (*Dante, Vita Nuova, c. 1292-93 [cap. 41 parr. 1-9, p. 159]*)

12. a senno de' **loro** savi (*Doc. fior.*, 1279, [Parte non numerata 1, p. 242])
13. eberli da Lanberto del'Antella (e) da' conpangni, che sono d. de' fanciulli de **loro** parte.  
(*Doc. fior.*, 1272-78, [XDIV 1, p. 447])
14. eberli da Guidingho Saverigi (e) da' conpangni, che sono d. de' fanciulli dela **loro** parte.  
(*Doc. fior.*, 1272-78, [XDIV 1, p. 448])

Tuttavia, come si vede dalla tabella (3), in it.ant. – a differenza dell'it.mod. – era possibile usare anche le forme del possessivo di terza persona singolare *suo / sua / suoi / sue* anche con un possessore di terza persona plurale: si vedano gli esempi (15)–(17) nei quali il possessore plurale è evidenziato con la sottolineatura:<sup>4</sup>

15. **Suo** cimitero da questa parte hanno con Epicuro tutti suoi seguaci, che l'anima col corpo morta fanno.  
(*Dante, Commedia*, 1321 [Inf. 10, p. a 160])
16. a. Ma i buoi che sono dimestichi, e lavorano la terra, son dolci e pietosi, ed amano i loro compagni teneramente, e di buona fede, secondo che mostrano al grido che fanno spesse volte, quando lo **suo** compagno è perduto.  
(*Tesoro volg.*, XIII ex. [L. 5, cap. 44, p. 153])
- b. E le galline non sono migliori di state, per ciò ch'elle sono tutte covaticce, ed intendono più a covare ed a nutrire li **suoi** figliuoli.  
(*Tesoro volg.*, XIII ex., [L. 5, cap. 40, p. 145])
17. a. Di lupi n'ha molti Italia, e molte altre provincie, e la **sua** forza è nella bocca  
(*Tesoro volg.*, XIII ex. [L. 5, cap. 57, p. 179])
- b. Da poi che 'l nostro conto ha divise le terre secondo le **sue** abitazioni, si vuole un poco dire della terra medesima secondo che ella è da guadagnare.  
(*Tesoro volg.*, XIII ex., [L. 3, cap. 5, p. 41])

Una distinzione pertinente per i possessivi in it.ant. risulta essere quella tra forma piena e forma ridotta: si notino infatti le forme *mi'/tu'/su'*

<sup>4</sup> Si noti che gli esempi (16a–b) e (17a) sono molto chiari sintatticamente – in quanto il possessore è plurale e il possessivo ha la forma della terza persona singolare – ma semanticamente ambigui: infatti il nome plurale (buoi, galline, lupi) indica la classe e il possessivo di terza singolare può essere interpretato come riferito ad uno degli individui della classe.

(masch.sing.) e *mie' / tuo' / suo'* (masch.pl.), le seconde con elisione della 'i' finale;<sup>5</sup> queste forme ridotte si trovano solo in posizione prenominali, mentre le corrispondenti forme piene, come abbiamo visto, possono comparire sia prima che dopo il nome:

18. a. i **mie'** fatti (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 236]*)
- b. tutti **mie'** peccati (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274, [Parte non numerata 1, p. 263]*)
- c. la **mi'** arte (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 188]*)
19. a. al **tu'** parere (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 235]*)
- b. per **tu'** conforto (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 235]*)
- c. a' **suo'** guerrieri (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 267]*)
- d. ti mostri **su'** arte (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 230]*)
- e. 'l **su'** bon costume (*Brunetto Latini, Tesoretto, 1274 [Parte non numerata 1, p. 230]*)
20. Pilosso **su'** figliuolo e **su'** manovaldo (*Doc. fior., 1274-84 [Parte non numerata 1, p. 487]*)
21. a. de' **tuo'** riggimenti (*Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 1292 [cap. 2, p. 5]*)
- b. li **tuo'** savi (*Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 1292 [cap. 41, p. 73]*)
- c. in **su'** bisogni e pericoli **suoi** (*Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, 1292 [cap. 71, p. 112]*)

Le uniche occorrenze della forma ridotta con un nome femminile si hanno con il nome *arte* (ess. (18c) e (19d)): sono dei casi un po' sospetti, in quanto il nome inizia con la vocale 'a' e nel possessivo viene elisa proprio la 'a' finale. Con i nomi femminili, sia iniziati per consonante che per vocale, ho trovato sempre testimoniata la forma piena: questi possessivi *mi'* e *su'* prima di *arte* non sarebbero le vere forme ridotte del possessivo. Si può dunque affermare con un buon margine di certezza che le forme ridotte possono comparire solo con i nomi di genere maschile.

<sup>5</sup> L'elisione della 'i' finale atona postvocalica davanti a parola iniziante per consonante è un fenomeno fonologico generale in italiano antico.

A volte l'aggettivo possessivo non è preceduto in it.ant. da alcun determinante: l'assenza di articolo si verifica sia dopo preposizioni<sup>6</sup> (ess.(22)–(23)), sia in posizione predicativa (ess.(26a–b)) o vocativa, ma anche in posizione argomentale; si notino le coppie minime in Brunetto Latini (ess.(24)–(25)) e nel *Novellino* (ess.(27)–(28)): in Brunetto Latini, a distanza di una pagina, *mie credenze* – sempre in funzione di oggetto diretto – compare prima senza articolo (24) e poi con articolo (25):

22. a. i quali d. trasi per **mia** ispesa (*Doc. fior.*, 1281–97 [Parte non numerata 1, p. 517])
- b. in **mie** ispesse minute (*Doc. fior.*, 1281–97 [Parte non numerata 1, p. 533])
23. altre donne, che non sono sì belle com' io, erano sguardate; e io no, per **mia** laida cotta. (*Novellino*, [25, p. 188])
24. e mostro **mie** credenze e tegno **sue** sentenze (*Brunetto Latini, Tesoretto*, 1274 [Parte non num. 1, p. 259])
25. né di cui più mi fidi di dir le **mie** credenze (*Brunetto Latini, Tesoretto*, 1274 [Parte non num. 1, p. 260])
26. a. e fu **mia** intencio d' avere di lei uno figliuolo l' anno e non più (*Novellino*, [49, p. 235])
- b. e li altri fuoro **mie** spese (*Doc. fior.*, 1277–96 [Parte non numerata 1, p. 393])
27. Lo re, per non rimanere scoperto, prese **la sua partita** e teneva. (*Novellino*, [18, p. 169])
28. (...) io difenderò **mia partita** sì come un altro cavaliere, e portarò il peso della battaglia. (*Novellino*, [81, p. 315])

L'it.ant. presenta quindi una situazione dai confini non nettamente definiti per quanto riguarda la cooccorrenza di articolo e possessivo: la presenza/assenza del determinante non sembra essere predicibile dal contesto sintattico, come si vede dalle coppie minime (24)–(25) e (27)–(28). Vedremo nella sezione [2] che anche i nomi di parentela in it.ant. non si discostano da questa situazione 'mista'.

### 1.3. I possessivi in Veneto Moderno

Anche nel ven.mod. i possessivi assumono forme diverse in funzione della persona del possessore e del genere e numero del posseduto, come illustrato nella tabella (4):

<sup>6</sup> Sul ruolo della preposizione nel determinare l'assenza dell'articolo ritornerò nella sezione [4].

Tabella 4 – Veneto Moderno

posseduto		sing. masch	sing. femm.	pl. masch.	pl. femm.
	I pers. sing.	me / mio	me / mia	me / miù	me / mie
	II pers. sing.	to / tuo	to / tua	to / tui	to / tue
possessore	III pers. sing.	so / suo	so / sua	so / sui	so / sue
	I pers. pl.	nostro	nostra	nostri	nostre
	II pers. pl.	vostro	vostra	vostri	vostre
	III pers. pl.	so / suo	so / sua	so / sui	so / sue

Inoltre nelle varietà venete moderne troviamo forme diverse dei possessivi – per le tre persone singolari e per la terza persona plurale – a seconda che compaiano in posizione prenominali (*me/to/so*) o postnominale (*mio/tuo/suo*):

- a. *me/to/so* compaiono solo in posizione prenominali; sono forme ridotte e neutralizzate per genere e numero (cf. Renzi 2001b); sono preceduti da un determinante<sup>7</sup> (es.(29)) e non possono essere coordinati (es.(32)), focalizzati (es.(31)), modificati (es.(33)), né comparire in isolamento (es.(30)).
- b. *mio/tuo/suo* compaiono invece in posizione postnominale (es.(31)); queste forme possono essere coordinate (es.(32)), focalizzate (es.(31)), modificate (es.(33)) e possono comparire in isolamento (es.(30)).

29. El **me** libro zé novo

30. De chi zeo sto libro ? **MIO** / \***ME**

31. El libro **MIO**, no el **tuo** vs \*El **ME** libro, no el **tuo**

32. El libro **mio** e **tuo** vs \*el **me** e **to** libro

33. El libro tuto **mio** vs \*el tuto **me** libro

34. Sto libro zé **mio**, (no **tuo**) vs \*sto libro zé **me**, (no **to**)

Da notare il sincretismo di forme tra i possessivi di terza persona singolare e quelli di terza persona plurale, che abbiamo riscontrato in it.ant. e che incontreremo anche in venez.ant.

<sup>7</sup> Non sono però mai preceduti da un determinante con i nomi di parentela, come vedremo nella sezione [2].

1.4 *I possessivi in Veneziano Antico*<sup>8</sup>

La differenza più rilevante nella morfologia dei possessivi in venez.ant. rispetto alle varietà venete moderne è la mancata distinzione – in alcuni casi – tra forme che compaiono solo in posizione prenominale e forme che invece si trovano esclusivamente in posizione postnominale (cf. la tabella (5)).

Tabella 5 – *Veneziano antico*<sup>9</sup>

posseduto		sing. masch.	sing. femm.	pl. masch.	pl. femm.
	I pers. sing.	me' / (meo)	mia / (me' / mea)	mei / (me')	mie / (me')
possessore	II pers. sing.	to	toa / tua	toi / (to)	(tue)
	III pers. sing.	so	soa / sua	soi / (so)	sue / (soe)
	I pers. pl.	nostro	(nostra)	(nostri)	(nostre)
	II pers. pl.	(vostro)	(vostra)	(vostri)	(vostre)
	III pers. pl.	-	-	(so/soi)	-

Per il veneziano del '300 di Lio Mazor si nota già la tendenza alla riduzione morfologica dei possessivi di prima, seconda, terza singolare (*me'*, *to*, *so*) e alla perdita delle marche di genere e numero: la riduzione è partita dal maschile singolare per poi estendersi al femminile e al plurale.

Come abbiamo già notato per l'it.ant. anche in venez.ant. il possessivo può comparire sia in posizione prenominale che postnominale: le occorrenze prenominali sono più frequenti, ma la posizione postnominale non è necessariamente focalizzata (es.(36)). Inoltre, anche le forme ridotte sembrano poter comparire in posizione postnominale (ess.(37)–(38)):

35. se te lo dis per çerchar la via de verità ch' el **me'** cunpagnun no pares laro! (*Lio Mazor, 1312–14 [Parte non numerata 1, p. 17]*)
36. me tegniva en posta; et così cum el me vite et el sai sula proda dela **sua** barcha et ferì-me de l' argudola sule spale III colpi sicum par; et stando mi en la **mia** barcha et traso-me l'

<sup>8</sup> I dati del Veneziano Antico sono ricavati da *I monumenti del dialetto di Lio Mazor*: ho scelto il testo di Lio Mazor perché mostra una certa coerenza nelle forme e nel livello stilistico; inoltre, trattandosi di trascrizioni di processi, costituisce un'importante testimonianza dell'uso vivo, orale della lingua; il corpus di italiano antico, invece, è costituito da testi con un uso più codificato della lingua. Per una descrizione più completa ho comunque analizzato anche dei documenti coevi ai processi di Lio Mazor.

<sup>9</sup> Le forme tra parentesi non sono documentate in Lio Mazor, ma nei documenti veneziani coevi ai quali ho fatto ricorso per completare il paradigma.



- albor ço et li remi, et plusor dele **sue** en la barcha **mia**. (*Lio Maçor, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 19]*)
37. e Çan d' Autin domandà-li XVI o XX dr. ch' el li doveva dar; et lo dito ser Nicolò dis: e' ne dej XII dr. alo fant **to**. Et Çan dis: e' li voj pur; et ser Nicolò dis; e' n' ò dà XII dr. alo fant **to**, e t' acordarai e ti [...] (*Lio Maçor, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 16]*)
38. et viti che Pelegrin domandava lo capuçò so (*Lio Maçor, 1312-14 [appendice, p. 47]*)

Tuttavia, sulle forme *to* e *so* in posizione postnominale degli ess. (37) e (38) si devono fare alcune osservazioni: non avendo trovato questi possessivi ridotti in posizione postnominale con nomi femminili<sup>10</sup> o plurali, essi, benché formalmente identici alle forme ridotte prenominali, vanno considerati pienamente maschili singolari. Nelle varietà moderne queste forme sono in tutti i casi limitate alla posizione prenominale.

L'esempio (39) mostra l'uso del possessivo di terza singolare *so/soi* con un possessore plurale e la forma invariabile *loro* non è documentata (vedi anche Castellan 1995: 59):

39. et se questi debitori fose morti, eli et **so** redi et li **soi** compagni, sia mandati li dr. in quella citade (*Doc. venez., 1305 [Parte non numerata 1, p. 39]*)

I possessivi che accompagnano nomi comuni in venez.ant. sono generalmente preceduti dall'articolo definito; se preceduti da preposizione, l'articolo può o meno comparire (cf in [1.2] la medesima osservazione per l'it.ant.):

40. et en questa nu saïsem en tera, Çulian cum **sua** spata, et eo cum lo **me'** spuntun (*Lio Maçor, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 32]*)
41. no va i XII dn. et oto ne dej-e' al to fant per **tua** parola: unde le parole s' engrosà [...] (*Lio Maçor, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 17]*)
42. e' digo che eo nava cum **mia** barcha ço per lo canale et Piçol Pare en **sua** barcha (*Lio Maçor, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 19]*)

<sup>10</sup> Con i nomi femminili singolari, in posizione postnominale è documentata, per esempio, solo la forma piena *mia/mea*, non quella ridotta *me'* che è invece possibile in posizione prenominale.

2. NOMI DI PARENTELA E POSSESSIVI<sup>11</sup>

In it.mod. (cf. Renzi 2001a) con i nomi di parentela si possono avere dei SN determinati ma senza articolo (esclusivamente al singolare); la frequenza della forma senza articolo rispetto a quella con l'articolo o a quella con l'aggettivo possessivo (con o senza articolo) varia di regione in regione. In italiano standard si possono usare molte combinazioni del possessivo 'nudo' (*mio, tuo, suo, nostro, vostro*, ma non *loro*) con un nome di parentela al singolare. Da questa possibilità sono escluse le forme diminutivi; in genere sono ammessi con il nome di parentela accompagnato dal possessivo 'nudo' dei modificatori post-nominali, ma non pre-nominali: sono quindi possibili i sintagmi degli esempi (43) e (48), mentre sono agrammaticali quelli degli esempi (44)–(47):

43. Sono andato da **mio** cugino
44. ...\*da **loro** cugino
45. ...\*da **miei** cugini
46. ...\*da **mio** cuginetto
47. ...\*da **mio** caro cugino
48. ...da **mio** cugino di Como

I nomi di parentela che possono occorrere col possessivo 'nudo' sono:

49. padre, papà, madre, mamma, figlio, figlia, fratello, sorella, marito, moglie, zio, zia, nipote, nonno, nonna, genero, nuora, cugino, cugina, cognato, cognata, suocero, suocera, patrigno, matrigna

Al contrario che in it.mod., i nomi di parentela in it.ant. non mostrano una diversa distribuzione di articoli e possessivi rispetto alle altre classi di nomi (vedi [1.2]): possiamo trovare l'articolo che precede il possessivo pre-nominale, ma si possono trovare nomi di parentela preceduti dal possessivo 'nudo' in Sintagmi Preposizionali e anche in posizione argomentale:

50. se voi foste suto figliuolo di re, vi sarebbe paruto poco di donarmi una nobile città, onde a vostra natura parve assai di meritarmi di pane, sì come **vostro** padre facea (*Novellino, 1281/1300, [2, p. 129]*)
51. li parlò e disse così: „Salamone, per la tua colpa tu se' degno di perdere lo reame; ma così ti manda lo Nostro Signore a dire: che, per li meriti della bontà di **tuo** padre, elli no 'l ti

<sup>11</sup> Sui costrutti dei possessivi con i nomi di parentela in italiano e nei suoi dialetti si vedano anche Castellani Pollidorì (1966), Rohlfs (1966–69, vol.III: 31–32), Penello (in corso di stampa), Delsing / Egerland (2001).

- torrà al tuo tempo; ma, per la colpa tua, egli lo torrà al figliuolo.[...] (*Novellino*, 1281/1300, [6, p. 138])
52. Ella avea morto il **mio** padre (*Brunetto Latini*, *Rettorica*, c.1260–61, [XDIV 1, p. 134])
53. Vogliolo sapere da **mia madre** (*Novellino*, 1281/1300, [2, p. 128])
54. onde **mio padre** ha offertti duomila marchi (*Novellino*, 1281/1300, [18, p. 167])

Si noti nell'esempio (51) il possessivo *-to* enclitico al nome di parentela *figliuol*: i possessivi enclitici sono tipici delle varietà italiane centro-meridionali (cf Renzi 2001b), quindi questa potrebbe essere un'influenza sul fiorentino di altre varietà.<sup>12</sup> Tuttavia, si potrebbe anche pensare che *-to* sia una forma ridotta di possessivo postnominale, ma ancora marcata per genere e numero, come abbiamo visto anche in venez.ant. in [1.4].

Frequente è l'occorrenza del nome proprio [Npr] seguito da possessivo [poss] – sempre senza articolo – e nome di parentela [Npar], come si vede negli esempi (55)–(57):

55. a. Bicie **loro** serokia (*Doc. fior.*, 1272–78 [Parte non numerata 1, p. 462])  
 b. Ubaldino **su'** figliuolo (*Doc. fior.*, 1274–84 [Parte non numerata 1, p. 487])  
 c. Donna Biancifiore **loro** madre (*Doc. fior.*, 1262–75 [Parte non numerata 1, p. 309])
56. Filippo **suo** padre (*Bono Giamboni*, *Orosio*, 1292 [L. 3, cap. 18, p. 171])
57. Donatto **suo** fratello (*Doc. fior.*, 1272–78 [Parte non numerata 1, p. 449])

E' importante sottolineare che non ho trovato nel corpus controesempi all'ordine mostrato dagli esempi (55)–(57): si può quindi ipotizzare che la presenza dell'articolo davanti alla sequenza [Npr-poss-Npar] renderebbe il sintagma agrammaticale, come in (58):

58. \* Bicie **la loro** serokia

I nomi di parentela che ho trovato in it.ant. nei contesti (50)–(57) sono:

59. padre, madre, fratello, serocchia / sorella, moglie, marito, figliuolo / figlio, filliuola, genero, nuora, zio, nipote, matrigna, patrigno

<sup>12</sup> Ma vedi Rohlfs (1966–69, vol.II: 124) che mostra come le forme enclitiche del possessivo fossero abbastanza frequenti nell'antico toscano. Si veda anche Giannini (2001).

Il ven.mod. si comporta in modo simile all'it.mod.; è obbligatorio usare i nomi di parentela al singolare preceduti dal possessivo senza articolo: esistono però delle differenze all'interno delle varietà venete stesse e rispetto all'italiano standard. Per es. in carmignanese (provincia di Padova) anche i nomi di parentela al plurale (61) e in forma diminutivale (62) possono comparire col possessivo senza articolo (si vedano gli esempi da (60) a (65)):

60. So ndà da **me** cugin  
 61. ...da **me** cugini  
 62. ...da **me** cugineto  
 63. ...\*da **me** caro cugin vs dal **me** caro cugin  
 64. ...da **me** cugin de Milan  
 65. ...da **so** cugin de Mario

In altre varietà venete, come quella bellunese di Pieve d'Alpago, il possessivo 'nudo' è grammaticale con i nomi di parentela al plurale, ma non con le forme diminutivali; è possibile quindi stabilire un'implicazione tra plurale e diminutivo: se il possessivo 'nudo' in una varietà è possibile con le forme diminutivali dei nomi di parentela, lo sarà anche con le forme plurali.

Come già visto anche per l'it.mod., sono ammessi con il nome di parentela accompagnato dal possessivo 'nudo' dei modificatori post-nominali, ma non pre-nominali (vedi (63) e (64)).

La struttura in (65) è caratteristica delle varietà venete: il possessivo „raddoppia” il Sintagma Preposizionale *de Mario*: questo può avvenire solo quando il possessivo accompagna un nome di parentela, mentre con i nomi comuni risulta essere agrammaticale. E' possibile incontrare questa struttura anche nella varietà di italiano regionale parlato in veneto, ma non nell'Italiano Standard.

La lista di nomi di parentela che si possono trovare nel ven.mod. nei contesti (60)–(65) è più ampia di quella vista per l'it.mod., comprendendo anche nomi 'relazionali' come *moro.so* („fidanzato”), *compare* („testimone di nozze”) e altri:

66. papà (opà), pare, mare, mama, fio'lo, fio'la, frade'lo, sore'la, mario, mojere, zio, zia, nevodo, nevoda, nono, nona, zenaro, nuora, cugin, cugina, cognà, suocero, suocera, patrigno, maregna, frade'lasso, moroso, morosa, compare, comare, santo'lo, santo'la, fijosso, fijossa, parenti

In venez.ant. la situazione è molto simile a quella delle varietà venete moderne; i nomi di parentela si trovano sempre accompagnati dal possessivo 'nudo' (vedi ess. (67)–(72)):

67. que la mia casa de Cree sia vendua, fato dr. e mesa in mobil pagando **mia** muier et pagando tuto quel que de sovra sé

- dito. Voio que sia meço de Roberto **meo** frar. Lo remanente sia dao per anema mia, de **meo** pare et de **meo** frar Nicolao, salvo lib. le qual eo voio que sia dae a Gioto figol de meser Oto de Çucon, s' el ese de preson, o dae in soa otillitae e s' el morise, voio qu' ele sia dae per anema (*Doc. venez.*, 1282 [Parte non numerata 1, p. 13])
68. figla dela dita madona Angnes, ço fo **mia** amia, seror de **meo** pare (*Doc. venez.*, 1282 [Parte non numerata 1, p. 13])
69. que fai-tu qui? el dis: e' speto **me' pare** (*Lio Mazor*, 1312-14, [appendice, p. 43])
70. e **me'** cugnà Pero ven là e domandà-me le sue arme (*Lio Mazor*, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 38])
71. et audij che **me'** nevo Perinça avrì la porta dela mia casa et ven denter (*Lio Mazor*, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 41])
72. et **sua** sor Maria me pres per li caveli (*Lio Mazor*, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 27])

Come già osservato per l'it.ant., molto frequente anche in venez.ant. è l'occorrenza del nome proprio seguito dal possessivo – sempre senza articolo – e dal nome di parentela:

73. a. Maria **sua** seror (*Lio Mazor*, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 27])
- b. Nicolota **sua** neça (*Lio Mazor*, 1312-14 [appendice, p. 48])
- c. Çanin **so** chugnà (*Lio Mazor*, 1312-14 [XDIV 1, p. 39])
- d. Çani **meo** frar (*Doc. venez.*, 1282 (2) [Parte non numerata 1, p. 9])

Nemmeno qui ho trovato controesempi all'ordine di parole esemplificato in (73), e dunque anche per il venez.ant. si può ipotizzare che la presenza dell'articolo in questi casi renderebbe agrammaticale il Sintagma, come in (74):

74. \* Maria **la sua** seror

I nomi di parentela che si possono trovare in venez.ant. nei contesti (67)–(73) sono:

75. pare, mare, seror / sor, amia / amea (= zia), frar, fio, neço, neça, cugnà

Non ho trovato in venez.ant. dei casi come quelli visti per il veneto moderno in (65). Ho trovato però due casi di raddoppiamento, con i nomi *barcha* e *fante* (ess. (76)–(77)): trovo interessante sottolineare che non sono due nomi totalmente appartenenti alla classe dei nomi comuni, in quanto *barcha* nel contesto culturale economico veneziano del '300 è vicino al nome *casa*, quindi un nome di possesso inalienabile e *fante* („ser-

vo”) può essere considerato un nome relazionale. Sono dunque due termini che potremmo definire ‘confinanti’ con la classe dei nomi di parentela.

76. et così ven Pero Seren et tolmelo d’ enter le man et metel en **la sua barcha del dito Felipo** (*Lio Mazor, 1312-14 [Parte non numerata 1, p. 19]*)
77. ne-l viti vegnir fora et **lo so fonte de Ser Vielmo** li vous tor la barcha (*Lio Mazor, 1312-14 [appendice, p. 44]*)

### 3. LA CLASSE DEI NOMI DI PARENTELA

Possiamo considerare la classe dei nomi di parentela nelle lingue romanze come intermedia tra la classe dei nomi propri e quella dei nomi comuni. Longobardi (1999) – per esempio – propone vari test semantici e sintattici<sup>13</sup> che mostrano il diverso comportamento dei nomi di queste tre classi.

La differenza più rilevante tra nomi propri e di parentela sta nel fatto che mentre i nomi propri sono intrinsecamente referenziali, i nomi di parentela sono intrinsecamente relazionali e sottocategorizzano un argomento [kin]: questo argomento deve essere obbligatoriamente riempito affinché si determini la referenza<sup>14</sup> del nome di parentela.

Il numero dei membri della classe dei nomi di parentela varia da una lingua all’altra: esiste un gruppo centrale di nomi (quelli che indicano appartenenza alla famiglia, intesa nel senso stretto di relazione di sangue) che si mostra molto stabile nelle varietà da me analizzate. D’altra parte, quando si considerano nomi di parentela nei quali la relazione sia meno forte (e sia basata sulla legge o su riti religiosi) le differenze da una lingua all’altra sono più evidenti. Possiamo identificare quattro sottoclassi nella classe dei nomi di parentela (vedi tabella (6)) e si nota una scala d’implicazione che va dall’ultima alla prima: se nella classe dei nomi di parentela – caratterizzati da un determinato comportamento sintattico – sono inclusi nomi esprimenti una relazione semplice (sottoclasse *d*), allora saranno inclusi anche nomi appartenenti alle altre tre sottoclassi (in ordine di implicazione *c, b, a*):

<sup>13</sup> Ad esempio mostra il diverso comportamento sintattico di nomi propri, nomi di parentela e nomi comuni testando l’ordine reciproco di articolo-possessivo-nome.

<sup>14</sup> La referenza del nome di parentela può anche essere generica come nella frase „Le sorelle sono le migliori amiche”.

## Tabella 6

- relazione di sangue (e.g. *frad'ò* „fratello”)
- relazione legale (e.g. *cognà* „cognato”)
- relazione religiosa (e.g. *sant'ò* „padrino”)
- relazione semplice (e.g. *amico* „amico”)

Il fatto che in alcune varietà – ad esempio nel veronese di Illasi – anche dei nomi relazionali come *coscrito* (= „coetaneo”) e *amico* appartengano alla classe dei nomi di parentela suggerisce che ci debba essere un tratto comune a nomi relazionali e a nomi di parentela, che, quando è presente, permette al nome di accedere alla classe dei nomi di parentela (vedi esempi (78)–(80)). Chiamo questo tratto [kin], usando la stessa etichetta utilizzata per l'argomento relazionale (cf. sopra). Quando il tratto [kin] non è presente, il nome si comporta come un nome comune (esempi (81)–(82)):

- |     |                              |                       |
|-----|------------------------------|-----------------------|
| 78. | <i>so sant'ò de Mario</i>    | (Carmignano – Padova) |
| 79. | <i>so amico de Mario</i>     | (Illasi – Verona)     |
| 80. | <i>so coscrito de Mario</i>  | (Illasi – Verona)     |
| 81. | <i>*so genitori de Mario</i> | (Carmignano – Padova) |
| 82. | <i>*so put'è de Mario</i>    | (Carmignano – Padova) |

## 4. UNA PROPOSTA DI ANALISI

Perché risulta essere proprio la classe dei nomi di parentela – in diverse lingue – a mostrare un comportamento singolare rispetto alla presenza / assenza dell'articolo definito col possessivo?

Partiamo con alcune considerazioni semantiche sui nomi di parentela: i Sintagmi Nominali si possono vedere come una categoria scalare, cioè come una categoria polarmente orientata intorno a prototipi caratterizzati da un insieme di tratti in opposizione (animatezza, definitezza, individuazione). La gerarchia dell'animatezza interagisce con quella della definitezza e dell'individuazione; esse si sovrappongono nel nome proprio e divergono in varia misura negli altri SN. Il nome di parentela partecipa ai tratti caratteristici del nome proprio (per es. definitezza / individuazione) in misura maggiore del nome personale comune; può essere sostituito del nome proprio nell'allocuzione vocativa, ma ammette il plurale e l'articolo indefinito in situazioni meno marcate di quelle in cui l'ammette il nome proprio (cf. Lazzeroni 1999: 212).

I confini tra le categorie scalari non sono netti, bensì „sfumati”: un'unità situata fra i due poli può essere percepita come appartenente

all'una o all'altra sottocategoria a seconda della situazione contestuale o anche della scelta individuale dei parlanti. Quanti più sono i tratti che un'unità condivide col prototipo, tanto più è probabile che essa si manifesti nella forma del prototipo (Lazzeroni, 1992: 241).

Ecco che lo statuto peculiare dei nomi di parentela appare in superficie mediante la partecipazione di questi nomi a tratti morfosintattici specifici dei nomi propri: infatti, certi nomi di parentela si possono utilizzare come nomi propri nella comunicazione familiare (mamma, papà, nonna, ecc.).

Vediamo ora alcuni aspetti della nascita dell'articolo definito nelle lingue romanze: Renzi (1997) mostra come il passaggio di ILLE da dimostrativo a pronomi personale e ad articolo nelle lingue romanze sia caratterizzato dalla „perdita di tratti”<sup>15</sup> e quindi il processo di grammaticalizzazione dell'articolo equivale ad una „discesa” semantica e sintattica (Renzi, 1997: 13).

Seguendo poi la proposta di Giusti (2001a) che completa l'analisi di Renzi (1997) con un'analisi strutturale, l'articolo ha perso la maggior parte delle sue caratteristiche semantiche e la sua presenza diviene regolata da principi sintattici più che lessicali o semantici: l'articolo è dal punto di vista strutturale una testa funzionale marcatore di caso (Giusti 2001a: 167). Per supportare l'ipotesi che l'articolo sia una testa funzionale bisogna ricordare l'osservazione che solo l'articolo – rispetto a dimostrativo e pronomi – manca in un numero considerevole di lingue. Seguendo l'assunto generale che le differenze morfologiche sono una delle ragioni della variazione linguistica, la presenza vs assenza dell'articolo in una lingua è da ridursi alla sua natura funzionale / morfologica. In it.ant. e venez.ant., per esempio, (cf [1.2]–[1.4]), la presenza / assenza dell'articolo con il possessivo si presenta ancora come una situazione dai confini non nettamente definiti e non solo per i nomi di parentela: ad esempio, nei Sintagmi Preposizionali, il caso è reso visibile sul nome per la presenza della preposizione e l'inserimento dell'articolo diventa non necessario.

E' interessante notare che alcune varietà hanno l'articolo anche con i nomi propri: con il nome proprio di persona al femminile in italiano settentrionale e in toscano; anche con il nome proprio maschile in varietà lombarde e del Trentino (cf anche Renzi 2001b): seguendo Giusti (2001b) considero l'articolo col nome proprio un fenomeno morfologico molto superficiale.

A questo punto la mia proposta è che con i nomi di parentela il possessivo, che, lo ricordo, è la realizzazione superficiale dell'argomento

<sup>15</sup> In particolare, l'articolo perde i tratti „deittico, III persona, pronomi” (Renzi 1997: 8).



relazionale [kin], rende visibile il Caso sul nome e la presenza / assenza dell'articolo diventa un fenomeno morfologico superficiale, così come accade per il nome proprio. Inoltre, quando il nome di parentela acquisisce marche morfologiche (plurale, diminutivo) che lo allontanano dal prototipo, tende ad avvicinarsi alla classe del nome comune e quindi ritorna regolarmente la presenza dell'articolo definito.<sup>16</sup>

Infine, il punto di partenza per l'analisi del sintagma „possessivo nudo+nome di parentela” potrebbero essere le sequenze [Npr-poss-Npar] viste in (55–57) e in (73), qui ripetute come (83–86):

83. „Bicie **loro** serokia”, „Ubalduino **su'** figliuolo”, „Donna Biancifiore **loro** madre” (*Doc. Fior.*)
84. „Filippo **suo** padre” (*Bono Giamboni*)
85. „Donatto **suo** fratello” (*Doc. Fior.*)
86. „Maria **sua** seror”, „Nicolota **sua** neça”, „Çanin **so** chugnà”, „Çani **me'** frar” (*Lio Maxor*)

Questi sono dei casi molto chiari, per i quali non ho trovato controesempi e sono presenti sia in it.ant. che in venez.ant.;<sup>17</sup> è interessante soprattutto che questo ordine di parole sia presente in it. ant., che mostra con il possessivo una sintassi ancora non chiara, mentre in venez.ant. la situazione con i nomi di parentela ha già i contorni molto netti: il nome di parentela è sempre accompagnato dal possessivo 'nudo'. Vorrei infine evidenziare come proprio da quest'unico caso in cui il nome di parentela è accompagnato dal possessivo 'nudo' sia possibile formulare delle ipotesi sulla struttura del Sintagma Nominale nelle varietà moderne.

## 5. CONCLUSIONI

Abbiamo visto che i nomi di parentela, essendo una classe intermedia tra nomi propri e nomi comuni, possono condividere comportamenti sintat-

<sup>16</sup> Questo tuttavia non accade in tutte le varietà, come abbiamo visto per il carmignanese (cf. sezione [2]), nel quale anche nomi di parentela al plurale o alla forma diminutivale compaiono col possessivo 'nudo'. Per una proposta su questo si veda Penello (2001).

<sup>17</sup> Scorrendo i dati presentati nella relazione di Mair Parry a questo convegno „Riflessioni sulla presenza dell'oggetto preposizionale in ligure”, nella quale ha presentato dati da testi genovesi del '300, ho trovato l'ordine „Christe **so** figio” con possessivo senza articolo rispetto a „lo **so** fijo Messer Jhesu Criste”: anche il ligure antico sembra confermare a un primo sguardo la generalizzazione vista in [2] per it.ant. e venez.ant. Naturalmente una ricerca più accurata è d'obbligo.

tici dell'una e dell'altra classe. Ciò che differenzia i nomi di parentela è la presenza del tratto [kin] e dell'argomento relazionale [kin] che deve essere obbligatoriamente riempito per determinare la referenza del nome di parentela.

L'argomento relazionale si può manifestare in superficie come possessivo: quest'ultimo realizza il caso e l'inserimento dell'articolo diviene non necessario.

A questo punto, la presenza dell'articolo definito con i nomi di parentela diventa un fenomeno morfologico superficiale (cf. toscano *la mi' mamma* vs veneto *me mama*) così come lo è in certe varietà per i nomi propri.

#### RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- Castellan Roberta, 1995, *Morfologia nominale del veneziano antico*, tesi di laurea in Filologia Romanza, Università di Padova.
- Castellani Pollidori, Ornella, 1966, „Ricerche sui costrutti col possessivo in italiano”, in *Studi Linguistici Italiani* (I, 4–48; II 81–137; 1967 – III, 37,97).
- Cordin, Patrizia, 2001 [1988], „I possessivi: pronomi e aggettivi”, in L. Renzi / G. Salvi / A. Cardinaletti (a c. di), *Grande Grammatica Italiana di Consultazione*, Il Mulino, Bologna, vol. I, cap. 13.
- Delsing, Lars-Olof / Egerland, Verner, 2001, „Kinship Nouns in Possessive Constructions in Italian and Scandinavian”, ms.
- Giannini, Stefania, 2001, „I possessivi in Toscana”, in A. Zamboni / P. del Puente / M. T. Vigolo (a c.di), *La dialettologia oggi tra tradizione e nuove metodologie. Atti del Convegno Internazionale, Pisa 10–12 febbraio 2000*, Pisa, ETS, 399–422.
- Giusti, Giuliana, 2001a, „The Birth of a Functional Category: from Latin *ILLE* to the Romance article and personal pronoun”, in G. Cinque / G. Salvi (a c. di), *Current Studies in Italian Syntax. Essays offered to Lorenzo Renzi*, Amsterdam, North Holland, 157–171.
- Giusti, Giuliana, 2001b, „La sintassi dei determinanti: un problema per la semantica?”, seminario di ricerca per il Corso di Dottorato in Linguistica di Padova e Venezia (8 novembre 2001).
- Giusti, Giuliana, 2001c, „I possessivi in Italiano Antico”, ms, Università di Venezia.
- Lazzeroni, Romano, 1992, „L'espressione dell'agente come categoria linguistica. I nomi indoeuropei in *tér/tór*”, in *Studi e Saggi Linguistici*, XXXII, 233–246.
- Lazzeroni, Romano, 1999, „Dall'antroponimo al paradigma. Storia di una declinazione latina”, in *Archivio Glottologico Italiano*, LXXXIV–II, 207–214.
- Longobardi, G., 1999, „Some reflections on Proper Names”, ms, Università di Trieste.
- Penello, Nicoletta, 2001, „Possessives and Kinship Nouns”, relazione alla „VII Giornata di Dialettologia”, Padova (8 giugno 2001)

- Penello, Nicoletta, in corso di stampa, „On the status of 1st and 2nd person plural possessives”, in *Atti del XXV III Incontro di Grammatica Generativa*, Congedo Editore, Lecce.
- Renzi, Lorenzo, 1997, „Fissione di lat. ILLE nelle lingue romanze”. In: G. Holtus / J. Kramer / W. Siewckhard (a c. di) *Italica et Romanica. Festschrift für Max Pfister zum 65. Geburtstag*. Niemeyer. Tübingen.
- Renzi, Lorenzo, 2001a [1988], „L'articolo”, in L. Renzi / G. Salvi / A. Cardinaletti (a c. di), *Grande Grammatica Italiana di Consultazione*, Il Mulino, Bologna, vol. I, cap. 7.
- Renzi, Lorenzo, 2001b, „I dialetti italiani centro-meridionali tra le lingue romanze. Uno sguardo alla sintassi”, in *Lingua e Stile*, XXXVI, 1, 81–96.
- Rohlf, Gerhard, 1966–1969, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Torino, Einaudi, vol. II – *Morfologia*, vol. III – *Sintassi e formazione delle parole*.

## FONTI

Per consultare il database di Italnet relativo all'Italiano Antico: [www.csovi.fi.cnr.it](http://www.csovi.fi.cnr.it).

- Bono Giamboni = *Il Libro de' Vizî e delle Virtudi e Il Trattato di Virtù e Vizî*, a cura di Cesare Segre, Torino, Einaudi, 1968.
- Bono Giamboni = *Delle Storie contra i Pagani di Paolo Orosio libri VII*, a cura di Francesco Tassi, Firenze, Baracchi, 1849.
- Brunetto Latini = *La Rettorica* (a cura di Francesco Maggini, Firenze, Le Monnier, 1968.).
- Brunetto Latini = *Tesoretto (II) (Poeti del Duecento*, a cura di Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1960).
- Chiaro Davanzati = Rime (ed. critica a cura di Aldo Menichetti, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1965).
- Dante = Dante Alighieri, *Vita nuova* (ed. critica a cura di Michele Barbi, Firenze, Bemporad, 1932.).
- Dante = Dante Alighieri, *Commedia* (D. A., *La Commedia secondo l'antica vulgata*, a cura di Giorgio Petrocchi, vol. II, *Inferno*, vol. III, *Purgatorio*, vol. IV, *Paradiso*, Verona, Mondadori, 1966–67).
- Doc. Fior. = *La prosa italiana delle origini: I, Testi toscani di carattere pratico*, a cura di Arrigo Castellani, Bologna, Pàtron, 1982.
- Doc. Fior. = *Nuovi testi fiorentini del Duecento*, a cura di Arrigo Castellani, Firenze, Sansoni, 1952.
- Doc. Fior. = *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, a cura di Alfredo Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926.
- Doc. Fior. = *Registro di Entrata e Uscita di Santa Maria di Cafaggio (REU) 1286–1290*, Trascrizione, commento, note e glossario a cura di Eugenio M. Casalini, Firenze, Convento della SS. Annunziata, 1998.
- Doc. Venez. = *Testi veneziani del Duecento e dei primi del Trecento*, a cura di Alfredo Stussi, Pisa, Nistri-Lischi, 1965.
- Jacopo Cavalcanti = *Sonetti (Tre)* (Guido Cavalcanti, Rime, con le rime di Iacopo Cavalcanti, a cura di Domenico De Robertis, Torino, Einaudi, 1986 [testo pp. 234–9]).

Lio Mazor = Ugo Levi, *I monumenti del dialetto di Lio Mazor*, Venezia, Visentini, 1904.

Novellino = *Novellino (II)*, a cura di Guido Favati, Genova, Bozzi, 1970.

Tesoro volg. = Anonimo, *Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato* [Libri III, IV e V] (Brunetto Latini, *I libri naturali del „Tesoro“ emendati colla scorta de' codici*, commentati e illustrati da Guido Battelli, Firenze, Successori Le Monnier, 1917, pp. 3-51, 55-72, 75-192.); Anonimo, *Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato da Bono Giamboni (II)* (*Il Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato da Bono Giamboni*, raffrontato col testo autentico francese edito da P. Chabaille, emendato con mss. ed illustrato da Luigi Gaiter, Bologna, Presso Gaetano Romagnoli, 4 voll., 1878-1883.).

# SULL'OMMISSIONE DEL PRONOME CLITICO OGGETTO IN ITALIANO ANTICO

VERNER EGERLAND

Dipartimento di Lingue Romanze, Lund  
verner.egerland@rom.lu.se

In conjoined structures in Modern Italian, clitic pronouns are to be repeated, even if exceptions from this rule are to some extent acceptable, as in *lo leggo e rileggo*. The Old Italian grammar appears to have been considerably more liberal on this point. In a 13<sup>th</sup> century text such as *Il Libro de' Vizî e delle Virtundi*, the omission of clitic pronouns in the second conjunct of a conjoined structure is highly frequent. This pronominal system, however, is not generally valid for the entire Old Italian period. Arguably, some 13<sup>th</sup> and 14<sup>th</sup> century authors cancel clitics in context where null objects cannot be recovered in Modern Italian. This indicates that some alternative recovery strategy was indeed available at an earlier stage of Italian.

## 1. INTRODUZIONE

In italiano moderno, il pronome clitico dev'essere ripetuto nel secondo congiunto di una struttura coordinata quale (1) (Calabrese 1988, 553):

- (1) Carlo la detesta e la considera una stupida.
- (2) \*Carlo la detesta e \_ considera una stupida.

Tuttavia, è stato argomentato che, se fra i due congiunti sussiste un rapporto di affinità morfologica, è possibile omettere l'oggetto clitico nel secondo congiunto (inter alia Kayne 1975; Poletto 1993, 6; Benincà & Cinque 1993; Salvi in prep.b):

- (3) (Questo libro) lo leggo e \_ rileggo.
- (4) Lo dico e \_ ridico, ma nessuno mi dà retta.

Inoltre, ci sono parlanti che sono disposti ad accettare l'omissione del pronome nel secondo congiunto, quando fra i due termini della coordinazione c'è un rapporto di stretta affinità semantica, come negli esempi (5)–(6):

- (5) Quando la vedo, la bacio e \_ abbraccio.

- (6) Lo dico e \_ ripeto, ma nessuno mi dà retta.

La costruzione, pertanto, è sottoposta ad una restrizione sintattica che può essere espressa nei seguenti termini: *l'omissione del pronome nel secondo congiunto dà esito ad una costruzione ben formata se c'è fra i termini della coordinazione una stretta affinità morfologica e/o semantica*. Vale a dire, mentre le frasi in (3) e (4) vengono generalmente giudicate accettabili, quelle in (5) e (6) lo sono solo per una parte dei parlanti.<sup>1</sup>

È stato notato inoltre come i due congiunti devono avere gli stessi complementi. Si consideri l'inaccettabilità della frase (7):

- (7) \*Lo leggo a Gianni e rileggo a Piero. (Benincà & Cinque 1993, 2317)

Si aggiunge dunque una seconda restrizione: *l'omissione del pronome clitico dà esito ad una costruzione ben formata solo se i due termini della coordinazione non sono separatamente modificati o selezionano separatamente i complementi*.

L'uso antico, come emerge nei testi, era chiaramente diverso da quello moderno. Questo studio si prefigge lo scopo di mettere in luce alcune differenze fondamentali fra lingua antica e moderna.

Il problema metodologico è evidente: mentre per la lingua moderna tale indagine si può basare sull'evidenza introspettiva (già descritta ed analizzata nei lavori citati), della lingua antica può essere sottoposto allo studio solo l'uso attestato nei testi. Per usare una distinzione diffusa nella letteratura linguistica moderna, si tratta di un confronto fra la *competence* dei parlanti moderni e la *performance* di quelli antichi.

Un'altra questione, ugualmente importante, riguarda la definizione di „lingua antica”. Il periodo qui preso in considerazione copre un arco di tempo di un secolo o poco più, da metà Duecento a metà-fine Trecento. Lo studio si limita a testi toscani, prevalentemente fiorentini, ma ciò nonostante l'aspetto linguistico del materiale non è uniforme.

Ne *Il libro de' Vizii e delle Virtudi* di Bono Giamboni, d'ora in poi indicato come *Vizii*, emerge un sistema coerente nella sintassi pronominale, che verrà descritto e discusso nelle sezioni 2 e 3. Sotto 4 prenderemo in considerazione altri testi del Due- Trecento, la sintassi dei quali si presenta essenzialmente diversa da quella di *Vizii* da un lato, e dall'uso moderno dall'altro. Durante il periodo cui ci si riferisce con la definizione 'lingua antica', coesistevano, non inaspettatamente, più sistemi fra di loro distinti.

<sup>1</sup> Inoltre, il rapporto morfologico fra coppie quali *leggere* e *rileggere* presuppone, beninteso, che ci sia anche affinità semantica.

## 2. L'OMMISSIONE DEL PRONOME CLITICO IN STRUTTURE COORDINATE IN VIZI

Salvi (in prep. a) osserva come l'ommissione del clitico in italiano antico correla con, tra l'altro, la complementazione della frase. Approfondiamo questa osservazione riferendoci al testo di Bono Giamboni. Come risulta dalla tabella I, nel testo si contano 69 casi di coordinazione di verbi finiti con pronome clitico. Tra di essi, il clitico viene reso esplicito nel secondo congiunto 39 volte mentre si hanno 30 casi di ommissione del pronome nel secondo congiunto.

Tabella I. Coordinazione di verbi finiti con pronome clitico nel primo congiunto

	occorrenze	percentuali
Pronome esplicito nel secondo congiunto	39	56,5%
Pronome omissso nel secondo congiunto	30	43,5%
Totale	69	100%

### 2.1. Coordinazione con il pronome oggetto omissso

2.1.1. Colpisce, per cominciare, la relativa frequenza dell'ommissione: nelle coordinazioni il pronome clitico viene omissso nel 43,5 % dei casi. Tale rapporto potrebbe far pensare ad una variazione piuttosto libera. Considerando meglio i contesti sintattici in cui il pronome viene omissso o realizzato, si ha tuttavia un'altra impressione. I 30 casi in cui viene omissso, sono tutti del tipo illustrato in (8)–(21):

- (8) che mi mostri e \_ apri la cagione della tua malattia (*Vizi* IV, 2, 8)
- (9) anzi si fugge e \_ dilunga da me (*Vizi* IV, 13, 10)
- (10) E io vi dico e \_ prometto che (*Vizi* VI, 13, 17)
- (11) e i pericoli non soffera in pace, ma se ne cruccia e \_ lamenta contra Dio (*Vizi* VII, 10, 19)
- (12) e gastigando sí 'l flagella e \_ tormenta (*Vizi* VII, 11, 19)
- (13) che contra Dio non se ne crucci e \_ doglia fortemente (*Vizi* IX, 3, 22)
- (14) che t'ameranno e \_ serviranno solamente a la tua utilità (*Vizi* XI, 12, 26)
- (15) e ti guarderanno e \_ salveranno da' detti nimici (*Vizi* XI, 12, 26)
- (16) tutte le cose vedute e imaginate si conoscono e \_ sentenziano e \_ giudicano (*Vizi* XI, 21, 27)
- (17) Però ti ricordo e \_ dico che (*Vizi* XII, 8, 29)
- (18) e quando furo in luogo che pottero vedere, la guardaro e \_ consideraro assai (*Vizi* XLI, 8, 73)

- (19) si s'armaro e \_ apparecchiaro grandemente (*Vizî* LVII, 1, 93)  
 (20) tutta quanta si lacerò e \_ infranse (*Vizî* LIX, 2, 97)  
 (21) Maestra e donna nostra, l'onnipotente Dio ti guardi e \_ salvi  
 d'ogni tempo (*Vizî* LXIII, 5, 102)

Come si osserva in questi esempi, i due congiunti non selezionano complementi distinti e non vengono distintamente modificati: in (8)–(21), ogni avverbio, negazione, subordinata o complemento preposizionale si riferisce contemporaneamente ai due verbi della coordinazione. Purché i congiunti non differiscano in tal senso, è possibile anche la coordinazione a tre termini come ad esempio in (16). Si noti inoltre come in tutti i casi dove il pronome del secondo congiunto viene omissso, quello del primo è proclitico al verbo, mai enclitico.

2.1.2. In questa categoria sono da includere anche gli esempi (22)–(25):

- (22) Per la fede si conosce Dio e \_ crede (*Vizî* XLIX, 9, 84)  
 (23) per la quale si conosce Dio e \_ crede (*Vizî* LV, 5, 91)  
 (24) per la quale s'ama Dio e \_ ubidisce e \_ adora (*Vizî* LV, 6, 91)  
 (25) Per la fede si conosce e \_ crede Idio (*Vizî* LXXI, 7, 111)

(22)–(25) sono tutti casi di omissione del *si* in strutture coordinate. Conformemente all'uso dell'epoca, l'oggetto diretto, *Dio*, può essere realizzato nel primo congiunto e taciuto in quelli successivi (o opzionalmente può essere realizzato nel secondo congiunto come in (25)).<sup>2</sup>

<sup>2</sup> Va ricordato al proposito che il verbo *credere* nella prosa di Bono Giamboni viene usato transitivamente:

- I. Uno solo Dio credi. (*Vizî* XVII, 29-30, 36)  
 II. E perché la verità si crede molte volte, ma non s'ha per lo fermo (*Vizî* XXXVI, 10, 63)  
 III. e credertero tutte le genti questa Fede (*Vizî* XI, 7, 71)  
 IV. Allevata e cresciuta questa Legge Pagana nelle parti d'oltremare, e creduta per legge di Dio da molta gente (*Vizî* XI.VI, 1, 81)  
 Poi, diversamente da quanto succede in italiano moderno, in strutture coordinate l'oggetto diretto nel Due- Trecento può essere realizzato nel primo congiunto e omissso in quelli successivi. Ciò avviene nella coordinazione di verbi finiti V. e di participi VI.–VII. (V. citato anche in Benincà 1993, 255, f.n. 7):  
 V. Amai tua figliuola e amo e amerò sempre (Boccaccio, *Decameron*: II, 6, 116)  
 VI. E noi avemo rifatta la cittade e rafforzata (*Novellino*, 81, 314)  
 VII. avendo già ragunati molti compagni e ricevuti all'Ordine (*Fioretti di San Francesco*: XV)

Mentre la lingua moderna in questi casi rende esplicito l'oggetto diretto nell'ultimo congiunto (*Amai, amo e amerò tua figliuola/Abbiamo rifatto e rafforzato la città* ecc.) anticamente, la scelta era libera; così anche in Bono Giamboni, a giudicare da esempi quali VIII. e IX.:



2.1.3. Abbiamo escluso invece i casi ambigui, cioè quelli in cui il verbo del secondo congiunto può essere interpretato come intransitivo:

(26) si parte e fugge da lui (*Vizj* X, 8, 24)

(27) con ciò sia che li omori del corpo si consumino e disecchino (*Vizj* XX, 5, 40)

In realtà, non è impossibile l'interpretazione secondo cui il clitico sarebbe stato omesso nel secondo congiunto di questi due esempi. Tuttavia, gli esempi (26)–(27) vengono esclusi dall'indagine dato che con *fuggire* e *diseccare* la forma pronominale non è richiesta.

## 2.2. *Coordinazione con il pronome ripetuto*

In 39 casi su 69 il clitico dunque viene ripetuto. Si ha allora un pronome clitico nel secondo congiunto introdotto dalla congiunzione *e*. In questo contesto sintattico, la lingua antica dovrebbe richiedere l'inversione del clitico che, pertanto, deve comparire in enclisi al verbo coordinato, secondo una nota restrizione diffusa non solo in italiano ma generalmente nel romanzo antico (Mussafia 1983 [1886]). Tuttavia, come risulta dalla tabella II, su questi 39 casi il pronome compare in enclisi 30 volte mentre abbiamo 9 occorrenze del clitico in proclisi, immediatamente dopo la congiunzione.

Tabella II. *Coordinazione con pronome clitico esplicito nel secondo congiunto*

	Occorrenze	Percentuali
Proclisi	9	23%
Enclisi	30	77%
Totale	39	100%

Ciò significa che la „legge Tobler-Mussafia” viene violata quasi una volta su quattro in questo contesto. Effettivamente, la scelta fra enclisi e proclisi non è casuale, ma correla con altri fattori sintattici. Nei due paragrafi che seguono vedremo come i due casi corrispondono a strutture sintattiche ben distinte.

VIII. né 'l lascia andare in quel luogo beato, se prima non conosce Dio e crede (*Vizj* LXX, 2, 109)

IX. cioè che conosce e crede Dio (*Vizj* LXXI, 8, 112)

Si consideri anche l'esempio X., in cui le due frasi infinitivali selezionano complementi distinti:

X. e fecerne trarre il corpo morto, il quale era tutto macerato e infranto, e porre in su 'n una villissima stuoia (*Vizj* LX, 1, 98)

## 2.2.1. Coordinazione con il pronome ripetuto in enclisi

Considerando prima l'enclisi, è evidente come negli esempi (28)–(39) i due verbi congiunti siano separatamente modificati o portino complementi distinti:

- (28) ti riceveranno e faranti onore (*Vizj* XI, 28, 28)
- (29) abbandonerebberti incontanente e partirebberti di tra' buoni (*Vizj* XII, 5, 29)
- (30) ma pigliolla per la mano e rizzolla (*Vizj* XV, 8, 32)
- (31) Allora mi chiamò la Filosofia, e fecemi inginocchiare dinanzi alla Fede; e rappresentommi e disse (*Vizj* XVI, 9, 34)
- (32) che il fuoco no lo incenda e rechilo a sua natura (*Vizj* XXII, 5, 43)
- (33) ed eleggesi il bene e fuggesi il male (*Vizj* XXXIII, 9, 57)
- (34) e per invidia li tentò e feceli peccare e mangiare il pome vietato (*Vizj* XXXVIII, 8, 67)
- (35) ma ucciseli e annegolli tutti per acqua (*Vizj* LVIII, 4, 94)
- (36) li seguitaro e miserli in caccia (*Vizj* LIX, 3, 97)
- (37) ma predicherassi in prima la Croce, e ricoglierassi il decimo di tutti i Cristiani (*Vizj* LXII, 3, 101)
- (38) E allor mi pigliò per la mano e menommi dinanzi alle Virtudi (*Vizj* LXIV, 6, 103)
- (39) che vi riceviamo per fedeli e facciànvi venire in grazia de le genti (*Vizj* LXVII, 6, 106)

Come si vede, in questi esempi i verbi non condividono la stessa complementazione o modificazione.

Ci sono anche casi di coordinazione a tre termini, in cui troviamo il pronome omesso nel primo congiunto, ma reso esplicito in enclisi nel terzo. In quei casi i primi due verbi congiunti non sono distinti quanto alla complementazione o la modificazione, mentre il terzo termine della coordinazione è strutturalmente diverso dai primi due:

- (40) Invidia è un mal calore che nasce all'uomo del bene e de la felicitade altrui, che lo incende e \_ dibatte malamente e fallo dolore (*Vizj* XXXVI, 6, 49)
- (41) per la carità s'ama e \_ obedisce e portalisi reverenza (*Vizj* LXXI, 7, 111)

In (40), l'avverbio *malamente* si riferisce presumibilmente ad entrambi i verbi *incende* e *dibatte*. Il terzo verbo *fallo* (con pronome in enclisi) regge un complemento infinitivale. In (41), il *si* funge da soggetto contemporaneamente ai tre verbi *ama*, *obedisce* e *porta*. L'ultimo dei tre *si* distingue in

quanto regge un complemento indiretto pronominale *li* ed un complemento diretto, *reverenza*.

Inoltre, se nel primo congiunto si ha enclisi del pronome, il pronome dei successivi viene sempre reso esplicito, e sempre in enclisi; questo a prescindere dalla complementazione della frase:

(42) ma crucceretevi e dorretevi e lamenteretevi di me (*Vizî* VI, 14, 17)

(43) e amalo e ubidiscelo (*Vizî* LXXI, 8, 112)

Vale a dire, il primo pronome in enclisi nei due esempi, *crucceretevi* e *amalo*, tira con sé i pronomi successivi, *dorretevi* e *lamenteretevi/ubidiscelo*. Ciò richiama la distinzione discussa in Benincà & Cinque (1993) sull'italiano moderno: l'omissione del clitico è possibile solo con i verbi finiti con cui si ha proclisi del pronome, mai con i verbi infiniti che richiedono invece l'enclisi.<sup>3</sup> In *Vizî*, dove l'enclisi è normale anche con i verbi finiti, la stessa restrizione sembra essere valida. Del resto, il pronome enclitico sull'infinitivo viene sempre ripetuto in coordinazione:

(44) E 'l figliuolo è tenuto di rendere al padre altre tre cose, cioè onorarlo, ubidirlo e sovenirlo (*Vizî* LXXI, 11, 112)

(45) E 'l cittadino è tenuto naturalmente di rendere alla sua città due cose, cioè consigliarla e atarla (*Vizî* LXXI, 12, 112)

Infine, nell'unico esempio che abbiamo del *loro* dativo in una struttura coordinata, esso viene realizzato solo dopo il secondo congiunto:

(46) e disse e ispuose loro diligentemente l'ambasciata (*Vizî* LIV, 3, 90)

Partiamo dall'assunto che lo status strutturale del pronome *loro* sia essenzialmente diverso, e cioè debole piuttosto che clitico (cfr. Cardinaletti 1991; Egerland 1999, in stampa). Pertanto, la distribuzione di *loro* non è direttamente pertinente per la nostra discussione.

### 2.2.2. Coordinazione con pronome ripetuto in proclisi

Invece, i casi in cui il clitico viene ripetuto in proclisi sono del tipo illustrato in (47)–(50):

(47) a colui che si confessa e si pente (*Vizî* XVII, 6, 35)

<sup>3</sup> Tuttavia, la conclusione non è generalmente valida per le lingue romanze antiche. Si veda Salvi (in prep. b., V.3.1.2.) per un esempio di omissione del clitico in struttura coordinata dove il clitico del primo congiunto compare in enclisi.

- (48) se non si confessa e si pente (*Vizi* XVIII, 5, 37)  
 (49) quando per grande amore l'abbraccia e lo stringi (*Vizi* XXII, 4, 43)  
 (50) perché solo Dio le vede e le conosce (*Vizi* LXVIII, 4, 107)

Vale a dire, quando il pronome viene ripetuto in proclisi, violando la legge di Tobler-Mussafia, i due verbi non sono distinti da complementi o modificazioni. In (48) la negazione ha portata su entrambi i verbi ed in (49) *per grande amore* si riferisce contemporaneamente a *abbraccia* e *stringi*.

Pertanto, i contesti in cui si ha l'omissione del pronome (v. §2.1.1. sopra) e quelli in cui viene invece realizzato in proclisi, sono sostanzialmente gli stessi. In effetti, a giudicare da esempi come (51)–(52), sembra opzionale l'omissione del pronome o la sua realizzazione in proclisi:

- (51) ma ciascun per li suoi meriti propri l'acquista e \_ vince per forza (*Vizi* X, 3, 23)  
 (52) e a posta dell'uomo si conquista e si vince (*Vizi* X, 11, 24)

Qui, i verbi congiunti hanno lo stesso tipo di affinità semantica: *acquista/conquista* e *vince*. I complementi preposizionali del primo esempio pare si riferiscano ad entrambi i congiunti. Ancora più chiaro è il parallelismo tra (53) e (54):

- (53) si imaginano e si veggono tutte le cose (*Vizi* XI, 21, 27)  
 (54) perché di neuna cosa si potrebbe verace intendimento pigliare se così perfettamente non si imaginasse e \_ vedesse (*Vizi* XXXIII, 13, 58)

Gli stessi due verbi vengono coordinati con lo stesso clitico, *si*, ripetuto nel primo caso e omesso nel secondo. Le frasi (55) e (56), infine, fanno una coppia minima:

- (55) come nella detta gente vi vincemmo e vi cacciammo (*Vizi* LVIII, 3, 94)  
 (56) come in quella gente vi vincemmo e \_ cacciammo (*Vizi* LVIII, 5, 94)

Se ne deduce che l'omissione del pronome e la sua realizzazione in proclisi in tali contesti fosse essenzialmente opzionale.

### 3. DISCUSSIONE SUI DATI

In questa sezione tenterò un'analisi sintattica, evitando però i tecnicismi di un modello teorico esplicito. Le proposte verranno formulate in termini piuttosto intuitivi e poco formalizzati.

### 3.1. L'omissione del clitico nell'italiano moderno

Partiamo dalla differenza fra le due frasi (1) e (3), qui ripetute come (57) e (58):

(57) Carlo la detesta e la considera una stupida.

(58) (Questo libro) lo leggo e \_ rileggo

Per cominciare, (57) esemplifica una coordinazione a livello di frase finita, come illustrato in (59):

(59) ... [FRASE *la detesta*] e [FRASE *la considera una stupida*]

Si prescinde qui dalla posizione del soggetto della frase, che in teoria può essere sia esterno che interno ai due congiunti.

Al contrario, abbiamo buoni motivi per sospettare che in (58) non si tratti di una coordinazione a livello frasale: innanzi tutto, abbiamo visto che il fenomeno illustrato in (58) è sensibile alla morfologia dei due verbi (come per l'appunto in *leggo e rileggo*); poi, per alcuni informatori è decisiva l'affinità semantica dei verbi (come in *bacio e abbraccio*); infine, la costruzione non è sintatticamente del tutto produttiva ma soggetta, a quanto pare, all'idiosincrasia di certe espressioni. Queste caratteristiche (la scarsa produttività, l'idiosincrasia, la sensibilità alla morfologia ed al significato lessicale) suggeriscono che le restrizioni su tale coordinazione riguardino non tanto la derivazione sintattica quanto le proprietà intrinseche ai verbi, e cioè che la coordinazione avvenga ad un livello vicino al lessico se non addirittura presintattico.

Si assume quindi che in (58), a differenza da (57), i due verbi formano un'espressione verbale composta per via di un processo lessicale, piuttosto che sintattica:

(60) [VERBO *leggo e rileggo*].

Il pronome oggetto si unisce a questo composto in proclisi:

(61) ... *lo* [VERBO *leggo e rileggo*].

In questo maniera, i due termini vengono congiunti in modo tale da comportarsi sintatticamente come un unico elemento verbale. Segue la loro incapacità di selezionare modificazioni in modo separato, dal momento che tutti i complementi della frase si trovano ad un punto strutturale esterno (o più alto) rispetto al livello in cui avviene la coordinazione.

### 3.2. L'omissione del clitico in *Vixi*

Considerando ora la situazione in lingua antica, viene naturale proporre che in (43), qui ripetuto come (62), la coordinazione sia avvenuta a livello frasale:

(62) ... [FRASE *amalo*] e [FRASE *ubidiscelo*]

La restrizione di Tobler-Mussafia qui impone l'inversione del clitico.

Invece negli esempi (17) e (50), qui ripresi come (63)–(64), la coordinazione appartiene ad un livello inferiore della struttura rispetto a (62):

(63) ... *ti* [VERBO *ricordo*] e [VERBO *dico*] ...

(64) ... *le* [VERBO *vede*] e *le* [VERBO *conosce*]

Vale a dire, (63)–(64) non sono coordinazioni al livello della frase finita, ma piuttosto al livello dei verbi. Tuttavia, le strutture in (63)–(64) suggeriscono che il caso in lingua antica fosse comunque diverso rispetto alla lingua moderna come illustrato in (61) sopra. Diversi fatti parlano in favore di questa ipotesi.

In primo luogo, risulta dagli esempi delle sezioni precedenti che in lingua antica non vigeva nessuna restrizione morfologica su questo genere di coordinazione.

Poi, non sembra nemmeno che, anticamente, fosse necessario un rapporto idiosincratico fra i due termini congiunti, come c'è invece in un'espressione quale *la bacio e abbraccio*. Una qualche affinità semantica generalmente sembra esserci fra i predicati congiunti ad esempio in (8)–(21), ma di natura meno stretta.<sup>4</sup>

Inoltre, la relativa frequenza del fenomeno può essere presa come segno che fosse sintatticamente produttivo, più di quanto non lo sia ai tempi moderni. Di conseguenza, in lingua antica non si ha a che fare con una coordinazione al livello del 'nucleo verbale', inteso in senso morfologico o semantico, ma ad un livello strutturale più alto, intermedio cioè fra la frase finita ed il semplice verbo.

Si noti infine, che le strutture in (63) e (64) partono dal presupposto che la realizzazione del clitico sia opzionale in questo contesto. Il caso è paragonabile cioè alla realizzazione, ugualmente facoltativa, del clitico soggetto in francese: *il danse e \_ chante / il danse et il chante*.

<sup>4</sup> Ricordiamoci inoltre che la coordinazione di per sé è una operazione sintattica che spesso presuppone un qualche legame semantico fra i congiunti; rapporto talvolta di quasi-sinonimia, talvolta di tipo consequenziale.

### 3.3. Osservazione sulla restrizione sul clitico in prima posizione

L'analisi che qui si propone ha delle conseguenze per il modo di intendere la 'legge' di Tobler-Mussafia. I dati passati in rassegna nella sezione 2.2.2. sostengono la tesi che la restrizione sia effettivamente sintattica, interamente o in parte: il divieto riguarda la porzione iniziale della struttura sintattica della frase principale. Quando si ha il caso di una coordinazione ad un livello più basso della struttura, come in (63)–(64), il clitico compare in proclisi benché preceduto immediatamente dalla congiunzione *e*. Questo perché la struttura sintattica coinvolta nella costruzione non comprende la porzione iniziale della frase principale. Resta poco chiaro come questo risultato potrebbe derivare da una spiegazione puramente fonologico-prosodica.<sup>5</sup>

Si noti inoltre come sia possibile rendere conto degli esempi dati in (42)–(43) sopra, seguendo lo stesso ragionamento. Se il clitico compare in enclisi nel primo congiunto, viene sempre realizzato anche nel secondo e sempre in enclisi. Secondo questa ipotesi, l'enclisi pronominale del primo congiunto (come in (42)–(43)) significa necessariamente che il primo congiunto è una frase finita principale. In quanto tale va congiunta ad un'altra frase finita principale, per via dell'obbligo della simmetria fra i congiunti di una coordinazione.

## 4. ALTRI CASI DI OMISSIONE DEL PRONOME IN ITALIANO ANTICO

Le conclusioni dei paragrafi precedenti valgono per la sintassi pronominale come usata da Bono Giamboni. Ciò che si è detto, pertanto, non deve considerarsi generalmente valido per „l'italiano antico”. Infatti, basta una indagine superficiale sui testi antichi per constatare che nel periodo c'erano altri sistemi soggiacenti nettamente diversi da quello di *Vizi*.

4.1. Altrove nella letteratura antica ci sono frequenti esempi di pronomi clitici non ripetuti in strutture coordinate. Come in Bono Giamboni, il fenomeno riguarda pronomi di tutti i tipi, come il riflessivo in (65) e (66), l'accusativo di terza persona maschile (67) e femminile (68), e di prima persona come in (69):

(65) nel vostro mondo giù si veste e \_ vela / perché fino al morir  
si vegghi e \_ dorma (*Dante, Paradiso; III, 99–100*)

(66) e tutto quel giorno si danzò e \_ ballò (*Ser Giovanni, Pecorone, 94*)

<sup>5</sup> In approcci recenti si è anche avanzata l'ipotesi che la restrizione risulti in qualche modo dall'interazione tra fonologia e sintassi; cfr. Boskovic (2001), Revithiadou (2002), Salvi (in prep. b).

- (67) tu desti pochi di fa tanti colpi nel giglio ch'era nel muro che tu lo vincesti e \_ disfacesti (*Sacchetti, Trecentonovelle; V, 32*)
- (68) la promise e \_ isposò per moglie (*Villani, Nuova Cronica, VI, 38, a267*)
- (69) Io ti comando per santa obbedienza che ogni volte che noi siamo insieme, tu mi riprenda e \_ corregga aspramente de' miei difetti (*Fioretti di San Francesco; III, 56-58*)

Talvolta, i casi assomigliano chiaramente al sistema moderno, come nella frase (70) (che è servita come punto di partenza per la discussione sull'italiano moderno):

- (70) l'abbracciò e \_ baciò (*Boccaccio, Decameron; II, 6*)

In qualche caso invece, le omissioni non risultano accettabili per il parlante odierno, come nell'esempio di coordinazione a quattro termini in (71):

- (71) In inferno si taglia, \_ squarta, \_ arraffia e \_ impicca, né più né meno come fate voi qui (*Sacchetti, Trecentonovelle; IV, 12*)

Del resto, il significato di (71) è generico. Il *si* e le successive omissioni in (71), corrispondono piuttosto a *ci si* in lingua moderna, fatto indipendente dal problema sotto esame.

4.2. È possibile individuare determinati contesti in cui i testi antichi differiscono in modo più netto dalla lingua moderna da un lato, e dalla prosa di Bono Giamboni dall'altro. Nella prosa antica si hanno esempi di oggetto omesso nel secondo congiunto anche quando ognuno dei congiunti seleziona un proprio complemento preposizionale o avverbiale:

- (72) E d'ogni offesa ch'io ho fatta, m'accuso e \_ rendo in colpa al mio salvatore Gesù e a voi. (*Fioretti di San Francesco VI, 64-65*)
- (73) e abbacinarongli gli occhi, e \_ tagliaro la lingua (*Villani, Nuova Cronica, II, 15, a123*)
- (74) per invidia il tradiranno e \_ penseranno d'abbattere (*Villani, Nuova Cronica, IX, 8, b025*)

In (72) il complemento preposizionale *in colpa* viene selezionato solo dal secondo predicato *rendo*; in (73), ognuno dei due predicati viene seguito dal proprio complemento diretto; in (74) il complemento infinitivale è selezionato dal predicato *penseranno*, non da *tradiranno*. Il fatto è ancora più evidente quando nel secondo congiunto il complemento preposizionale viene anteposto al verbo, come in (75):

- (75) ... tanto lo stropicciò e con acqua calda \_ lavò (*Boccaccio, Decameron; II, 4*)



In esempi come (76)–(77), i due congiunti differiscono quanto al tempo:<sup>6</sup>

- (76) e chiamaronlo e chiamano \_ san Ciappelletto. (*Boccaccio, Decameron; I, 1*)  
 (77) io nol so né \_ seppi già mai. (*Boccaccio, Decameron; II, 7*)

Si trovano anche degli esempi in cui un tempo composto viene coordinato ad un tempo semplice, con omissione del clitico:

- (78) sempre perseguitandomi con molte ingiurie e tenendo tanto a vile le grazie che Io l'ho fatte e \_ fo (*Caterina da Siena, Libro della divina dottrina; 37*)

Il fenomeno riguarda non solo i verbi lessicali (come in tutti gli esempi visti finora) ma anche gli ausiliari modali, come in (79):

- (79) però che quando il nostro Signore Jesù Cristo fu in questa vita, e di carne e d'ossa, fu venduto trenta danari, e ora ch'egli è dipinto nella pezza e morto e in croce, che si possa o \_ debba ragionevolmente stimar più, è cosa vana, e per la ragione allegata non potere justamente seguire. (*Sacchetti, Trecentonovelle; VII, 26–30*)

4.3. L'omissione del pronome pare fosse possibile non solo in contesti coordinati ma anche in quelli disgiunti, cioè quelli in cui il secondo termine viene introdotto da *o o ma*, ed il contenuto del secondo viene negato (l'esempio (80) da Salvi in prep. a):

- (80) le quali *si temerebbe e non saprebbe* dire a lingua in presenza (*Latini, Rettorica, 150.1*)  
 (81) Quattro giorni lo cerconno cavalieri e sergenti per monti e per valli, ma trovare non \_ pottono. (*Novellino, 17b, 165*)  
 (82) convenia che 'l rassegnasse o \_ uccidesse (*Villani, Nuova Cronica, VIII, 61, a511*)

4.4. Qualche dato suggerisce che perfino nelle strutture subordinate fosse ammissibile l'omissione del clitico, come ad esempio in una frase quale (83):

- (83) ancora che vecchio fosse sentì subitamente non meno cocenti gli stimoli della carne che sentiti \_ avesse il suo giovane monaco. (*Boccaccio, Decameron; I, 4*)

<sup>6</sup> Tuttavia, secondo Benincà & Cinque (1993) è possibile anche in lingua moderna l'omissione del clitico quando i due congiunti differiscono rispetto al tempo. Si noti inoltre che nell'esempio (76) il secondo clitico viene omesso nonostante il primo compaia in enclisi, diversamente da quanto attestato in Bono Giamboni (v. ess. (42)–(43)).

In italiano moderno sarebbe stata necessaria la ripetizione dell'oggetto in una frase equivalente: *sentì gli stimoli non meno ardenti che non li avesse sentiti il giovane*. Un'osservazione simile vale per la costruzione gerundiva in (84):

- (84) Amore, veramente pigliando \_ e sottilmente considerando \_ , non è altro che unimento spirituale dell'anima e della cosa amata (*Dante, Convivio; III, 2, 155*)

I due gerundi hanno valore condizionale ed i soggetti impliciti sono di tipo generico. In lingua moderna, l'oggetto diretto verrebbe preferibilmente reso esplicito in strutture di questo genere: *L'amore, prendendolo sul serio e considerandolo approfonditamente, altro non è che ecc.*

4.5. Sono invece strutturalmente ambigue le frasi date in (85) e (86):

- (85) ebbero pietre preziose, le quali, portando \_ in mano a carne ignuda, fanno l'uomo invisibile... (*Guido da Pisa, I fatti d'Enea; IX*)  
 (86) La donna gli fece apprestare panni [...] li quali, come vestiti \_ s'ebbe, a suo dosso fatti parevano. (*Boccaccio, Decameron; II, 2*)

Ammettendo che l'interpunzione di (85) e (86) sia giusta, le espressioni relative *le quali* e *li quali* fungono da soggetto alle frasi principali che seguono: *le quali ... fanno l'uomo invisibile / li quali ... a suo dosso fatti parevano*. In tal caso, la sintassi moderna richiederebbe un pronome clitico nella gerundiva in (85) (*pietre che, portandole in mano, fanno diventare invisibili*), e nella subordinata finita in (86) (*gli ha dato in prestito dei vestiti che, quando li aveva messi / quando se li era messi, sembravano fatti per lui.*)

Giampaolo Salvi (comunicazione personale) mi fa tuttavia notare come (85) e (86) diventano più consoni alla sintassi moderna se le virgole vengono emendate. Infatti, il pronome relativo in (85) potrebbe far parte della gerundiva. La costruzione equivarrebbe in lingua moderna a *portando le quali in mano ecc.* Così anche in (86) è pensabile che *li quali* appartenga alla subordinata introdotta da *come*. La frase che risulta da questa analisi corrisponderebbe, in italiano moderno, più o meno a *quando aveva indossato i quali ecc.*

4.6. Tutto ciò porta a pensare ad un meccanismo sintattico essenzialmente diverso da quello descritto nei paragrafi 2–3. Per rendere conto dei casi illustrati sotto (65)–(86), non basta assumere proprietà di coordinazione diverse da quelle dell'italiano moderno. Piuttosto, si ha l'impressione di un sistema che conosce l'omissione di un argomento definito tematico ricavabile dal discorso, specie di *topic nullo* per usare un termine diffuso nella letteratura generativa sull'argomento. Ciò che osserviamo in

italiano antico sembra essere in fondo una proprietà generale del latino o del romanzo arcaico. Fra le lingue neolatine, fenomeni simili sono noti soprattutto dall'area iberoromanza (inter alia, Raposo 1986; Campos 1986; Cardinaletti 1994; Soriano 1999).<sup>7</sup> Soriano (1999) dà l'esempio di una varietà spagnola parlata in Ecuador, nella quale è possibile l'omissione di un oggetto tematico nella subordinata finale (87), nella coordinata (88) e nella principale (89), con riferimento al discorso precedente (gli esempi provengono da Soriano 1999, 1253: v. il suo (149)):

(87) Me dejaban la proforma para que yo \_ vea.

(88) A mi mamá se le quedó un poco mal cerrado el armario y logré \_ abrir.

(89) Vi \_ en la televisión.

Inoltre, è interessante notare come nella stessa varietà non è obbligatoria la ripresa pronominale di oggetti dislocati (gli esempi (90)–(91) provengono da Soriano 1999, 1252: v. il suo (148)):

(90) Todos los cursos que hice, \_ hice en una fábrica en Massachusetts.

(91) La leche \_ vendían a \$ 1.20.

Ricordiamoci che la ripresa pronominale era tutt'altro che obbligatoria in italiano antico (infatti era circoscritta a determinati contesti sintattici; inter alia, Benincà 1994, 213–245). Resta da stabilire fino a che punto la sintassi dell'italiano antico su questo punto sia simile a quella riscontrata altrove nell'area romanza, in epoca moderna o anticamente.

##### 5. OSSERVAZIONI FINALI

Concludendo, il fenomeno dell'omissione dell'oggetto in italiano antico probabilmente è da intendersi come un fatto eterogeneo sotto due aspetti.

In primo luogo perché i casi di omissione sembrano appartenere ad ambiti sintattici diversi; le coordinazioni sotto esame nelle sezioni 2 e 3 e le subordinazioni della sezione 4 sono esempi di contesti che possono favorire l'omissione di un oggetto, ma presumibilmente in modi diversi, o come risultato di meccanismi sintattici distinti.

Poi, nel periodo che si è soliti definire „italiano antico” erano in vigore diversi sistemi, forse anche tipologicamente più distanti di quanto

<sup>7</sup> Anche fra le lingue germaniche a verbo secondo, l'omissione di un oggetto tematico è possibile in modo limitato (inter alia, Åfarli & Creider 1987; Sigurðsson 1989, 1992; Cardinaletti 1994).

non si sarebbe portati a pensare. Le costruzioni attestate richiamano ora la sintassi germanica moderna, ora invece le varietà iberoromanze, e talvolta sono ammissibili in italiano moderno. I testi sono indicatori di un lingua eterogenea, ancora non sottoposta ai tentativi di standardizzazione dell'uso scritto.

Quanto alla situazione in italiano moderno, i giudizi degli informatori forse vanno messi in relazione alle osservazioni sulla lingua antica.

In effetti, sembra che gli informatori settentrionali tendono ad essere più ristrettivi quanto alla possibilità di omettere un clitico in una struttura coordinata; accettano cioè *lo leggo e rileggo* ma più difficilmente *la bacio e abbraccio*. Gli informatori toscani si sono dimostrati più propensi ad accettare l'omissione del clitico in vari contesti, anche laddove l'affinità morfologica fra i verbi congiunti non c'è. Il numero di informatori intervistati è troppo esiguo per consentire conclusioni in questo senso; resta quindi da accertare se ci siano differenze sostanziali fra parlanti toscani e settentrionali, e più precisamente se i giudizi dei primi in qualche modo corrispondano meglio all'uso antico.

Infine, va ricordato che il parlante moderno viene in qualche misura esposto al linguaggio dei testi letterari, nei quali l'omissione del clitico, in diversi contesti, è un fenomeno frequente ed eterogeneo, come si è visto. Va provata l'ipotesi che il parlante moderno (nei suoi giudizi così come nell'uso) si possa lasciare influenzare dalla lingua antica, nel senso che più l'informatore riesce a fare riferimento al registro letterario, più tende ad accettare l'omissione del clitico, anche in modo non conforme alla grammatica moderna.

## BIBLIOGRAFIA

- Åfarli, T. & C. Creider, 1987, Nonsubject Pro-Drop in Norwegian. *Linguistic Inquiry* 18, 339–345.
- Benincà, P., 1994, La variazione sintattica. Studi di dialettologia romanza. Il Mulino, Bologna.
- Benincà, P. & G. Cinque, 1993, Su alcune differenze fra enclisi e proclisi. In Omaggio a Gianfranco Folena, 2313–2326. Editoriale Programma, Padova.
- Boskovic, Z., 2001, On the Nature of the Syntax-Phonology Interface: Cliticization and Related Phenomena. Elsevier, Amsterdam, London & New York.

- Calabrese, A., 1988, I pronomi clitici. In Renzi, L. (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione I*, 549–592. Il Mulino, Bologna.
- Campos, H., 1986, Indefinite Object-drop. *Linguistic Inquiry* 17, 354–359.
- Cardinaletti, A., 1991, On Pronoun Dative Movement. *The Italian Dative Loro*. *Probus* 3, 127–153.
- Cardinaletti, A., 1994, *La sintassi dei pronomi. Uno studio comparativo delle lingue germaniche e romanze*. Il Mulino, Bologna.
- Eggerland, V., 1999, Sull'uso del pronome loro nell'opera di Pietro Fortini. *Neuphilologische Mitteilungen* 1C, 77–94.
- Eggerland, V., in stampa, How weak pronouns become clitics: dative loro in Old Italian. Appare in Alexiadou, A. & M. Stavrou (a cura di) *Proceedings from Language Change from a Generative Perspective*, Thessaloniki February 2002.
- Kayne, R. 1975, *French Syntax. The Transformational Cycle*. The MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- Mussafia, A. 1983 [1886] Una particolarità sintattica della lingua dei primi secoli. In A. Daniele & L. Renzi (a cura di), *Adolfo Mussafia, scritti di filologia e linguistica*, 291–301. Antenore, Padova.
- Poletto, C., 1993, *La sintassi del soggetto nei dialetti italiani settentrionali*. Padova: Unipress.
- Raposo, E., 1986, On the Null Object in European Portuguese. In Jaeggli, O. & C. Silva – Corvalán (a cura di) *Studies in Romance Linguistics*. Dordrecht, Foris.
- Revithiadou, A., 2002, *Prosodic Patterns in Greek and its Dialects*. Comunicazione data a GLOW, Amsterdam, aprile 2002.
- Salvi, G. In prep.a, *Si impersonale e passivo*. *Grammatica dell'italiano antico*. Il Mulino, Bologna.
- Salvi, G. In prep.b, *La formazione della struttura di frase romanza. Ordine delle parole e clitici dal latino alle lingue romanze antiche*. Niemeyer, Tübingen.
- Sigurðsson, H. A., 1989, *Verbal Syntax and Case in Icelandic*, in a *Comparative GB Approach*. Tesi di dottorato, università di Lund.
- Sigurðsson, H. A., 1992, *Argument Drop in Old Icelandic*. Datiloscritto, dipartimento di linguistica, università d'Islanda.
- Soriano, O. F., 1999, *El pronombre personal. Formas y distribuciones. Pronombres átonos y tónicos*. In Bosque, I., & V. Demonte (a cura di) *Gramática descriptiva de la lengua española I: Sintaxis básica de las clases de palabras*, 1209–1273. Espasa, Madrid.

## TESTI ANTICHI

- Giovanni Boccaccio, *Decameron*, a cura di Vittore Branca. Firenze, Acc. della Crusca, 1976.
- Caterina da Siena (santa), *Libro della divina dottrina*, a cura di Matilde Fiorilli, seconda ed. riveduta da S. Caramella. Bari, Laterza, 1928.
- Dante Alighieri, *La Commedia secondo l'antica vulgata*, a cura di Giorgio Petrocchi. Milano, Mondadori, 1966–67
- Dante Alighieri, *Il Convivio*, a cura di Franca Brambilla Ageno. Firenze, Le Lettere, 1995.

- I Fioretti di San Francesco, riveduti nel testo e commentati da Mario Casella. Sansoni, Firenze 1939.
- Giovanni Villani, Nuova Cronica, a cura di Giuseppe Porta. Parma, Fondazione Pietro Bembo – Ugo Guanda Editore, 1990–199.
- Bono Giamboni, Il Libro de' Vizi e delle Virtudi e Il Trattato di Virtù e Vizi, a cura di Cesare Segre. Torino, Einaudi, 1968.
- Ser Giovanni, Il Pecorone, a cura di Enzo Esposito. Ravenna, Longo Editore, 1974.
- Guido da Pisa, I fatti di Enea, a cura di Francesco Fòffano. Firenze, Sansoni, 1900; Nuova presentazione di Franca Ageno, 1968.
- Brunetto Latini, La Rettorica, a cura di Francesco Maggini. Firenze, Le Monnier, 1968.
- Il Novellino, a cura di Guido Favati. Genova, Bozzi, 1970.
- Franco Sacchetti, Il Trecentonovelle, a cura di Vincenzo Pernicone. Sansoni Firenze, 1946.

# „OGGI FA L'ANNO CHE NEL CIEL SALISTI”: L'ESPRESSIONE DELLA DISTANZA TEMPORALE NEL PASSATO IN ITALIANO ANTICO

LAURA VANELLI

Università di Padova  
laura.vanelli@unipd.it

In this paper we examine how Old Italian expressed the “temporal distance” of an event that took place in the past in relation to the utterance time (cf. Modern Italian *tre anni / mesi / settimane fa* ‘three years / months / weeks ago’). We will show that the Modern Italian phrase derives from a similar one which was used also in Old Italian, whose syntactic structure was, nevertheless, different. Whereas the deictic value of the Old Italian expression resulted from the *compositional* meaning of the single elements which formed it, in Modern Italian the syntactic “transparency” is lost and we can say that the modern form has become *lexically* deictic.

## 1. INTRODUZIONE

Con questo lavoro mi propongo di analizzare le modalità con cui in italiano antico (= it. ant.) veniva espressa la „distanza temporale” di un evento o di una situazione nel *passato* rispetto al momento in cui l'enunciato viene proferito („momento dell'enunciazione” = ME). In italiano moderno (= it. mod.) questo tipo di localizzazione temporale viene reso mediante l'uso di determinate *espressioni temporali deittiche* che contengono un termine temporale quantificato usato come unità di tempo (ad es. *anno, mese, settimana, giorno, ecc.*), accompagnato da *fa* (posposto). Ad es.: *tre anni / mesi / settimane / giorni / ore fa* (cfr. Vanelli 1995, in *Grande grammatica italiana di consultazione*, Vol. III, VI, 2.3.2.1.). Va notato che in espressioni di questo tipo i termini temporali quantificati vengono usati con valore „metrico”, cioè come „unità di misura”, in quanto servono esclusivamente a misurare un intervallo di tempo, senza che si tenga conto del punto di partenza o del punto di arrivo assoluti (cfr. Fillmore 1975 e Vegnaduzzo

2002). In it. mod. questa locuzione temporale è caratterizzata dal fatto di essere „intrinsecamente” (o „lessicalmente”) *deittica*: infatti l'uso del termine temporale + *fa* si ha solo se l'evento o la situazione cui ci si riferisce è valutata come „anteriore” rispetto al ME. Se il punto di riferimento temporale non è il ME, ma un altro momento temporale, ricostruibile dal contesto linguistico, allora non si può più usare l'espressione considerata, ma se ne deve utilizzare una diversa (termine temporale + *prima*), che ha un'interpretazione „intrinsecamente” (o „lessicalmente”) *anaforica*. Ecco un esempio:

- (1) a. Mario è arrivato mercoledì, Carlo invece *una settimana fa* (rispetto al ME)
- b. Mario è arrivato mercoledì, Carlo invece *una settimana prima* (rispetto a „mercoledì” introdotto nel contesto linguistico precedente)

Va inoltre ricordato che esistono anche espressioni temporali che intrinsecamente non sono né deittiche, né anaforiche, ma che ricevono l'una o l'altra interpretazione a seconda del contesto in cui si trovano: chiamiamo questo tipo di espressioni „contestualmente” deittiche (cfr. Vanelli 1981; 1995). Ad es.

- (2) a. Gianni è partito *da tre giorni* (rispetto al ME)
- b. Quando l'ho cercato, Gianni era partito *da tre giorni* (rispetto al tempo indicato dalla frase temporale)

## 2. LE ESPRESSIONI DI DISTANZA TEMPORALE NEL PASSATO IN ITALIANO ANTICO

La ricerca della documentazione è stata effettuata attraverso lo spoglio dei testi antichi contenuti nel corpus dell'*Opera del Vocabolario Italiano* (OVI, progetto finanziato dal Consiglio Nazionale delle Ricerche), raccolto in un database testuale accessibile e interrogabile in rete nella gestione Ital-Net. Il corpus dell'OVI contiene 1581 testi in volgare, anteriori al 1375, anno della morte di Boccaccio. La ricerca è stata effettuata naturalmente solo sui testi fiorentini.

Lo spoglio dei testi antichi fiorentini ha rivelato che il sistema di indicazione della distanza temporale espressa mediante unità temporali era sostanzialmente differente da quello dell'it. mod.; d'altra parte però, mostrerò come le locuzioni moderne non si siano formate *ex novo*, ma



siano invece il risultato di uno sviluppo particolare che ha il suo punto di partenza proprio nelle espressioni antiche.

Analizzerò ora il sistema dell'it. ant. e farò delle ipotesi sulle modalità attraverso le quali lo stesso sistema si è evoluto e modificato fino a dar origine alle locuzioni moderne.

Come ho appena accennato, in it. ant. non sono documentate espressioni temporali esattamente corrispondenti a quelle dell'it. mod. Attraverso lo spoglio dei testi siamo comunque in grado di raccogliere una serie di esempi che sono suscettibili di un'interpretazione compatibile con quella che ci interessa qui. Presenterò di seguito le attestazioni selezionate sulla base di due parametri, la somiglianza formale con le corrispondenti espressioni moderne da una parte, e la congruità di significato dall'altra. Tenendo conto di questi criteri, possiamo dire che in it. ant. la distanza temporale nel passato veniva espressa in genere attraverso strutture „frasali” contenenti, oltre al sintagma temporale, il verbo flessso „fare” o „essere” (quest'ultimo eventualmente accompagnato o sostituito dal part. pass. di „passare”). La costruzione con „fare” è la più simile formalmente a quella dell'it. mod.. Eccone alcuni ess.:

- (3) a. „Oi nobile intelletto, *oggi fa l'anno che nel ciel salisti*” (Dante *IN*, p. 141)
- b. „Tristano, *oggi fa XXVI giorni*, che lo re Marco entrò negli borghi della Gioiosa Guardia” (An *TavRit*, p. 478)
- c. „Mangiasti tu in casa tua o in casa altrui *oggi fa quindici dì?*” (FrSch *Trecen*, p. 351)
- d. „Che tempo fu *or fa tre mesi?*” (FrSch *Trecen*, p. 351)
- e. „Deh, dimmi quello che tu facesti in cotal dì, *or fa un anno?*” (FrSch *Trecen*, p. 351)
- f. „...ove fusti tu *già fa due mesi a quest'ora?*” (FrSch *Trecen*, p. 351)
- g. „...più che re che portasse corona *già fa mille e più anni?*” (Gvill *Cro*, p. f025)

Le differenze rispetto alle corrispondenti espressioni moderne (con cui per altro condividono il significato) sono evidenti, e le possiamo così sintetizzare: in it. ant. *fa* cooccorre con avverbi deittici come *oggi* e *or(a)*, come mostrano gli ess. dati sopra, e inoltre anche con l'avverbio *già* (anche se l'interpretazione non è univoca, in quanto oscilla tra quella di indicazione della distanza temporale di un evento (v. es. (3f)) e quella di tipo „sequenziale-durativo” o „decorrenziale”, corrispondente all'it. mod. *da* + SN (cfr. Bertinetto 1991: 17, in *Grande grammatica italiana di consultazione*, Vol. II): v. es. (3g)). In it. mod. *fa* è invece incompatibile con la presenza di questo tipo di avverbi temporali:

(4) Carlo è partito \*oggi / \*ora \*già tre giorni fa

Differenze importanti si possono rilevare anche dal punto di vista sintattico, e riguardano le caratteristiche dell'intera costruzione: come conseguenza anche lo statuto categoriale di *fa* è diverso rispetto all'it. mod. Infatti:

a) mentre in it. mod. l'espressione con *fa* costituisce un sintagma di tipo *avverbiale*, in it. ant. essa costituisce invece una struttura *frasale*: questo è visibile chiaramente in (3a-b), in cui l'espressione temporale è sintatticamente la frase principale che regge la successiva frase subordinata introdotta dal complementatore *che*. Dal momento che si tratta di una struttura frasale, *fa* va interpretato come un elemento „verbale”: si tratta della forma flessa (3. persona sg. del pres. ind.) del verbo „fare” (che assume qui il significato di „compiere”: cfr. ad es. l'it. mod. *fare gli anni* per „compiere gli anni”). Quanto alla struttura sintattica della costruzione, la si può analizzare come una costruzione impersonale, del tipo dell'it. mod. *fa brutto / bel tempo, fa caldo*, ecc. (in questo senso il SN temporale avrebbe la funzione di oggetto);

b) facendo parte di una struttura frasale, anche la posizione di *fa* è differente rispetto a quella che si ha nell'espressione moderna: in it. ant. la forma verbale *fa* precede il SN temporale (che si è interpretato come oggetto), mentre in it. mod. *fa* è preceduto dal SN temporale: si tratta della stessa posizione occupata da altri *avverbi* di tempo come *prima* e *dopo* (*tre mesi prima / dopo*, espressioni per altro assenti in it. ant.).

Dal confronto tra la costruzione antica e quella moderna emerge che l'interpretazione di distanza temporale deittica non è dunque dovuta alla presenza di *fa*, bensì di elementi lessicalmente deittici quali *oggi* o *ora*, oppure dalla combinazione dell'avverbio *già* con il Presente deittico *fa*. Il valore deittico complessivo dell'espressione dell'it. ant. è dato così in modo *composizionale*. (Naturalmente anche in it. mod. il significato di distanza temporale rispetto al ME può essere ottenuto composizionalmente (ad es. *Sono tre settimane che è partito*, o *Sono passate tre settimane da quando è partito*, e sim.), ma ciò che è rilevante per la nostra discussione è che comunque esiste anche una locuzione specifica, portatrice „lessicalmente” di questo significato, che è invece assente in it. ant.)

Dobbiamo fare ancora qualche osservazione supplementare sull'it. ant. In primo luogo, dal momento che in frasi come quelle che abbiamo presentato l'interpretazione deittica del punto di riferimento della distanza temporale è data non dalle caratteristiche intrinseche del tipo di espressione, ma esclusivamente dalla presenza esplicita di elementi deittici quali *oggi* e *ora*, o comunque di elementi contestuali, ci domandiamo se non si dovrebbero trovare strutture frasali dello stesso tipo, ma con punti di rife-

rimento per la distanza temporale non deittici e dunque con il verbo „fare” flesso al passato o al futuro. In effetti abbiamo trovato esempi di questo tipo, anche se più tardi rispetto ai limiti temporali della nostra ricerca (l'es. (5a) è del sec. XV, l'es. (5b) del sec. XVII):

- (5) a. „(...) *fece anni tre* si partì di qua” (Macinghi Strozzi *Lettere*, p. 34)  
 b. „*Martedì fece otto giorni* prese la medicina ch'ella le ordinò” (Rucellai *Lettere*, p. 99)

Come abbiamo già anticipato, in it. ant. si trova anche un altro tipo di costruzione con significato simile, e cioè *già / oggi* + („essere” flesso) (*passato/i*) + unità temporale, in cui il SN temporale funge da soggetto, come si vede dall'accordo del verbo (anche in questa costruzione il valore può essere di tipo „decorrenziale”):

- (6) a. „(...) *oggi sono due giorni*, che tutto il mondo fu privato di cotai padre” (DCvlc *VtErem*, p. 173)  
 b. „Io, misera me, *già sono otto anni*, t'ho più che la mia vita amato” (Bocc *Dec*, p. 216)  
 c. „Alla qual cosa fuggire per non lasciarti *già sono più mesi*, varie maniere di scuse ho trovate” (Bocc *Fiam*, p. 57)  
 d. „I'udi' *già non molti anni passati* gridar” (FrSch *Rime*, p. 280)  
 e. „Sì ch'io dico che se coloro che partiro d'esta vita *già sono mille anni* tornassero alle loro cittadi (...)” (Dante *Convivio*, 5, p. 22)  
 f. „Ma egli non ti può ora vedere, né ti vide *già sono cotanti mesi passati*” (Bocc *Fiam*, p. 82)

Come si è arrivati dalla fase dell'it. ant. a quella dell'it. mod.? Per cercare di capire attraverso quale percorso si sia passati dalla struttura antica alla struttura moderna, prendiamo ora in considerazione congiuntamente le frasi di (3) e (6) per esaminare con più attenzione la loro articolazione interna. Infatti, mentre la struttura interna di tutte le espressioni temporali è di tipo frasale, non è invece univoco il tipo di rapporto sintattico che questa costruzione instaura con il resto della frase. Possiamo individuare tre costruzioni differenti:

I. la frase che contiene l'espressione temporale è la frase reggente della subordinata introdotta dal complementatore *che*. Cfr. (3a–b) e (6a) (che ripetiamo qui sotto):

- (3) a. „Oì nobile intelletto, *oggi fa l'anno che nel ciel salisti*” (Dante *VN*, p. 141)  
 b. „Tristano, *oggi fa XXVI giorni*, che lo re Marco entrò negli borghi della Gioiosa Guardia” (An *TavRit*, p. 478)

- (6) a. „(...) *oggi sono due giorni*, che tutto il mondo fu privato di co-  
tal padre” (DCvlc *VtErem*, p. 173)

II. L'espressione temporale è inserita all'interno della frase, come una sorta di parentetica. Cfr. (6b-d):

- (6) b. „Io, misera me, *già sono otto anni*, t'ho più che la mia vita  
amato” (Bocc *Dec*, p. 216)  
c. „Alla qual cosa fuggire per non lasciarti *già sono più mesi*,  
varie maniere di scuse ho trovate” (Bocc *Fiam*, p. 57)  
d. „I'udì' *già non molti anni passati* gridar” (FrSch *Rime*, p. 280)

Avremmo cioè in questi casi qualcosa di simile a ciò che si ha, anche in it. mod., nel caso di verbi reggenti che possono essere usati anche come parentetici: ad es., rispetto a una frase come *Spero che Maria verrà*, si può avere anche *Maria, spero, verrà; Maria verrà, spero*. Così, specularmente, nei nostri ess. di it. ant., le frasi (6b-d) possono essere riformulate in modo che la frase con l'espressione temporale da parentetica diventi reggente. Ad es. (6b) si può riformulare come:

- (7) *Sono già otto anni* che io, misera, t'ho più che la mia vita amato.

Va per altro notato che strutture simili a quelle dell'it. ant. esistono anche in it. mod.: mi riferisco all'espressione *sarà / saranno* + SN temporale, con cui, oltre all'indicazione della distanza temporale, si esprime anche qualche incertezza (o meglio si fa una congettura) sull'esatta misura del tempo intercorso:

- (8) a. Carla ha scritto l'ultima lettera (che) *sarà un mese / saranno due mesi*  
b. *Sarà un mese / saranno due mesi* che Carla ha scritto l'ultima lettera

Rispetto alle costruzioni dell'it. ant. ci sono anche delle differenze: in particolare è possibile inserire (almeno in un registro poco accurato) un *che* come introduttore dell'espressione temporale: *Carla ha scritto l'ultima lettera che sarà un mese / che saranno due mesi*, struttura che non abbiamo invece incontrato in it. ant.

III. L'interpretazione di queste strutture come parentetiche non è però appropriata per casi come quelli di (3c-g) e (6e-f), in cui l'interpretazione delle espressioni temporali è piuttosto quella di un „elemento avverbiale” e non di un'espressione parentetica. E infatti si vede che non possiamo riformulare le frasi riassegnando all'espressione temporale la funzione di frase reggente, come avevamo fatto con i casi di parentetiche. Si vedano per es. i casi di (3c-d) che sono delle frasi interrogative, per cui la trasformazione non è in alcun modo possibile.

- (3) c. „Mangiasti tu in casa tua o in casa altrui *oggi fa quindici di?*“  
(FrSch *Trecen*, p. 351)
- d. „Che tempo fu *or fa tre mesi?*“ (FrSch *Trecen*, p. 351)

Sulla base di queste osservazioni si può allora avanzare un'ipotesi: e cioè che i *tre* tipi di struttura che abbiamo individuato a partire dagli ess. di (3) e (6), „frase reggente“, „frase parentetica“ e „avverbiale“, siano in realtà collegati tra di loro. La parentetica è connessa a una reggente, come *Maria spero verrà* è collegata a *Spero che Maria verrà*. A sua volta, possiamo supporre che, proprio a partire dai casi in cui l'espressione veniva a trovarsi in posizione parentetica (postverbale), sia avvenuto un altro cambiamento nell'analisi sintattica di queste costruzioni: su queste strutture si è applicato un processo di „rianalisi“, che ha successivamente portato a una generale reinterpretazione delle espressioni con „fare“ come elementi di tipo avverbiale. La rianalisi è stata favorita soprattutto dal fatto che questo tipo di espressioni veniva ad avere la stessa distribuzione di altri avverbiali temporali non frasali, come ad es. un qualsiasi complemento di tempo. Il processo è stato ulteriormente favorito dall'assenza, nella nostra costruzione, di introduttori frasali espliciti (d'altronde si tratta all'origine di frasi non subordinate, ma indipendenti, come si è detto).

Come mostra l'espressione con *fa* in it. mod., a partire dalla rianalisi di queste forme come avverbiali, la loro stessa struttura interna frasale si è in seguito per così dire „dissolta“ e si è verificato un processo per cui il valore di indicazione temporale deittica che in it. ant. era fornito „composizionalmente“, come abbiamo visto, viene invece poi espresso „lessicalmente“. Insomma ciò che si è verificato nel passaggio dall'it. ant. all'it. mod. è un processo di „lessicalizzazione“ deittica, per così dire. Non sono in grado di documentare nel dettaglio tutti i vari stadi diacronici per cui si è arrivati alla fase moderna. Non ho preso infatti in considerazione fasi successive dell'italiano: d'altronde è difficile seguire passo per passo i cambiamenti avvenuti, anche a causa della peculiarità della storia dell'italiano, che per almeno quattro secoli, dal '500 all' '800 avanzato, si è connotato piuttosto come lingua essenzialmente letteraria e di cultura che come lingua realmente e spontaneamente parlata da una comunità linguisticamente omogenea.

Però proprio le caratteristiche dell'espressione moderna, rispetto a quella due- e trecentesca che ne è sicuramente all'origine, ci permettono di ricostruire i cambiamenti avvenuti, a partire dal processo di avverbializzazione, come si è detto.

Il cambiamento che ha portato all'it. mod. è consistito sostanzialmente nell'eliminazione completa degli elementi frasali dell'espressione, in particolare del verbo *fa*: *fa* è stato rianalizzato come „elemento lessicale di tipo avverbiale“ che esprime *intrinsecamente* il significato di „distanza tem-

porale deittica” nel passato. La lessicalizzazione è stata favorita dal fatto che l’occorrenza verbale, di tipo impersonale, si presentava senza variazione morfologica, dunque con una struttura compatibile con quella degli avverbi (a differenza delle frasi che presentavano „essere” flesso (+ *passato / i*) + SN temporale soggetto). L’assunzione da parte di *fa* di un valore *deittico* ha comportato l’eliminazione degli elementi deittici espliciti (o impliciti) prima presenti, come *ora / oggi, già*, divenuti superflui. Infine l’ultima fase del processo, quella che „legittima” l’assunzione da parte di *fa* di uno statuto categoriale di avverbio, è consistita nel suo spostamento dopo il SN temporale (nella stessa posizione di altri avverbi temporali come *dopo e prima (tre mesi prima / dopo)*, in modo da portare a compimento il processo di „defrasalizzazione”.

Ci si può chiedere se anche qualche altra struttura frasale, del tipo di quelle che abbiamo visto in precedenza, abbia subito degli sviluppi simili. In effetti, in it. mod., oltre all’espressione con *fa*, la distanza temporale nel passato può essere espressa anche con un’altra locuzione, SN temporale + *orsono / or sono* (che, rispetto a SN + *fa*, appartiene a uno stile più letterario). Non è difficile riconoscere in questa espressione le caratteristiche tipiche delle antiche strutture frasali: in questo caso infatti il verbo „essere” è ancora riconoscibile, dal momento che è flesso alla 3. persona plurale, cosa che determina la restrizione per cui questa espressione è compatibile solo con SN temporali plurali. Si veda infatti: *E’ partito \*una settimana or sono*. Inoltre, in concomitanza con questo, l’elemento deittico (*or*) non viene eliminato dalla locuzione.

Per altri versi però, l’espressione presenta dei chiari tratti di lessicalizzazione: in primo luogo, *orsono* ha le stesse proprietà categoriali e sintattiche di *fa*, in quanto si trova solo in posizione postnominale (e infatti: *E’ partito \*orsono tre settimane*), e si comporta come costituente avverbiale rispetto al resto della frase (non può reggere una frase subordinate: *\*Tre settimane orsono che Carlo è partito*). Si noti anche il fatto che il termine all’origine deittico *or* non ha più le caratteristiche del corrispondente elemento lessicale indipendente *ora*, in quanto si presenta obbligatoriamente con l’apocope della vocale finale (tipico fenomeno dell’it. ant.) (*\*tre settimane ora sono*), e non può essere sostituito da un termine sinonimo come *adesso* (*\*tre settimane adesso sono*).

Dunque, ci troviamo di fronte a un’espressione che rappresenta la fissazione di un grado intermedio di lessicalizzazione (rappresentato, fra l’altro, anche dalla duplice grafia ammessa, *or sono* e *orsono*).

## 3. CONCLUSIONE

Il confronto tra le espressioni usate in it. ant. e in it. mod. per esprimere la distanza temporale nel passato rispetto al ME ci ha mostrato come le due espressioni siano collegate dal punto di vista della derivazione diacronica, nel senso che quella dell'it. mod. è il risultato finale di una serie di cambiamenti, di carattere sintattico in primo luogo, che si sono applicati nel corso del tempo a una costruzione che in it. ant. aveva delle proprietà specifiche che ho cercato di descrivere. Il risultato finale di questi cambiamenti ha prodotto delle conseguenze rilevanti dal punto di vista del sistema delle indicazioni „deittiche” in it. mod. Il particolare significato deittico temporale associato a queste espressioni in it. ant. risultava dal significato „composizionale” degli elementi presenti nelle strutture in questione, come abbiamo visto. I passaggi avvenuti mostrano l'attivazione di un processo che ha portato alla perdita completa della precedente trasparenza sintattica e alla formazione di nuove locuzioni che acquisiscono intrinsecamente valore deittico e si integrano così nel sistema delle espressioni „lessicalmente” deittiche.

## BIBLIOGRAFIA

- P. Bertinetto, *Il verbo*, in L. Renzi e G. Salvi (a c. di), *Grande Grammatica Italiana di Consultazione II*, Bologna, Il Mulino, 1991, pp. 13–161.
- D. J. Fillmore, *Santa Cruz Lectures on Deixis 1971*, *Time*, Bloomington, IULC, 1975.
- L. Renzi (a c. di), *Italan: per una Grammatica dell'Italiano Antico*, Padova, Centro Stampa Palazzo Maldura, 1998.
- L. Vanelli, *Il meccanismo deittico e la deissi del discorso*, „Studi di Grammatica Italiana”, X (1981), pp. 293–311.
- L. Vanelli, *La deissi*, in L. Renzi, G. Salvi, A. Cardinaletti (a c. di), *Grande Grammatica Italiana di Consultazione III*, Bologna, Il Mulino, 1995, pp. 261–350.
- S. Vegnaduzzo, *Una nuova ontologia per l'interpretazione degli avverbi di tempo*, in c. di st. in „Quaderni Patavini di Linguistica” (2002).

## FONTI

- An *TavRit* = Anonimo, *Tavola ritonda o l'Istoria di Tristano (La)*, sec. XIV p. m. (a c. di F. I. Polidori, Comm. t. I., Bologna, Romagnoli, 1864).
- Bocc *Dec* = Giovanni Boccaccio, *Decameron*, c. 1370 (ed. critica secondo l'autografo hamiltoniano, a c. di V. Branca, Firenze, Accademia della Crusca, 1976).

- Bocc *Fiam* = Giovanni Boccaccio, *Elegia di Madonna Fiammetta (L')*, 1343–44 (a c. di F. Agno, Parigi, Tallone, 1954).
- Dante *Convivio* = Dante Alighieri, *Convivio (II)*, 1304–07 (a c. di F. Brambilla Agno, Firenze (Società Dantesca italiana. Edizione nazionale), 1995, 3 tomi).
- Dante *VN* = Dante Alighieri, *Vita nuova*, c. 1292–93 (ed. critica a c. di M. Barbi, Firenze, Bemporad, 1932).
- DCvlc *VtErem* = Domenico Cavalca, *Vite di eremiti dalle „Vite dei Santi Padri” (Cinque)*, 1321–1330 (a c. di C. Delcorno, Venezia, Marsilio, 1992 [testo pp. 85–212]).
- FrSch *Rime* = Franco Sacchetti, *Libro delle Rime (II)*, sec. XIV s. m. (a c. di A. Chiari, Bari, Laterza, 1936.).
- FrSch *Trecen* = Franco Sacchetti, *Trecentonovelle (II)*, sec. XIV s. m. (a c. di V. Pernicone, Firenze, Sansoni, 1946).
- GVill *Cro* = Giovanni Villani, *Cronica*, sec. XIV p. m., (a c. di I. Moutier, voll. I–VII, Firenze, Magheri, 1823).
- Macinghi Strozzi *Lettere* = Alessandra Macinghi Strozzi, *Tempo di affetti e di mercanti*, Milano, Garzanti, 1987.
- Rucellai *Lettere* = Orazio Rucellai Ricasoli, *Saggio di lettere* (a c. di D. Moreni, Firenze, 1826).



## IL PROBLEMA DI <SI> E L'USO RIFLESSIVO DI ESSERE\*

GIAMPAOLO SALVI

Eötvös Loránd Tudományegyetem Olasz Tanszék  
gps@ludens.elte.hu

The graphical form <si> of Medieval Florentine texts may represent two different linguistic forms: the reflexive clitic *si* and the adverb *si*. After a review of several more or less traditional criteria used in distinguishing the two forms, a new morphophonological criterion is proposed which makes possible to decide in a greater number of contexts (although not in all). The old criteria and the new one are then used in the study of the putative reflexive use of the verb *essere*: although *essersi* seems very frequent in current editions of Medieval texts, one can show that, apart from some specific syntactic contexts, its use is very limited.

La forma grafica <si> nei manoscritti medievali di testi fiorentini e di altre varietà toscane, quando compare davanti a una forma verbale di modo finito, può rappresentare due forme linguistiche diverse. Può essere il pronome riflessivo clitico di III persona, in una delle sue varie funzioni, e in questo caso viene trascritto con *si*, come in (1):

- (1) Dentro s' insegna questa arte quando *si* dimostra che ssia da ffare sopra la materia del dire e del dittare Brunetto Latini, Rettorica, p. 4 riga 10

Può però anche essere un avverbio o un connettore, e in questo caso viene trascritto con *si* (o *sì*), come negli ess. in (2). Questo avverbio/connettore può avere vari significati o funzioni testuali, che, con qualche semplificazione, possono essere raggruppati in quattro tipi principali:

- a) può essere un avverbio di quantità o di modo, corrispondente all'it. mod. *così*, focalizzato in posizione preverbale; cf.

---

\* Ringrazio P. Larson, C. Poletto e L. Renzi, per i loro commenti a una versione preliminare di questo lavoro. La ricerca su cui si basa questo articolo, è stata finanziata dal Fondo Ungherese per la Ricerca Scientifica (OTKA, finanziamento n. T 029500).

- (2a), dove *si* è avverbio di quantità che modifica l'aggettivo *ritto* in posizione postverbale; \*
- b) può essere un connettore frasale che serve a coordinare due frasi indicando una consequenzialità debole; cf. (2b), dove *si* può essere parafrasato con *ora*;
  - c) può servire come introduttore della frase principale quando la frase complessa comincia con una subordinata avverbiale, come in (2c); questo uso non ha corrispondenti in it. mod.;
  - d) può servire a sottolineare la tematicità/topicalità dell'elemento che lo precede, generalmente il soggetto; cf. (2d), dove il soggetto *questa scienza, cioè logica* era stato introdotto come complemento nel contesto precedente e viene ripreso come tema di varie definizioni:
- (2) a. *Si* giunse ritto 'l colpo al primo tratto, / che l'anima tremando *si* riscosse Guido Cavalcanti 13 p. 506 v 12
  - b. E già è ben detto della causa dimostrativa; *si* dicerà il maestro della causa deliberativa Brunetto Latini, Rettorica, p. 59 riga 16
  - c. Poi che Tulio àe divisati li mali che sono per eloquenzia, *si* divisa in questa parte li beni Brunetto Latini, Rettorica, p. 12 riga 8
  - d. Et questa scienza, cioè logica, *si* àe tre parti, cioè dialetica, efidica, sofistica Brunetto Latini, Rettorica, p. 44 riga 2

Le due forme appartengono evidentemente a categorie sintattiche differenti con proprietà molto diverse: *si* è un clitico, cioè una parola a distribuzione limitata (è per es. necessariamente avverbale), mentre *si* ha le proprietà distribuzionali di un sintagma, come vedremo meglio sotto. Anche dal punto di vista semantico, i loro significati sono chiaramente distinti. In linea di principio quindi non dovrebbe essere difficile decidere, nei singoli casi, quale delle due forme grammaticali rappresenti la forma grafica <si>. E infatti normalmente i filologi non hanno dubbi nell'interpretazione dei singoli casi, dove utilizzano vari criteri.

Il più semplice è quello che possiamo chiamare semantico: se l'interpretazione della frase richiede la presenza di un riflessivo, <si> sarà riflessivo, se l'interpretazione esclude la presenza di un riflessivo <si> sarà avverbio. Così in (1) *si* tratterà di un riflessivo (più precisamente di un *si* impersonale/passivo) perché la frase richiede un verbo usato impersonalmente, come la subordinata precedente (dove la forma *s'* può rappresentare solo il clitico riflessivo); in (2c) invece la presenza di un riflessivo è esclusa perché il verbo *divisare* non è riflessivo e inoltre qui non è usato impersonalmente, ma ha lo stesso soggetto della subordinata precedente.

Abbiamo inoltre vari criteri sintattici, che vedremo più sotto in dettaglio. Questi criteri, che normalmente i filologi usano in maniera implicita, permettono delle decisioni assolutamente sicure.

Si noti però che non tutti i contesti permettono l'utilizzazione dei criteri sintattici e che il criterio semantico in alcuni casi è di utilizzazione difficile: il problema più grosso è che in molti casi non sappiamo con sicurezza se un verbo poteva o doveva essere usato in forma riflessiva in it. ant. (cf. Ageno 1964, cc. 1, 2, 4). Ci siamo scontrati con questo problema durante il nostro esame delle frasi copulative del fiorentino antico, dove abbiamo dovuto decidere se in it. ant. esistesse, accanto a *essere*, anche una variante riflessiva *essersi*, e quali differenze di significato e di uso ci fossero tra le due varianti.

Per risolvere questo problema abbiamo riesaminato i vari criteri sintattici utilizzati per decidere la questione, esplicitando anche quelli che nella letteratura filologica e linguistica erano rimasti impliciti (sez. 2). A questi aggiungiamo un criterio a base morfofonologica che permette di decidere in un numero notevole di casi (sez. 3). In base a questo nuovo criterio, possiamo eliminare molte delle occorrenze di *essere* riflessivo che troviamo nei testi (sez. 4) e definire in maniera più precisa l'ambito dell'uso riflessivo di *essere* (sez. 5). Le conclusioni a cui siamo arrivati hanno naturalmente delle conseguenze per la pratica filologica corrente, che integrano le osservazioni di Schiaffini (1926, 290–297) su questo argomento, anche se non permettono di risolvere automaticamente tutti i casi possibili.

Il problema qui trattato non *si* presenta in tutte quelle varietà in cui il clitico riflessivo ha la forma *se* ed è quindi chiaramente distinto dall'avverbio *sì*. Lo studio di queste varietà può quindi fornire un prezioso appoggio allo studio del problema nel fiorentino antico. Questo vale soprattutto per il francese antico, la varietà romanza medievale meglio studiata (cf. da ultimo su *si* avverbio Buridant 2000, §§408–416; si noti tuttavia che in una parte dei testi in fr. ant. *si* ripresenta, addirittura aggravata, la stessa situazione che in fiorentino per la diffusione della forma dialettale *se* (e più tardi *s'*) come variante di *sì*). Per ragioni di spazio non terremo tuttavia conto qui di questi studi. Facciamo tuttavia precedere la trattazione da una breve esposizione delle proprietà sintattiche di *sì* avverbio (sez. 1).

I testi su cui si basa la nostra ricerca sono quelli del *Padua corpus* utilizzato come corpus di partenza per la ricerca del progetto Italant (cf. Renzi 1998); alcuni dati sono stati raccolti dal corpus dell'OVI.

1. PROPRIETÀ SINTATTICHE DI *SI* AVVERBIO

Diversamente dal *si* riflessivo, che è un pronome clitico e pertanto fa parte del gruppo di clitici in posizione strettamente avverbale, il *si* avverbio è una parola a pieno titolo ed è in distribuzione complementare con costituenti sintagmatici. Così quando *si* occupa la posizione immediatamente preverbale, gli altri sintagmi che potrebbero potenzialmente occupare questa posizione, si trovano in posizione postverbale. Questo è il caso per es. con il soggetto negli ess. (3):

- (3) a. Et se lla condizione richiede che debbia parlamentare a cavallo, *si* dee *elli* avere cavallo di grande rigoglio Brunetto Latini, Rettorica, p. 78 riga 16  
 b. Ma però che inventio è la più degna parte, *si* dicerà *Tulio* chente ella dee essere in ciascuno genere di rettorica Brunetto Latini, Rettorica, p. 80 riga 18

(Il soggetto può anche precedere *si*, come in (2d), ma in questi casi la posizione occupata dal soggetto è diversa da quella occupata dal soggetto preverbale in assenza di *si* – v. più sotto per una breve discussione.)

Come gli altri sintagmi che possono occupare la posizione preverbale (4), in presenza di *si* i clitici avverbali sono preverbalì (5). Questo vale per tutti gli usi di *si*, anche per quello di connettore, e differenzia *si* dalle congiunzioni di coordinazione (6):

- (4) a. *l'amor mi* face degno a lo perdono Rinuccino, Rime 2 p. 39 v 11  
 b. *in gioia mi* conto le pen' c'ò durate Rinuccino, Rime 5 p. 48 v 7  
 (5) il Soldano, udendo costui così riscuotersi, non seppe che si dire di coglierli cagioni: *si lo* lasciò andare Novellino, 73 p. 296 riga 11  
 (6) Et così indebolia la ragione d' Orestres e mettealo in vituperoso abominio Brunetto Latini, Rettorica, p. 135 riga 13

*Si* e le congiunzioni occupano dunque due posizioni sintattiche distinte, come mostra anche il fatto che non sono in distribuzione complementare, ma possono cooccorrere:

- (7) a. e se tu non mi credi, / passa oltra e *si* 'l vedi Brunetto Latini, Tesoretto, p. 253 v 2244  
 b. e consilgando, *si* lle fece nobili e grandi donamenti, e *si* lle diede quella compagnia ch' a llei si convenia Cronica fiorentina, p. 120 riga 23

- c. 'l conte d' Angiò rispuose: „Io v' imprometto lealmente ch' io ve ne deliberrò”; e *si* fece elli, in tal maniera come io vi conterò Novellino, 60 p. 256 riga 9
- (8) a. confessa ch' elli àe commesso quel peccato e confessa che l' àe fatto pensatamente, *ma si* domanda che lli sia perdonato, la qual cosa molte rade fiate puote advenire Brunetto Latini, Rettorica, p. 112 riga 1
- b. creò di neente / una grossa matera, / che non avea manera / né figura né forma, / *ma si* fu di tal norma, / che ne po-  
tea ritrare / ciò che volea formare Brunetto Latini, Tesoretto, p. 188 v 340

Un'altra parola che permette la posizione preverbale dei clitici è la negazione (9); essa non causa però l'inversione del soggetto (10) e deve quindi occupare una posizione sintattica diversa da quella dei sintagmi preverbaliali a cui appartiene anche *si*; e infatti essa può cooccorrere anche con *si* (11),<sup>1</sup> oltre che con altri costituenti (12):

- (9) a. Giacque con lei. Il marito li trovò. *Non li* offese, ma andossene dinanzi al donno e lamentossi forte Novellino, 77 p. 304 riga 4
- b. *Non si* turba il savio di perdere figliuoli o amici Fiori di filosafi, p. 194 riga 12
- (10) a. *Eo non* son quel che porga mi' preghero / al deo d'amor Rinuccino, Rime, 8h p. 88 v 1
- b. Questi ambasciatori domandarò il pagamento e 'l *signore no* 'l fece dare, e 'l camarlingo medesimo negò la pecunia Brunetto Latini, Rettorica, p. 114 riga 19
- (11) a. E però che per questa ragione è assai manifesto, *si nollo* dividerò Dante, Vita nuova, cap. 35 p. 142 riga 14
- b. avegna che nell'animo suo fosse molto allegra, secondo che dice il Vangelo ch' è colui che perde la cosa c' ha molto cara e poscia la racquista, *si no* le parve aver fatto nulla Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 53 p. 89 riga 18
- (12) a. *li due cor' non* tiene in un volere Rinuccino, Rime, 6b p. 56 v 13
- b. *contro a fino amor non* val difesa, / né guernigione alcuna né fortezza Rinuccino, Rime, 9m p. 112 v 9

<sup>1</sup> In base alle opere di Bonvesin da la Riva, Domokos (1998) conclude che *si* e *no* sono in distribuzione complementare; ma è probabile che questo risultato dipenda dalla limitatezza del corpus utilizzato.

Dobbiamo però notare che i test distribuzionali (per cui cf. Skårup 1975) non danno sempre risultati così chiari: l'avverbio/connettore *or*, che ha una funzione simile a quella di *si* in (2b), provoca come *si* l'inversione del soggetto (13), permette la posizione preverbale dei clitici (14), cooccorre con la negazione, che precede (15), e con le congiunzioni coordinanti, che segue (16); ci aspetteremmo quindi che fosse in distribuzione complementare con *si*, di cui presenta tutte le proprietà distribuzionali – i due elementi, invece, possono cooccorrere (17):<sup>2</sup>

- (13) Già è detto che è dispositio; *or* dicerà *il conto* che è elocutio Brunetto Latini, Rettorica, p. 75 riga 15
- (14) *Or si* torna il conto dello sponitore di questo libro alla prima parte di filosofia Brunetto Latini, Rettorica, p. 46 riga 7
- (15) Figliuolo mio, tu se' molto savio: *or non* pensi tu ch' i' ho figliuoli piccolini, li quali mi conviene nodricare? Novellino, 72 p. 294 riga 5
- (16) a. E s' alcuno m' aponesse che Tulio dice contra ciò che esso medesimo avea detto in adietro, cioè che le generazioni e le qualitati sono tre, deliberativo, dimostrativo e iudiciale, *et or* dice che sono cinque, cioè onesto, mirabile, vile, dubitoso et oscuro Brunetto Latini, Rettorica, p. 161 riga 12
- b. perché neuno si loda dirittamente se non a la fine. *Ma or* ti dico che a tutte le domandagioni delle mie credenze hai risposto perfettamente Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 18 p. 38 riga 3
- (17) *or si* dicerà il conto delle sue parti, sì come Tulio promise nel suo testo qua indietro Brunetto Latini, Rettorica, p. 72 riga 3

Nonostante questa difficoltà, possiamo concludere che *si* occupa nella struttura di frase la posizione all'inizio di frase tra quella delle congiunzioni coordinanti e quella della negazione ed è, in questa posizione, in distribuzione complementare con altri sintagmi (per es. il soggetto) e con altri avverbi.

## 2. CRITERI SINTATTICI PER LA DISTINZIONE DEI DUE <SI>

Dalle proprietà fondamentali di *si* e *si* seguono direttamente i seguenti criteri basici per la distinzione delle due forme grammaticali:

- a) se la forma verbale che segue <si> è di I o II persona, può trattarsi solo di *si*, poiché il clitico riflessivo cooccorre solo con forme di III persona:

<sup>2</sup> Lo stesso vale per il fr. ant. *or* (Skårup 1975, pp. 236, 444).

- (18) a. Ma *sì feci* a l'Amor cotale chesta, / c'... Rinuccino, Rime, 8h p. 89 v 9  
 b. Se ttu farai questo [...], *sì sarai* tenuto savio intra li altri Disciplina Clericalis, 80.3
- b) in base alla legge Tobler-Mussafia che regola la posizione dei clitici, se <si> si trova in inizio assoluto di frase, può trattarsi solo di *sì* (19), perché i clitici in questo contesto devono seguire il verbo (20):
- (19) e, perciò che mia limosina ritenesti, trenta giorni m' hai fatto istare in pena. *Sì* ti dico che, in questo luogo ove io sono istato, interai tue domane Novellino, 17b p. 165 riga 2
- (20) *vassì* mutando Bono Giamboni, Trattato 19.10

Nei seguenti esempi rilevati nel corpus la grafia andrà quindi corretta scrivendo *sì* in luogo di *si*:

- (21) a. ché al giorno del torneamento li mandò l' arme et i cavagli. *Si* fue il giorno nella pressa de' cavalieri Novellino, 64 p. 273 riga 7  
 b. là ove la buona gente venia al mostier. *Si* pensò: „Mia dama vi saræ Novellino, 64 p. 274 riga 2  
 c. nacque bactaglia cittadinesca e gran mortalità di rubamenti e d' incendi nella città di Firençe. *Si* misse fuocho in cinque parti, e arse il sexto d' Oltrarno Cronica fiorentina, p. 105 riga 1

Il criterio è applicabile solo alla posizione iniziale assoluta perché in altri contesti dove possiamo trovare l'enclisi, l'uso è variabile; così per es. nel contesto dopo subordinata accanto all'enclisi troviamo anche la proclisi:

- (22) a. quando Nerone fu fatto imperadore, ricordoss*si* di Seneca Novellino, 71 p. 291 riga 14  
 b. quando fue partito 'l consiglio, *si* raunaro i demoni di inferno Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 45 p. 80 riga 4
- c) nel gruppo di clitici i singoli elementi hanno un ordine fisso, dove il *si* riflessivo segue i clitici *mi*, *ti*, *ci*, *vi*, *lo* e *gli* (cf. Castellani 1952, III.7); l'avverbio *si*, invece, come abbiamo visto nella sez. 1, precede il gruppo dei clitici; le sequenze <mi si>, <ti si>, ecc. andranno interpretate quindi come *mi si*, *ti si*, ecc., mentre le sequenze <si mi>, <si ti>, ecc. andranno interpretate come *si mi*, *si ti*, ecc., come nei seguenti ess.:
- (23) a. E nel forbire che fece, parve che degli occhi *mi si* levasse una crosta di sozzura puzzolente di cose terrene, che mi teneano tutto il capo gravato Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 3 p. 6 riga 4

- b. traendomi fuori de la veduta di queste donne, *si mi domandò* che io avesse Dante, Vita nuova, cap. 14 p. 58 riga 1
- (24) a. non *ti si* conviene muovermi questione di ciò Brunetto Latini, Rettorica, p. 90 riga 7
- b. Tutto ciò, che tu fai, *si t'è* contro Pistole di Seneca volgarizzate (1325), p. 62 riga 22
- (25) a. e in questo dee essere la volontà nostra, perché *ci si* conviene di volere aversità Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 36 p. 64 riga 13
- b. Quando la Filosofia ebbe così detto, *si ci* apparecchiammo Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 63 p. 101 riga 14
- (26) a. vedi che via *vi s'* è tenuto, se n' è capitato bene o male Bono Giamboni, Trattato, cap. 6 p. 127 riga 13
- b. e quand' io li le diedi *si v'* era Lapo Gilichi Doc. fior., 1281-97, p. 554 riga 23
- (27) a. disse: „Tra'lti”. Quelli *lo si* trasse Novellino, 95 p. 339 riga 11
- b. Poi, lo Suo intendimento / mettendo a compimento, / *si lo* produsse in fatto Brunetto Latini, Tesoretto, p. 188 v 345
- (28) a. Lo 'mperadore Federigo stando ad assedio a Melano, *si li si* fuggi un suo astore e volò dentro a Melano Novellino, 20 p. 177 riga 1
- b. E tornando elli ad Roma, il chericato e tucto il popolo *gli si* fece incontro con grande letiçia, gridando *Bedictus qui venit in nomine Domini* Cronica fiorentina, p. 100 riga 23<sup>3</sup>

Ed evidentemente la sequenza <si si> andrà resa come *si si*:

- (29) che per ciò ch'avea trovata l'arte maggior ch'el senno delli occhi, *si si* ne diede questa penitenzia che s'accecò Fiori di filosofa, p. 108 riga 1

<sup>3</sup> Nel nostro corpus troviamo anche 3 esempi dell'ordine inverso:

- (i) a. Et nell' entrare che Arrigo fece nella terra di Roma, *si li* fece incontro tucto il chericato col popolo e li nobili della cictade Cronica fiorentina, p. 92 riga 18
- b. E 'l Papa *si li* fece incontro insino in sulli gradi di fuori delle reggi di San Pietro con li cardinali Cronica fiorentina, p. 92 riga 21
- c. e' *si le* mostr' avinto fortemente Guido Cavalcanti (ed. Contini), 39 p. 546 v 6
- I primi due ess. sono stati giudicati non significativi da Castellani (1952, p. 9n) perché provenienti da una sezione del testo conservata solo da una copia tarda (dalla metà del XIV sec. a Firenze si impone l'ordine *se gli*).



Il *si* riflessivo, infine, precede il clitico *ne*, per cui l'ordine lineare non può servire da discriminare per distinguere i due <si>:

- (30) a. quivi *si* fermava la loro sentenza, e talvolta *si ne* predea un'altra migliore Brunetto Latini, Rettorica, p. 61 riga 16  
 b. i Fiorentini guardarono la città di Pisa. E presa Maiolicha per força, *si ne* recharono molte dignitadi e gioie, come decto è di sopra Cronica fiorentina, p. 95 riga 32

In alcuni casi possono essere di aiuto alcuni fenomeni morfologici o fonetici, come il cambio di vocale nel riflessivo davanti a *ne* (31), che però non è obbligatorio (32), o il raddoppiamento sintattico dopo *si* (33), che però non è sempre segnato (30b):

- (31) maniera è appellata ragionevole, perciò che di quello ch' è discritto *si* truova e *se ne* ritrae altro che no è scritto Brunetto Latini, Rettorica, p. 127 riga 23  
 (32) per ciò ch'avea trovata l'arte maggior ch'el senno delli occhi, *si si ne* diede questa penitenzia che s'accecò Fiori di filosafi, p. 108 riga 1  
 (33) di questa, perciò che esso non ne trattò così del tutto apertamente, *si nne* tratterà lo sponitore nel processo del libro, in suo luogo e tempo come *si* converrà Brunetto Latini, Rettorica, p. 4 riga 2

d) come notato già nella sez. 1, l'avverbio *si* precede la negazione, che a sua volta precede il gruppo di clitici; pertanto <si non> sarà *si non* (cf. (11)), mentre <non si> sarà *non si*:

- (34) perciò che 'l padre e 'l figliuolo *non si* conosceano, anzi uccidea l' uno l' altro Brunetto Latini, Rettorica, p. 23 riga 21

e) nella sez. 1 abbiamo visto che il *si* avverbio occupa la posizione preverbale in distribuzione complementare con altri sintagmi. Questi sintagmi possono avere la funzione pragmatica di tema, come in (35), o quella di fuoco, come in (36) (cf. Vanelli 1999):

- (35) *Lo re* mandò in Ispagna ad invenire come fu nodrito Novellino, 2 p. 126 riga 14  
 (36) *Uno re* fu nelle parti di Egitto, lo quale avea un suo figliuolo primogenito... Novellino, 4 p. 134 riga 1

Abbiamo però anche visto che esiste un'altra posizione sintattica, che precede quella preverbale e che può essere occupata da uno o più sintagmi con la funzione di tema (o più vagamente di cornice: questi sintagmi servono a creare il contesto all'interno del quale è valida l'asserzione/domanda/ecc. costituita dalla frase vera e propria); chiameremo questa posizione *posizione periferica* per distinguerla dalla posizione *prever-*

*bale*; cf. gli ess. in (37), dove gli elementi in posizione periferica sono in grassetto, quello in posizione preverbale è in corsivo:

- (37) a. **In quel tempo**, *il re di Francia* avea difeso sotto pena del cuore e dell' avere che neuno atorneasse Novellino, 60 p. 254 riga 4
- b. **Allora lo re** *di ciò* si maravigliò molto Novellino, 13 p. 159 riga 6
- c. **lo re Marco, ch'** era sopra loro, **quando udì questo**, *molto* si rallegrò di grande allegrezza Novellino, 65a p. 278 riga 10
- d. **Nel tempo di costui, Arrigo quarto re de' Tedeschi** *con grande hoste* venne in Toscana, per essere coronato dello Imperio d' oriente Cronica fiorentina, p. 92 riga 9

Che la posizione periferica e la posizione preverbale siano effettivamente due posizioni distinte si può dimostrare in base al diverso comportamento sintattico dell'oggetto diretto quando questo occupa una delle due posizioni (cf. Benincà 1994, c. X; Salvi 1991): quando un oggetto diretto occupa la posizione preverbale, non abbiamo clitico di ripresa (38), mentre, se l'oggetto diretto è in posizione periferica, è sempre ripreso da un clitico (39):

- (38) a. *Ciò* tenne il re a grande maraviglia Novellino, 2 p. 126 riga 16
- b. *li due cor'* non tiene in un volere Rinuccino, Rime, 6b p. 56 v 13
- (39) a. **La sella vecchia ch'** era costà Ugolino *la ca(m)biò* a una nuova e quella si ne rechoe Lett. fior., 1291, p. 597 riga 16
- b. e **quelle che non pò**, Amor *le* taglia Jacopo Cavalcanti, 1 p. 235 v 14
- c. E **chi di te si fida**, / sempre *lo* guarda e guida Brunetto Latini, Tesoretto, p. 243 v 1936
- d. **Questa canzone**, acciò che sia meglio intesa, *la* dividerò più artificiosamente che l' altre cose di sopra Dante, Vita nuova, cap. 19 parr. 15–22 p. 79 riga 3
- e. **lo ben**, se 'l saprai, / con altrui *lo* dirai, / dove fie conosciuto / e ben caro tenuto Brunetto Latini, Tesoretto, p. 237 v 1770
- f. onde la Podesta, per cessare quella briga, si lli mandoe a' confini: messer Pepo mandò in certa parte e **meser Cante**, perché era grande suo amico, si 'l mandò a Mantova Novellino, 88 p. 330 riga 6

In base a quanto detto, vediamo che il *si* avverbiale può cooccorrere con elementi tematici in posizione periferica (cf. (2d)), ma non con elementi

tematici o focalizzati in posizione preverbale, con i quali è invece in distribuzione complementare; da questo possiamo dedurre che ogni volta che <si> è preceduto da un elemento focalizzato deve trattarsi del *si* riflessivo (40), mentre se è preceduto da un elemento tematico, può trattarsi sia di *sì* avverbio (con l'elemento tematico in posizione periferica - (41a)), sia di *si* riflessivo (con l'elemento tematico in posizione preverbale - (41b)):

- (40) un altro per impiezza / a la *zara s'avezza* Brunetto Latini, Tesoretto, p. 271 v 2775
- (41) a. **Nella quarta parte** *sì* mette le pruove sopra questi tre articoli che sono detti Brunetto Latini, Rettorica, p. 9 riga 7  
 b. E *in questo punto si* parte elli da questa materia e ritorna al proprio intendimento del testo Brunetto Latini, Rettorica, p. 8 riga 9

### 3. UN CRITERIO MORFOFONOLOGICO

Siccome le forme dei clitici possono elidere la vocale davanti a forme verbali che cominciano per vocale, la variante grafica <s> rappresenterà senz'altro il pronome riflessivo; la variante <si>, davanti a vocale, nelle edizioni dei testi viene trascritta sia come *si*, sia come *sì*:

- (42) a. il corpo dell'uomo *si* è regno Novellino, 12 p. 156 riga 7  
 b. Nostro intendimento *sì* è di volere che ssi faccia CC sacca di lana coglietta tra inn I[n]ghilterra e inn Isscozia Lett. fior., 1291 p. 595 riga 12

Questo criterio morfofonologico può però probabilmente essere reso ancora più rigoroso: studiando le forme di *essere* nel nostro corpus ci siamo accorti che in tutti i casi in cui *essere* funge da ausiliare nella perifrasi con il participio la forma del riflessivo *si* ha sempre la forma elisa *s'* (19 ess.):

- (43) la gentil piacevol donna mia / dall'anima destrutta *s'è* partita Guido Cavalcanti (ed. Contini), 34 p. 539 v 5

Un controllo sulle forme dei clitici *mi*, *ti*, *vi* ci ha permesso di stabilire che davanti alle forme di *essere* che cominciano per vocale questi hanno sempre la forma elisa: *m'* (10 ess.), *t'* (14 ess.), *v'* (42 ess.) (non abbiamo preso in considerazione le forme *ci* e *gli*, dove la <i> può servire a segnare il valore palatale della consonante precedente).

L'unica eccezione a questa regolarità è costituita dal seguente esempio:

- (44) Questo filosofo *si* era un giorno bagnato in una troscia d'acqua, e stavasi in una grotta al sole asciugare Novellino, 66 p. 281 riga 2

<si> c'è solo in uno dei tre testimoni; in it. ant. nei tempi composti l'espressione del riflessivo non era obbligatoria (cf. Ageno 1964, c. 4),<sup>4</sup> per cui qui <si> potrebbe benissimo essere interpretato come *sì*.<sup>5</sup>

Abbiamo esteso l'analisi alle forme di *avere* con i seguenti risultati: 93 ess. di *m'* contro 3 ess. di *mi*, 46 ess. di *t'* (senza controesempi), 27 ess. di *v'* (senza controesempi), 19 ess. di *s'* contro 4 ess. di *si* – di questi 4 ess., però, i tre riportati in (45) possono senz'altro essere scartati, perché non ci sono difficoltà a considerare il <si> come un caso di *sì* (v. la discussione nella prossima sez.); resta solo l'es. (46), che, assieme ai tre ess. di *mi* (47), dà 4 ess. di forme non elise contro 185 di forme elise.

- (45) a. che la Compagnia *si* abbia uno messo speciale, lo quale messo debbia fare li servigiū che bisognassero ala detta Compagnia Stat. fior., 1280–98, par. 3 p. 56 riga 13  
 b. Questo sonetto *si* ha tre parti: ne la prima dico *sì* come... Dante, Vita nuova, cap. 21 p. 85 riga 18  
 c. Messere lo 'mperadore Federigo *si* avea due grandissimi savi: l'uno avea nome messere Bolghero, e l'altro messere Martino Novellino, 22 p. 181 riga 1
- (46) per la Carità *s'* ama e ubidisce e adora; per la Speranza *si* ha ferma credenza delle dette cose esser da Dio meritato Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 49 p. 84 riga 17
- (47) a. Io proverò che giustamente uccisi la mia madre, imperciò che dio Apollo il *mi* à comandato, perciò che uccise il mio padre Brunetto Latini, Rettorica, p. 191 riga 9<sup>6</sup>  
 b. nell'altro dico la loro risponsione, pigliando ciò ch' io udio da loro *sì* come lo *mi* avessero detto rispondendo Dante, Vita nuova, cap. 22 p. 89 riga 4<sup>7</sup>  
 c. i quali d. gli rendei a Orbivieto con altri d. che *mi* avea prestati per <la mo> ispesa che fece de la morte de la Bice mia figliola Doc. fior., 1281–97, p. 553 riga 30

Abbiamo infine effettuato lo stesso controllo con tutti i verbi che cominciano per vocale, con i seguenti risultati: 89 ess. di *m'* contro 6 ess. di *mi*, 51 ess. di *t'* contro 6 ess. di *ti*, 25 ess. di *v'* contro 2 ess. di *vi*, 290 ess. di *s'* contro 17 ess. di *si* (i 3 ess. di *si* riportati in (48) andranno letti sicuramente come *sì*, come nell'ed. Conte). Abbiamo quindi in tutto 455 ess. con l'elisione contro 31 ess. senza elisione.

<sup>4</sup> In part. p. 201, con il nostro es. senza *si* a esemplificare questo tipo di costruzione.

<sup>5</sup> Forse così anche *Fiore CXXXVI 1 (Ser Malabocca si fu ripentuto)*.

<sup>6</sup> Una parte dei manoscritti ha <m>.

<sup>7</sup> Una parte dei manoscritti ha <m>, per es. K (cf. la riproduzione fotografica in Barbi 1907) e A (Barbi 1907, p. CCXXXI).

- (48) a. l' uomo ch' era degno d' essere disonorato e giustiziato *si* andava in su la caretta Novellino, 27 p. 192 riga 2  
 b. Lancialot, quand' elli divenne forsenato per amore della reina Genevra, *si* andò in sulla caretta Novellino, 27 p. 192 riga 6  
 c. quando messere Tristano le volea parlare, *si* andava ad un giardino del re Marco, nel quale avea una fontana Novellino, 65a p. 276 riga 4

In base ai dati raccolti possiamo concludere che l'elisione della vocale dei clitici *mi*, *ti*, *si*, *vi* era di regola davanti a forme verbali inizianti per vocale: il numero delle eccezioni non raggiunge il 5% (35/725) e nel caso dei verbi *essere* e *avere* neanche l'1,5% (4/270).<sup>8</sup> Possiamo quindi dedurne come norma che la forma grafica <si>, davanti a forme verbali inizianti per vocale, e in modo particolare davanti alle forme di *essere* e *avere*, andrà interpretata come *sì* avverbio, a meno che l'interpretazione della frase o la sua struttura sintattica (v. punti (c-d) della sez. 2) non richiedano la forma del riflessivo.

#### 4. I CONTESTI SINTATTICI DI SÌ

Tornando al problema dell'uso riflessivo di *essere*, nel nostro corpus abbiamo 116 occorrenze della forma grafica <si> davanti a una forma del verbo *essere* non usato come ausiliare: gli editori dei testi hanno trascritto <si> 41 volte come *si* avverbio e 74 volte come *si* riflessivo<sup>9</sup> (a questi casi si devono aggiungere 2 occorrenze di *s'* e 1 occorrenza di *si* in posizione enclitica). Se prendiamo in considerazione solo le forme di *essere* che cominciano per vocale, le soluzioni sono le seguenti: 28 *sì*, 64 *si* e 2 *s'*. In base alla nostra proposta della sez. precedente, visto che in nessuno dei 64 casi di *si* ci sono indicazioni sintattiche o semantiche per mantenere l'interpretazione *si* sconsigliata dalla forma non elisa, la soluzione corretta sarebbe: 92 *sì* e 2 *s'*.

Per quanto riguarda i casi dove la forma di *essere* comincia per consonante, abbiamo 13 *sì* e 10 *si*: anche questa proporzione dovrà probabilmente essere modificata se l'incidenza dell'uso riflessivo di *essere* è molto minore di quanto non lascino pensare le edizioni correnti, come possiamo

<sup>8</sup> La mancanza di elisione è più frequente con le forme a vocale -e: nel caso di *ne* raggiunge una percentuale che è più del doppio che non per le forme studiate nel testo (16/144).

<sup>9</sup> Abbiamo classificato l'es (21a) con i casi di *si* avverbio.

vedere dai casi, visti nel capoverso precedente, in cui possiamo applicare un criterio formale sicuro. Ma per poter decidere anche in questi casi, dobbiamo cercare di stabilire con più precisione quali siano i contesti sintattici che permettono o favoriscono l'uso dell'avverbio *si* (v. più sotto) e quali siano quelli che permettono o richiedono l'uso riflessivo di *essere* (sez. 5).

Alcuni dei contesti che permettono o favoriscono l'uso dell'avverbio *si*, sono stati individuati da Schiaffini (1926, pp. 290–293): quando il verbo seguirebbe immediatamente una frase subordinata al gerundio o al participio, una subordinata temporale, una subordinata causale o un complemento di causa, una subordinata finale, anche all'infinito, o un complemento di fine accompagnato da una relativa, una subordinata condizionale, una frase relativa senza testa o con valore generalizzante. Negli altri casi il consiglio di Schiaffini è di „accentare solo là dove la voce posa di più, dove si mira a far risaltare il concetto” (pp. 295–296) – evidentemente qui il riferimento è al fatto che la parte periferica della frase, messa in risalto all'inizio dell'enunciato, doveva essere normalmente separata, come in it. mod., da una pausa, da una rottura intonativa rispetto alla frase vera e propria; il costituente preverbale, invece, doveva costituire un'unità intonativa con il verbo. Se abbiamo pausa, dunque, <si> è il primo costituente della frase vera e propria, quindi *si* avverbio; se non abbiamo pausa, il primo costituente della frase è quello che precede <si>, mentre <si> è il clitico riflessivo. Con questo però, a parte i casi elencati sopra (e quelli discussi nella sez. 2, dati da Schiaffini per scontati), la decisione è essenzialmente affidata al giudizio dell'editore.

Le cose non cambiano essenzialmente con l'introduzione del nuovo criterio morfofonologico, applicabile solo quando la forma verbale comincia per vocale. Può però essere utile passare in rassegna quei casi in cui la decisione si può fare in maniera automatica, per vedere quali sono i contesti preferiti per l'apparizione dell'avverbio *si*: una simile casistica potrà aiutare a decidere nei casi in cui la decisione è affidata al giudizio dell'editore.

Un caso in cui la presenza di *si* è certa è quello in cui troviamo le sequenze grafiche <si mi>, <si ti>, <si si>, ecc. (v. il punto (c) della sez. 2). Prendiamo per semplicità solo gli ess. in cui abbiamo la sequenza <si si> = *si si*. Essa si trova:

- a) dopo una subordinata avverbiale (49a) o relativa (49b) di modo finito o dopo una subordinata al gerundio (49c) o al participio (49d); la subordinata può trovarsi inserita, nell'ordine lineare, tra il soggetto e il verbo (50):
- (49) a. e perciò che 'l testo è molto aperto, *si sine* passerà lo sponitore brevemente Brunetto Latini, *Rettorica*, p. 51 riga 16

- b. Avvenne poi che là ovunque questa donna mi vedeà, *sì sì* faceva d' una vista pietosa e d' un colore palido quasi come d' amore Dante, Vita nuova, cap. 36 p. 143 riga 7
- c. el quale libro legendo un altro filosofa, *sì sì* gittò a terra d'un muro, vogliendo morire per desiderio d' avere migliore vita Fiori di filosofa, p. 125 riga 4
- d. e discacciato questo cotale malvagio desiderio, *sì sì* rivolsero tutti li miei pensamenti a la loro gentilissima Beatrice Dante, Vita nuova, cap. 39 p. 153 riga 5
- (50) a. ché 'l ferro, se l'aopere, *sì sì* logora, se no l'aopere, la ruggine il consuma Fiori di filosofa, p. 146 riga 5
- b. Questo Secondo, vegendo che per lo suo parlare la madre era morta, *sì sì* ne diede questa penitenzia Fiori di filosofa, p. 212 riga 1
- b) dopo un sintagma con valore avverbiale:
- (51) a. da sezo *sì sì* partiro Doc. fior., 1281-97, p. 543 riga 18
- b. per comandamento di Lottieri Silimanni e d' Andrea tintore capitani dela detta Compangnia, *sì sì* raunaro i chonsiglieri e altri assai buoni huomini dela Compangnia nel coro de' frati Stat. fior., 1280-98, par. 44 p. 64 riga 32
- c. Sentendo il Papa questa cosa, *sì ssi* diede a tanto dolore, che di duolo *sì ssi* morio Cronica fiorentina, p. 109 riga 4
- c) dopo un sintagma argomentale, che può essere anche il soggetto (52b):
- (52) a. e di cioe *sì sì* ne fece fine intra loro Doc. fior., 1281-97, p. 542 riga 13
- b. quella conpangnia *sì sì* partio quando Lapo Chavolini morio Doc. fior., 1281-97, p. 542 riga 27

Si noti che non ci sono restrizioni sul tipo di categoria sintattica che può precedere *sì*, purché questa abbia la funzione pragmatica di tema o cornice.

Anche quando la decisione è affidata all'editore, troviamo ess. di <si> trascritto come *sì* per tutti i tre tipi elencati sopra. Per i casi di *essere* cf. gli ess. (53) (tipo (a)), (54) (tipo (b)) e (55)-(56) (tipo (c)):

- (53) a. Perciò ch' ella fece così disperato maleficio et avea pensato di fare cotanta crudelitate, *sì* fue al postutto convevole che lli suoi propii figliuoli ne le dessero pena e non altri Brunetto Latini, Rettorica, p. 137 riga 15
- b. Allora lo re conobbe che 'l vanto che si dava *sì* era per la bontà del figliuolo Novellino, 18 p. 172 riga 9

- (54) E nell' assi di fuori di questo libro *si* era scritto come questo libro si dovea trovare al tempo di don Ferrante re di Castello Cronica fiorentina, p. 128 riga 2
- (55) a. e di questo *si* era questione di fatto in preterito, cioè che già era fatto in tempo passato Brunetto Latini, Rettorica, p. 94 riga 16
- b. Nostro intendimento *si* è di volere che ssi faccia CC sacca di lana coglietta tra inn I[n]ghilterra e inn Isscozia Lett. fior., 1291 p. 595 riga 12
- (56) a. la quale tera *si* è nel popolo di San Piero Chatolini, che vi si chiama Roncho Doc. fior., 1281–97, p. 520 riga 20
- b. La prima di queste, cioè etica, *si* è insegnamento di bene vivere e costumatamente... La seconda scienza, cioè iconomica, *si* 'nsegna che ssia da ffare e che da lasciare per governare e reggere il proprio avere... La terza scienza, cioè politica, *si* 'nsegna fare e mantenere e reggere le cittadi e le comunanze Brunetto Latini, Rettorica, p. 46 riga 16 – p. 47 riga 9

Si noti in particolare come i soggetti degli ess. (56) siano fortemente tematici: in (56a) abbiamo un sintagma relativo che riprende un elemento del contesto precedente, in (56b) abbiamo una serie di temi diversi che vengono via via definiti nelle singole frasi.

Se ora guardiamo gli esempi che gli editori hanno interpretato come casi del clitico *si* davanti a forme di *essere* inizianti per vocale, vedremo che essi rientrano (trivialmente) in una delle tre categorie stabilite sopra e non ci sono difficoltà ad accettare che in realtà abbiamo a che fare con l'avverbio *si* (diamo solo una scelta dei molti ess. possibili); (57) corrisponde a (49)–(50) e a (53), (58) corrisponde a (51) e a (54), (59)–(60) corrispondono a (52) e a (55)–(56):<sup>10</sup>

- (57) a. Da che noi avemo contato 'l principio del bene, cioè de' beni che avvenuti erano per eloquenzia, *si* è convenevole di mettere in conto la 'ncumincianza del male che 'nde seguitò Brunetto Latini, Rettorica, p. 28 riga 17
- b. E se voi volete sapere perch' io a mia fine sono venuta, *si* è per lo migliore cavaliere del mondo e per lo più villano Novellino, 82 p. 318 riga 14
- c. La cagione per che questo libro è fatto *si* è cotale, che questo Brunetto Latino, per cagione della guerra la quale fue tralle parti... Brunetto Latini, Rettorica, p. 7 riga 7

<sup>10</sup> Così anche per tutti gli ess. del §9 e per il secondo e terzo es. del §11.9 del lemma *essere* in ED.



- d. Là dove è la lettera grossa *si* è il testo di Tullio, e la lettera sottile sono le parole de lo sponitore. Brunetto Latini, Rettorica, p. 3 riga 4
- e. Il titolo di questo libro, sì come davanti appare nel cominciamento, *si* è cotale: Qui comincia lo 'nsegnamento di rettorica Brunetto Latini, Rettorica, p. 8 riga 2
- f. Conquistare benivolenza dalla nostra persona *si* è dicere della persona nostra, o di coloro per cui noi dicemo, quelle pertenenze per le quali... Brunetto Latini, Rettorica, p. 175 riga 18
- (58) Poi *si* è la terra di Tracia ove sono li Barbari Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato [Libri III, IV e V], p. 29 riga 19
- (59) a. Or sopra questa controversia *si* è tutta la questione per lo nome di questo fatto: è sacrilegio o furto? Brunetto Latini, Rettorica, p. 88 riga 2
- b. 'n quello cielo di sopra *si* è il paradiso, dal quale luogo è la terra più di lungi che niuna altra... Bono Giamboni, Trattato, cap. 30 p. 150 riga 10
- c. il primo nome *si* è *phylos*, e vale tanto a dire quanto „amore”, il secondo nome è *sophya* Brunetto Latini, Rettorica, p. 41 riga 18
- (60) a. La terza scienza, cioè teorica, *si* è per dimostrare le nature di tutte cose che sono, le quali nature sono tre Brunetto Latini, Rettorica, p. 44 riga 10
- b. Il primo luogo *si* è la nostra persona e di coloro per cui noi dicemo. Il secondo luogo *si* è la persona de' nostri adversarii e di coloro contra cui noi dicemo. Il terzo luogo *si* è la persona de' giudici, cioè la persona di coloro davanti da cui noi dicemo. Il quarto luogo *si* è la causa e 'l fatto e 'l conveniente sopra 'l quale noi dicemo Brunetto Latini, Rettorica, p. 175 riga 2-6
- c. La credenza del Battesimo *si* è che si rimetta il peccato originale a colui che *si* battezza... La credenza della Penitenza *si* è che si rimettan le peccata a colui che si confessa e *si* pente. La credenza del *Corpus Domini* *si* è che 'l pane e 'l vino che piglia 'l prete nell' altare... La credenza del Matrimonio *si* è che si possa congiugnere l' uomo colla femina carnalmente senza peccato per virtù di quel sacramento. La credenza della Confermazione, cioè del cresmare, che fanno i maggiori prelati, *si* è che lo Spirito Santo dato nel battesimo si confermi a colui che si cresma. La credenza dell' Ordinare *si* è che per virtù di questo sa-

cramento i preti e li altri cherici ordinati abbian... La credenza dell' Unzione *si* è che se ne rimettano le peccata veniali a colui che s' ugne Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 17 p. 35 riga 4–20

- d. Guardare le cose passate *si* è quando l' uomo ha memoria di molte cose che sono avvenute e incontrate... Conoscere le cosi presenti *si* è quando l' uomo imagina la cosa presente e pigliane verage intendimento... Esaminare li contrarî *si* è considerare diligentemente ogni cosa che nuocer li puote sopr' alcuna cosa... Eleggere e far lo bene c' ha conosciuto *si* è un altro modo di prudenzia del quale favella Salamone quando dice... Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 33 p. 57 riga 23 – p. 59 riga 5

Allo stesso modo, i seguenti *si* davanti a forme di *essere* comincianti per consonante dovrebbero essere cambiati in *si* (diamo tutti gli *ess.* rilevanti) – (61) corrisponde al tipo (a), (62) al tipo (c):

- (61) a. la prima pietra che si fondò *si* fue quella di messer Rubaconte della Torre di Milano, ch' era podestade in Firenze Cronica fiorentina, p. 126 riga 17
- b. le prime case che fuoro disfatte per questo popolo *si* fuoro quelle di Galli Cronica fiorentina, p. 126 riga 17
- (62) a. la forma della loro ambasciata *si* fu per difendere lo tributo dalli Romani, che davano loro per via di ragione Novellino, 61 p. 259 riga 3
- b. e consiglieri sagreti *si* sono questi: ser Romano e Spinello Berlinghieri e Andrea tintore e Puccio Chanpiglia e Balduccio Gianni e... Stat. fior., 1280–98, par. 1 p. 55 riga 8
- c. Questi di sotto *si* sono li otto consiglieri, cioè ser Viviano barbiere, Guido f. Giovanni, Iachopino barlettaio... Stat. fior., 1280–98, par. 1 p. 55 riga 11

Prima di poterlo affermare con sicurezza, però, dobbiamo vedere se possiamo delimitare con precisione quali sono i casi in cui l'uso riflessivo di *essere* è possibile o addirittura obbligatorio.

## 4. ESSERSI

L'eliminazione della gran parte dei presunti ess. dell'uso riflessivo di *essere* lascia tuttavia un residuo di 9 ess. che, in base ai criteri utilizzati, devono essere casi genuini di questo uso.<sup>11</sup> Essi si possono dividere in tre gruppi:

- a) *essere* può essere riflessivo nelle subordinate interrogative indirette:
- (63) a. io non sapea ove io *mi fosse* Dante, Vita nuova, cap. 23 p. 96 riga 4  
 b. i' non so là 'v' i' *mi sia* Guido Cavalcanti, 31 p. 534 v 16

Questa è una proprietà sintattica di questa costruzione e riguarda qualsiasi verbo che compaia in questo tipo di subordinata (cf. Ageno 1964, c. 1, Appendice, per il fr. ant. Buridant §235.4):<sup>12</sup>

- (64) a. acciò che [...] non sapebbe che *si credesse* (= che cosa dovesse credere) Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 38 p. 68 riga 19  
 b. non sappiendo chi 'l *si facesse* (= chi lo facesse) Bono Giamboni, Delle Storie contra i Pagani di Paolo Orosio libri VII, 5.17

Quest'uso è facoltativo:

- (65) a. domandò chi elli *fosse* Fiori di Filosafi, p. 211 riga 6  
 b. con dolce contanza / lo domandai del nome, / chi elli *era* Brunetto Latini, Tesoretto, p. 276 v 2926  
 c. come colui che non sa per qual via *pigli* lo suo cammino Dante, Vita nuova, cap. 13 p. 53 riga 14  
 d. non so da qual parte *pigli* *matera* Dante, Vita nuova, cap. 13 p. 55 riga 5
- b) *essere* può essere riflessivo in subordinate eccettuate introdotte da *se non*:<sup>13</sup>
- (66) a. tutto era tornato in terra se non *s'erano* l'ossa e la lingua Fiori di Filosafi, p. 202 riga 6  
 b. fuoro muorti, da la parte della Fede Cristiana, in quella battaglia, tutti li Apostoli, se non *si fu* santo Giovanni Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 40 p. 71 riga 28

<sup>11</sup> Aggiungiamo agli ess. anche gli unici 3 casi di riflessivo di I pers.sg.; non abbiamo esempi per le altre persone.

<sup>12</sup> Cf. anche gli ess. del primo capoverso del §9.1 (e aggiungi *Pd* III 108) e il primo es. del §11.9 del lemma *essere* in *ED*, in cui compaiono anche casi in relative con valore generico (non attestati nel nostro corpus, ma trattati già da Ageno (*cit.*)).

<sup>13</sup> Così anche *Fiore* CLVII 2 e 14.

- c. in picciol tempo l'ebbe rivinte tutte le province e' reami che di qua da mare avia conquistati, se non *si fuoro* certe castella che sono nelle montagne di Cicilia Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 52 p. 89 riga 4
- d. tutti ubidivano le nostre comandamenta a fare sfrenatamente ogni generazion di peccato; se non *si fuor* certi che fuor del seme d' Abel, e que' fuor sí pochi, che agevolmente si poteano annoverare Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 58 p. 94 riga 10

Quest'uso è facoltativo:

- (67) ucciseli e annegolli tutti per acqua, se non *fue* Noè e tre suoi figliuoli Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, cap. 58 p. 94 riga 13
- c) abbiamo infine alcuni casi in cui l'uso del riflessivo non è determinato dal contesto sintattico:
- (68) a. Partissi de la sua bella persona / piena di grazia l'anima gentile, / ed *èssi* gloriosa in loco degno Dante, Vita nuova, cap. 31 p. 129 v 31<sup>14</sup>
- b. io Burnetto Latino, / che vostro in ogne guisa / *mi son* senza divisa, / a voi mi racomando Brunetto Latini, Tesoretto, p. 178 v 72
- c. che' ceri stessero fermi sì come egli *s'erano* Stat. fior., 1280-98, par. 34 p. 62 riga 2

Cf. anche:

- (69) a. ma ella *s'è* beata e ciò non ode Dante, Commedia, 1. 7. 94
- b. I' *mi son* un che, quando / Amor mi spira, noto Dante, Commedia, 2. 24. 52
- c. i' *mi son* Lia Dante, Commedia, 2. 27. 101
- d. I' *mi son* quel ch'i' soglio Dante, Commedia, 3.12.123
- e. *sariesi* Montemurlo ancor de' Conti Dante, Commedia, 3. 16. 64<sup>15</sup>

In (68a,c) *essersi* sembra significare 'stare', ma non ci sono ragioni per assumere una simile interpretazione per (68b) e (69). Per il momento non

<sup>14</sup> L'edizione Gorni legge *è sì gloriosa*.

<sup>15</sup> Cf. anche i seguenti *ess.*, ambedue in rima: (ii) a. ma per paura chiuso cristian *fu'mi*, / lungamente mostrando paganesmo Dante, Commedia, 2.22.90 b. mentre ch'io in terra *fu'mi* Dante, Commedia, 3.26.123

siamo in grado di offrire una spiegazione sulla possibile differenza semantica tra *essere* ed *essersi*.<sup>16</sup>

Alla luce di quanto visto in questa sezione possiamo quindi interpretare come riflessivi anche i casi di <si> davanti a forma che comincia per consonante nelle subordinate interrogative indirette (70):

- (70) a. non sa che cioè *si sia* Lett. fior., 1291, p. 597 riga 6  
 b. ma di sua morte non si legge alcuna cosa, o quello che di lui *si fosse* Cronica fiorentina, p. 142 riga 22

(Il caso delle eccettive introdotte da *se non*, invece, era già previsto dal punto (d) della sez. 2.)

## 5. CONCLUSIONI

In questo lavoro abbiamo affrontato due problemi distinti, ma in molti punti interdipendenti: quello dell'interpretazione della forma grafica <si> (clitico riflessivo o avverbio/connettore) e quello dell'uso riflessivo di *essere*.

Per quanto riguarda l'interpretazione di <si>, abbiamo proposto che, oltre ai criteri tradizionalmente usati, si deve tener conto anche del fenomeno dell'elisione dei clitici, che in fiorentino antico era regolare davanti alle forme di *avere* e alle forme di *essere* cominciati per vocale, e almeno tendenzialmente anche davanti agli altri verbi a iniziale vocalica. In base a questo criterio la forma <si>, a meno di indicazioni contrarie, dovrà essere interpretata come l'avverbio *si* quando precede una forma verbale che comincia per vocale, specialmente se il verbo è *essere* o *avere*.

Con questo il problema dell'interpretazione di <si> non viene naturalmente risolto del tutto perché la nostra proposta non tocca i casi dei verbi che cominciano per consonante. In questi casi, quando non soccorrono i criteri formali, una soluzione potrà essere raggiunta solo da uno studio approfondito del lessico della lingua antica che permetta di vedere in maniera più chiara quali verbi potevano o dovevano essere usati come riflessivi.

L'introduzione del criterio morfofonologico ci ha permesso di ridurre a pochi casi certi gli ess. di uso riflessivo del verbo *essere*. La mag-

<sup>16</sup> Secondo Riccardo Ambrosini (lemma *essere* in ED, §9.1) *essersi* „implica una forte individuazione del soggetto („essere veramente”, „quanto a sé”, „essere tale e tale”)”.

gior parte di questi esempi presenta un uso del riflessivo determinato dal contesto sintattico. Restano però alcuni ess. irriducibili che attestano per l'it. ant. l'esistenza di una variante *essersi* accanto a *essere*. Il preciso valore semantico di questa variante potrà essere stabilito solo in base a un esame che prenda in considerazione un numero più ampio di esempi sicuri.

## BIBLIOGRAFIA

- Ageno, Franca Brambilla 1964. *Il verbo nell'italiano antico. Ricerche di sintassi*. Milano-Napoli: Ricciardi.
- Barbi, Michele (ed.) 1907. Dante Alighieri: *La Vita Nuova*. Milano.
- Benincà, Paola, 1994. *La variazione sintattica. Studi di dialettologia romanza*. Bologna: il Mulino.
- Buridant, Claude 2000. *Grammaire nouvelle de l'ancien français*. Paris: SEDES.
- Castellani, Arrigo 1952. *Nuovi testi fiorentini del Dugento*. Firenze: Sansoni.
- Domokos, György 1998. Appunti su morfologia e sintassi del milanese di Bonvesin de la Riva. *Aevum* 72:619–631.
- ED = *Enciclopedia Dantesca*, Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, 1970–78 (lemma *essere*, di Riccardo Ambrosini).
- Renzi, Lorenzo (ed.) 1998. *Italant: per una grammatica dell'italiano antico*. Progetto Italant, Università di Padova.
- Salvi, Giampaolo 1991. Difesa e illustrazione della legge di Wackernagel applicata alle lingue romanze antiche: la posizione delle forme pronominali clitiche. In *Per Giovan Battista Pellegrini. Scritti degli allievi padovani*, a cura di L. Vanelli e A. Zamboni, 439–462. Padova: Unipress.
- Schiaffini, Alfredo 1926. *Testi fiorentini del Dugento e dei primi del Trecento*. Firenze.
- Skårup, Povl 1975. *Les premières zones de la proposition en ancien français*. København: Akademisk Forlag.
- Vanelli, Laura 1999. Ordine delle parole e articolazione pragmatica nell'italiano antico: la „prominenza” della prima posizione nella frase. *Medioevo Romanzo* 23: 229–246.

# LA „PARAIPO TASSI” CON MA IN ITALIANO ANTICO: VERSO UNA TIPOLOGIA SINTATTICA DELLA CORRELAZIONE\*

MARCO MAZZOLENI

SSLiMIT Forlì – Università di Bologna  
mazzoleni@sslmit.unibo.it; marco-mazzoleni@libero.it

“Parahypotaxis” is the name traditionally assigned to Old Italian sequences of dependent clauses with following main clauses introduced by *e* (“and”) or *sì* (“thus”). *Sì* is not a coordinating conjunction like *e* but an adverbial element, and for this reason the relevant examples should be taken away from the category; instead I would suggest also taking into account parahypotactic structures with main clauses introduced by the adversative coordinating conjunction *ma* (“but”), a kind of combination which in my opinion was underestimated in the traditional literature.

## 1. INTRODUZIONE

Tradizionalmente il nome di „paraiipotassi”, a partire da Sorrento (1929) che lo ha coniato (cfr. p. 27 – ma il fenomeno era comunque stato notato già da Schiaffini, 1926a), viene assegnato alle combinazioni di una frase subordinata avverbiale con una successiva frase sovraordinata introdotta da *e* o da *sì*. È noto che il costrutto può comparire con diversi tipi sintattici e semantici di subordinate, sia implicite come il gerundio (1ab) ed il participio passato (2ab), sia esplicite, ed in questo caso si trovano temporali con diverse prospettive (3abcde) ed anche temporali-relative (3f), e poi condizionali (4ab) e causali (5abcdef):

1. a. Questo imperadore Arrigo *stando* in Italia, *e'* principi della Magna vennero e ellessero re Ridolfo, il quale era duca di San-sogna. (*Cronica fiorentina*, XIII ex. [fior.], MLXXIII), p. 88, r. 12)
- b. Questo Secondo, *vegendo* che per lo suo parlare la madre era-morta, *sì* si ne diede questa penitenzia e puosesine questa legge,

- di non parlare mai più e così stette mutolo insino a la morte; ed era chiamato il filosafo mutolo. (*Fiori di filosafi*, p. 1264 [fior.], XXVIII, pp. 211 e 212, rr. 27 e 1)
2.
    - a. Poi che ffurono di ciò che bisongniava guerniti, e *rrecato* alla ccittade dentro quello che bisongnia, e ir rimanente arsero e strussero. (*Distr. Troia* [ed. Schiaffini], XIII ex. [fior.], p. 170, rr. 16 e 17)
    - b. E *discacciato* questo cotale malvagio desiderio, *sì* si rivolsero tutti li miei pensamenti a la loro gentilissima Beatrice. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 39, par. 2, p. 153 [OM233], r. 5)
  3.
    - a. E *quando* ei pensato alquanto di lei, *ed* io ritornai pensando a la mia debilitata vita; e veggendo come leggiero era lo suo durare, ancora che sana fosse, *sì* cominciai a piangere fra me stesso di tanta miseria. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 23, par. 3, p. 95 [OM152], r. 1)
    - b. Un giorno avvenne che, cavalcando, Davit vide l'angelo di Dio con una spada ignuda, c'andava uccidendo il popolo; e, *comunque* [= „non appena”] elli volle colpire uno, e Davit smontoe subita mente e disse: „Messere, mercé: non uccidete l'innocenti, ma uccidi me, cui è la colpa”. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 5, p. 137, r. 7)
    - c. Avemo dato a Giovanni [...], e *quand'io* li le diedi, *sì* v'era Lapo Gilichi. (Lapo Riccomanni, *Doc. fior.*, 1281–97, MCCLXXXV, p. 554, r. 23)
    - d. E però, *anzì* ch'io li dessi questo soprascritto sonetto, *sì* dissi due stanze d'una canzone, [...]. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 33, par. 2, p. 137 [OM209], r. 6 – cit. in Terracini, 1950/51: 269)
    - e. *Poi che* Tulio òe divisati li mali che sono per eloquenzia, *sì* divisa in questa parte li beni, e conta più beni che mali perciò che più intende alla lode. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 2, par. 1, p. 12, rr. 7 e 8)
    - f. Dico che *in questo tempo che* questa donna era schermo di tanto amore, quanto da la mia parte, *sì* mi venne una volontade di voler ricordare lo nome [...]. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 6, par. 1 [OM48], – cit. in Segre, 1952: 239)
  4.
    - a. Poi che quelli sta per vendere, di suo mistiere, et altri per comperare, tu, giusto signore, fa' che 'l facci giustamente pagare la sua derrata secondo la sua valuta. S'è-lla sua cucina (ch'e' vende dando l'utile propietade di quella) suole prendere utile moneta, *et* ora c'ha venduto fummo (ch'è la parte sottile ch'esce della cucina), fae, signore, sonare una moneta, e giudica che 'l paga-



- mento s' intenda fatto del suono ch' esce di quella. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 8, pp. 148 e 149, rr. 17 e 1)
- b. Consenti ala verità o da tte medesimo o d'altrui ke tti sia detta; non tti glorificare nele parole tue savie, inperò ke tu mostri d'esser matto. *Se* ttu farai questo, disse il maestro al suo discepolo, *si* sarai tenuto savio intra li altri. (*Disciplina Clericalis*, XIII ex., p. 80, rr. 3 e 4)
5. a. „*Da po' che vo' volete, e così sia*”. (Dante, *Fiore*, p. 1284, son. 86 [OM650], v. 14 – cit. in Ambrosini, 1970: 616)
- b. *Poi* piacevi saver lo mio coraggio, *E io 'l vi mostro* (Dante, *Rime*, 31, 9 – cit. in Segre, 1952: 239)
- c. E veggendo Dio che per le dette cose si ricomperava il peccato, e andavane l'uomo in paradiso se pazientemente le sostenesse; e vogliendo che l'uomo in pace le portasse, acciò che venisse al detto beneficio, de la sua persona medesima ne diede esemplo, che, faccendosi omo e vegnendo nel mondo, tutte le dette pene ne la sua persona in pace sofferse; e però dice l'Apostolo: „*Con ciò sia cosa che Cristo abbia portata e sofferta molta pena ne la sua carne, e voi v'apparechiate di simigliante pensiero*”. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 7, par. 3, p. 18, rr. 16s. e 18)
- d. *Da che* noi avemo contato 'l principio del bene, cioè de' beni che avvenuti erano per eloquenzia, *si* è convenevole di mettere in conto la 'ncumincianza del male che 'nde seguitò. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 9, par. 4, p. 28, rr. 15 e 17)
- e. *Ma però che* inventio è la più degna parte, *si* dicerà Tulio chente ella dee essere in ciascuno genere di rettorica, [...]. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 33, par. 2, p. 80, r. 18)
- f. [...]; l'altro [savio] disse che *per ciò ch'*avea trovata l'arte maggior ch'el senno delli occhi, *si* si ne diede questa penitenzia che s'accacò. (*Fiori di filosafi*, p. 1264 [fior.], II, pp. 107 e 108, rr. 5 e 1)

Per quanto non frequentissime, alla tipologia semantica delle subordinate avverbiali possibili in paraipotassi vanno però aggiunte le finali sia esplicite che implicite – cfr. Schiaffini (1926a: 291) anche per gli ess. (6ab) –, e secondo me anche le concessive fattuali (7a) e le a-condizionali (7b) introdotte da forme locativo-relative indefinite (cfr. Mazzoleni, 1991b: 799–805) – l'es. risale a Terracini (1950/51: 269), che avendo tutt'altre finalità rispetto a quelle qui perseguitate non ne aveva esplicitamente categorizzato il significato.

6. a. *Acciò che fusse più famosa di nome, si lla chiamarono Allexandra, per nome del buono papa Alexandro. (Cronica fiorentina, XIII ex. [fior.], MCLVIII, p. 105, rr. 30 e 31)*
- b. *Onde per questa cosa fare fermamente, si li diede tre filgluoli di Carlo per istadichi [...]. (Cronica fiorentina, XIII ex. [fior.], MCCLXXXVI], p. 133, rr. 11 e 12)*
7. a. *[...] Dio contra me suscitò l'ira sua, e subitamente mi tolse uno de' maggiori beneficî che la Natura m'avea dato. E avegna che nol mi togliesse al postutto, si 'l mi tolse in tal modo, che mi rendé inutili tutte le mie operazioni, laonde io era al mondo buono e caro tenuto. (Bono Giamboni, Libro Visi e Virtudi, a. 1292 [fior.], cap. 4, par. 10, p. 9, rr. 18 e 19)*
- b. *Avvenne poi che là ovunque questa donna mi vedea, si si faceva d'una vista pietosa e d'un colore palido quasi come d'amore; onde molte fiata mi ricordava de la mia nobilissima donna, che di simile colore si mostrava tuttavia. (Dante, Vita nuova, c. 1292-93, cap. 36, par. 1, p. 143 [OM221], r. 7)*

Si noti che in questi ultimi casi nella sovraordinata compare non *e* ma *si*, il che può motivare parzialmente almeno l'assenza degli ultimi due tipi semantici di subordinate dai classici lavori dedicati alla paraipotassi;<sup>1</sup> per quanto riguarda poi la categoria delle finali paraipotattiche, Sorrento (1929: 35-41) ad es. ne rimarcava la mancanza, riferendosi però proprio ai casi in cui la sovraordinata fosse introdotta da *e*.

## 2. LA „PARAIPTASSI”: VERSO UNA TIPOLOGIA SINTATTICA DELLA CORRELAZIONE

Nel suo lavoro sulla „paraipotassi relativa” Ghinassi (1971: 53) ricorda l'esistenza di

due tipi di paraipotassi osservabili in italiano antico, quello ad andamento correlativo (si ricordi, per es., in uno dei Sonetti dell'Angiolieri a Dante: „s'io desno con altrui, e tu vi ceni; s'io mordo 'l grasso, e tu vi sughi el lardo; s'io cimo 'l panno, e tu vi fregghi el cardo...”, *Poeti del Duecento*, a cura di G. Contini [Milano-Napoli 1960], II, p. 386) e quello semplicemente aggiuntivo (per es. dopo proposizioni relative: „E il re, che pocho pregia loro parole, e rispuose”, *Testi fiorentini del Duecento* cit., pag. 155; „I signori domandati da uno valente popolano, che avea nome Aglione di Giova Aglioni, e disse”, Compagni, *Cronica* [ediz. Del Lungo, Firenze, 1889], libro II, cap. XVII, p. 95),

e sottolinea poi che ciò di cui si occupa – costrutti come (8) in cui una subordinata avverbiale precede una sovraordinata che ne riprende un SN in forma relativa invece che indipendente – si „richiama piuttosto al secondo [tipo] che al primo” (p. 53s.):

8. [...] dovendo fra l'altre una mattina andare al Palagio del Podestà per opporre a un piato, e avendo dato a questo suo figliolo certe carte, e che andasse innanzi con esse, e aspettasselo da un lato della Badia di Firenze, *il quale*, ubbidendo al padre, come detto gli avea, andò nel detto luogo (F. Sacchetti, *Il Trecento-novelle*, a cura di V. Pernicone, Firenze 1946, nov. XVII, pp. 40–41 – cit. in Ghinassi, 1971: 48)

Al contrario, il nostro interesse si rivolge proprio al primo tipo di paraipotassi, ove la congiunzione subordinante iniziale – o la forma verbale implicita: gerundio, participio – nella frase subordinata e la congiunzione coordinante *e* (o il *se*) nella sovraordinata assumono valore di „accompagnamento e sottolineatura di rapporti correlativi” (Ghinassi, 1971: 54, nota 1, e Brambilla Ageno, 1978: 441).<sup>2</sup>

### 2.1. La correlazione ipotattica

Strutture sintatticamente<sup>3</sup> correlative si trovano con una certa facilità anche nei costrutti ipotattici (cfr. ad es. Segre, 1952: 185), dove alla congiunzione subordinante iniziale che introduce la frase subordinata – anticipando cataforicamente il rapporto semantico da costruire fra le due proposizioni collegate – può ‘rispondere’ un connettore avverbiale anaforico di ripresa che accompagna la sovraordinata;<sup>4</sup> oltre ai casi più banali costituiti dalle comparative (9ab), se ne hanno esempi in costrutti semanticamente temporali (10), condizionali (11ab) – (11b) è in particolare un bi-affermativo (cfr. Mazzoleni e Prandi, 1997) –, e causali (12):

9. a. E *come* quei che con lena affannata, / uscito fuor del pelago a la riva, / si volge all'acqua perigliosa e guata, / *così* l'animo mio, ch'ancor fuggiva, / si volse a retro a rimirar lo passo / che non lasciò già mai persona viva. (Dante, *Inferno*, p. 1306 – a. 1314, I, vv. 22 e 25 – cit. in Giardinazzo, 1998: 27)
- b. *Quanto più* savio è l'uomo, *tanto* muore *più* apagato nell'animo. (*Fiori di filosafi*, p. 1264 [fior.], XX, p. 164, r. 3)
10. E *quando* elli è bene ordinato e disposto, *allora* è bello per tutto e per le parti; [...]. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, IV.xxv.12, p. 426 [OM839], r. 12)

11. a. In questa parte dice Tullio che, *se* l'uditore è turbato contra noi per cagione della causa nostra che sia o che paia laida per cagione di mala persona o di mala cosa, *allora* dovemo noi usare insinuazione nelle nostre parole in tal maniera, che in luogo della persona contra cui pare corucciato l'animo dell'uditore noi dovemo recare un'altra persona amata e piacevole all'uditore, sì che per cagione e per coverta della persona amata e buona noi appaghiamo l'animo dell'uditore e ritraiallo del coruccio ch'avea contra la persona che lui sembrava rea; [...]. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 105, par. 1, p. 197, rr. 4 e 7)
- b. Adunque pare manifestamente che lla salutatione è così parte della pistola come l'occhio dell'uomo. Et *se* l'occhio è nobile membro del corpo dell'uomo, *dunque* la salutatione è nobile parte della pistola, c'altressì allumina tutta la lettera come l'occhio allumina l'uomo. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 76, par. 28, p. 155, rr. 1 e 2)
12. Ma *perciò* che grande onore e pregio ne verrà a tte e a ttutti quelli del tuo lignaggio, *perciò* ti priegho che ttu vi vadi. (*Distr. Troia* [ed. Schiaffini], XIII ex. [fior.], p. 153, rr. 6 e 7)

Inoltre è piuttosto comune anche l'ordinamento inverso fra sovraordinata e subordinata, per cui il connettore avverbiale diventa l'anticipatore cataforico mentre la congiunzione subordinante funziona da ripresa anaforica, come nelle temporali (13ab), nelle causali (14ab) e nella finale (15):

13. a. *Allora* va male l'affare, *quando* quello che si dee fare per diritto, si tenta di fare per argento. (*Fiori di filosofi*, p. 1264 [fior.], XX, p. 157, r. 9)
- b. [...] *allotta* sarà più chiara la ragione d'argomentare, *quando* l'exemplo si potrà [...] aconciare (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], 83, 25 – cit. in Segre, 1952: 215)
14. a. *Imperciò* lo piglio, *perché* tu nonde déi dare più altrui (*Tristano*, 15 – *ibid.*: 185)
- b. E *però* diss[i] conoscenza del bene e del male, *perché* non sarebbe savio colui che sapesse discernere il bene dal male, se non sapesse discernere il bene per sé, cioè qual fosse buono e qual migliore; e il male per sé, cioè qual fosse reo e qual peggiore. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 33, par. 7, p. 57, rr. 11 e 12)
15. *perciò* si fae, *acciò* che (Zuccherò, 11, 44 – cit. in Segre, 1952: 185)

Ciò conferma da una parte il potenziale orientamento diaforico (ovvero sia cataforico che anaforico) delle congiunzioni subordinanti, ma testi-

monia dall'altra che in italiano antico almeno alcuni connettori avverbiali 'di ripresa' potevano essere non solo anaforici – come è forse più comune, e come sarebbe forse non irragionevole aspettarsi data la possibile presenza dell'elemento pronominale *ciò* // HOC – bensì anche cataforici, cioè, nuovamente, anch'essi „diaforici“ (per una situazione parallela in italiano contemporaneo cfr. ad es. Mazzoleni, 1992: 48ss.).<sup>5</sup>

I costrutti concessivi fattuali (cfr. Barbera, Mazzoleni e Pantiglioni, 2000) e quelli condizionali concessivi mostrano un ventaglio di strutture ipotattiche correlative ancora più ampio e variegato; infatti oltre agli esempi in cui la congiunzione subordinante concessiva iniziale viene ripresa da un connettore avverbiale di sottolineatura e contrasto come *assai* (16a) o *ancora* (16b) o più spesso *pur* (16c) o *tuttavia* (16d),<sup>6</sup>

- 16 a. Or è ben vero che altri dissen che dimostrazione non era materia di questa arte, anzi era materia di poete, però ch'a' poete s'apartiene di lodare e di vituperare altrui. Et *avegna che* Tulio non lli riprenda nominatamente, *assai* si puote intendere la riprensione di loro in ciò ch'e' conferma la sentenza d'Aristotile che disse che dimostrazione e deliberazione e iudicazione sono materia di questa arte. Et sopra ciò nota che dimostrazione pertiene a' poeti et a' parlieri, ma in diversi modi: che' poeti lodano e biasmano senza lite, ché non è chi dica contra, e 'l parlieri loda e vitupera con lite, ché è chi dice contra il suo dire. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 23, par. 6, pp. 65 e 66, rr. 22 e 1)
- b. E *avegna che* forse piacerebbe a presente trattare alquanto de la sua partita da noi, non è lo mio intendimento di trattarne qui per tre ragioni: [...]; la seconda si è che, *posto che* fosse del presente proposito, *ancora* non sarebbe sufficiente la mia lingua a trattare come si converrebbe di ciò; [...]. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 28, par. 2, p. 123 [OM191], rr. 3 e 4)
- c. [...]; e *molto che* io non sia chavallerosa persona, la buona volontade ci *pur* è, e al bisogno si vedrà. (*Distr. Troia* [ed. Schiaffini], XIII ex. [fior.], p. 164, r. 35 – cit. in Dardano, 1969: 287)
- d. E con tutto che io chiamasse questo nome, la mia voce era sì rotta dal singulto del piangere, che queste donne non mi pottero intendere, secondo il mio parere; e *avegna che* io vergognasse molto, *tuttavia* per alcuno ammonimento d'Amore mi rivolsi a loro. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 23, par. 13, p. 98 [OM157], r. 18)

si hanno casi in cui un costrutto condizionale introdotto da *se* viene 'trasformato' in concessivo grazie all'inserimento appunto di *tuttavia* nella

sovraordinata (17a): si tratta sempre di una struttura correlativa, ma con una 'divisione del lavoro' diversa, poiché nella sequenza testuale oltre alla valenza cataforica di pre-orientamento il *se* iniziale ha il suo valore semantico condizionale ma non quello concessivo, che è invece affidato al connettore avverbiale anaforico di ripresa; anche qui risulta poi ovviamente possibile l'ordinamento inverso, dove la sovraordinata con il connettore avverbiale – in questo caso *pur* – precede la subordinata ipotetica (17b):<sup>7</sup>

17. a. Et sappie che diffinitione d'una cosa è dicere ciò che quella cosa è, per tali parole che non si convegnano ad un'altra cosa, e che *se* [= > „anche se”] tu le rivolvi *tuttavia* significchino quella cosa. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 17, par. 7, p. 42, r. 9)
- b. Chi se 'n vuol adirar, sì se n'adiri, / chéd i' vi *pur* conterò ogni mio fatto, / *s'* [= > „anche se”] i' dovess' es[s]er istrutto intra-fatto, / o morto a torto com' furo i martiri, / o discacciato come fu 'l buon siri / Guiglielmo che di Santo Amor fu stratto: [...]. (Dante, *Fiore*, p. 1284, son. 119, p. 240 [OM685], rr. 5 e 6, vv. 2 e 3)

Lo stesso tipo di struttura correlativa sembra presente negli esempi seguenti, che di nuovo presentano entrambi gli ordini possibili fra subordinata e sovraordinata – cfr. (18ac) *vs* (18b) –, ma che meritano un'analisi più attenta dal punto di vista semantico, perché il senso globale dei costrutti appare concessivo mentre i tre connettori avverbiali presenti nelle sovraordinate hanno significato causale! Il risultato dipende dalla portata della negazione, che si applica non direttamente al contenuto proposizionale delle sovraordinate bensì ai connettori avverbiali causali, negando appunto che la causa presentata nella protasi debba avere il suo normale effetto ed innescando così un senso globale concessivo:<sup>8</sup>

18. a. *Se* [= > „anche se”] m'ha del tutto obliato Merzede, / già *però* [= „per questo motivo”] Fede il cor *non* abandona, / anzi ragiona di servire a grato / al dispietato core. / E qual si sente simil me, ciò crede; / ma chi tal vede (certo non persona), / ch'Amor mi dona un spirito 'n su' stato / che figurato more? / Ché, quando lo piacer mi stringe tanto / che lo sospir si mova, / par che nel cor mi piova / un dolce amor sì bono / ch'eo dico: „Donna, tutto vostro sono”. (Guido Cavalcanti, *Rime* [ed. Contini], 1270–1300 [fior.], 14, cobla *Se m'ha del tutto*, p. 507, vv. 1 e 2)
- b. Per la qual cosa, al mio animo, *non perciò* [= „non per questo motivo”] meno è da mettere studio in eloquenzia *s'* [= > „anche se”] alquanti la misusano in publiche et in private cose; ma tanto più che' malvagi non abbiano troppo di podere con grave dan-

- no de' buoni e con generale distruzione di tutti. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 14, par. 0, p. 35, rr. 14 e 15)
- c. La tema di questo testo è cotale, che dice Tulio: *Se* [= „anche se“] alquanti di mala maniera usano malamente eloquenzia, *non* rimane *per tanto* [= „per questo motivo“] che ll'uomo non debbia studiare in eloquenzia, al mio animo (cioè per mia sentenza), acciò che' rei uomini non abbiano podere di malfare a' buoni né di fare generale distruzione di tutti. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 14, par. 1, p. 36, rr. 8 e 9)

## 2.2. La correlazione paratattica

E strutture di tipo correlativo, con un anticipatore cataforico ed una ripresa anaforica, si trovano anche nelle coordinazioni, sia sintagmatiche (19)<sup>9</sup> sia frasali: in quest'ultimo caso si tratta di costrutti paratattici, composti da frasi connesse allo stesso livello gerarchico, indipendenti (20a) o subordinate (20b) che siano.

19. [...] *e* quelli *e* questi prendano la mia vivanda col pane, che la farà loro *e* gustare *e* patire. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, I.i.13, pp. 5 e 6 [OM12], rr. 12 e 1, e 1 e 2)
20. a. [...] (e per questa revoluzione si girava lo sole intorno a noi, e ora si vedea *e* ora non si vedea) [...]. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, III.v.4, p. 174 [OM340], r. 9)
- b. [...] *e* questo non solamente darà diletto buono a udire, ma sottile amaestramento *e* a così parlare *e* a così intendere l'altrui sciture. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, I.ii.17, p. 12 [OM20], r. 13)

Oltre agli esempi precedenti di congiunzione con *e*, dal punto di vista semantico si trovano anche congiunzioni negative con 'non / né... né' (21ab), disgiunzioni esclusive con 'o... o' (22),

21. a. Ma in perciò che Tulio *non* dimostrò che sia rettorica *né* quale è 'l suo artefice, si vuole lo sponitore per più chiarire l'opera dicere l'uno e l'altro. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 1, par. 3, p. 4, rr. 15 e 16)
- b. Di poi, al Suo parvente / si creò di neente / una grossa matera,  
/ che non avea manera / *né* figura *né* forma, / ma si fu di tal norma,  
/ che ne potea ritrare / ciò che volea formare. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 188, r. 5, v. 339)

22. „Miserere di me”, gridai a lui, / „qual che tu sii, *od ombra od omo certo!*”. (Dante, *Inferno*, p. 1306 – a. 1314, I, p. 12 [CS10], r. 6, v. 66 – cit. in Giardinazzo, 1998: 26)

e strutture sostitutive con ‘*non (pur)... ma*’ (23ab), ‘*non solamente... ma (ancora)*’ (23cd), e ‘*non... anzi*’ (23e) – in questo significato pare assente *bensi*:

23. a. E avegna che voglia gran forza e richieggia gran pugna, *non* si dé l’uomo anghiettire, *ma* francamente pugnare, perché dice il Savio: „Sanza grave fatica le gran cose non si possono avere”. (Bono Giamboni, *Libro Vizii e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 10, par. 5, p. 23, rr. 12 e 13)
- b. E avegna che sian pochi, che per questa stretta via che mena l’uomo a regno di Cielo vogliano andare e che vogliano fare quella durissima e asprissima pugna, sappi che *non* sono *pur* li pargoli, come tu dicesti di sopra, *ma* sono molti altri c’hanno buono e perfetto conoscimento delle cose del mondo; [...]. (Bono Giamboni, *Libro Vizii e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 10, par. 12, p. 24, r. 16)
- c. Il nobile huomo Guiglielmo re di Cicilia, *non solamente* lo ricevette come papa, c’avea guerra co llui, *ma* sì co’ fa buono filgluolo al buono patre, co molta dolceçça e bonaritate; e fedelmente si riconobbe a buona cosscienza ch’elli tenea la terra e ’l rengno tutto per la Chiesa e per lui. (*Cronica fiorentina*, XIII ex. [fior.], MCLVIII], p. 106, rr. 9 e 10)
- d. *Non solamente* in tutti insieme, *ma ancora* in ciascuno è numero, [...]. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, II.xiii.18, p. 126 [OM232], r. 4)
- e. Ma tuttavia ti guarda / d’una cosa che ’mbarda / la gente più che ’l grado, / cioè gioco di dado: / ché *non* è di mia parte / chi si gitta in quell’arte, / *anz*’è disviamento / e grande struggimento. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 226, rr. 7 e 9, vv. 1431 e 1433)

La coordinazione con *ma* nel suo significato modificante (sui possibili valori e sulla storia di *ma* cfr. Marconi e Bertinetto, 1984) – in particolare quando costituisce l’espressione sintatticamente paratattica di un rapporto semantico concessivo fattuale (cfr. Barbera, Mazzoleni e Pantiglioni, 2000: 586) – ci mostra un panorama delle possibili modalità di correlazione più complesso e piuttosto interessante. La prima frase coordinata può infatti essere accompagnata da elementi come *bene*, *vero* (eventualmente combinati fra di loro), *veracemente* e *certo* (24abcd), in funzione avverbiale o aggettivale, che permettono di costruire una concessione retorico-discorsiva: da una parte sottolineano appunto la veridicità di un con-



tenuto proposizionale – che può anche essere espresso dall'interlocutore in un precedente turno dialogico come in (24bc) – ma dall'altra al contempo lo indeboliscono pragmaticamente, anticipando in modo cataforico il *ma* successivo; in questo tipo di costruzioni, le cosiddette „preconcessive“ (cfr. Berretta, 1998 – ma sul fenomeno, sia pur senza questo nome, cfr. anche Mazzoleni, 1988: 129, 1992: 44s. e 1996: 56s.), la correlazione viene ad essere costruita con un meccanismo non strettamente morfosintattico bensì di tipo testuale:

24. a. Et dice „convenevolmente aconcio a quella cosa“ perciò che conviene al dittatore aettare le parole sue alla sua materia. Et *ben* potrebbe il dittatore dicere parole diritte et ornate, *ma* non varrebbero neente s'elle non fossero aconcie alla materia. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 76, par. 22, p. 151, rr. 4 e 5)
- b. „Signor mio sì, di nulla non dottare, / ch'altro c[h]'a lealtà ma' non pens'io“. / „Dunqu'è cotesto contra tua natura“. / „*Veracemente* ciò è veritate, / *ma* tuttor vi met[t]tete in aventura! / Mai i'lupo di sua pelle non gittate, / no'gli farete tanto di laidura, / se voi imprima no'llo scorticate“. (Dante, *Fiore*, p. 1284, son. 81, p. 164 [OM645], rr. 11 e 12, vv. 9 e 10)
- c. Domenedio fece tre parti d'i danari. Il giullare disse: „Che fai? Noi non semo se non due“. Disse Domenedio: „*Ben* è vero; *ma* quest'una parte sia di colui che mangiò li ernioni e, l'altre due, sia l'una tua e l'altra mia“. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 75, p. 301, r. 7)
- d. Et *certo* nell'altre costituzioni si truovano giudicamenti a questo medesimo modo; *ma* nella congetturale costituzione, perciò che in essa non s'asegna ragione (acciò che 'l fatto non si concede) non puote giudicamento nascere per dimostranza di ragione; [...]. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 74, par. 0, p. 138, rr. 9 e 10)

A volte i contenuti proposizionali commentati grazie a tali elementi – che possono presentarsi anche come modificatori aggettivali all'interno di un SN (25a) – compaiono in una completiva e sono quindi preceduti dal complementatore *che*:

- 25 a. *Certa* cosa è *che* Tullio nel suo libro tratta delle dicerie che ssi fanno in presenza, nelle quali non bisogna di contare il nome del parlieri né dell'uditore. *Ma* nella pistola bisogna di mettere le nomora del mandante e del ricevente, c'altrimente non si puote sapere a certo né l'uno né l'altro. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 76, par. 26, p. 153, rr. 13 e 15)
- b. Se tu vuol'esser mio, / di tanto t'afid'io, / che nullo tempo mai / di me mal non avrai, / anzi sarai tuttora / in grandezza e in

onore, / ché già om per larghezza / non venne in povertà. /  
*Verè ch'assai persone / dicono ch'a mia cagione / hanno l'aver  
 perduto, / e ch'è loro avenuto / perché son larghi stati; / ma  
 troppo sono errati: / ché, como è largo quelli / che par che  
 s'acapilli / per una poca cosa / ove onor grande posa, / e 'n  
 un'altra bruttezza / farà sì gra· larghezza / che fie dismisur-  
 ranza?* (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 224, rr. 17 e  
 22, vv. 1379 e 1384)

- c. *Ben conosco che 'l bene / assai val men, chi 'l tene / del tutto in  
 sé celato, / che quel ch'è palesato, / sì come la candela / luce  
 men, chi la cela. / Ma i' ho già trovato / in prosa ed in rimato /  
 cose di grande assetto, / e poi per gran sagretto / l'ho date a  
 caro amico: / poi, con dolor lo dico, / lu' vidi in man d'i fanti,  
 / e rasemprati tanti / che si ruppe la bolla / e rimase per nulla.  
 (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], pp. 178 e 179, rr. 25 e  
 2, vv. 93 e 99)*

Se è vero che a livello sintattico la portata dell'avverbio è comunque ancora sul verbo della sovraordinata, *bene* – anche combinato con *vero* (26a) – può però anche occorrere immediatamente prima del complementatore, formando in questo modo una sequenza che sembra pronta per essere reinterpretata e per divenire il precursore di *benché* (sulla cui storia cfr. Barbera, 2001, ed anche Elgenius, 2000: 87–89):<sup>10</sup>

26. a. Egli è *ben vero che* 'l regno di Cielo senza queste Virtudi non si può conquistare, ed elle hanno sì l'ingegni alle mani, che non si può difendere da loro. *Ma* se pigliassi loro amistà per cagione di conquistare questo regno, converrebbe aver puro e fermo proponimento di menarle solamente per questo regno conquistare e avere, ché per altra cagione non ti farebbero compagnia né vorrebbero tua amistade. (Bono Giamboni, *Libro Vizj e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 12, parr. 2 e 3, p. 28, rr. 19 e 22)
- b. „Io confesso *bene ch'io* feci questo fatto, *ma* pregovi per amore e per reverenza di Dio che voi mi perdoniate”. La preghiera ascosa è in questo modo: „Io confesso ch'io feci questo fatto e non domando che voi mi perdoniate; ma se voi ripensaste quanto bene e come grande onore i' òe fatto al comune, ben sarebbe degna cosa che mi fosse perdonato”. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 56, par. 2, p. 112, r. 12)
27. a. Dico *bene che*, a più aprire lo intendimento di questa canzone, si converrebbe usare di più minute divisioni; *ma tuttavia* chi non è di tanto ingegno che per queste che sono fatte la possa intendere, a me non dispiace se la mi lascia stare, ché certo io temo

d'averne a troppi comunicato lo suo intendimento pur per queste divisioni che fatte sono, s'elli avvenisse che molti le potessero audire. (Dante, *Vita nuova*, c. 1292–93, cap. 19, par. 22, p. 82 [OM132], r. 4)

Inoltre, senza l'iniziale „Dico“ in (27a) l'eventuale 'scomparsa' di *ma* permetterebbe di ottenere una correlazione ipotattica (27b) come quella con *avegna che* nell'es. (16d), mentre l'eventuale 'scomparsa' di *tuttavia* potrebbe dar luogo ad una correlazione paraipotattica (27c) – gli ultimi due costrutti sono asteriscati non perché agrammaticali o inaccettabili (come quelli nella nota 5) ma in quanto non attestati:

- b. \**Bene che*, a più aprire lo intendimento di questa canzone, si converrebbe usare di più minute divisioni; *tuttavia* chi non è di tanto ingegno che per queste che sono fatte la possa intendere, a me non dispiace se la mi lascia stare...
- c. \**Bene che*, a più aprire lo intendimento di questa canzone, si converrebbe usare di più minute divisioni; *ma* chi non è di tanto ingegno che per queste che sono fatte la possa intendere, a me non dispiace se la mi lascia stare...

### 2.3. La correlazione paraipotattica

Strutture correlative paraipotattiche come quella appena ipotizzata con (27c) sono rare ma documentate: oltre ad essere introdotta dalla congiunzione coordinante *ma* come in (28a), la sovraordinata può anche essere accompagnata da connettori avverbiali come ad es. *tutta fiata* (28b), *tutta volta* (28c) o *pure* (28d).<sup>11</sup>

28. a. E *avegna che* fosse lieve la cena e di poche imbandigioni, *ma* del rilievo si consolarono tanti poveri, che non avrei creduto che nel mondo n'avesse cotanti. (Bono Giamboni, *Libro Vizj e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 15, par. 14, p. 33, rr. 10 e 11)
- b. *Avegna Idio ch'io* non hoe servito di domandare dono, il quale io vi voglio adomandare, *ma tutta fiata* io sì vi voglio pregare che voi mi dobiate fare cavaliere (*Tristano*, 24 – cit. in Segre, 1952: 188)
- c. In questa parte divisa Tulio come divennero quelli due mali, cioè turbare il buono stato delle cittadi e corrompere la buona vita e costumanza delli uomini; et *avegna che* 'l suo testo sia recato in sie piane parole che molto fae da intendere tutti, *ma tutta volta* lo sponitore dirae alcune parole per più chiarezza. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 13, par. 1, p. 31, rr. 16s. e 18)
- d. E però, là ov'elli teneano corte, aveano fatta una panca da tre, e più non ve ne capevano: e niuno era ardito che su vi sedesse,

temendo la loro leggiadria; e, *tuttoché* messere Polo fosse loro maggiore – et ellino nell'altre cose l'ubbidiano –, *ma pure* in quello luogo leggiadro non ardia sedere, tutto ancora che confessavano bene ch'elli era lo migliore uomo di Romagna e 'l più presso da dover essere il quarto che niuno altro. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 41, pp. 220 e 221, rr. 11s. e 1)

Alla paraipotassi con *e* e *si* andranno quindi aggiunti i casi con *ma*, che appaiono quasi del tutto trascurati dalla letteratura tradizionale: Schiaffini (1926a) ovviamente, occupandosi di „*Et e sic* della ripresa”, non ne parla, così come Ghinassi (1971) che affronta la „paraipotassi relativa”; ma il fenomeno non viene tematizzato neppure da Sorrento (1929), Terracini (1950/51), Dardano (1969) o La Fauci (1978), mentre la sua assenza da Medici e Vignuzzi (1971), Brambilla Ageno (1978) e Medici (1978) può semplicemente significare che in Dante non è documentato. Solo Segre in una nota all'edizione di Giamboni segnala di sfuggita il *ma* paraipotattico di (28a), mentre aveva commentato (28bc) come esempi di „un uso sintattico che a prima vista parrebbe vicino [*si*] alla para-ipotassi [...]: la ripresa di congiunzioni ipotetiche o concessive, nella proposizione principale, per mezzo di congiunzioni [*si*] avversative o deduttive come *tuttavia*, *dunque* ecc [...]” (1952: 188).

### 3. CONCLUSIONI

Cosa contraddistingue la correlazione paraipotattica da quella ipotattica da una parte e da quella paratattica dall'altra? In ipotassi (cfr. § 2.1) abbiamo visto che alla congiunzione subordinante – normalmente anche se non necessariamente diaforica (cfr. nota 5) – ‘risponde’ un connettore avverbiale – normalmente ma non necessariamente anaforico –, e che in linea di principio (e compatibilmente con le caratteristiche idiosintattiche dei singoli connettori) la sovraordinata e la subordinata possono comparire in entrambi gli ordini logicamente possibili;<sup>12</sup> in paratassi invece (cfr. § 2.2) c'è un unico ordine sequenziale possibile, e le congiunzioni coordinanti che introducono la seconda frase (eventualmente accompagnata da un connettore avverbiale) riprendono in modo anaforico gli elementi che – anche in combinazioni sintagmatiche e frasali prive di uno statuto sintattico definito ma funzionanti in ogni caso come anticipatori cataforici – avevano accompagnato / introdotto la prima;<sup>13</sup> in paraipotassi (cfr. § 1 e gli ess. *supra*) di nuovo l'ordine è bloccato, e la congiunzione subordinante (o la forma verbale subordinata: gerundio, participio) iniziale, solo potenzialmente diaforica, viene ripresa in modo solo anafo-

rico da una congiunzione coordinante: secondo la tradizione „La paraipotassi si deve interpretare come un tipo di proposizione complessa dove la subordinazione viene ad incrociarsi con la coordinazione” (Terracini, 1950/51: 267).

Ma allora (*pace* Segre, 1952: 259) sarà da considerare sicuramente paraipotattico anche l'es. (29), nel quale una serie di subordinate causali coordinate fra di loro precede una sovraordinata introdotta da *e* ed accompagnata da *così*, e dove – come peraltro accade di solito – „La cong[iun]z[ione *e*] e l'avv[erbio *così*] con cui viene introdotta la principale sottolineano [...] un parallelismo tra questa e le secondarie precedenti [...]” (Brambilla Ageno, 1978: 442):

29. E però che [nel]l'ordine intellettuale de l'universo si sale e discende per gradi quasi continui da la infima forma all'altissima, [e dall'altissima] a la infima, sì come vedemo ne l'ordine sensibile; e tra l'angelica natura, che è cosa intellettuale, e l'anima umana non sia grado alcuno, ma sia quasi l'uno a l'altro continuo per li ordini de li gradi; e tra l'anima umana e l'anima più perfetta de li bruti animali ancor mezzo alcuno non sia; e noi vegliamo molti uomini tanto vili e di sì bassa condizione, che quasi non pare [loro] essere altro che bestia; e *così* è da porre e da credere fermamente che sia alcuno tanto nobile e di sì alta condizione che quasi non sia altro che angelo. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, III.vii.6, pp. 190 e 191 [OM378 e 379], rr. 16 e 19, 1 e 4)

L'assegnazione alla paraipotassi degli scarsi casi presentati nel § 2.3 non dovrebbe suscitare perplessità, visto che pur derivando dalla forma avverbale MAGIS a quell'altezza cronologica *ma* aveva ormai una distribuzione da congiunzione coordinante;<sup>14</sup> parallelamente, nonostante gli usi anche avverbali di ET latina, in italiano antico *e* ha sostanzialmente un comportamento sintattico da congiunzione coordinante, sia per la sua non compatibilità con altre congiunzioni coordinanti, sia per la posizione che assume in mezzo ai sintagmi o alle frasi congiunte – cfr. gli esempi (19) e (20ab) nel § 2.2. Assolutamente più problematico mi sembra invece il tradizionale inserimento nella categoria dei casi con *sì* (§ 1), che pare avere una distribuzione non tanto da congiunzione coordinante quanto piuttosto da connettore avverbale:<sup>15</sup> infatti non solo si trova all'inizio della frase sovraordinata dopo la subordinata preposta (30abcd), occupando in fin dei conti la stessa posizione di *tuttavia* sul cui statuto di connettore avverbale non paiono esserci dubbi o perplessità – nella correlazione ipotattica dell'es. (31),

30. a. Stando lo 'mperadore Federigo, e face dare l'acqua, le tavole coverte, *sì* giunsero a lui tre maestri di negromanzia; [...]. (*Novellino*, 817, 14 – cit. in Dardano, 1969: 192).
- b. E presa Maiolicha per forza, *sì* ne recarono molte dignitadi e gioie, come decto è di sopra. (*Cronica fiorentina*, XIII ex. [fior.], MCXVIII, p. 95, r. 32)
- c. Et se lla condizione richiede che debbia parlamentare a cavallo, *sì* dee elli avere cavallo di grande rigoglio, [...]. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 32, par. 3, p. 78, r. 16)
- d. Onore desiderare è una sollicitudine d'avere più onore che non si conviene; e avegna che questo si possa attribuire a vanagloria, *sì* è detto questo cotale avaro; onde si dice ne la Scrittura che Adamo fu avaro perché peccò a intendimento d'avere più onore che no li si facea. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 29, par. 18, p. 53, r. 12)
31. La Fede Pagana, ch'era a Roma a quella stagione, e dividea tra' suoi baroni i reami e le provincie ch'avea conquistati, e ammonivali e confortavali di ben fare e che fossero prodi e valenti, promettendo loro vie maggiori cose per innanzi, quando udie che la Fede Cristiana era nel campo ove le battaglie si facièno con grande oste, e che la richiedea di battaglia, avegna che del detto suo facesse gran beffi e il suo fatto avesse per niente, *tuttavia* s'apparechiò e rifece sua oste per combattere con lei, se fosse ardita d'aspettarla. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 50, par. 2, p. 86, r. 5)

Ma compare anche in strutture paratattiche, da solo (32a) o dopo un altro avverbio all'inizio della seconda coordinata (32b),<sup>17</sup> e soprattutto (come segnalato in Salvi, 2002) può co-occorrere – seguendole – con le congiunzioni coordinanti *e* e *ma*, come in (33ab):

32. a. „[...] e, perciò che la mia limosina ritenesti, trenta giorni m'hai fatto istare in pena. *Sì* ti dico che, in questo luogo ove io sono istato, interai tue domane; et io mi ne voe salvo in Paradiso”. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 17b, p. 165, r. 2)
- b. Et omai è detto sufficientemente e diligentemente del genere, cioè generalmente, dell'ufficio e della fine di rettorica; *or sì* dicerà il conto delle sue parti, *sì* come Tulio promise nel suo testo qua indietro. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 26, par. 5, p. 72, r. 3)

33. a. [...] la prese a confortare, e consilglando, sì lle fece nobili e grandi donamenti, e sì lle diede quella compagnia ch'a llei si convenia. (*Cronica fiorentina*, XIII ex. [fior.], MCCVIII, p. 120, r. 23)
- b. Preghiera è quando l'accusato confessa ch'elli àe commesso quel peccato e confessa che ll'è fatto pensatamente, *ma sì* [= > „ugualmente / comunque“?] domanda che lli sia perdonato, la qual cosa molte rade fiato puote advenire. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 56, par. 0, p. 112, r. 1)

La ripresa anaforica con il connettore avverbale *sì* di una congiunzione subordinante in posizione cataforica sarebbe allora una struttura parallela a quelle viste nel § 2.1 (dedicato alla correlazione ipotattica), con in più una 'divisione del lavoro' inversa rispetto a quella segnalata per (17a); infatti mentre in quel caso il *se* della subordinata preposta aveva quasi solo valenza cataforica ed il significato era totalmente affidato al connettore avverbale *tuttavia* della sovraordinata, negli esempi appena mostrati *sì* sembra privo di una semantica specifica, visto che può riprendere tutti i diversi valori (temporale, condizionale, causale, concessivo – cfr. gli ess. *supra* e quelli citati nel § 1, ma cfr. anche Schiaffini, 1926b) segnalati esplicitamente ed unicamente dalle congiunzioni subordinanti iniziali: per citare quanto già detto da Brambilla Ageno (1978: 443), „il 'sì', insomma, avrebbe la funzione di 'riassumere' ciò che precede, e servirebbe al concatenamento della frase".<sup>17</sup>

## NOTE

\* L'idea di questo articolo si deve ad una osservazione di Riccardo Tesi, ma il mio lavoro ha beneficiato anche dell'aiuto e dei suggerimenti di Manuel Barbera, Gianguido Manzelli e Teréz Marosi, oltreché di Giampaolo Salvi, Ilde Consales e degli altri partecipanti al Convegno „Lingue romanze nel Medioevo” (Piliscsaba, 22–23 marzo 2002); resta comunque inteso che i difetti residui sono da imputare all'autore. Gli esempi utilizzati provengono in parte dalle ricerche condotte per il progetto Italant – sul quale cfr. Renzi e Bisetto (a cura di) (2000) –, ed in parte dalla tradizionale letteratura sull'argomento.

<sup>1</sup> Ai già ricordati Schiaffini (1926a) e Sorrento (1929), che si sono occupati del tema con riguardo all'italiano ma anche ad altre lingue romanze, vanno aggiunti ad es. Segre (1952), Dardano (1969), e – in particolare per l'opera di Dante – Terracini (1950/51), e poi Ambrosini (1970), Brambilla Ageno (1978) e Medici (1978); sui problemi connessi alla forma *sì* cfr. anche Salvi (2002), da cui ho tratto diversi esempi.

<sup>2</sup> Cfr. anche Terracini (1950/51: 268s.), Segre (1952: 184, 188), ed Ambrosini (1970: 616). Si noti però che almeno in alcuni casi, come ad es. (I. ab), si potrebbe adottare l'interpretazione di *e* come segnale „di correlazione che sottolinea il parallelismo e l'opposizione tra due soggetti” o anche „di polemicità dialogica” suggerita in Mazzoleni e Prandi (1997: 45 nota 9) ed ispirata almeno in parte a La Fauci (1978), piuttosto che come congiunzione coordinante che collega una sovraordinata alla subordinata, e se così fosse non ci troveremmo di fronte alla paraipotassi in senso stretto, bensì ad una connessione di carattere non tanto sintattico quanto testuale o discorsivo-enunciativo – in (I. a) si può comunque ritrovare anche l'eco biblico-evangelica di *et ecce* già segnalata per la *Vita nuova* da Terracini (1950/51: 268), che citava come esempio „Cum esset in una civitatum, et ecce vir plenus lepra” (*Luca*, 5, 12).

I. a. E io dissi: – Molto desiderai ad un tempo questa gloria mondana, avegna che mal me ne cogliesse; ma in mano de la Filosofia vi rinunziai, e per lo consiglio di suoi ammonimenti. E *se* non mi credete, ed ecco ne le vostre vi rinunzio –. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 66, par. 9, p. 105, r. 19).

b. Ma fae per nostro senno: noi siamo tutti tuoi servi, e 'l signore può fare de' servi quello che li piace: onde di' loro con vigore e con ardire ch'elli son tutti tuoi servi e, chi non ti ubidirà, che tu il pulirai secondo la tua aspra legge; e, *se* Salamone li gravoe in fare lo tempio, e tu li graveraì se ti verrà in piacere. [...]. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 6, p. 141, r. 10).

<sup>3</sup> La correlazione a livello concettuale è ovviamente esprimibile anche senza l'utilizzo di strutture correlative sintattiche in senso proprio, grazie ad es. a ripetizioni morfo-lessicali sia in paratassi (I. abc) che in ipotassi (II. abc):

I. a. Ma sacce che 'n due guise / lo l'attor lo devise: / ché l'une veramente / son fatte di neente, / ciò son l'anim' e 'l mondo / e li angeli secondo; / ma tutte l'altre cose, / quantunque dicere ose, / son d'alcuna materia / fatte per lor maniera. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 193, rr. 7 e 11, vv. 495 e 499).

b. *Già è detto* che è dispositio; *or dicerà* il conto che è elocutio. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 29, par. 4, p. 75, rr. 14 e 15).

c. A guisa d'om che giunge a la bat[t]aglia / e falla ne lo *primo* avvenimento, / e pare di colpire non gli caglia, / *poi* mostra rinovare asalimento, / lo vostro dir novello si travaglia / [...]. (Rinuccino, *Rime*, XIII c.m. [fior.], son. 8g, *A guisa d'om*, p. 86, rr. 5 e 7, vv. 2 e 4 – cit. in Bisetto, 2002).

II. a. Ché ttu non pregi nulla cosa mai / se nonn-è quel che ttu n'avrà' pagato: / se *poco* costa, *poco* il pregerai; / [...]. (Dante, *Fiore*, p. 1284, son. 174, p. 350 [OM740], r. 13, v. 11).

b. Anzi in quel medesimo popolo, che s'appellava di Dio, v'assalimmo, e combatteremmo con voi; e avegna che *dal cominciamento* faceste gran pugna e vi difendeste francamente da noi a bontà de patriarche de profeti e d'altri fini capitani ch'aveste, e a bontà della legge che vi diè Moisé, *al dassetto* quella pugna perdeste, e recammo quel popolo a peccare e a seguitare i Vizi e' peccati e adorare l'idoli e a ubidire le nostre comandamenta, come tutte l'altre genti facièno. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 58, par. 11, p. 95, rr. 15s. e 18).



- c. Donde costrinse e raunò in uno luogo quelli uomini che allora erano sparti per le campora e partiti per le nascosaglie silvestre; et inducendo loro a ssapere le cose utili et oneste, tutto che *alla prima* paresse loro gravi per loro disusanza, *poi* l'udiro studiosamente per la ragione e per bel dire; e:ssi-lli arecò umili e mansueti dalla fierrezza e dalla crudeltà che aveano. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 5, par. 0, p. 21, rr. 18 e 19)

<sup>4</sup> Le strutture correlative ipotattiche sono assolutamente comuni anche in fasi successive della storia della lingua, fino ai secoli più recenti, come nei costrutti concessivi fattuali (I. abc), ed anche nell'italiano contemporaneo, come nel costrutto temporale (II):

- I. a. In Italia oggidi (che nel trecento era tutto l'opposto) la lingua scritta degli scrittori, *sebbene* differisca dalla parlata molto meno che fra' latini, *tuttavia* differisce, credo, più che in qualunque altro paese culto, certamente Europeo. (Leopardi, *Zibaldone*, p. 513 – cit. in Jansen, Polito e Strudsholm, 2002: 15).
- b. *Benché* non potessi fissare gli occhi su loro, tanto era fuggevole il loro passaggio, *pure* attraevano la mia attenzione (Pellico, *Le mie prigioni*, p. 44 – cit. in Tesi, 1989: 48, nota 31).
- c. E *quantunque*, com'era stata congetturata, anzi intento espresso della Provvisione, un certo numero d'accattoni sfrattasse dalla città, per andare a vivere o a morire altrove, in libertà almeno; *pure*, la caccia fu tale che, in poco tempo, il numero de' ricoverati ... s'accostò a dieci mila (Manzoni, *Promessi sposi*, p. 428 – *ibid.*).
- II. Avete mai sentito il silenzio di un museo? Non quello dei cartelli appesi al muro, rotto dallo scalpiccio, dai sussurri, dai colpi di tosse, dal ronzare delle macchine fotografiche che si ricaricano di nascosto, ma quello vero, quello dell'orario di chiusura. Dalle nove alle cinque no, è rumore somnesso, represso, chiasso ipocrita, ma dopo, *dopo che* sono passate anche le donne delle pulizie, *dopo che* le porte si sono chiuse e anche i cancelli, *allora* è il silenzio dei musei. Che non è un silenzio vuoto, di cose che dormono, ma un silenzio vivo, di cose che si svegliano. (Lucarelli, *Il silenzio dei musei*, p. 146).

<sup>5</sup> È vero che in italiano le congiunzioni subordinanti sono normalmente diaforiche, ma esistono delle eccezioni: ad es. *siccome* è attualmente solo cataforica mentre *perché* è solo anaforica (cfr. Previtera, 1996: 35ss.), e può introdurre una subordinata in posizione tematica solo se riceve una intonazione contrastiva – qui resa dall'uso del maiuscolo (I. a) – o se viene inserita in una frase scissa (I. b); invece in italiano antico *perché* era evidentemente ancora diaforica, potendo introdurre subordinate sia preposte che posposte nelle sue forme *perciò che* (12), *perché* (14ab) e (II. a) e *però che* (II. bc):

- I. a. PERCHÉ nevica non esco (, non perché...)
- b. È perché nevica che non esco (, non perché...)
- II. a. E *perché* lunga conviene essere la ragione, per proprio capitolo immediatamente intendo ciò mostrare. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, IV.viii.16, p. 312 [OM616], r. 11)
- b. Ma *però che* in questo capitolo senza troppa lunghezza ciò trattare non si potrebbe, [...], farò ancora digressione d'altro capitolo per le toccate

ragioni mostrare; [...]. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, IV.iv.14, p. 281 [OM561], r. 7)

- c. [...], dico che nostro intelletto [...] non puote a certe cose salire (*però che la fantasia nol puote aiutare*; [...]), [...]. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, III.iv.9, p. 171 [OM333], r. 9)

Per quanto riguarda invece la ‘normale’ anaforicità dei connettori avverbiali di ripresa, oltre ai controesempi appena visti si consideri che ad es. nei costrutti causali ungheresi l’ordinamento usuale (se non unico) è proprio quello inverso, in cui la sovraordinata introdotta da un connettore avverbiale con funzione cataforica precede la subordinata introdotta da una congiunzione subordinante solamente anaforica (III. ab); esistono poi (cfr. Mazzoleni, 1990: 97s.) anche strutture correlative composte da congiunzioni subordinanti e connettori avverbiali che risultano entrambi diaforici se considerati indipendentemente, ma che insieme possono comparire in un solo ordine, come accade in slovacco con *aj ked’* ed *aj tak* (IV. ab), che formano un „binomio irreversibile” (cfr. Conte, 1977: 32):

- III. a. *Azért nem megyek el, mert esik.* – ciò=per non ci vado / vado via PREVERBO, perché piovè „Perciò non esco, poiché piovè”  
 b. *\*Mert esik, azért nem megyek el* – perché piovè, ciò=per non ci vado / vado via PREVERBO „Poiché piovè, perciò non esco”
- IV. a. *Aj ked’ táto kniha stála vel’a, aj tak som ju kúpil* – anche se questo libro costava tanto, anche così sono lo comprato „Anche se questo libro era caro, l’ho comprato lo stesso”  
 b. *(\*Aj tak) som kúpil tuto knihu, aj ked’ stála vel’a* – anche così sono comprato questo libro, anche se costava tanto „Ho comprato lo stesso questo libro, anche se era caro”

<sup>6</sup> Come si vede anche nell’esempio più recente di costrutto condizionale concessivo (I), *tuttavia* – che in quanto avverbio di predicato in italiano antico (II) ha il valore di „sempre” (cfr. Barbera, Mazzoleni e Pantiglioni, 2000: 590) come lo spagnolo *todavía* –, sembra funzionare da buon corrispondente e „traducente” di TAMEN (III):

- I. Hanno questo le opere di genio, che *quando anche* rappresentino al vivo la nullità delle cose, *quando anche* dimostrino evidentemente e facciano sentire l’inevitabile infelicità della vita, *quando anche* esprimano le più terribili disperazioni, *tuttavia* ad un’anima grande che si trovi anche in uno stato di estremo abbattimento, disinganno, nullità, noia e scoraggiamento della vita, [...] servono sempre di consolazione, raccendono l’entusiasmo, e non trattando né rappresentando altro che la morte, le rendono, almeno momentaneamente, quella vita che avevano perduta [...]. (Leopardi, *Zibaldone*, p. 259s. – cit. [all’interno di un discorso di carattere squisitamente tematico] in Giardinazzo, 2000: 69).
- II. Ma *tuttavia* ti guarda / d’una cosa che ’mbarda / la gente più che ’l grado, / cioè gioco di dado: / ché non è di mia parte / chi si gitta in quell’arte, / anz’è disviamento / e grande struggimento. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 226, r. 3, v. 1427).
- III. *Avegna ch’el figliolo scia tenuto di fare li commandamenti del pare, tamen salla (sic) apparesse coso plu raxonevole... no sarave da disprixiare... [...].* (Guido Fava, *Parlamenti ed epistole*, p. 133 – cit. in Segre, 1952: 257, nota 171, che rimanda a Terracini, 1949, p. 96).

<sup>7</sup> La libertà posizionale del connettore avverbiale può addirittura permettergli di ‘saltare’ dalla sovraordinata alla subordinata per andare a costituire insieme a *se* una locuzione congiuntiva subordinante (I), che nella storia della lingua italiana è stata poi soppiantata da *anche se*:

- I. Perciò ne sie aveduto / di star tra lor sì muto / che non ne faccia risa:  
/ pàssati a la lor guisa, / ché 'nanzi ti comporto / che tu segue lo  
torto; / che *se pur* [= „anche se”] ben facessi, / da che lor non piaciessi,  
/ nulla cosa ti vale / e dir bene né male. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a.  
1274 [fior.], p. 237, r. 11, v. 1753).

<sup>8</sup> Il meccanismo era già stato segnalato da Mussafia nella lingua del *Decameron*: „Quando io enuncio una causa, e dico che per essa *non* accadde l’una o l’altra cosa, io vengo a dire che essa non valse a produrre quel tal effetto, il quale con molta probabilità da essa come da causa era da aspettare, che *sebbene* la causa esistesse, pure l’effetto non seguì; [...]” (1857: 54). Al riguardo Mussafia forniva esempi di „*perciò* avversativo” (1857: 53–56), per lo più in correlazione con subordinate preposte introdotte da congiunzioni concessive (I. abc), ed anche dell’„uso concessivo di *perché*” (1857: 56–58): in un caso la congiunzione subordinante entra in correlazione con *perciò* nella principale (II), mentre in altri compare sia da sola in frasi concessive fattuali (I. a) sia accompagnata da *pur* in condizionali concessive (III. b), con il verbo della subordinata sempre e solo al congiuntivo.

- I. a. quantunque Amor volentieri le case de’ nobili uomini abiti, esso per ciò non rifiuta lo’mpério di quelle de’ poveri. (Boccaccio, *Decameron*, 4, 7)  
b. una novella, la quale, ancora che miserie maggiori in sé contenga, non per ciò abbia così splendida riuscita. (id., 2, 4).  
c. come che agli antichi uomini sieno naturalmente tolte le forze ... non è per ciò lor tolta la buona volontà. (id., 1, 10).
- II. La quale (*novella*) perché [= „benché”] l’effetto della passata somigli, non vi dovrà perciò essere men cara. (id., 1, 8).
- III. a. perché [= „benché”] ella sia nella mia casa stata, ella non ti sia men cara. (id., 10, 4).  
b. perché pure [= „anche se”] agio avuto n’avesse, i pensieri non l’avrebbero lasciato. (id., 5, 3).

Mussafia però, in termini che paiono perfetti per la prospettiva ‘filosofica’ adottata in Prandi (a cura di) (1996), sottolinea da una parte che „*perciò* [e] causale, con valore avversativo in virtù della sua collocazione” (1857: 55), e dall’altra che „*perché* è sempre causale, e può in dovuta collocazione acquistare valore concessivo; *natura* concessiva per sé medesimo non ha mai” (1857: 56).

<sup>9</sup> In coordinazione multipla, dove il primo elemento è l’anticipatore cataforico ed i seguenti sono tutti riprese anaforiche, si trovano ad es. congiunzioni (I) e congiunzioni negative (II):

- I. Ché, primamente, non era subietto ma sovrano, e per la [sua] nobilità e per virtù e per bellezza. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, l.v.7, p. 21 [OM33], rr. 10 e 11).
- II. E però ad esso non s’asetti alcuno male de’ suoi organi disposto, però che né denti né lingua ha né palato; né alcuno assettatore de’ vizii, perché lo stomaco suo è pieno d’omori venenosi e contrarii, sì che mai vivanda non terrebbe. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, l.i.12, p. 5 [OM11], r. 7)

<sup>10</sup> Si noti che in un costrutto paratattico – dal significato sempre concessivo fattuale – *bene* può anche comparire accompagnando la seconda frase (cfr. Barbera, Mazzoleni e Pantiglioni, 2000: 585):

I. Uno cavaliere di Lombardia era molto amico dello 'mperadore Fedेरigo, et avea nome messer G., il quale non avea reda nulla che suo figliolo fosse: *bene* avea gente di suo legnaggio. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 29, p. 196, r. 5)

<sup>11</sup> In (28d) la sovraordinata è preceduta da due concessive fattuali coordinate fra di loro, con i verbi la prima al congiuntivo e la seconda all'indicativo: su questo tipo di problema cfr. Sorrento (1949a) e Brambilla Ageno (1973).

<sup>12</sup> D'altronde, la possibilità di inversione d'ordine fra subordinata avverbiale e sovraordinata, con i relativi effetti di *Functional Sentence Perspective*, è normalmente considerata pressoché definitoria per l'identificazione dell'ipotassi (cfr. Mazzoleni, 1991a e la bibliografia ivi riportata).

<sup>13</sup> Si noti che in italiano contemporaneo – e forse anche in altre lingue? – la funzione di anticipatore cataforico in una struttura correlativa paratattica può essere svolta anche da una forma verbale, il cosiddetto futuro „concessivo-dubitativo” (I), eventualmente accompagnato da *anche* – cfr. Mazzoleni (1996: 57) –, che non appare troppo dissimile dal futuro „epistemico” col quale condivide la marcatura della non completa sottoscrizione del contenuto proposizionale espresso da parte del mittente (II); interessante il fatto che La Fauci (1978: 32) possa parafrasare proprio con (I) uno dei classici esempi di paraipotassi, il frammento tratto da uno dei sonetti dell'Angiolieri a Dante riportato nella citazione di Ghinassi (1971) all'inizio del § 2:

I. Io *pranzerò* a spese altrui, *ma* tu ceni allo stesso modo.

II. Che ore sono? – Non so, *saranno* le cinque.

<sup>14</sup> Oltre alla sua posizione rigidamente in mezzo ai sintagmi o alle frasi congiunte, sia col valore avversativo (I. a) o concessivo (I. bc) sia con quello sostitutivo (II. abc), *ma*, che può tranquillamente co-occorrere insieme a connettori avverbiali – cfr. (I. c) e gli ess. (28bcd) nel § 2.3 –, non appare invece affatto cumulabile con altre congiunzioni coordinanti.

I. a. Ma sacce che 'n due guise / lo Fattor lo devise: / ché l'une veramente / son fatte di neente, / ciò son l'anim' e 'l mondo / e li angeli secondo; / *ma* tutte l'altre cose, / quantunque dicere ose, / son d'alcuna materia / fatte per lor maniera. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 193, r. 11, v. 499).

b. Elli fu molto savio *ma* troppo ontoso ad vendecta; et fu largo e gratiooso, gentile e bontadioso in tucti suoi facti. (*Cronica fiorentina*, XIII ex. [fior.], MCLIII, p. 103, r. 5).

c. Queste sono le sei parti che dice Tullio che sono e debbono essere nella diceria; e di ciascuna tratterà qua innanzi il libro sufficientemente, *Ma* in questo ch'è detto puote uomo *bene* intendere che queste sei medesime possono convenire inn una pistola, di tal materia puote ella essere. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 76, par. 25, p. 152, rr. 13 e 14).

II. a. [...] *non* fronda verde, *ma* di color fosco; / *non* rami schietti, *ma* nodosi e 'nvolti; / *non* pomi v'eran, *ma* stecchi con tòsco. / [...]. (Dante, *Inferno*, p. 1306 – a. 1314, XIII, vv. 4–6 – cit. in Giardinazzo, 1998: 24).

- b. Dove s'intende, che *non* pur a migliorare lo bene è fatta, *ma* eziandio a fare de la mala cosa buona cosa. (Dante, *Convivio*, 1304–1307, III. VIII. 21, p. 203 [OM401], r. 12).
- c. E avegna che sian pochi, che per questa stretta via che mena l'uomo a regno di Cielo vogliano andare e che vogliano fare quella durissima e asprissima pugna, sappi che *non* sono pur li pargoli, come tu dicesti di sopra, *ma* sono molti altri c'hanno buono e perfetto conoscimento delle cose del mondo; [...]. (Bono Giamboni, *Libro Vizi e Virtudi*, a. 1292 [fior.], cap. 10, par. 12, p. 24, rr. 16 e 17).

Un interessante ma credo apparente controesempio è fornito da Sorrento (1929: 65) con il brano carducciano riportato in (III), che viene così commentato: „Questa curiosa forma di paraipot[assi] non la direi rara; a me è capitato di sentir dire nella corrente lingua italiana: 'quand'anche tu abbia intenzione di comprarti una macchina, *ma* e i danari non li puoi mica rubare'; e simili.” Ora, a me sembra che entrambi gli esempi andrebbero intonati in maniera particolare, con *ma* preceduto da una pausa forte, e con un'altra pausa più breve fra *ma* ed *e*: così la subordinata iniziale (dal contenuto proposizionale di responsabilità dell'interlocutore) resterebbe in sospeso, priva di sovraordinata, *ma* servirebbe a segnalare l'arrivo di una obiezione ed *e* a riprendere il discorso – entrambi gli elementi non a coordinare la sovraordinata alla subordinata precedente bensì a svolgere piuttosto un ruolo da connettivo testuale (nel senso di Sabatini, 1999: 158s.).

- III. [...]: e *quand'anche* debbano aversi per tradizioni d'età più bassa i due racconti del fabbro di porta San Pietro [...]; *quando*, dico, si debbano avere per tradizione, *ma e* la tradizione infine non s'inventa di pianta e riposa sempre sur un fondamento di vero. (Carducci, *Della varia fortuna di Dante*, p. 154)

Questa interpretazione mi pare appoggiata dal confronto con il seguente brano, tratto dalla traduzione di un romanzo spagnolo dell'800, dove *ma* ed *e* – di nuovo in quest'ordine! – non compaiono dopo una subordinata bensì dopo una frase indipendente, e sembrano assumere esattamente la stessa funzione citata sopra per l'esempio carducciano ripreso da Sorrento; in più la convenzione spagnola per la punteggiatura permette di 'vedere' nell'originale riportato di seguito che le due congiunzioni coordinanti hanno *scope* diverso l'una rispetto all'altra, mostrando inoltre il passaggio stilistico dalla voce del narratore esterno del paragrafo precedente a quella del personaggio nel discorso indiretto libero del successivo:

- IV. a. [Don Álvaro] voleva abusare della fiducia di don Víctor. „Ma, e se non lo avesse voluto? E se si contentava di starle accanto, di parlarle e di vederla sovente, di averla per amica? [...]”. (Leopoldo Alas „Clarín”, *La Presidentessa*, p. 455).
- b. [Don Álvaro] quería abusar de la confianza de don Víctor. „Pero *¿y* si no quería? ¿Si se contentaba con estar cerca de ella, con verla y hablarla a menudo y tenerla por amiga? [...]”. (Leopoldo Alas „Clarín”, *La Regenta II*, p. 196).

<sup>15</sup> Già Brambilla Ageno (1978: 442) notava che „Sembra da tener separato dalla p[araipotassi] vera e propria il caso della ripresa della prop. principale con 'si' (che è un avv[erbio] e non una cong[un]z[ione]), dopo una secondaria prolettica”, e *si* non compare neppure nell'inventario delle congiunzioni coordinanti dantesche presente in Medici (1978). Il fatto che la forma (<= SIC) in rumeno sia

poi divenuta effettivamente una congiunzione coordinante, e che nelle lingue letterarie medioevali di area galloromanza abbia comportamenti almeno in parte da congiunzione coordinante, non significa che debba avere lo stesso destino in italiano: il suo statuto chiaramente avverbiale nella lingua contemporanea sembrerebbe proprio testimoniare, e comunque, oltre ai casi in discussione come connettore avverbiale, già in italiano antico ne sono testimoniati usi a *scope* più ristretto, come modificatore all'interno di un SV – (I) – o di un SAGG – (II) e (III) – o di un SAVV – (IV) –, sia con la valenza anaforica di (I) e (II) sia con quella cataforica tipica delle consecutive come in (III) e (IV):

- I. Allora il Soldano, udendo costui *così* riscuotersi, non seppe che si dire di coglierli cagioni: sì lo lasciò andare. (*Novellino*, 1281/1300 [fior.], 73, p. 296, r. 10).
- II. „Perciò ch'ella fece *così* disperato maleficio et avea pensato di fare tanta crudelitate, sì fue al postutto convenevole che lli suoi propii figliuoli ne le dessero pena e non altri”. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 73, par. 3, p. 137, r. 14).
- III. *Sì* giunse ritto 'l colpo al primo tratto, / *che* l'anima tremando si riscosse / veggendo morto 'l cor nel lato manco. (Guido Cavalcanti, *Rime* [ed. Contini], 1270–1300 [fior.], xiiij, son. *Voi che per li occhi*, p. 506, rr. 12 e 13, vv. 12 e 13).
- IV. Tigre tien altra via, / *ché* corre per Soria / *sì* smisuratamente / *che* non è om vivente / *che* dica che vedesse / cosa che *sì* corresse. (Brunetto Latini, *Tesoretto*, a. 1274 [fior.], p. 210, rr. 1 e 2, vv. 979 e 980).

<sup>16</sup> E che i due elementi avverbiali che co-occorrono in (33b) possano essere non troppo dissimili tra loro si può vedere anche dal parallelismo fra l'es. (ib) con *or* riportato nella nota 3 e quello con *sì* presentato qui di séguito:

- I. E *già* è ben detto della causa dimostrativa; *sì* dicerà il maestro della causa deliberativa. (Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260–61 [fior.], cap. 20, par. 9, p. 59, rr. 15 e 16).

<sup>17</sup> Paralleli mi paiono i casi di *così* come ripresa anaforica di *siccome* segnalati da Tesi (1989: 48, nota 31) per un periodo molto più recente nell'evoluzione della lingua letteraria italiana (I. ab), ed una simile funzione riassuntivo-riepilogativa assumono secondo Ghinassi (1971: 49, 54s.) le forme a base relativa come quella dell'esempio dugentesco (II. a) – anch'esso (cfr. p. 47) classificato come paraipotattico; tali forme possono svolgere la stessa funzione di ripresa, in una struttura però decisamente paratattica, anche in fasi molto più tarde della storia della lingua (II. b):

- I. a. *Siccome* però tutti i provvedimenti di questo mondo, per quanto siano gagliardi, non hanno virtù di diminuire il bisogno del cibo, né di far venir derrate fuor di stagione; e *siccome* questi in ispecie non avevano certamente quella d'attirarne da dove ce ne potesse essere di soprabbondanti; *così* il male durava e cresceva (Manzoni, *Promessi sposi*, p. 196).
- b. E *siccome* non si può concepire l'esistenza della società umana senza il sacrificio reciproco, volontario e continuo, *così* coll'ateismo non v'è accordo possibile (D'Azeglio, *Ricordi*, p. 69).
- II. a. [...]; e portando queste sante orlique a processione dal Laterano infino a San Piero, *per la qual cosa* rappellò a sè li animi delli omini di

- Roma, e [n] grande pianto di pietade, tutti o gran parte, si sengnarono di croce contra lo 'nperadore. (*Cronica fiorentina*, XIII ex. [fior.], mcccxxvj, p. 123, r. 21).
- b. tutti i luoghi di essa terra e tutti gli uomini ... erano conformi gli uni agli altri. *Per le quali cose cresceva la loro mala contentezza* (Leopardi, *Operette morali* I 32 ss. – cit. in Tesi, 1989: 51).

## RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- Ambrosini, Riccardo (1970), *E*, in *Enciclopedia dantesca*, direttore Umberto Bosco, redattore capo Giorgio Petrocchi, vol. II, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana: 615–619.
- Barbera, Manuel (2001), *Tra avegna che e benché: appunti di italiano antico*, in Gian Luigi Beccaria e Carla Marellò (a cura di), *La parola al testo. Scritti per Bice Mortara Garavelli*, Alessandria, Edizioni dell'Orso: 501–528.
- Barbera, Manuel, Mazzoleni, Marco e Pantigliòni, Massimo (2000), *Costrutti concessivi fattuali in italiano antico*, in Renzi e Bisetto (a cura di) (2000): 573–603.
- Berretta, Monica (1998), *Il continuum fra coordinazione e subordinazione: il caso delle preconsessive*, in Giuliano Bernini, Pierluigi Cuzzolin e Piera Molinelli (a cura di), *Ars linguistica. Studi offerti da colleghi ed allievi a Paolo Ramat in occasione del suo 60° compleanno*, Roma, Bulzoni, pp. 79–93.
- Brambilla Ageno, Franca (1973), *Due note sintattiche, I. Coordinazione di indicativo e congiuntivo in taluni tipi di secondarie presso Dante*, in „Studi di Grammatica italiana” III: 139–146.
- Brambilla Ageno, Franca (1978), *Paraiipotassi*, in *Enciclopedia dantesca*, direttore Umberto Bosco, comitato direttivo Giorgio Petrocchi, Ignazio Baldelli, vol. VI: *Appendice*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana: 441–442.
- Bisetto, Antonietta (2002), *La formazione dei nomi in italiano antico*, comunicazione presentata al Convegno internazionale „Lingue romanze nel Medioevo” (Piliscsaba, 22–23 marzo 2002); comparirà in „Verbun”.
- Conte, Maria–Elisabeth (1977), *Introduzione*, in Maria–Elisabeth Conte (a cura di), *La linguistica testuale*, Milano, Feltrinelli (SC/10 Readings, 4): 11–50.
- Dardano, Maurizio (1969), *Lingua e tecnica narrativa nel Duecento*, Roma, Bulzoni (Biblioteca di cultura, 3).
- Elgenius, Bernt (2000), *Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del periodo 1200–1600*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis (Romanica Gothoburgensis – Dipartimento di Lingue romanze dell'Università di Göteborg –, XLVI).
- Ghinassi, Ghino (1971), *Casi di „paraiipotassi relativa” in italiano antico*, in „Studi di grammatica italiana” I: 45–60.

- Giardinazzo, Francesco (1998), *Cercare il volume. Saggi danteschi*, Rimini, Guaraldi.
- Giardinazzo, Francesco (2000), *La voce e il vento. Variazioni su L'infinito di Leopardi*, Firenze, Aletheia (Saggi Aletheia, 4).
- Jansen, Hanne, Polito, Paola e Strudsholm, Erling (2002), *Dialogo vago sull'infinito e altro*, in Hanne Jansen, Paola Polito, Lene Schøsler e Erling Strudsholm (a cura di), *L'infinito e' oltre. Omaggio a Gunver Skytte*, Odense, Odense University Press: 9–28.
- La Fauci, Nunzio (1978), *Note per una grammatica della replica*, in „Linguistica e letteratura” III/1: 9–39.
- Marconi, Diego e Bertinetto, Pier Marco (1984), *Analisi di ma*. Parte I: *Semantica e pragmatica*; Parte II: *Proiezioni diacroniche*, in „Lingua e stile” XIX/2: 223–258 e XIX/3: 475–509.
- Mazzoleni, Marco (1988), *Le virtù discorsive del concedere e dell'avversare*, in „Italiano e oltre” III/3: 128–131.
- Mazzoleni, Marco (1990), *Costrutti concessivi e costrutti avversativi in alcune lingue d'Europa*, Firenze, La Nuova Italia (Pubblicazioni della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Pavia 59, Dipartimento di Scienze dell'Antichità).
- Mazzoleni, Marco (1991a), *Prospettiva funzionale di frase e rilievo informativo nei costrutti ipotattici: due diversi livelli d'analisi*, in „Lingua e stile” XXVI/2: 151–165.
- Mazzoleni, Marco (1991b), *Le frasi concessive*, in Lorenzo Renzi e Giampaolo Salvi (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione, II: I sintagmi verbale, aggettivale, avverbiale. La subordinazione*, Bologna, Il Mulino: 784–817.
- Mazzoleni, Marco (1992), *Grammatica e competenza della lingua scritta: i costrutti concessivi ed avversativi*, „Quaderni patavini di linguistica” 11: 37–58.
- Mazzoleni, Marco (1996), *I costrutti concessivi*, in Prandi (a cura di) (1996): 47–65.
- Mazzoleni, Marco e Prandi, Michele (1997), *Sintassi dell'ipoteticità dialogica*, in G. Elisa Bussi, Marina Bondi e Francesca Gatta (a cura di), *Understanding Argument: la logica informale del discorso*, Bologna, CLUEB (Biblioteca della SSLiMIT – Forlì, 11): 37–47.
- Medici, Mario (1978), *Congiunzioni*, in *Enciclopedia dantesca*, direttore U. Bosco, comitato direttivo G. Petrocchi, I. Baldelli, vol. VI: *Appendice*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana: 334–344.
- Medici, Mario e Vignuzzi, Ugo (1971), *Ma*, in *Enciclopedia dantesca*, direttore U. Bosco, redattore capo G. Petrocchi, vol. III, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana: 750–752.
- Mussafia, Adolfo (1857), *Il „Decameron” di Giovanni Boccacci riscontrato coi migliori testi e postillato da Pietro Fanfani*, in „Rivista ginnasiale” IV, pp. 733–766 e 857–908; rist. in appendice a Giovanni Boccaccio, *Decameron*, ed. critica a cura di Pietro Fanfani, Firenze, Le Monnier, 1924,<sup>12</sup> pp. 435–544; ora in A. Mussafia, *Scritti di filologia e linguistica*, a cura di Antonio Daniele e Lorenzo Renzi, Padova, Editrice Antenore (Medioevo e Umanesimo, 50), 1983, pp. 1–94.
- Prandi, Michele (a cura di) (1996), *La subordinazione non completiva. Un frammento di grammatica filosofica*, numero monografico di „Studi italiani di linguistica teorica e applicata” XXV/1 (N.S.).
- Previtera, Luisa (1996), *I costrutti causali*, in Prandi (a cura di) (1996): 29–46.
- Renzi, Lorenzo e Bisetto, Antonietta (a cura di) (2000), *Linguistica e italiano antico*, numero monografico di „Lingua e stile” XXXV/4.
- Sabatini, Francesco (1999), *„Rigidità–esplicitzza” vs „elasticità–implicitzza”: possibili parametri massimi per una tipologia dei testi*, in Gunver Skytte e Francesco Sabatini (a



- cura di), *Linguistica testuale comparativa*. In memoriam *Maria-Elisabeth Conte*, Atti del Convegno interannuale della SLI (Copenhagen, 5–7 febbraio 1998). Copenhagen, Museum Tusculanum Press (*Études Romanes*, 42): 141–172.
- Salvi, Giampaolo (2002), *Il problema di <si> e l'uso riflessivo di essere*, comunicazione presentata al Convegno internazionale „Lingue romanze nel Medioevo” (Piliscsaba, 22–23 marzo 2002); in questo volume, pp. 377–398.
- Schiaffini, Alfredo (1926a), *Et e sic della ripresa*, in Schiaffini (a cura di) (1926): 283–294.
- Schiaffini, Alfredo (1926b), *Sic = 'del pari' 'perciò' 'anzi' e simm.*, in Schiaffini (a cura di) (1926): 294–295.
- Schiaffini, Alfredo (a cura di) (1926), *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, Firenze, Sansoni.
- Segre, Cesare (1952), *La sintassi del periodo nei primi prosatori italiani (Guittone, Brunetto, Dante)*, in „Mem. Acc. Naz. Lincei” Cl. Scienze mor., stor. e fil., ser. VIII, vol. IV, fasc. 2: 39–193; ora in *Lingua, stile e società. Studi sulla storia della prosa italiana*, Milano, Feltrinelli (Critica e Filologia), 1963, 1ª ed. ampliata Milano, Feltrinelli (SC/10, 48), 1974: 79–270.
- Sorrento, Luigi (1929), *Il fenomeno della paraipotassi nelle lingue neolatine*, in „Rendiconti del Reale Ist. Lomb. di Scienze e Lettere” LXII, XI: 449–463 e XV: 481–496; versione ampliata (*I Nota: Documentazione della paraipotassi*: 30–50, *II Nota: Discussione e spiegazione del fenomeno sintattico ed espressivo*: 50–72, con una *Premessa*: 27–29, ed una *Nota aggiunta e conclusione*: 72–91) *La paraipotassi*, in Sorrento (1949b): 25–91.
- Sorrento, Luigi (1949a), *La diversa maniera indicativa e congiuntiva nelle dipendenti coordinate nelle lingue romanze, e il suo valore espressivo presso gli scrittori italiani*, in Sorrento (1949b): 271–323.
- Sorrento, Luigi (1949b), *Sintassi romanza. Ricerche e prospettive*, Varese–Milano, Istituto Editoriale Cisalpino, poi 1951.
- Terracini, Benvenuto (1949), *Corso di storia della lingua*, Torino (Dispense univers.).
- Terracini, Benvenuto (1950/51), *Analisi dei toni narrativi nella Vita Nuova e loro interpretazione*, dal corso di *Storia della lingua italiana*, ora in *Pagine e appunti di linguistica storica*, Firenze, Le Monnier, 1957: 264–272.
- Tesi, Riccardo (1989), *Pluralità di stili e sintassi del periodo nelle Operette morali di Giacomo Leopardi I*, in „Lingua nostra” L/2–3: 33–56.

## TESTI CITATI

- Leopoldo Alas „Clarín”, *La Regenta*, 2 voll., Barcelona, Daniel Cortezo y Cía, 1884 e 1885 „Biblioteca ‘Arte y Letras’”; edición de Juan Oleza, Madrid, Catedra, 1995<sup>9</sup> e 1996<sup>9</sup> „Letras Hispánicas” 182 e 183. Trad. it. di Flaviarosa Nicoletti Rossini, *La Presidentessa*, Torino, Einaudi, 1989 „I millenni”.
- [Anonimo], *Cronica fiorentina*, in *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, a cura di Alfredo Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926, pp. 82–150. [*Padua Corpus*, 1291–1300, fior., cron. st.]

- [Anonimo], *Fiori e vita di filosofi e d'altri savi e d'imperadori*, Edizione critica a cura di Alfonso D'Agostino, Firenze, La Nuova Italia, 1979. [*Padua Corpus*, p. 1264, fior., vite]
- [Anonimo], *La leggenda di Tristano*, ed. Di Benedetto, Bari 1942.
- [Anonimo], (*Da un*) *Libro della distruzione di Troia*, in *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, a cura di Alfredo Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926, pp. 151–184. [sec. XIII ex., fior., narr.]
- [Anonimo], *Il novellino*, a cura di Guido Favati, Genova, Bozzi, 1970. [*Padua Corpus*, 1281–1300, fior., narr.]
- [Anonimo], *Volgarizzamento di un frammento della Disciplina Clericalis di Pietro di Alfonso*, in *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, a cura di Alfredo Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926, pp. 73–81. [*Padua Corpus*, sec. XIII ex., fior., narr.]
- Giovanni Boccaccio, *Decameron*, ed. critica a cura di Vittore Branca secondo l'autografo hamiltoniano, Firenze, presso l'Accademia della Crusca, 1976.
- Bono Giamboni, *Il Libro de' Vizij e delle Virtudi*, in *Il Libro de' Vizij e delle Virtudi e Il Trattato di Virtù e Vizij*, a cura di Cesare Segre, Torino, Einaudi, 1968 „Nuova raccolta di classici italiani annotati” 7, pp. 3–120. [*Padua Corpus*, a. 1292, fior., did. rel.]
- Brunetto Latini, *La Rettorica*, a cura di Francesco Maggini, Le Monnier, Firenze, 1968. [*Padua Corpus*, c. 1260–61, fior., ret.]
- Brunetto Latini, *Il Tesoretto*, in *Poeti del Duecento*, a cura di Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1960 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 2.ij, tomo II, pp. 175–277. [*Padua Corpus*, a. 1274, fior., did. rel.]
- Giosuè Carducci, *Della varia fortuna di Dante. Discorso primo*, in „Nuova antologia” ottobre 1866, poi in *Opere*, 8: *Studi letterari*, Bologna, Zanichelli, 1907, pp. 141–188.
- Dino Compagni, *Cronica*, ediz. Del Lungo, Firenze 1889.
- Dante Alighieri, *Convivio*, a cura di Franca Brambilla Ageno, Vol. I\* e I\*\* *Introduzione*, Vol. II *Testo*, Firenze, Le Lettere, 1995 „Edizione nazionale a cura della Società dantesca italiana” 3; cfr. ed. comm.: *Convivio*, a cura di Cesare Vasoli, in Dante Alighieri, *Opere minori*. Tomo I – Parte II, a cura di Cesare Vasoli e Domenico De Robertis, Milano–Napoli, Ricciardi, 1988 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 5.I.ij [testo pp. 1–885] (abbr.: *OMPagina*). [1304–1307, fior., fil.]
- Dante Alighieri, *Fiore*, in *Il Fiore e il Detto d'Amore attribuibili a Dante Alighieri*, a cura di Gianfranco Contini, Milano, Mondadori, 1984 „Edizione nazionale a cura della Società dantesca italiana” 8, pp. 2–467; cfr. ed. comm.: *Il Fiore e Il detto d'amore* a cura di Gianfranco Contini, in Dante Alighieri, *Opere minori*. Tomo I – Parte I, a cura di Domenico de Robertis e Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1984 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 5.I.i, pp. 553–827 [testo pp. 565–798] (abbr.: *OMPagina*). [1276–1300, fior., lir.]
- Dante Alighieri, *Rime*, a cura di Gianfranco Contini, in Dante Alighieri, *Opere minori*. Tomo I – Parte I, a cura di Domenico de Robertis e Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1984 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 5.I.i, pp. 249–552 [testo pp. 295–548]. [1276–1300, fior., lir.]
- Dante Alighieri, *Vita nuova*, edizione critica a cura di Michele Barbi, Firenze, Bemporad, 1932; cfr. ed. comm.: *Vita nuova* a cura di Domenico De Robertis, in Dante Alighieri, *Opere minori*. Tomo I – Parte I, a cura di Domenico de Robertis e Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1984 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 5.I.i, pp. 1–247 (abbr.: *OMPagina*). [*Padua Corpus*, c. 1292–93, fior., lir.]
- Dante Alighieri, *Inferno*, in *La commedia secondo l'antica vulgata*, a cura di Giorgio Petrocchi, Volume II *Inferno*, Milano, Mondadori, 1966 „Edizione nazionale a cura

- della Società dantesca italiana”; cfr. ed. comm. in Dante Alighieri, *La divina commedia*, a cura di Natalino Sapegno, Milano–Napoli, Ricciardi, 1957 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 4, pp. 1–391 (abbr.: CS *pagina*). [a. 1314, fior., did. rel.].
- Massimo D’Azeglio, *I miei ricordi*, a cura di A. M. Ghisalberti, Torino 1971.
- Guido Cavalcanti, *Rime*, in *Poeti del Duecento*, a cura di Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1960 „La Letteratura italiana. Storia e testi” 2.ij, t. II, pp. 491–558, 561, 563–4, 566–7. [*Padua Corpus*; 1270–1300, fior., lir.]
- Guido Fava, *Parlamenti ed epistole*, in G. Gaudenzi, *I suoni, le forme e le parole dell’odierno dialetto della città di Bologna*, Torino 1889: 127–160.
- [Lapo Riccomanni], *Libro del dare e dell’ avere, e di varie ricordanze, di Lapo Riccomanni*, in *Nuovi testi fiorentini del Duecento*, a cura di Arrigo Castellani, Firenze, Sansoni, 1952, pp. 516–555 [*Padua Corpus*; 1281–97, fior., doc.].
- Giacomo Leopardi, *Operette morali*, ed. critica di O. Besomi, Milano 1979.
- Giacomo Leopardi, *Zibaldone di pensieri*, edizione critica e annotata a cura di G. Pacella, 3 voll., Milano, Garzanti, 1991.
- Carlo Lucarelli, *Il silenzio dei musei*, in AA.VV., *Un oceano di mezzo. Nuovi narratori italiani e messicani*, Roma, Stampa alternativa, 1999, pp. 146–149.
- Alessandro Manzoni, *I promessi sposi*, a cura di L. Caretti, Milano 1979.
- Silvio Pellico, *Le mie prigioni*, a cura di M. Milani, Milano 1983.
- Maestro Rinuccino, *Rime*, in *I sonetti di maestro Rinuccino*, a cura di Stefano Carrai, Firenze, Accademia della Crusca, 1981. [*Padua Corpus*, sec. XIII m., fior., lir.]
- Franco Sacchetti, *Il Trecentonovelle*, a cura di V. Pernicone, Firenze 1946.
- Zuccherò Bencivenni, *Del regimento di coloro ke fanno viaggio*, versione da Rasis, Per nozze Morpurgo – Franchetti, Firenze, 1895.



# LA FORMAZIONE DELLE PAROLE NELL'ITALIANO DEL DUECENTO. OSSERVAZIONI E PROPOSTE DI ANALISI DI ALCUNI NOMI DEVERBALI

ANTONIETTA BISETTO

Università degli Studi di Bologna  
Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere Moderne  
Via Cartoleria, 5 40124 Bologna Italia  
bisetto@lingue.unibo.it

This paper deals with the deverbial nominalisations with the suffixes *-tore*, *-ione*, *-mento* found in (a small corpus of texts of) the Fiorentino of the XIII century. The analysis is carried out from a synchronic point of view and tries to describe the word formation procedures adopted during the Duecento.

## 1. INTRODUZIONE

Nel lessico delle lingue, come è noto, è possibile distinguere tra parole semplici e parole complesse. Le parole semplici sono quelle che non possono essere scomposte in „parti significative” come, ad esempio, *fiore*, *libro*, *sedia*, e il cui significato rimanda direttamente all’oggetto nominato (che può anche essere un concetto, come nel caso di *pena*). Le parole complesse, invece, sono scomponibili, è cioè possibile riconoscere in esse (almeno) una parte significativa. Si tratta delle parole derivate e delle parole composte. Le parole derivate sono tali grazie ad un processo di affissazione che può coinvolgere un suffisso, un prefisso o un infisso. Nel primo caso si avranno parole quali *ignor-anza*, *dolc-exza*, *umid-ità*, nel secondo forme quali *in-deciso*, *ex-coniuge*, *a-politico*. Rappresentano invece casi di infissazione (fenomeno abbastanza sporadico e sovente semanticamente non significativo in italiano) parole quali *influ-isc-e* e *porton-c-ino* nelle quali i segmenti sottolineati rappresentano un infisso che, in qualche modo, è privo di significato.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Si potrebbe obiettare che *-isc-*, segmento che deriva dal latino, non è privo di significato. Questo è vero per il latino, lingua in cui aveva valore frequentativo-iterativo ma non lo è più in italiano, lingua nella quale appare soltanto in certe forme verbali,

Le parole composte sono quelle formate da due „parole” siano esse semplici (come *radio-sveglia*, *pescecaone*) oppure derivate (entrambe o solo una, come in *servizio-informazioni*, *trasmissione radio*, *nastro trasportatore*), ossia da elementi che hanno tutti anche un uso indipendente.

Anche nell'italiano, anzi, nel fiorentino, del Duecento<sup>2</sup> si ha la distinzione parola semplice/parola complessa in forme quali, da un lato, (*e*)*pistola*, *sacco*, *moneta*, forme che non contengono parti che rimandano formalmente (e insieme semanticamente) ad altre parole, e dall'altro in forme quali le derivate *amonimento*, *intenditore*, *parliere*.

Scopo del presente lavoro è di esaminare un gruppo di parole complesse di questo stadio della nostra lingua. Il confronto con l'italiano moderno (it. mod.) contribuirà a stabilire delle generalizzazioni sulla formazione delle parole. In particolare verranno qui esaminati alcuni processi di formazione di nome deverbale dal punto di vista sincronico, cioè senza riferimento a stadi precedenti della lingua, quindi senza fare riferimento al latino.

### 1.1. La formazione delle parole

Le generalizzazioni, già citate, che vigono per le parole complesse possono venire rappresentate per mezzo di una formalizzazione del tipo seguente:<sup>3</sup>

$$(1) \begin{array}{l} [ [ ]_X + \text{suf} ]_Y \\ [ \text{pref} + [ ]_X ]_X \\ [ [ ]_X + [ ]_Y ]_Z \end{array}$$

che è valida, rispettivamente, per la suffissazione, la prefissazione e la composizione, e dove i simboli X, Y, Z indicano le diverse categorie lessicali dei costituenti. Le formalizzazioni di cui sopra, che vengono anche

---

specificamente in quei verbi la cui radice non è accentata, quando la desinenza di tempo/modo/persona è a sua volta atona. E' inoltre il caso di osservare che l'infissazione non è mai un processo isolato, si accompagna cioè sempre ad un processo di suffissazione, sia esso derivativo o flessivo. Fa eccezione l'infissazione alterativa dei verbi: si ha infatti *cant-icchi-are* e *gioc-erell-are* che, come si vede, consiste unicamente nell'applicazione di un infisso..

<sup>2</sup> I dati sui quali viene fatta l'analisi sono tratti dal *Padua corpus*, ricavato dall'OVI. Il *Padua corpus* è stato messo a disposizione in versione elettronica ed è interrogabile attraverso il programma GATTO.

<sup>3</sup> Si veda, per una giustificazione sintetica del modello teorico, il capitolo sulla Formazione delle parole (ad opera di S. Scalise) nella Grande Grammatica di Consultazione a cura di Renzi, Salvi e Cardinaletti, vol. III.

chiamate „regole”, mostrano che il suffisso cambia la categoria lessicale della parola cui viene aggiunto mentre il prefisso, al contrario, non la cambia, e che in composizione si ha una categoria di uscita (che può essere) diversa da ognuna delle categorie di entrata. In realtà, l'utilizzo di un simbolo (Z) diverso da quelli indicanti la categoria delle due parole in entrata del composto (X, Y) sta ad indicare che quest'ultimo può essere portatore di una categoria diversa, almeno per certi tratti, da quella delle parole che lo compongono. Ciò non esclude, tuttavia, che possa coincidere o con l'una o con l'altra delle due categorie (e dei tratti) delle parole in entrata, in relazione alla posizione della „testa” della formazione, cioè del costituente che attribuisce categoria e tratti alla formazione complessa:

- |     |                  |  |
|-----|------------------|--|
| (2) | senzatecto       | [[senza] <sub>Prep</sub> [tetto] <sub>N</sub> ] <sub>N</sub>       |
|     | cassaforte       | [[cassa] <sub>N</sub> [forte] <sub>A</sub> ] <sub>N</sub>          |
|     | sottocommissione | [[sotto] <sub>Prep</sub> [commissione] <sub>N</sub> ] <sub>N</sub> |

Come si può dedurre dall'osservazione degli esempi, nella prima parola la categoria N del complesso (*senzatecto*: N), pur coincidendo con la categoria del secondo costituente (*tetto*: N) non può essere considerata identica ad essa perché le informazioni „grammaticali” che riguardano la parola *tetto* non sono le stesse che caratterizzano il composto *senzatecto*: *tetto* è un nome [-animato] [-umano] mentre la parola *senzatecto* è caratterizzata sia dal tratto [+animato] che dal tratto [+umano] perché il *senzatecto* è un individuo; la categoria N del composto non deriva da nessuno dei costituenti e il composto, che è „senza testa”, si definisce pertanto esocentrico. Negli altri due esempi si hanno, al contrario, due casi di endocentricità. Nel primo (*cassaforte*) la categoria del composto coincide, anche grammaticalmente, con il primo costituente (*cassa*) che è pertanto la testa della formazione. Nel secondo caso la categoria del composto *sottocommissione* coincide con il secondo costituente, il nome *commissione*.

Le regole di formazione di parola rappresentano, ovviamente, delle generalizzazioni di formazione, nel senso che sono chiamate a dar conto di formazioni multiple: dato un certo affisso, per esempio il suffisso *-mento*, la regola di formazione che lo rappresenta deve dar conto della formazione di più di una parola in *-mento*, (ess. it. mod. *allenamento*, *accostamento*, *provvedimento*; it. a. *distruiggimento*, *giudicamento*, *incarnamento*). Nel caso contrario, non si può parlare di regola, ma di formazione sporadica.

## 2. LA FORMAZIONE DELLE PAROLE IN ITALIANO ANTICO

Sulla base delle informazioni teoriche minime illustrate nel paragrafo precedente, è ora possibile tentare di analizzare la formazione delle parole

nell'italiano del Duecento, a partire dalla derivazione suffissale che appare il processo di formazione maggiormente utilizzato. In particolare verranno esaminati alcuni suffissi nominalizzanti, cioè quei suffissi che danno origine a nomi a partire da verbi.

E' innanzitutto possibile fare una distinzione tra: a) suffissi (nominalizzanti deverbali) che creano nomi soggetto e b) suffissi che danno origine a nomi che possono essere definiti semplicemente come „non soggetto”. Per questi ultimi è stata usata la denominazione „nomi oggetto” (cfr. ad es. Booij 1988) ma questa definizione appare troppo restrittiva. Infatti, se i nomi soggetto „vincolano” il soggetto del verbo ed esprimono „l'autore” dell'attività indicata dal verbo, la formazione di un nome non-soggetto non si accompagna sempre al vincolamento dell'oggetto verbale e quindi non si formano sempre nomi oggetto. Le nominalizzazioni non-soggetto possono infatti esprimere sia un evento sia il risultato che si ottiene dal compimento dell'azione.

Appartengono al gruppo dei nomi soggetto quelli ottenuti attraverso la derivazione con il suffisso *-tore*: *giocatore, accompagnatore, illustratore*. Sono invece nominalizzazioni non-soggetto quelle che si ottengono dall'applicazione ai verbi dei suffissi *-mento, -(s)ione, -tura*: *costruzione, coltivazione, condizionamento, aggiornamento, raschiatura, calzatura*. Tra queste nominalizzazioni ci sono veri e propri nomi oggetto come, ad esempio, *costruzione* quando la parola indica l'edificio che è il risultato dell'attività di costruzione, per esempio nel contesto: *la costruzione è crollata*. Ma la stessa parola *costruzione* non è un nome oggetto quando sta ad indicare l'attività di costruzione, per esempio nel contesto: *durante la costruzione*.

### 2.1. I nomi in *-tore*

Il suffisso *-tore* forma nominalizzazioni deverbali con una caratteristica particolare. Si dice che, in questi derivati, il suffisso „vincola” il soggetto nel senso che ne assorbe il valore semantico; il deverbale derivato sta infatti ad indicare „colui che compie l'azione”, è cioè un nome agentivo. Uno dei primi problemi da affrontare per poter descrivere formalmente in modo adeguato la struttura delle formazioni derivate è il problema riguardante la forma del verbo e, di conseguenza, la forma del suffisso. Come si può dedurre dalla lettura degli esempi<sup>4</sup> riportati in (a), i derivati agentivi possono essere considerati costruiti sul tema verbale, cioè a par-

<sup>4</sup> Le forme dell'esempio sono citate senza le fonti e sono state ricavate dal *Padua corpus*. Sono date nella forma lemmatizzata, quando presente, ma con qualche eccezione, come le parole: *sponsor, orator, 'nquisitore*.



tire dalla parte della „forma di citazione del verbo” (che in italiano ha la stessa forma fonologica dell'infinito) data dalla radice + la vocale tematica:

(3) a

accusatore	gastigatore	posseditore
ammonitore	gridatori	predicatore
affettatore	guadagnatore	pregatore
aguardatore	guastatore	prestatore
approvatore	guidatore	procuratore
apprenditore	imponitore	ridicatore
arbitratore	incantatore	richieditore
arringatore	ingannatori	ricivitore
banditore	iniziatore	rimatori
cacciatore	insegnatori	riprenditore
cambiatore	intenditore	risponditore
cantatore	(g)iustiziatore	salvatore
chiamatore	laudatore	sapitore
chiosatore	lavoratore	seguitatore
cominciatore	leccatore	seminatore
comperatore	licciatore	servitore
conciatore	legatore	sonatore
<u>conducitore</u>	leggitore	(e)sponitore
consolatore	mentitori	tessitore
creatore	morditore	tiratore
dettatore	mostratore	traditore
dicatore	narratore	trovatore
<u>difenditore</u>	'nquisitore	uditore
edificatore	offenditore	veditore
dispensatore	orator(e)	venditore
distruggitore	parlatore	versificatore
dittatore	partitore	vincitore
dividitore	peccatore	garritore
favellatore	pescatore	

Ci sono tuttavia, formazioni in *-(s)sore* e in *-(t)tore* che vengono analizzate o come derivanti dal participio passato + il suffisso *-ore* oppure come derivanti direttamente dalle corrispondenti parole latine (cfr. b):

(3) b.

antecessore	scrittore
<u>conduttore</u>	successore
confessore	tintore
<u>difensore</u>	tortori

fattore  
rettore

e formazioni come le seguenti:

(3) c.  
genitore  
pistore  
tutore

che non si prestano ad un'analisi sincronica perché la segmentazione attraverso la quale si separa il suffisso dalla parola di base (*geni-tore, pis-tore, tu-tore*) non dà come risultato una forma verbale attuale nel Duecento.

La struttura [tema + *tore*] delle voci in (3a) può essere considerata, in questa fase della lingua, come la struttura fondamentale. Ciò sembra dimostrato non soltanto dal fatto che il numero dei derivati che possiedono questa struttura è superiore rispetto alle altre forme, ma anche dall'esistenza di „doppioni”: alcune delle forme da participio passato hanno infatti una parallela formazione da tema (i termini coinvolti da questo fenomeno sono sottolineati nelle liste a e b).

Il valore semantico di agente attribuito al suffisso è dimostrato dal fatto che si può applicare, oltre che a verbi, come nei casi visti, anche a nomi: è infatti evidente che il valore semantico „colui che suona la cetra / la tromba” di *ceteratore* e *trombadore*, „vanta un credito” di *creditore*, „ha debiti” di *debitore*, „gareggia nella giostra” di *giostratore* (ma anche quello che si ritrova in *senatore* e *schermidore*) derivano dall'aggiunta del suffisso -*tore* ai nomi di base. Si può sostenere pertanto che -*tore* è, dal punto di vista semantico, un suffisso „forte”.

A sostegno dell'idea che in questa fase della lingua la struttura fondamentale è [tema + *tore*], si può ancora osservare che il tema viene utilizzato in alcune costruzioni alla cui base vi sono verbi che in italiano moderno hanno forme di citazione contratte e, di conseguenza, il derivato in -*tore* è irregolare; è il caso, ad esempio, di *conducitore* cui corrisponde l'it. mod. *conduttore*, che è una forma di origine dotta come le formazioni, dell'it. mod., *impositore* e *espositore*<sup>5</sup> che sono i corrispondenti di it. a. *imponitore* e *sponitore*. *Dicitore* continua soltanto nell'espressione dell'it. mod. „un fine dicitore”. La ragione per cui *dicitore* (al contrario dell'it. mod.)

<sup>5</sup> L'irregolarità delle formazioni citate deriva dal fatto che non sono analizzabili né come strutture [tema + *tore*] in quanto i temi non appaiono nelle forme di citazione dei verbi *condurre, esporre, imporre*, né è possibile attribuire ad essi la struttura latina di questi derivati che li vede costruiti sul participio passato cui viene aggiunto il suffisso -*or* (si veda Tekavčić 1980<sup>2</sup> per l'italiano e Ernout 1953 per il latino).

esiste (ed è anche molto usato nelle opere che costituiscono il *corpus* esaminato) può essere spiegata nei termini seguenti: in questa fase della lingua il suffisso permette la formazione di derivati che attualmente non possono essere considerati ben formati, come ad esempio, *chiamatore*, *intenditore*, *apprenditore*, *sapitore*, *trovatore*, *veditore*, *partitore*. In italiano moderno il suffisso *-tore* seleziona verbi con soggetto di tipo agentivo/strumentale e i derivati hanno lo stesso valore agentivo/strumentale rafforzato da intenzionalità e abitudine (cfr. Bisetto 1995).<sup>6</sup> L'it. mod. *chiamatore*, ad esempio, costituisce un'eccezione in quanto non ha tale valore; si tratta infatti di un termine, di raro uso,<sup>7</sup> che viene fatto risalire a „colui che grida” del XIV secolo e che attualmente viene utilizzato in contesti specifici con il significato „banditore d'asta” oppure, nel linguaggio di un particolare gioco a palla toscano, ad indicare colui che grida i punti. Ciò diversamente da quanto accadeva nel Duecento in cui *chiamatore* era „l'addetto alle convocazioni”:

che qualunque persona fia sopr' a chiamare li ufficiali dela Compagnia, non possa essere gravato di quel medesimo officio fare da ivi a uno anno proximo. E acciò che ben si possa fare, si ordinano: che questi cotali **chiamatori** siano scritti appiede dela scritta degli ufficiali, ch' egli anno chiamati,  
Libro degli ordinamenti della Compagnia di Santa Maria del Carmine, 1280-98, 1280-98 (§ 60, pag. 69, riga 9)

Osservazioni simili si possono fare per *intenditore* che, in italiano antico, significa all'incirca: „colui che comprende”, „che capisce”, come i contesti di occorrenza seguenti mostrano:

(4)

L'autore di questa opera è doppio: uno [...] fue Marco Tulio Cicero [...] Il secondo è Brunetto Latino cittadino di Firenze, il quale mise tutto suo studio e suo intendimento ad isponere e chiarire ciò che Tulio avea detto; et esso è quella persona cui questo libro appella sponitore, cioè che ispone e fae intendere, per lo suo propio detto e de' filosofi e maestri che sono passati, il libro di Tulio, e tanto più quanto all'arte bisogna di quel che fue intralasciato nel libro di Tulio, sì come il buono **intenditore** potrà intendere avanti.

Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260-61 (pag. 6, riga 20)

Quelle persone davanti cui io debbo parlare posso io fare docili, cioè

<sup>6</sup> Sono esempi dell'it. mod. *allenatore*, *produttore*, *divulgatore* ma non lo sono formazioni quali *sapitore*, *arrivatore*, *moritore*.

<sup>7</sup> Cfr. il dizionario Zingarelli (1999).

**intenditori**, da tal fatto: se io nel mio exordio, alla 'ncuminciata della mia aringhiera, tocco un poco del fatto sopra 'l quale io dicerò, cioè brevemente et apertamente dicendo la somma di causa, cioè quel punto nel quale è la forza della contenzione e della controversia. Così fece Salustio docile Tulio dicendo: „Con ciò sia cosa ch'io in te non truovi modo né misura, brevemente risponderò, che se tu ài presa alcuna volontade in mal dire, che tu la perda in mal udire”. Questo et altri molti exempli potrei io mettere per fare l'uditore docile, sì come buono **intenditore** puote vedere e sapere in ciò ch'è detto avanti. Et perciò che 'l conto...

Brunetto Latini, *Rettorica*, c. 1260-61 (pag. 192, riga 10; pag. 193, riga 2)

In italiano moderno *intenditore* significa „che ha competenza, è un esperto”<sup>8</sup> e si può considerare derivato da un significato lessicalizzato del verbo, che vale pertanto „intendersi di qualcosa”. *Intendere* nel significato antico si mantiene infatti solo nel proverbio *a buon intenditor, poche parole* (cfr. DISC).

Un altro esempio si ha con *a(p)prenditore* che, nella *Rettorica* di Brunetto Latini (pag. 142, riga 13), viene utilizzato in forma di predicato del nome „ingegno”:

(5)

non senza grande afanno di spirito, che 'l suo intendimento sia chiaro e lo 'ngegno **aprenditore**, e la memoria ritenente a intendere le parole che son dette inn adietro e quelle...

In it. mod. questo termine non esiste e il suo significato viene reso con la forma corrispondente al participio presente *apprendente*; questo perché il moderno verbo *apprendere* non ha un soggetto con le caratteristiche richieste dal suffisso *-tore*.

Simili considerazioni valgono per le parole *partitore* che significa „colui che se ne va”, *sapitore*, che è „colui che sa”, *veditore* „colui che vede”. *Sapere*, *partire* e *vedere* non sono verbi con soggetto agentivo e, come tali, non ammettono il derivato in *-tore* diversamente dall'italiano del Duecento in cui questi derivati esistevano perché il suffisso non aveva ancora, evidentemente, sviluppato questa proprietà selettiva.

Anche *trovatore* appartiene alle formazioni ora non più usuali. In it. mod., infatti, questo termine indica il poeta delle corti medievali (cfr. DISC). Nel significato di „autore, provocatore” che ha in Brunetto Latini (cfr. gli esempi in 6), potrebbe essere possibile anche ora, se il verbo avesse mantenuto quei significati:

<sup>8</sup> Cfr. DISC, *Dizionario Italiano Sabatini Coletti* (1997).

(6)

a. ora e detto lo sponitore che è rettorica, e del suo artefice, cioè di colui che la mette in opera, l'uno insegnando l'altro dicendo. Omai vuole dicere chi è l' autore, cioè il **trovatore** di questo libro, e che fue la sua intenzione in questo libro, e di che tratta, e la cagione per che lo libro è fatto e che utilidade e che tittolo ha questo libro.

Rettorica, c. 1260-61 (fior.), (pag 6 riga 6)

b. E se il tuo buon amico/ ha guerra di nemico,/ tu ne fa' quanto lui/ e guàrdati di plui:/ non menar tal burbanza ched elli a tua fidanza/ coninciasse tal cosa/ che mai non abbia posa./ E ancor non ti caglia / d' oste né di battaglia, / né non sie **trovatore** / di guerra o di romore.

Tesoretto, a. 1274 (fior.), (pag 250, riga 12, v 2145)

perché se nell'italiano contemporaneo al verbo *trovare* potessero essere assegnati i significati „essere autore” di (6a), e „provocare” di (6b), il verbo avrebbe le caratteristiche richieste dalla suffissazione con *-tore*.

Ma, nell'italiano di oggi, a causa del suo significato lessicalizzato, *trovatore* non è accettabile neppure nel significato di „inventore” che assume nel contesto seguente:

(7)

Et certo Ulixes fue, secondo che contano le storie, il più savio uomo de' Greci e 'l milior parlere, sicché per lo grande senno che i-l lui regnava e per lo bene dire mettea in compimento le grandi vicende, alle quali altre non sapea pervenire, e perciò adoperò e' più di male contra' Troiani per lo suo senno che non fecero quasi tutta l' oste per arme, et alla fine si parve manifestamente, ch' elli fue **trovatore** del cavallo per lo quale fue Troia perduta e tradita;

Rettorica, (pag 94 riga 1)

pur se il significato „inventare” del verbo *trovare* si è mantenuto<sup>9</sup>.

E' qui il caso di notare che in parecchie delle occorrenze, i nomi in *-tore* sono usati in funzione verbale, con la perifrasi *essere + nome in -tore*. E' questo il caso delle forme in (5), (6b), (7), (8) che si ritrovano anche nei testi in prosa che fanno parte del *Padua corpus* utilizzato per questa ricerca. Questo tipo di perifrasi è, come afferma Maria Corti (1953: 61) piuttosto diffuso sia nella poesia (in cui alterna con la perifrasi *essere + participio presente*) che nella prosa del Duecento e costituisce „... una continuazione diretta dell'uso latino medievale...”<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Cfr. il dizionario Zingarelli (1999).

<sup>10</sup> Non verranno qui presi in considerazione gli usi sintattici delle formazioni in *-tore* (per i quali si rinvia a Corti 1953) dato che lo scopo del presente lavoro è quello di fornire un'analisi (pur se parziale e ristretta) di tipo sincronico della formazione delle parole.

Diversamente da quanto accade in italiano moderno, non ci sono occorrenze di nomi in *-tore* cui possa essere associato valore strumentale. I derivati sono sempre utilizzati per fare riferimento a persone, anche se ci sono alcune eccezioni: *dividitore* è riferito al sole:

(8)

Il sole è occhio del cielo, cerchio di caldo, splendore senza abbassare, ornamento del die, **dividitore** dell' ore".

Fiori di filosafi (p 1264 (fior.), (pag 215, riga 10)

*ambasciatore* fa riferimento alla concordia:

(9)

Dacché fue partito il consiglio, come fue ordinato, cosie mandaro a compimento; ed elessero per **ambasciadore** una Virtù che s' appella Concordia,

Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, a. 1292 (fior.), (pag 90, riga 13)

e la superbia è *imperadore*:

(10)

E ragionando così tra noi, udimmo un trombadore che sonò una tromba; e da ch' ebbe sonato, cominciò a bandire in questo modo: – Il grande **imperadore** messer la Superbia fa metter bando e comandare che si vadano ad armare tutte le genti;

Bono Giamboni, Vizi e Virtudi, a. 1292 (fior.), (pag 46 riga 19)

Come si può osservare sulla base delle due occorrenze precedenti, il derivato maschile viene utilizzato anche per indicare dei referenti femminili. Si trova questo fenomeno anche nella Cronica fiorentina, XIII ex. (fior.), pag. 120, riga 9:

(11)

Neri Piccolino rimandò al padre la molge dicendo: – Io non volgo generare filgluoli di gente **traditore**.

Questo non significa, però, che non appaia anche la forma femminile del suffisso, *-trice*. Nella Rettorica di Brunetto Latini i derivati femminili *amodenatrice/modonatrice* (= moderatrice) fanno riferimento alla *sapienza*, mentre *la civile scienza* è *covernatrice*. Nei Fiori di Filosafi la morte è *cacciatrice di vita*, la terra è *divoratrice* e la *povertade* è *ritrovatrice del sapere*. In Bono Giamboni (Vizi e Virtudi) alla *superbia* spetta la qualifica di *seminatrice* di tutti i mali del mondo mentre nella Vita nuova di Dante è la *donna* ad essere *distruggitrice*.

Un'altra caratteristica che i derivati condividono con quelli dell'it. mod.<sup>11</sup> è l'uso attributivo delle formazioni; oltre a quelle viste negli

<sup>11</sup> In italiano moderno l'uso attributivo è poco frequente in quanto viene spesso utilizzato solo il derivato in *-tore*, è più facile infatti trovare *la mangiafumo* anziché *la*

esempi precedenti si trovano, tutti negli Statuti fiorentini: *banditore*, riferito a Angnello e Fede, *conciatore* (Forese, Brunello e Massaio), *tessitore* (Rinieri), *tintore* (Andrea e Gianino) e infine Nuccio *tiratore*:

(12)

a. che si dovesse bandire la nostra processione la primaia domenica di ciascheuno mese per Angnello **banditore**.

par.26, (pag 60 riga 13)

b. Anche fue ordinato, questo die di sopra, per li detti capitani e consiglieri, che si faccia bandire la nostra domenica di ciascheuno mese al Fede **banditore**.

par.29, (pag 60 riga 23)

c. otto consiglieri, cioè ser Viviano barbiere, Guido f. Giovanni, Iachopino barlettaio, Cienni dela Cennina, Forese **conciatore**, Brunello **conciatore**, Nero fabro, Cienni del Borgho.

par.01, (pag 55 riga 13)

d. Nel MCCLXXXIIJ, la sezzaia domenicha di novembre, fue ordinato, per ser Rinieri **tessitore** e Donato scodellaio capitani e per li loro consiglieri, cioè [...] e anche ser Benvenuto maestro e ser Feo Ciapi e Dino Zabaddei e Corso Bertoldi e Massaio **conciatore** e Bertoldo calzolaio e per Sengna Sigholi e per Bonaguida Bonaquisti, i quali furo a questo consiglio per volontà de' detti capitani;

par.46, (pag 65 riga 19; riga 24)

e. e consiglieri sagreti si sono questi: ser Romano e Spinello Berlinghieri e Andrea **tintore** e Puccio Chanpiglia e Balduccio Gianni e Nuccio **tiratore**:

par.01, (pag 55 riga 9)

Non è facile dire se la formazione dei nomi in *-tore* costituisse un processo produttivo. Il *corpus* testuale analizzato è abbastanza ridotto e offre solo la possibilità di sostenere che all'epoca considerata vi era grande libertà d'uso del suffisso che, come si è visto, poteva essere aggiunto a molti tipi di verbi, diversamente da ciò che accade nell'italiano odierno.

## 2.2. Il suffisso *-mento*

I nomi in *-mento* sono indubbiamente i derivati nominali più numerosi. Come dice Rollhfs (1969, § 1091), questo suffisso ha una grande produttività in epoca antica, produttività che si riscontra anche nel fiorentino del

---

*candela mangiafumo, un accartocciatore* piuttosto che *un insetto accartocciatore, un avvelenatore* invece di *prodotto avvelenatore*.

Duecento. Sicuramente si tratta di un grado di produttività maggiore di quella che il suffisso ha in italiano moderno, epoca in cui i derivati si formano in misura maggiore con altri suffissi, in particolare tramite *-zione*, che è da considerare suffisso rivale di *-mento*, nel senso che questi due suffissi si spartiscono le basi verbali. Non è infatti possibile cogliere, nell'italiano moderno, la ragione per cui alcuni verbi vengono nominalizzati tramite *-mento* e altri tramite *-zione* (cfr. Thornton 1988).

Il suffisso è utilizzato come nominalizzatore *tout court*, forma cioè nomi non soggetto (nel senso visto nell'introduzione) indicanti sia un processo (forma cioè quelli che la tradizione grammaticale definisce gli astratti deverbali) che un „risultato”, ossia forma anche nomi concreti. *-mento*, inoltre, non mostra di selezionare un particolare significato del verbo cui si aggiunge e forma derivati che sono portatori dei differenti significati del verbo di base. Questo fatto è probabilmente da mettere in relazione con la sua neutralità semantica, neutralità che suggerisce la possibilità di definire *-mento* un „suffisso debole” al contrario del suffisso *-tore* visto in precedenza, che è portatore di un valore semantico piuttosto ben definito.

La varietà semantica dei derivati con questo suffisso può essere verificata su alcune delle formazioni derivate che si trovano nei testi del *corpus* analizzato.

Il termine *a(d)venimento*, ad esempio, che nel *Padua corpus* è stato lemmatizzato come *avvenimento* nella *Rettorica* di Brunetto Latini, è stato glossato da Maggini come „avvenenza” (due volte: pag. 77, riga 21; pag. 78, riga 4, cfr. es. 13a, b) e come „portamento” (due volte, pag. 78, riga 14 e riga 24, cfr. 14a, b):

(13)

a. Pronuntiatio è **avenimento** della persona e della voce secondo la dignitate delle cose e delle parole.

b. Et al ver dire poco vale trovare, ordinare, ornare parole et avere memoria chi non sae profferere e dicere le sue parole con **avenimento**.

(14)

a. Che 'l parlere che vuole somuovere il populo a guerra dee parlare ad alta voce per franche parole e vittoriose, et avere argoglioso **advenimento** di persona e niquitosa ciera contra' nemici.

b. Tutto altrimenti dee in fatto di pace avere umile **advenimento** del corpo, la ciera amorevole, la voce soave, la parola paceffica, le mani chete;

In Rinuccino se ne trova un'occorrenza che il curatore dei Sonetti, Carrai, glossa con „scontro, assalto”:



(15)

A guisa d'om che giunge a la bat[t]aglia / e falla ne lo primo **avenimento**, / e pare di colpire no gli caglia,  
Rinuccino, Rime, XIII c. m. (fior.), 08g.2, (pag. 86.2)

mentre un'altra è nei „Fiori e vita di filosafi e d'altri savi e d'imperadori” (p 1264 (fior.), pag. 218.11) in cui *avvenimento* appare invece con il significato moderno di „fatto, accadimento”:

(16)

„Che è morte ?” „Morte è sonno eternale, paura de' ricchi, desiderio de' poveri, **avenimento** da non cessare, ladrone delli uomini, cacciatrice de vita, resolvimento di tutti”.

E se si fa una ricerca nel Dizionario di Battaglia o nel Tommaseo-Bellini si può verificare che il verbo assume tutte le valenze significative riprodotte dalla nominalizzazione.

Un altro esempio di semplice funzione nominalizzatrice del suffisso, cui non è pertanto legato alcun significato particolare, si può riscontrare nella parola *compimento*. Questo derivato, che è formato sul verbo *compiere/compire* assume i due significati che sono da mettere in relazione con i due significati del verbo, rispettivamente „portare a termine” e „mettere in atto”. Entrambe le valenze significative si trovano nelle occorrenze della parola che si hanno, per esempio, in Brunetto Latini:

(17)

a. Speranza / aduce gran fidanza / incontro a la Paura, / e sempre l' asicura / d' aver buon **compimento** / di suo innamoramento.  
Tesoretto, a. 1274 (fior.), 2317, (pag. 255.32)

b. E così sommatamente loda Tulio eloquenzia con sapienzia congiunta, che senza ciò le grandissime cose non s' arebbono potute mettere in **compimento**, e dice che poi àe molto de ben fatto in guerra et in pace.

Rettorica, c. 1260-61 (fior.), (pag 26, riga 22)

mentre in Rinuccino si trova solo il primo significato (cfr. 18a) che, in (18b), si specializza in „portare a termine in modo perfetto” (e quindi il derivato significa „perfezione”):

(18)

a. foglia-d è 'l disio c'alarga e monta; / poi vèn lo frutto e guar' dà **compimento** / di quello onde lo core è disioso, / sì come il frutto che per sol sormonta. /

Rime, XIII c. m. (fior.), 04.12, (pag. 46.10)

b. Gentil e sag[g]ia *Donzella* amorosa, / in cui è tutto bono insegnamento, / la vostra cera angelica, gioiosa, / è som[m]a d' afinato **com-**

**pimento.**

Rime, XIII c. m. (fior.), 10.3.4, (pag. 127.4)

Questi ultimi esempi dalle Rime di Rinuccino mostrano anche le due valenze non soggetto del derivato: la prima occorrenza offre infatti un esempio di astratto deverbale, cioè quella di nome indicante processo mentre la seconda è un esempio di nome concreto o risultato.

Ovviamente, l'interpretazione processo e/o risultato del nominale è da mettere in relazione con la valenza azionale del verbo; un verbo che esprime un processo durativo ha la possibilità di „trasferire” al nominale questo valore mentre un verbo che non ha un tale valore non potrà avere un nominale corrispondente che sia interpretabile come processo. È questo il caso, ad esempio, della parola derivata *fallimento*: il verbo *fallire* (il cui significato è „fallare, sbagliare”) può essere interpretato, sulla base della classificazione proposta in Bertinetto (1991), come un verbo non-durativo (anche se si tratta di una azione che può essere ripetuta e di conseguenza il verbo è compatibile con alcuni avverbiali); il nominale derivato non potrà quindi che essere interpretato in termini di risultato, fatto che può essere rilevato in alcune delle occorrenze del termine nel *corpus* in esame:

(19)

a. non averag[gl]io 'n altra 'ntenza, / ma sempre fermo sarò voi amando. / Per Dëol, non guardate **fallimento**; / da poi coralemente son feruto, / l'amor mi face degno a lo perdono:

Rinuccino, Rime, XIII c. m. (fior.), (pag. 39, riga 5, v 9)

b. Ma però che Tulio non disfina lo riprendimento delli altri, si vuole lo sponitore chiarire il loro **fallimento**, e dice così:

Brunetto Latini, Rettorica, c. 1260-61 (fior.), (pag. 64, riga 15)

Quanto alla regola di formazione, si può sostenere con buona certezza che questi derivati hanno la struttura tema + *mento*. Che la forma del verbo di base non coincida con il tema e che, di conseguenza, sia il suffisso a iniziare con le vocali *a/i* (*-amento*, *-imento*) non è suggerito né da Rohlf's (1969, §1091) né da Swanson (1966). Resta, pertanto, come anche per le forme in *-tore* analizzate in precedenza, la necessità di dar conto della presenza, tra la radice dei verbi di seconda coniugazione e il suffisso derivativo, della vocale *i* che non corrisponde alla vocale tematica che, come è noto, è *e*.

Sulla base di quanto proposto in Scalise (1983) per l'italiano contemporaneo si potrebbe supporre che la vocale *i* di *perdimento*, *piacimento*, *intendimento*, *nascimento* ecc. sia l'esito di una regola di riaggiustamento fonologico che corrisponde ad un „innalzamento” della vocale tematica.

In accordo, invece, con Dressler e Thornton (1991) la soluzione sarebbe da cercare nella duplicità della forma tematica dei verbi di seconda coniugazione; i suffissi di derivazione, quindi, sceglierebbero sempre la variante tematica contenente la vocale *i*.

Se, in accordo con Tekavčić (1980<sup>2</sup>, § 1002.3), si accetta invece che *-mento* formi derivati (oggi) non più motivati (come *argomento*, *cemento*, *documento*), è necessario supporre che il suffisso abbia due varianti di realizzazione: *-amento* che forma i derivati dai verbi della I coniugazione e *-imento* per i derivati da verbi della II e della III coniugazione.

### 2.3 I derivati in *-ione*

Le parole derivate con questo suffisso non sono certamente numerose come quelle formate con il suffisso *-mento*, probabilmente per il fatto, sottolineato anche da Rohlfs (1969, §1096), che si tratta di formazioni che nascono in ambienti dotti e sono latineggianti. Spesso tali derivati hanno un „doppione” in *-mento*. Ne sono esempi *concessione* e *distruzione* che appaiono in autori diversi nelle due forme; *concessione* si trova in Brunetto Latini, *Rettorica*, p. 108, righe 11 e 20; p. 113, riga 4:

(20)

- a. Concedere e **concessione** è quando l' accusato non difende quello ch' è fatto ma addomanda che ssia perdonato;
- b. Et primieramente dice che è concedere, e dice che quella costituzione è appellata **concessione** quando l' accusato concede il peccato e confessa d' averlo fatto;
- c. Et poi che Tullio àe detto della prima parte della costituzione assuntiva, cioè della **concessione** e che cosa è concedere,

come anche *distruzione* (si riportano qui solo due delle occorrenze del derivato nella *Rettorica* di Brunetto Latini, p. 33, r. 21; p. 35, r. 18; che compaiono però anche nella stessa opera a p. 36, r. 12; a p.117, r. 22; a p. 137, r. 10; a p.176, r. 16):

(21)

- a. [...] che sì come la nave dimora in fortuna di mare e talvolta crescono in tanto che perisce, così dimora la cittade per le discordie, et alla fiata montano sicché periscono in sé medesime e patono **distruzione**.
- b. che' malvagi non abbiano troppo di podere con grave danno de' buoni e con generale **distruzione** di tutti.

*Distruzione* si trova anche nel Novellino:

(22)

Poi, quando fue mischiato tra' nemici così ricolando, et elli ebbe la battaglia davanti, venne uccidendo a destra e a sinistra, sicché misero i nemici a **distruzione**.

nov. 31, (pag. 201, r.4)

Tali derivati che, come si è appena detto, si affiancano a forme più „popolari” quali *concedimento* (Bono Giamboni, *Il libro dei Vizi e delle Virtudi*, p. 65, riga 14) e *distruggimento* (Brunetto Latini, *Rettorica*, p. 128, riga 6), hanno struttura latina in quanto l'analisi in segmenti che permette di isolare il suffisso *-ione*, dà come „resto” una forma che rimanda ad un participio passato: *concess(o) + ione*, *distrutt(o) + ione* (con il segmento: consonante *t* + semiconsonante *j* = [ts]). Naturalmente, i derivati da verbi della prima coniugazione non sono utili a stabilire una regolarità di formazione perché sono analizzabili sia come tema + *zione*, sia come radice + *azione* e anche come part. pass. + *ione*: *deliberazione*, *dimostrazione*, *congiurazione*. Ma poiché la versione non colta del suffisso è ritenuta essere *-gione* (cfr. *adimandagione* (B. Giamboni, *Trattato di Virtù e Vizi*, 1, p. 123, r. 6), *condannagione* (in *Cronica Fiorentina*, p. 140, r.32), *rubagione* (sempre in *Cronica Fiorentina*, p. 93, r. 5), *confermagione* (B. Giamboni, *Libro dei Vizi e delle Virtù*, 17, p. 35, r.2 e 14; *Cronica Fiorentina*, p.123, r. 32), *prochuragione* (Lettera di Messer Consiglio de' Cerchi, p. 595, r. 1) *raccomandagione* (Statuti Fiorentini, 1297, p. 671, r.27) ma anche *imbandigioni* e *partigione* di Bono Giamboni e Brunetto Latini rispettivamente), i derivati con questo suffisso possono, in questa fase della lingua, essere considerati come formazioni latineggianti e quindi costruite attraverso l'applicazione di *-ione* al participio passato del verbo. Tale soluzione sembra più adeguata di quella proposta in Tekavčić (1980,<sup>2</sup> cit.) che ipotizza due varietà dello stesso suffisso, cioè una *-ione* per i verbi di II e III coniugazione e una *-azione* che sceglierebbe solo verbi della prima.

L'adozione della soluzione [V<sub>[part.pass]</sub> + *ione*], però, introduce un problema di natura fonologica. Il suffisso *-ione* inizia per vocale e se la base è costituita dal participio passato vi è una vocale che deve essere cancellata.

La regola di formazione pertanto sarà la seguente:

(23)

[V <sub>[part.pass]</sub> + <i>ione</i> ]	concesso + <i>ione</i>
CV : o → 0	concess + <i>ione</i>
	concessione

Tale regola conterrà anche l'indicazione della regola di aggiustamento fonologico vista sopra, la regola cioè che „trasforma” *correct + ione* in *correzione*.

## 3. NOTE CONCLUSIVE

I suffissi esaminati in questo lavoro non esauriscono, ovviamente, la gamma dei suffissi che l'italiano del Duecento utilizzava per formare parole. La decisione di limitare l'analisi a questi tre suffissi dipende sia da motivi di spazio, sia da ragioni di conoscenza del funzionamento dei corrispondenti suffissi dell'it. mod., sia dal fatto che i derivati deverbali rappresentano sempre un campo privilegiato della ricerca perché le informazioni semantiche che riguardano i verbi offrono possibilità di comprensione dei fenomeni derivativi maggiore di quanto non offrano le derivazioni da altre categorie di parole. L'analisi qui proposta mi sembra possa porsi come un modo di dar conto del lessico della prosa del Duecento. Non che questa analisi voglia proporsi come alternativa o contraria ad una analisi di tipo storico; al contrario, lo scopo di questo lavoro è stato unicamente quello di tentare di formalizzare i processi di formazione di parola usando gli strumenti della teoria sincronica di stampo generativo.

## BIBLIOGRAFIA

- Battaglia, S. (1961-1973), *Grande dizionario della lingua italiana*, Utet, Torino.
- Bertinetto, P. M. (1991), Il verbo, in Renzi, L. e G. Salvi (1991) (a cura di), capitolo 1.
- Bisetto, A. (1995), Il suffisso -tore, „Quaderni Patavini di Linguistica”, 14, 39-71.
- Booij, G. (1988), Form and meaning in morphology: the case of Dutch „agent nouns”, „Linguistics”, 24, 503-517.
- Corti, M. (1953), *Studi sulla sintassi della lingua poetica avanti lo stilnovo*, Firenze, Leo S. Olschki Editore.
- DISC (1997), *Dizionario Italiano Sabatini Coletti in CD-ROM*.
- Dressler, W. e A. M. Thornton (1991), Doppie basi e binarismo nella morfologia italiana, „Rivista di Linguistica”, 3, 3-22.
- Ernout, A. (1953) *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck.
- Renzi, L. e G. Salvi (1991) (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione*, II vol. Bologna, Il Mulino.
- Renzi, L., G. Salvi e A. Cardinaletti (1995) (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione*, III vol., Bologna, Il Mulino.
- Rohlf, G. (1969), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Sintassi e formazione delle parole*, vol. III, Torino, Einaudi.
- Scalise, S. (1983), *Morfologia lessicale*, Padova, Clesp.
- Scalise, S. (1995), *La formazione delle parole*, in Renzi, L., G. Salvi e A. Cardinaletti, (1995) (a cura di), capitolo 10.
- Swanson, D. C. (1966), A study of the vocabulary of the Novellino, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 82, 89-137.
- Tekavčić, P. (1980),<sup>2</sup> *Grammatica storica dell'italiano*, III vol., Lessico, Bologna, Il Mulino.

- Thornton, A. M. (1988), *Sui „nomina actionis” in italiano*, Tesi di dottorato, Università degli Studi di Pisa.
- Tommaseo, N. e B. Bellini ((1878–1977), *Dizionario della lingua italiana*, Pomba, Torino.
- Zingarelli, N. (1999), *Vocabolario della lingua Italiana*, Zanichelli, Bologna.

# ASPETTI DELLA CONNESSIONE NEL „DECAMERON”<sup>1</sup>

MAURIZIO DARDANO

Università di Roma Tre  
mdardano@ita.uniroma3.it

This article attempts a description and an analysis of demonstrative pronouns *questo* and *quello* used as phrasal connectors in Boccaccio's *Decameron*. The emphasis is firmly placed on syntactic and textual phenomena, but at the same time semantic and pragmatic aspects have been considered. Comparison with contemporary and later texts starts up an in-depth study of this so far neglected subject concerning the old Italian syntax.

## 1. PRELIMINARI

L'analisi delle connessioni inter- e intrafrasali della prosa del *Decameron* ha finora suscitato un modesto interesse da parte degli studiosi, che hanno preferito soffermarsi sulla struttura del periodo analizzandone le varie componenti. Anche i commenti al testo non dedicano molta attenzione a tali fenomeni che possono mettere in difficoltà il lettore. D'altra parte è noto che il Boccaccio, nei passi di maggiore impegno stilistico, evita la ripetizione della stessa parola a breve distanza, anche a costo di una certa oscurità: si direbbe che egli scommetta sulla propria capacità di allacciare e mantenere rapporti a lunga gittata, in una continua gara con i virtuo-

---

<sup>1</sup> Il presente studio, finanziato con il contributo CNR 99. 02755. CT08, fa parte della ricerca „La sintassi delle frasi complesse e le tipologie testuali dell'italiano antico”, che è coordinata dal sottoscritto e che è attualmente in fase di svolgimento presso l'„Archivio per lo studio della sintassi dell'italiano antico” (Dipartimento di Italianistica. Università degli studi di Roma Tre). Le citazioni dal *Decameron* sono tratte dall'edizione a cura di V. Branca, Torino, Einaudi, 1992 (ristampa della I ed., 1980). Gli altri testi citati sono: F. Sacchetti, *Il Trecentonovelle*, a cura di V. Marucci, Roma, Salerno ed., 1996; Anonimo romano, *Cronica*, a cura di G. Porta, Milano, Adelphi, 1979; Giovanni di Pagolo Morelli, *Ricordi*, a cura di V. Branca, Firenze, Le Monnier, 1969.<sup>2</sup> Per la *Commedia* di Dante v. la nota 11.

sismi compositivi dei classici latini.<sup>2</sup> L'influsso dei quali è stato finora osservato nell'*ordo verborum* più che nei rapporti di connessione, che pure hanno un ruolo di primo piano nella formazione della prosa d'arte del Trecento.<sup>3</sup> In questa occasione non intendo dedicarmi specificamente allo studio dei rapporti tra i modelli latini e il testo del Boccaccio; vorrei piuttosto continuare un'analisi che riguarda il settore della connessione inter- e intrafrasale e alla quale ho già dedicato due studi.<sup>4</sup> In particolare tornerò ad occuparmi dei dimostrativi „quello” e „questo” usati in funzione di connettivi (d'ora in poi C- quello, C-questo), i quali, insieme ai pronomi „lo” ed „esso” (anche preposizionale), al relativo ‘il quale’ con i suoi nessi, ai connettivi aventi come secondo elemento *che* (*di che, per che, a che, il che*), sono tra i modi di collegamento usati più di frequente nel *Decameron*.

La coesione di un testo riguarda innanzi tutto la dimensione semantica. Ma a questo aspetto come alla ripetizione di vocaboli e sintagmi, fenomeno che nel *Decameron* pur rappresenta un fattore coesivo di primaria importanza, potrò dedicare soltanto pochi cenni. Anche sulle isotopie semantiche, conseguenti all'adozione dei vari procedimenti di coesione, fornirò soltanto rapide indicazioni. Mi rendo conto che tutti questi aspetti andrebbero considerati in una visione unitaria della coesione testuale dell'opera, ma il presente contributo, come i due che lo hanno preceduto, si sofferma sulla sintassi periodale e sulla testualità, lasciando volutamente in secondo piano la semantica e la pragmatica. Pertanto mi occuperò innanzi tutto di fenomeni sintattici, seguendone la formazione e gli sviluppi, che si producono sullo sfondo di quel processo di crescita riguardante l'intero campo della prosa colta del XIV secolo. La scelta tra i diversi strumenti di coesione dipende da vari fattori: l'intento comunicativo, la forza illocutoria, il peso della tradizione (soprattutto per quanto concerne i processi di modellizzazione) e, naturalmente, le scelte individuali di stile. A questi due ultimi fattori, per le ragioni che ho già illustrato, non potrò dedicare un grande spazio.

<sup>2</sup> Ecco due esempi artificiosi (il primo in prosa, il secondo in versi) di evitamento della ripetizione: „Il *sogno* nella precedente novella raccontato mi dà materia di dovervene raccontare una nella quale di *due* [= sogni] si fa menzione” (*Dec*, IV VI 3, p. 534); „Amore, allora che primieramente / ponesti in *lui* colei per cui sospiro” (*Dec*, IV Conclus. 12, p. 586) : *lui* si riferisce a *core*, menzionato tre versi prima e in rima.

<sup>3</sup> Per *Ordo verborum* nella prosa del Boccaccio è d'obbligo un rinvio a A. Schiaffini, *Tradizione e poesia nella prosa d'arte italiana dalla latinità medievale al Boccaccio*. Seconda ed., Roma, Storia e letteratura, 1969, pp. 175 ss.

<sup>4</sup> Cfr. M. Dardano, *Aspetti della coesione testuale nell'italiano antico*, in Idem, *Studi sulla prosa antica*, Napoli, Morano, 1992, pp. 187–212; Idem, *Di che* nel *Decameron*, nel vol. di *Studi in onore di Giovanni Nencioni*, Firenze, Accademia della Crusca (in corso di stampa).



## 2. C-QUELLO

I diversi collegamenti selezionano i diversi modi della progressione tematica, che si estende tra i due poli della dinamicità informativa e della riformulazione parafrastica.<sup>5</sup> Nel *Decameron* è diffuso il collegamento inter- e intrafrasale mediante il pronome dimostrativo anaforico C-quello (che riproduce modalità di collegamento ricorrenti nella prosa latina). Vediamone le modalità di attuazione, procedendo dal semplice al complesso. Di due proposizioni poste in successione ma non necessariamente contigue, la seconda, mediante il dimostrativo C-quello, si riferisce a un attacco situato nella prima. È questa la modalità di base con cui si manifesta il fenomeno:

- (1) comperò un *legnetto* sottile da corseggiare e *quello* d'ogni cosa oportuna a tal servizio armò (*Dec*, II IV 9, p. 168).

Le due proposizioni collegate sono spesso situate su diversi piani sintattici:

- (2) E acciò che dietro a ogni particolarità le nostre passate miserie *per la città* avvenute più ricercando non vada, dico che così inimico tempo correndo *per quella*, non per ciò meno d'alcuna cosa risparmiò il circostante contado (*Dec*, I Introd. 43, p. 26).

In (1) e (2) vi è un solo collegamento all'attacco, il quale può essere separato – come accade in effetti in (2) – da componenti sintattici diversi (una gerundiva, la reggente e parte della subordinata). Una maggiore complessità strutturale si ha quando ad un unico attacco si riferiscono due collegamenti posti su diversi piani sintattici:

- (3) Essa scrisse una *lettera*, e in *quella* ciò che a fare il di seguente per esser con lei gli mostrò; e poi *quella* messa in un bucciuolo di canna, sollazzando la diede a Guiscardo (*Dec*, IV I 7, p. 473);
- (4) il quale [*uscio*] aperto e [la giovane] sola nella grotta discesa e lo spiraglio veduto, per *quello* aveva a Guiscardo mandato a dire che di venir s'ingegnasse, avendogli disegnata l'altezza che da *quello* *infino* in terra esser poteva (*Dec*, IV I 11, p. 474);
- (5) Era sì bello il *giardino* e sì dilettevole, che alcuno non vi fu che eleggesse di *quello* uscire per più piacere altrove dover sentire; anzi, non facendo il sol già tiepido alcuna noia a seguire, i cavriuoli e i conigli e gli altri animali che erano per

<sup>5</sup> Su questi aspetti v. K. Fløttum, *La reformulation et la progression thématique du texte*, in G. Ruffino (a cura di), *Atti del XXI Congresso internazionale di Linguistica e Filologia Romanza* (Centro di studi filologici e linguistici siciliani. Università di Palermo. 18-24/9/1995). III: *Lessicologia e semantica delle lingue romanze*, Tübingen, Niemeyer, 1998, pp. 243-53.

*quello* e che a lor sedenti forse cento volte, per mezzo loro saltando, eran venuti a dar noia, si dierono alcune a seguitare (*Dec*, III Conclus. 7, p. 453).

Le due proposizioni collegate all'attacco sono in (3) coordinate tra loro; in (4) sono la principale e una gerundiva; in (5) appartengono a due nuclei verbali distinti mediante *anzi* e sono ancora più distanziate tra loro. Si noti che (3) e (4) sono esempi diegetici; invece (5), che appartiene alla cornice, ha finalità descrittiva e presenta una maggiore complessità sintattica. Tuttavia, per quanto riguarda i modi di collegamento (che già da questi esempi appaiono vari e diversamente strutturati) non esistono differenze tra narrazione e cornice. In (3), (4) e (5) il collegamento è attuato soltanto con C-quello. Esaminiamo ora il caso di un unico attacco, cui si riferiscono C-quello e uno o più connettivi di altra natura:

- (6) La mia *novella*, graziose donne, non sarà di genti di sì alta condizione come costor furono de' quali Elissa ha raccontato, ma *ella* per avventura non sarà men pietosa: e a ricordarmi di *quella* mi tira Messina poco innanzi ricordata, dove l'accidente avvenne (*Dec*, IV v 3, p. 526);
- (7) Costui, che di *cassa* non si ricordava, pur *la* prese, presentando *glielle* la buona femina, avvisando *quella* non potere sì poco valere, che alcun di non gli facesse le spese (*Dec*, II IV 26, p. 173).

In (6) vi sono due collegamenti: *novella* → *ella* – *quella*; in (7) all'unico attacco seguono tre collegamenti: due „leggeri” mediante „lo”, l'ultimo più „pesante” mediante C-quello: *cassa* → *la* prese – presentando *glielle* – *quella*. Quando si susseguono più connettivi di diversa natura, il connettivo più marcato occupa in genere la posizione finale; dunque un legame più forte chiude il giro del periodo. C-quello è per lo più complemento diretto o indiretto; ma il primo di questi due sembra prevalere. Procedendo verso una maggiore complessità strutturale, consideriamo ora dei passi in cui si presentano due o più attacchi e in cui C-quello assume anche una funzione distintiva:

- (8) aperto un gran *cassone* del padre loro, di *quello* grandissima quantità di denari e di *gioie* trassono, e con *esse* di casa tutte e tre tacitamente uscite, secondo l'ordine dato, li lor tre amanti che l'aspettavano trovarono (*Dec*, IV III 18, p. 510).

Qui gli attacchi sono due (*cassone* → *di quello* e *gioie* → *con esse*) e situati su piani sintattici diversi. I due collegamenti successivi allacciano un participio e una principale; poi di nuovo un participio e una principale. Ne risulta la stessa successione di due nuclei verbali, i quali rappresentano due

eventi fra loro connessi: dal cassone aperto si prendono le gioie, con le quali i giovani si danno alla fuga. Gli stessi connettivi C-quello e „esso” ritornano, ma con ordine invertito, nel passo che segue:

- (9) le Muse son *donne*, e benché le donne quel che le *Muse* vagliono non vagliano, pure *esse* hanno nel primo aspetto simiglianza di *quelle*, sì che, quando per altro non mi piacessero, *PER QUELLO* mi dovrebbero piacere (*Dec*, IV Introd. 35, p. 468).

Qui il rapporto tra i nuclei frasali (*donne* → *esse* e *Muse* → *quelle*) è d'implicazione, non di successione come in (8). Inoltre in (9) abbiamo altri due tratti degni di nota: una più spinta elaborazione retorica, quale si conviene a un impegnato discorso autoriale (si osservi il gioco di parole presente nelle due coppie: *vagliano* / *vagliano*<sup>6</sup> e *piacessero* / *piacere*); la conclusione del ragionamento è introdotta dall'incapsulatore *per quello* (riferito al „fatto che le donne assomigliano alle Muse”), posto alla fine del periodo. Tale *dispositio*, ma realizzata con l'incapsulatore *il che*, ritorna nel commento di Filostrato alla novella di frate Alberto e di madonna Lisetta:

- (10) Un poco di buono e che mi piacque fu nella *fine* della vostra novella; ma troppo più vi fu innanzi a *quella* da ridere, *il che* avrei voluto che stato non vi fosse (*Dec*, IV III 2, p. 505).

La *dispositio* ora rilevata conferma la tendenza, già notata in (7), a porre il connettivo più marcato in posizione finale. Appare evidente come nel *Decameron* esista una gerarchia di connessioni, anche all'interno di uno stesso periodo. Ne ripareremo presto, confrontando gli usi di C-quello e C-questo anche in rapporto ai contesti in cui i due connettivi ricorrono. Dagli esempi finora esaminati risulta chiaro come, anche all'interno di un solo tipo di collegamento, il Boccaccio sia in grado di realizzare una varietà di nessi e di alternanze, sconosciuta fino allora alla nostra prosa. Non si tratta di una *variatio* fine a se stessa, dettata da finalità unicamente retoriche; si tratta piuttosto della capacità di intrecciare rapporti formalmente evidenti estendendoli a periodi e a sequenze testuali sempre più ampie. In tal modo si dà prova di una progettualità sintattica, nuova per il volgare, realizzata con il medesimo strumento, che è tuttavia usato con diverse funzioni.

Per quanto riguarda quest'ultimo punto noteremo infatti che il dimostrativo „quello” possiede, in diversi contesti, diverse funzioni di connessione: alcune di esse tuttavia non riguardano la presente ricerca. Per es., non tratterò del nesso *quello che*, perché non ha la stessa funzione di C-quello. Si vedano i passi:

<sup>6</sup> Si tratta di una formula ricorrente; cfr. per es.: „né l'altro voglio che mi vaglia” (*Dec*, IV I 31, p. 478).

- (11) E perciò non d'altra materia domane mi piace che si ragioni se non di *quello che a' miei fatti è più conforme* (*Dec*, III Conclus. 6, p. 452);
- (12) *Quello che* egli poi mi dicesse, io non ve l'oso dire, se prima non mi perdonate (*Dec*, IV II 19, p. 494);
- (13) *quello che* il mio corpo si divenisse, io non so (*Dec*, IV II 35, p. 498);
- (14) per che assai manifestamente posso comprendere *quello* esser vero *che* sogliono i savi dire, *che* sola la miseria è senza invidia nelle cose presenti (*Dec*, IV Introd. 4, p. 460).

Il nesso *quello che* introduce una proposizione equivalente a un sintagma nominale, il quale è oggetto indiretto in (11), oggetto diretto in (12), parte nominale in (13), soggetto della subordinata infinitiva in (14); in tutti questi casi abbiamo un componente interno a un'unica frase. Diverso è il caso del connettivo C-quello, il quale, dalla sua modalità di base (1) fino alle strutture più complesse, collega sempre due nuclei verbali ben distinti e posti in successione. Neppure interessano la presente ricerca altri nessi formati da dimostrativi, come la coppia di anaforici *quegli ... questo*, i quali servono ad attuare una ripresa distintiva:

- (15) Dall'una parte mi trae *l'amore* [...], e d'altra mi trae giustissimo *sdegno* [...]: *quegli* vuole che io ti perdoni e *questi* vuole che io contro a mia natura in te incrudelisca (*Dec*, IV I 29, p. 477).

Né interessa al momento l'uso di *quello* in una ripresa anaforica di commento, priva di progressione tematica:

- (16) Voi siete ricchissimi giovani, *quello* che non sono io (*Dec*, IV III 14, p. 509).

In (16) abbiamo una frase che rende in modo compendioso l'opposizione: „voi siete ricchi / io non sono ricco”; nell'italiano di oggi al segmento *quello che non sono io* corrisponderebbero: „cosa che non sono io”, „ma io non lo sono”. Si noti che (16) è un esempio della tendenza, diffusa nel *Decameron*, di servirsi dei dimostrativi, in posizioni di rilievo, con una finalità impressiva e demarcativa. A tale proposito è indicativo un commento autoriale che ricorre nella seconda parte della novella di frate Alberto e di madonna Lisetta: „e fu lealtà viniziana *questa*” (*Dec*, IV II 52, p. 502).<sup>7</sup>

<sup>7</sup> Cfr. due altri passi con diversi dimostrativi: „Ma poi, partito il loro ragionare, cominciò Masetto a pensare che via dovesse tenere a dovere potere esser con loro [con le monache]; e conoscendo che egli sapeva ben fare quegli servigi che Nuto

Anche da una rapida esemplificazione risulta che nel *Decameron* al dimostrativo *quello*, ripetuto in uno stesso contesto e a breve distanza,<sup>8</sup> sono affidate funzioni diverse, le quali nei successivi svolgimenti della nostra lingua letteraria, tenderanno in parte a esiti formali distinti.

### 3. CONFRONTO FRA C-QUELLO E C-QUESTO

Nel *Decameron* s'incontra C-questo in contesti nei quali, sulla base delle osservazioni finora svolte, ci aspetteremmo C-quello. Ecco un esempio tratto dalla cornice:

- (17) Qui fece fine la Lauretta alla sua *canzone*, la quale notata da tutti, diversamente da diversi fu intesa: e ebbevi di quegli che intender vollono alla melanese, che fosse meglio un buon porco che una bella tosa; altri furono di più sublime e migliore e più vero intelletto, del quale al presente recitar non accade. Il re, dopo *questa*, su l'erba e 'n su i fiori avendo fatti molti doppiieri accendere *ne* fece più *altre* cantare infino che già ogni stella a cader cominciò che salia (*Dec*, III Conclus. 18, p. 456).

Nel passo, stilisticamente elaborato (si noti l'allitterazione *fece fine*, la figura etimologica *diversamente da diversi*, il tricolon *di più sublime e migliore e più vero*, l'ordine artificioso delle parole, soprattutto nel finale),<sup>9</sup> all'attacco *canzone* si riferiscono in successione i connettivi: *dopo questa* – *ne* – *altre*. Potevamo aspettarci *dopo quella*? Sembrerebbe proprio di sì. Simili casi di scambio del connettivo non sono rari nel *Decameron*. In testi antichi di alta elaborazione stilistica l'uso, apparentemente indifferenziato, di C-quello e C-questo

---

diceva, non dubitò di perder per *quello*" (*Dec*, III I 12, p. 330) 'non dubitò di non essere accolto riguardo al lavoro che doveva compiere'; „A cui la compagna disse: „O se noi ingravidassimo, come andrebbe il fatto?" // Quella allora disse: „Tu cominci a aver pensiero del mal prima che egli ti venga: quando *cotesto* avvenisse, allora si vorrà pensare" (*Dec*, III I 27, p. 333).

<sup>8</sup> Ecco il seguito di (16): „Voi siete ricchissimi giovani, *quello* che non sono io: dove voi vogliate recare le vostre *ricchezze* in uno e me fare terzo possessitore con voi insieme di *quelle* e deliberare in che parte del mondo noi vogliamo andare a vivere in lieta vita con *quelle*, senza alcun fallo mi dà il cuor di fare che le tre sorelle, con gran parte di *quello* del padre loro, con essonoi dove noi andar ne vorremo ne verranno" (*Dec*, IV III 14, p. 509). Ho evidenziato i rapporti con alcuni espedienti grafici.

<sup>9</sup> Cfr. *infino che già ogni stella* (1) *a cader* (4) *cominciò* (3) *che salia* (2), dove (3) + (2) formano un *cursus planus*, con l'ordine diretto „infino che già ogni stella (1) che salia (2) cominciò (3) a cadere (4)".

è un fenomeno diffuso. Nel poema dantesco, che conosce l'uso di C-quello anche in rima,<sup>10</sup> „questo” e „quello”, dimostrativi riferiti ai personaggi che compaiono nei vari canti, si succedono con apparente libertà e... con la disperazione dei commentatori.<sup>11</sup> È possibile spiegare i motivi che determinano la scelta di C-quello e di C-questo, anche quando il loro uso sembrerebbe indifferenziato? Per quanto riguarda la prosa, ho già proposto una spiegazione<sup>12</sup> che vorrei ora riprendere e approfondire.

Ricorderò rapidamente alcuni concetti generali concernenti la deissi. E innanzi tutto il principio secondo il quale „'questo' indica un referente collegato positivamente rispetto al centro deittico, 'quello' indica un referente collegato negativamente rispetto al centro deittico”.<sup>13</sup> Ovviamente anche i principi di „centro deittico” e di „momento dell'enunciazione” sono validi in tutte le fasi storiche della nostra lingua. Le incoerenze che si riscontrano talvolta nei testi antichi si spiegano approfondendo l'analisi delle funzioni testuali di C-quello e C-questo. Rispetto agli usi fondamentali dei due dimostrativi, tali funzioni si sviluppano particolarmente in una fase costitutiva dell'italiano letterario: C-quello tende a divenire un connettivo „locale”, riferito cioè a un elemento singolo della frase, privo di un particolare rilievo; mentre C-questo è usato contrastivamente rispetto a C-quello, per esprimere una prominenza enunciativa e il riferimento, non a un singolo evento, ma a un insieme di eventi (tra loro correlati nello svolgimento narrativo). Rispetto a C-quello, C-questo appare insomma come un connettivo „forte” e „inglobante”, dotato di una marcata proprietà deittica. Tale opposizione dipende dalla prospettiva mentale dell'io narrante e riguarda il confronto tra un primo piano (pragmaticamente rilevato) e un secondo piano dai contorni meno delineati. Insomma C-questo è un dimostrativo „prospettico”, capace al tempo stesso di evidenziare e di compendiare (riferirsi a) eventi complessi.<sup>14</sup> Per spie-

<sup>10</sup> „Goder pareva 'l ciel di lor fiammelle: / oh settentrional vedovo sito, / poi che privato se' di mirar *quelle!*” (Pg, I 27); „Faccian li Ghibellin, faccian lor arte / sott'altro segno; ché mal segue *quello* / sempre chi la giustizia e lui diparte” (Pd, VI 104).

<sup>11</sup> G. Petrocchi, *Introduzione a Dante Alighieri, La Commedia secondo l'antica vulgata*, a c. di G. P., Milano, Mondadori, 1966, p. 461; R. Ambrosini, „Aggettivo e pronomi dimostrativo”, in *Enciclopedia dantesca. Appendice*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1978, pp. 184–89, alla p. 184.

<sup>12</sup> Cfr. Dardano, *Aspetti della coesione testuale* cit., pp. 187–212.

<sup>13</sup> L. Vanelli, *La deissi in italiano*, Padova, Unipress, 1992, p. 85. Si vedano inoltre: M.-E. Conte, *Condizioni di coerenza. Ricerche di linguistica testuale*, Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1988, partic. pp. 13–28; L. Vanelli, L. Renzi, *La deissi*, in L. Renzi, G. Salvi, A. Cardinaletti (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione. III: Tipi di frase, deissi, formazione delle parole*, Bologna, Il Mulino, 1995, pp. 260–375, partic. pp. 269, 270, 284.

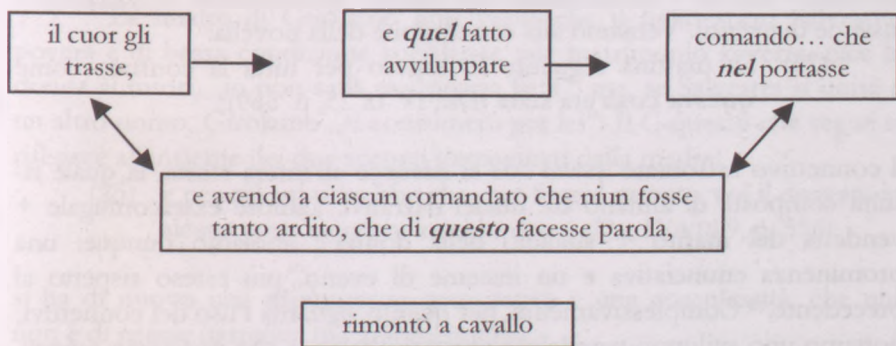
<sup>14</sup> Per il concetto di *fore- e background*, v. E. Lombardi Vallauri, *La teoria come separatrice di fatti di livello diverso: l'esempio della struttura informativa dell'enunciato*, in F. Albano Leoni

gare tale fenomeno bisogna partire dall'analisi di contesti in cui C-quello / C-questo sono compresenti. Dalla novella nona della quarta giornata del *Decameron* scegliamo un passo in cui i due connettivi anaforici si susseguono a breve distanza. Guardastagno, che ha appena ucciso nell'agguato Rossiglione, suo rivale in amore, prosegue nella sua azione criminosa:

- (18) il **cuor** gli trasse, e **quel** fatto avviluppare in un pennoncello di lancia, comandò a un de' suoi famigliari che **nel** portasse; e avendo a ciascun comandato che niun fosse tanto ardito, che di **QUESTO** facesse parola, rimontò a cavallo (*Dec*, IV IX 13, p. 566).

Qui abbiamo tre connettivi: *quel*, riferito a *cuor*, antecedente immediato e singolo (vale a dire non „esteso”), appare nella proposizione participiale riferita alla principale coordinata che segue; lo stesso riferimento ha *nel* 'ne lo', compreso nella subordinata della seconda coordinata; nel prosieguo *questo*, compreso in una subordinata di secondo grado dipendente dalla gerundiva iniziale, si riferisce non a un evento singolo, ma a un insieme di eventi: „agguato + uccisione del rivale + estrazione del cuore dal cadavere”. Riassumo la situazione nello schema che segue:

(19)



Nel seguito della stessa novella troviamo conferme della funzione di C-questo:

- (20) La donna, udito **questo**, alquanto stette [= rimase sorpresa]; poi disse: „Come? che cosa è questa che voi m'avete fatta mangiare?” (*Dec*, IV IX 21, p. 568);

et alii (a cura di), *Dati empirici e teorie linguistiche*. Atti del XXXIII Congresso della S.I.I. (Napoli, 28–30/10/1999), Bulzoni, Roma, 2001, pp. 151–73. Sembra accertato che il dimostrativo *questo* ricorra tanto più frequentemente quanto più alto è il numero degli attanti (come accade, per es., nelle cronache).

il connettivo si riferisce all'ambigua battuta del marito, il quale ha indotto la moglie inconsapevole a mangiare il cuore dell'amante (prominenza enunciativa). Proseguiamo nella lettura:

- (21) La donna, udendo *questo* di colui che ella più che altra cosa amava, se dolorosa fu non è da dimandare (*Dec*, IV IX 23, p. 568);

il connettivo si riferisce al racconto del marito, racconto composto di più momenti: scoperta del tradimento, decisione di vendicarsi, uccisione del rivale (prominenza enunciativa e insieme di eventi). Osserviamo ora la scena del suicidio:

- (22) E levata in piè, per una finestra, la quale dietro a lei era, indietro senza altra diliberazione si lasciò cadere. La finestra era molto alta da terra, per che, come la donna cadde, non solamente morì ma quasi tutta si disfece. Messere Guiglielmo, vedendo *questo*, stordì forte e parvegli aver mal fatto (*Dec*, IV IX 24, p. 568);

il connettivo si riferisce a una rapida serie di azioni successive „salto dalla finestra + morte + disfacimento del corpo” (prominenza enunciativa e insieme di eventi). Veniamo alla conclusione della novella:

- (23) La mattina seguente fu saputo per tutta la contrata come *questa cosa* era stata (*Dec*, IV IX 25, p. 569);

il connettivo rafforzato *questa cosa* si riferisce all'intera storia, la quale risulta composta di almeno tre nuclei narrativi: „amore extraconiugale + vendetta del marito + suicidio della donna”; abbiamo dunque: una prominenza enunciativa e un insieme di eventi, più esteso rispetto al precedente.<sup>15</sup> Complessivamente, per quanto riguarda l'uso dei connettivi, notiamo uno sviluppo parallelo e una progressione che possiamo rappresentare così: 'quello' (singolo referente) / 'questo' (prominenza enunciativa + insieme di eventi) / 'questa cosa' (prominenza enunciativa + insieme di tutti gli eventi).<sup>16</sup> Tale gradazione appare attuata più volte nel

<sup>15</sup> Cito soltanto un altro esempio con questo nesso: „In fé di Dio, madonna, se l'agnolo Gabriello è vostro intendimento e dicevi questo, egli dee bene esser così; ma io non credeva che gli agnoli facesson *queste cose*” (*Dec*, IV II 42, p. 499). Nella stessa novella il dimostrativo ricorre più volte con funzione evidenziatrice; cfr., per es.: „i cognati di lei, li quali, senza alcuna cosa dirle, si posero in cuore di trovar *questo* agnolo e di sapere se egli sapesse volare” (*Dec*, IV II 44, p. 500).

<sup>16</sup> Cfr. l'uso del dimostrativo in una ripresa dal forte valore iconico; cfr.: „[il Rossiglione] con *una lancia* sopra mano gli uscì adosso gridando: „Traditor, tu se'



*Decameron*. Qui di seguito riportiamo soltanto un paio di esempi, nei quali tuttavia manca il terzo grado 'questa cosa'. Dalla novella di Rustico e di Alibech leggiamo il passo in cui il giovane monaco cede alla tentazione:

- (24) *QUESTO* fatto, non preser guari d'indugio le tentazioni a dar battaglia alle *forze* di *costui*: il quale, trovandosi di gran lunga ingannato, da *quelle* senza troppi assalti voltò le spalle e rendessi per vinto; e lasciati stare dall'una delle parti i pensier santi e l'orazioni e le discipline, a recarsi per la memoria la giovanezza e la bellezza di *costei* incominciò, e *OLTRE A QUESTO* a pensar che via e che modo egli dovesse con *lei* tenere, acciò che *essa* non s'accorgesse *lui* come uomo dissoluto pervenire a quello che *egli* di *lei* desiderava (*Dec*, III x 10, p. 445);

*questo* = insieme di atti compiuti da Rustico (preparazione del lattucio e invito ad Alibech a distendervisi); *forze* → *da quelle* (singolo referente); *oltre a questo* = l'insieme di pensieri e di propositi che si muovono nella mente di Rustico (e che lo conducono dall'esercizio della virtù alla concupiscenza). In (24) si noterà ancora la presenza di dimostrativi *costui*, *costei* e l'affollamento di pronomi personali: *egli*, *lei*, *essa*, *lui*, *egli*, *lei*.

La madre di Girolamo non vuole che il figlio sposi Salvestra, povera e di bassa condizione sociale: se tale matrimonio avverrà, dice la donna ai tutori, „io non sarò mai poscia lieta”, ma, se Salvestra si unirà a un altro uomo, Girolamo „si consumerà per lei”. Il C-questo che segue si riferisce all'insieme dei due scenari immaginati dalla madre:

- (25) e per ciò mi parrebbe che, per fuggir *questo*, voi il doveste in alcuna parte mandare lontano di qui (*Dec*, IV VIII 9, p. 556);

si ha di nuovo una prominenza enunciativa e una complessità, che qui non è di specie narrativa ma argomentativa.

Osserviamo ora i connettivi che si succedono in una tipica struttura di esordio, l'*incipit* della novella della marchesana di Monferrato, dove i riferimenti extradiegetici riguardano sia i narratori sia la novella precedente:

- (26) La *novella* da *Dioneo* raccontata prima con un poco di vergogna punse i cuori delle donne ascoltanti e con onesto rossore nel loro viso apparito ne diede segno; e poi *quella*, l'una l'altra guardando, appena del rider potendosi astenere, soghignando ascoltarono. Ma venuta di *questa* la fine, poi che *lui* con alquante dolci parolette ebber morso, volendo mostrare

---

morto!”, e il così dire e il dargli di *questa lancia* per lo petto fu una cosa” (*Dec* IV IX 11, p. 566).

che simili novelle non fossero tra donne da raccontare, la reina, verso la *Fiammetta* che appresso di *lui* sopra l'erba sedeva rivolta, che *essa* l'ordine seguitasse le comandò. *La quale* vezzosamente e con lieto viso incominciò (*Dec I v 2*, p. 89).

Allo stesso attacco si riferiscono in successione due connettivi: *novella* → *quella* – *questa*. Come appare, s'intensifica *in itinere* la prominenzia enunciativa, tanto più necessaria in quanto nel passo, scandito da precise successioni temporali, s'intrecciano altre due linee anaforiche: *Dioneo* → *lui* – *lui*; *Fiammetta* → *essa* – *la quale*. Questo sistema anaforico plurimo, che ricorre soprattutto nella prosa d'arte, raggiunge il suo culmine nel *Decameron*. L'uso di due connettivi C-quello e C-questo è un fenomeno di sintassi fine, conseguente a un' ipercodifica del testo; per la quale sembra ragionevole ipotizzare un influsso del latino, lingua che possiede un ben articolato sistema di anafore e di deittici. Nella sua opera in prosa il Boccaccio, giovandosi anche di modelli latini, ha sviluppato la tendenza a differenziare, con mezzi stilistici adeguati, il primo piano dallo sfondo. Invece nella narrativa di minor impegno stilistico, e in genere nella prosa media sia coeva sia successiva al *Decameron*, C-quello, usato come elemento anaforico dotato di funzione distintiva, ha una diffusione limitata.

Nel Sacchetti, che riprende (sia pure in modo discontinuo) tratti della lingua e dello stile del Boccaccio, ritroviamo sporadici casi di C-quello:

- (27) Il qual giunto al marchese, con grande moltitudine di popolo che correa dietro alla *novità*, il marchese quasi dubitò, non conoscendo ancora che cosa fosse *quella* (*Trecentonovelle*, VI 11, p. 22);
- (28) e, accostandosi alla *botte*, [il lupo] a *quella* si cominciò a grattare (*Trecentonovelle*, XVII 16, p. 57).

Ritroviamo anche alcuni passi in cui, mediante il confronto tra C-quello e C-questo, ritorna la distinzione tra i due piani discorsivi; ne diamo tre esempi:

- (29) E *questo* non è altro se non che tutto l'universo è corrotto per la *moneta*, e per *quello* a ogni cosa si mette ciascuno (*Trecentonovelle*, XIII 10, p. 41).

*Questo* si riferisce alla sorte dell'uomo descritta nel passo precedente e di cui tutta la novella è un'illustrazione: si tratta pertanto di un evento narologicamente complesso; invece *quello* si riferisce al referente singolo 'denaro' (*moneta* nel testo). La stessa alternanza si ritrova in:

- (30) Sentendo *ciò* il detto barone, che per *questo* era andato a Vignone, attese con ogni sollecitudine e spendio di riavere la

tenuta di *quelle* castella, delle quali era stato fuori durante la detta questione" (*Trecentonovelle*, CCHII 4, p. 707);

qui notiamo la presenza di altri elementi anaforici, che sono stati evidenziati: *ciò*, il *detto* barone, la *detta* questione. Infine un esempio metanarrativo; si tratta dell' inizio di una novella, nel quale i due dimostrativi si riferiscono alla novella precedente:

- (31) *Questo* inganno che *questo* frate fece con covertte parole a fare tenere un uomo santo, che non v'era presso, non volle usare in sé messer Niccolò Cancellieri, cavaliere da bene, salvo che era avarissimo (*Trecentonovelle*, XXIII 2, p. 72).

Tuttavia nella maggioranza dei casi il Sacchetti non attua tali distinzioni. Predilige piuttosto un uso esteso (e in successione) del dimostrativo *questo* con diverse funzioni: la deittica, l'anaforica e la connettiva interfrasale sono tra le più frequenti.<sup>17</sup> S'intende che, come accade spesso, due funzioni possono essere compresenti in una stessa forma.<sup>18</sup> Nella prosa „media" (cronache e narrazioni) si riscontra un predominio assoluto di C-questo. Ciò accade, per es., nella *Cronica* di Anonimo Romano, dove pure si ritrovano alcuni esempi di C-quello,<sup>19</sup> e nei più tardi *Ricordi* di Giovanni di Pagolo Morelli (1371-1444), i quali presentano anche talune formule ricorrenti del tipo: *e questo, appresso a questo, oltre questo*. Nei testi in cui C-questo domina incontrastato avviene una differenziazione di funzioni, in modo da venire incontro a varie esigenze espressive: nella *Cronica* di Anonimo Romano, lo stesso dimostrativo *questo* dimostra chiaramente la sua

<sup>17</sup> Cfr. per es.: „*questo* dico perché, se *questi* che fanno questi mali troveranno un garzonzello malvestito, non gli diranno alcuna cosa" (*Trecentonovelle*, XVII 11, p.56), „Che recadia è *questa* di *questi* porci?" (*Trecentonovelle* CX, p. 332); „*Questo* fu un bel gioco di *questa* orsa, ma *questo* che segue di due pesci fu con più sustanza" (*Trecentonovelle*, CCI 2, p. 700).

<sup>18</sup> Cfr. Vanelli e Renzi, *La deissi* cit. p. 269: „il sistema dei dimostrativi è suscettibile anche di interpretazioni deittiche legate al tempo dell'atto comunicativo: l'una o l'altra interpretazione dipenderà dal contesto linguistico ed extralinguistico in cui è inserito il dimostrativo".

<sup>19</sup> „*Questa* reina veniva sopra una carretta. Quattro palafreni tiravano *quella*" (Anonimo Romano, X 150, p. 66); „Puoi ce furo trovati li tesauri regali, la quarta parte; le tre furate erano. Milli e doicento muli portaro *quelle*, e fuoro doppie" (Anonimo Romano, XI 416, p. 83); „Vedenno lo fiume crescere, cessaoli [i castrati] in una casa tanta da longa che li pareva impossibile che illo fiume entrassi in *quella*" (Anonimo Romano, XV 104, p. 139). C-quello ricorre nella prosa di G. Villani, v. C. Giovanardi e A. Pelo, *La coesione testuale nella „Nuova cronica" di Giovanni Villani*, in M. Dardano e P. Trifone (a cura di), *La sintassi dell'italiano letterario*, Roma, Bulzoni, 1995, pp. 67-138; alle pp. 129-31.

plurifuzionalità.<sup>20</sup> Sulla ripresa di C-quello nella trattatistica, e ancor più nella narrativa, del Cinquecento (dopo il regresso del periodo umanistico), avrà certo influito il modello del *Decameron*.<sup>21</sup>

Oltre ad approfondire l'analisi dei testi in una prospettiva storica, bisognerà saggiare la possibilità di riprendere per l'italiano antico percorsi già sperimentati in altre lingue romanze. A proposito dei fenomeni qui considerati si pensi alla spiegazione proposta da Georges Kleiber per il francese antico: „l'opposition *cist / cil* est une opposition de type marqué / non marqué quant à la saturation de l'appariement référentiel exigé par tout démonstratif”.<sup>22</sup>

Nel mio attuale programma di ricerche ho messo in prima posizione lo studio dei connettivi inter- e intrafrasali in uso nei secoli XIII e XIV, sia nella prosa d'arte sia nei testi di prosa media e di carattere pratico, sia in una dimensione sincronica che diacronica. In particolare vorrei svolgere un confronto approfondito tra i diversi modi di connessione: C-quello, C-questo, il relativo *il quale* e i suoi nessi, il connettivo *di che* ecc. Mi sembra questa una via da percorrere, se si vogliono far progredire le conoscenze riguardanti un aspetto fondamentale della sintassi e della testualità dell'italiano antico.

---

<sup>20</sup> Oltre alla funzione deittica, nella *Cronica* „questo” ha funzioni: „riassuntiva”, „presentativa” ed „esplicativa”.

<sup>21</sup> Qualche esempio cinquecentesco è citato in Dardano, *Aspetti della coesione testuale* cit. pp. 243–44.

<sup>22</sup> G. Kleiber, *L'opposition cist / cil en ancien français ou comment analyser les démonstratifs?*, in „Revue de linguistique romane”, 51 (1987), pp. 5–35 (la citazione è alla p. 5). Questa tesi è stata accolta da C. Buridant, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES, 2000, pp. 130–37.

# COMPLETIVE CON REGGENZA NOMINALE E VERBONOMINALE NELL'ITALIANO DEI PRIMI SECOLI

GIANLUCA FRENGUELLI

Università di Roma Tre  
freguel@ita.uniroma3.it

This paper will analyse the uses of two completive constructions. One is of the “ricordanza che” variety. Here the completive is linked by *che* to a NS such as *ricordanza*, *parola*, *promissione*, *segno* and so on. The other is of the “aver novella che” variety. In this case the completive is governed by a VS composed of a verbal operator + noun generally indicating a locutionary act (*bando*, *novella*, *preghiera*, *promessa*, *sentenza*, etc.). These two kinds of completive constructions give rise to numerous implementations in Old Italian, the sheer number of which supports the claim that one of the most striking characteristics of early Italian prose is its plasticity.

## 1. PREMESSA

La presente analisi riguarda alcuni aspetti della subordinazione nell'italiano antico e si fonda sullo spoglio di testi in prosa di carattere sia pratico che letterario, compresi nel periodo XIII–XIV secolo (alcuni confronti rimandano a testi del XV secolo). Si tratta di fenomeni che non hanno ricevuto finora l'attenzione che meritano, nonostante ricorrano, con una discreta frequenza e con varie modalità di realizzazione, nella prosa antica (ma cfr. Stefirlongo 1980 e Durante 1981: 186–8). In particolare mi soffermerò su tre costrutti completivi:

### 1. Tipo „ricordanza che”:

La completiva introdotta da *che* dipende da un SN: *ricordanza che* (formula ricorrente nei libri di conti, generalmente dopo accapo o segno di paragrafo; cfr. § 2), *parola che*, *promissione che*, *segno che* ecc. (formule presenti prevalentemente in testi letterari, argomentativi o di prosa media).<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ad esempio, di 12 casi di *promessa/promissione* presenti nel nostro corpus, 11 si trovano in testi di prosa media.

In due casi si parte da costrutti verbali: *ricordo che*, *prometto che*; innerce con *parola che* e *segno che* la congiunzione subordinante sembra esprimere una connessione generica, simile a quella espressa dal *che* polivalente. Infatti, mentre per i primi è possibile la parafrasi verbale, per i secondi no.<sup>2</sup> Un rapporto ancora più generico si coglie in un costrutto come „la mia sciocchezza che ti credetti” (*Dec*, VIII VII 77, p. 960), il quale, se è parafrasabile con ‘la mia sciocchezza è consistita nel crederti’ (e non con ‘la sciocchezza di me che ti credetti’), sembra riprodurre un tratto tipico del parlato, che ben si addice al contesto.<sup>3</sup> Nell’italiano moderno il tipo „ricordanza che” presenta caratteri in parte diversi da quelli riscontrabili nell’antica prosa.<sup>4</sup>

<sup>2</sup> Da due frasi come: 1) *Il ministro non ha rilasciato dichiarazioni. Segno che la legge non sarà presentata* e 2) *Il ministro non sarebbe disponibile. Ipotesi che trova conferma in un comunicato stampa* si ottengono, in una riformulazione unificante, due esiti sintatticamente diversi: 1a) *Il fatto che il ministro non abbia rilasciato dichiarazioni significa che...* e 2a) *Che il ministro non sia disponibile è un ipotesi che...* oppure *Il fatto che il ministro non sia disponibile lascia ipotizzare che...*

<sup>3</sup> L’espressione ricorre nella supplica rivolta dalla vedova allo scolare: „io ho tanto pianto e lo ’nganno che io ti feci e la mia sciocchezza che ti credetti, che meraviglia è come gli occhi mi sono in capo rimasi”. Si veda aproposito Branca (1992): „*la sciocchezza di me che ti credetti*, con una delle più solite sillessi: cfr. IV 2. 21 n. [p. 495]. A meno di pensare a una oggettiva equivalente a *dell’averti creduto* (Mussafia [1857], p. 523)”. Propendo decisamente per la seconda soluzione, tanto più che nel passo del discorso di Frate Alberto, richiamato dal Branca, si ha un costrutto ben diverso: „Madonna, poi che perdonato m’avete, io il vi dirò volentieri; ma una cosa vi ricordo, che cosa che io vi dica voi vi guardiate di dire a alcuna persona che sia nel mondo, se voi non volete guastare i fatti vostri, *che* siete la più avventurata donna che oggi sia al mondo”. Commento di Branca: „*di voi che* sillessi: cfr. VIII, 7, 77, ‘la mia sciocchezza che ti credetti’. Si potrebbe anche intendere *ché*”; a mio avviso si tratta certamente di una causale (di un tipo peraltro piuttosto frequente nel *Decameron*).

<sup>4</sup> Ecco alcuni passi tratti da „Il Corriere della sera” [= CS], nei quali il nesso *segno che* si ritrova quasi esclusivamente dopo una copula o in frasi nominali: „L’ottimismo si stempera mentre passano le ore e arrivano personaggi sempre più importanti: *è segno che* le trattative si complicano” (CS, 30/12/1997, p. 3); „Noi sappiamo di dover modernizzare la destra e crediamo di aver già dato risposte in questo senso, in senso liberale. Molti commentatori ce ne chiedono ancora, *segno che* non siamo stati abbastanza chiari” (CS, 05/12/1997, p. 6). *Opinione che* (il sostantivo può essere accompagnato da un determinante) dà luogo a vari costrutti; tra i quelli „*opinione + essere + che*”: „La nostra *opinione* a caldo *è che* in esso ci sia un giusto equilibrio tra diritti e doveri” (CS, 20/12/1997, p. 17); frequente anche dopo una copula: „in caso contrario, *è mia opinione che*, in omaggio ai principi richiamati, l’Ordine dei giornalisti si astenga dal dar luogo e strumento al mantenimento delle pressioni indebite” (CS, 05/12/1997, p. 41); con reggenza nominale „Ma negli ambienti governativi è già diffusa *l’opinione che* gli argomenti giuridici della Corte dei Conti siano ‘deboli’” (CS, 28/10/1997, p. 23); con reggenza preposizionale: „Il segretario regionale Donato Antonellis è *dell’opinione che* la manovra non abbia alcun fondamento”

## 2. Tipo „aver novella che”.

La completiva è retta dall'insieme „verbo operatore + N”; quest'ultimo indica per lo più un atto locutivo (*bando, motto, novella, preghiera, promessa, questione, sentenza* ecc.). Questo tipo, così come il successivo, è più diffuso nei testi di prosa media e letteraria, nei quali ritroviamo varie realizzazioni come, per es.: „imputare cagione che” (M. Villani *Cronica*, I LXXXIV 46, p. 160) „gli venne novella che” (Pucci *Libro*, XXI 38, p. 162), „diè la sentenza che” (Giordano da Pisa *Esempi*, XIII 4, p. 56) ecc.<sup>5</sup> Vi è certo una differenza rispetto al costruito „verbo operatore + di + infinito”, che pure ha la stessa funzione d'introdurre una completiva: „in costume avevan d'andar sempre a ogni torneamento o giostra” (*Dec* IV IX 5, p. 565); „m'è venuto nell'animo di narrarvi una novella” (*Dec* IV VIII 4, p. 554); „Il sogno [...] mi dà materia di dovervene raccontare una [novella]” (*Dec*, IV VI 3, p. 534); „venne a costui volontà di lasciare in tutto il vagliare” (*Trecentonovelle*, III 3, p. 8).

A questo punto è opportuno considerare due sottotipi particolari del Tipo 2), che sono, per così dire, a metà strada tra il tipo 1) e il tipo 2):

2a) il tipo „sostantivo (+ relativa) + verbo *essere* + dimostrativo + che”: „La sentenza che io do è **questa: che...**” (*Trecentonovelle*, CXLI 11, p. 434).<sup>6</sup>

2b) il tipo „sostantivo + (*si*) + verbo *essere* + *che*”: „La sentenza di Platone **era che**” (Brunetto *Rettorica*, I XIII 210–22, p. 8).

In entrambi i casi la presenza del verbo *essere* permette un'articolazione frasale che manca in „aver novella che”: vale a dire la copula tematizza il costituente ripreso poi nella proposizione introdotta da *che*, la quale in tal modo acquista una sua autonomia e al tempo stesso è focalizzata (nel caso del Tipo 2a, tra l'altro, la posizione dell'oggetto è saturata

(CS, 23/10/1997, p. 49). La stessa varietà non appare con *tesi che*. „Contesto **la tesi che** esiste un partito dei sindaci. Anche su questioni come il federalismo sono state espresse opinioni diverse” (CS, 19/11/1997, p. 9); con reggenza preposizionale: „Le accuse si incentrano **sulla tesi che** il Cavaliere abbia 'retribuito stabilmente' Squillante e altri giudici romani” (CS, 11/12/1997, p. 1). Per quanto riguarda le complete introdotte da un aggettivo o da un sostantivo in italiano moderno ed espresse all'infinito (tipo „felice di vederti” e „la voglia di vederti”), cfr. Skytte (1983: 322–42, 350–79); per quelle espresse al congiuntivo (tipo „desideroso che tu venga” e „il desiderio che tu venga”), cfr. Schmitt-Jensen (1970: 197–204).

<sup>5</sup> Per lo sviluppo, nel Cinquecento, del tipo „la bellezza è che” cfr. Durante (1981: 186). Per gli usi moderni del tipo „la ragione è che”, cfr. Ferrari (1995: 222–33).

<sup>6</sup> Cfr. un esempio con l'infinito: „È il vero che, com'io a amore di voi mi senti' prendere, così mi disposi di far sempre del vostro voler mio; e per ciò, non che io faccia **questo di prender** volentier marito e d'aver caro quello il quale vi piacerà di donarmi, che mio onore e stato sarà, ma se voi diceste che io dimorassi nel fuoco, credendovi io piacere, mi sarebbediletto” (*Dec*, X VII 42, p. 1177).

dal deittico). Infatti sia in 2a) che in 2b) avviene una focalizzazione; si noti la differenza fra *La sentenza che io do, è questa: che* (focalizzazione, tematizzazione) e *Io do una sentenza, la quale è* (non focalizzazione, tematizzazione) e ancora fra *La sentenza di Platone era che* (focalizzazione, tematizzazione) e *Platone diede una sentenza, la quale (e questa) era che* (non focalizzazione, tematizzazione). Nella seconda variante di ciascuna coppia si ha una maggiore compattezza sintattica. Si tratta, in entrambi i casi, di costrutti marcati, che hanno lo scopo di mettere in rilievo la completiva. Nel caso di 2a) sembra di poter dire che è avvenuto un incremento di colloquialità rispetto a varianti più neutre; nel caso di 2b) ci troviamo di fronte a un costrutto molto simile alla frase scissa.<sup>7</sup>

Gli usi esaminati qui di seguito rientrano tutti nell'ambito delle completive: si tratta cioè di quelle proposizioni argomentali che svolgono nel periodo le funzioni di soggetto e di complemento oggetto. Più propriamente abbiamo a che fare con le „completive del nome e dell'aggettivo” e con le cosiddette „epesegetiche” (Durante 1981: 186–8; Ferreri/Zampere 2000: 182–3): queste ultime sono delle proposizioni che tematizzano il SN da cui dipendono. L'elemento introduttore più usato in questo tipo di frasi è proprio *che*, seguito da una proposizione con l'indicativo o con il congiuntivo (*come* sembra dipendere sempre da un reggente verbale).<sup>8</sup> Questo uso del connettivo si sviluppa nella tarda antichità quando, in concorrenza con l'accusativo con l'infinito, comincia ad affermarsi l'uso di *quod* in dipendenza da *verba dicendi* e *sentiendi*. La completiva con *quod/quia*, piuttosto rara nel latino arcaico e classico (che sfruttano intensamente l'accusativo con infinito: Pinkster 1995: 159 ss.), progredisce a partire dal VI secolo. Tra i vari connettivi del latino assume un'importanza particolare *quod*, che, partendo dalla sua originaria funzione focalizzante, avrebbe acquisito in seguito lo statuto di *Universalpartikel*. La scomparsa dell'accusativo con infinito, sostituito con il tipo *dicere quod*, è un fenomeno che fa parte del processo di ristrutturazione del sistema di subordinazione, evento centrale del passaggio dal latino alle lingue romanze (Renzi 1994:<sup>2</sup> 267–75; Cuzzolin 1994: 298–99).<sup>9</sup> La comple-

<sup>7</sup> Su questo costrutto particolare in italiano moderno cfr. Berretta (2002).

<sup>8</sup> Cfr. „Parlato la Filosofia così profondamente sopra la materia del mio rammaricamento, e mostratomi per cotante vive ragioni *come* era matta e vana cosa il mio lamentare, e la cagione della mia malatia, si mi sforzai di difendere il mio errore, se per alcuna via o modo potesse” (Giamboni *Libro*, IX 1, p. 21).

<sup>9</sup> Secondo Herman (1963: 33), che cita Mayen (1889), „la proportion des subordinées à verbe conjugué augmente sensiblement, auprès des verba sentiendi et dicendi, au cours des cinq premiers siècles de notre ère; les subordinées infinitives n'en sauvegardent pas moins, dans cette position, leur supériorité numérique”. Sono fornite delle statistiche: in Petronio 4 subordinate introdotte da *quod* contro 224 in-



tiva appare come un costituente centrale del nucleo predicativo, in rapporto al quale occupa, sia in modo immediato, sia per il tramite di un elemento coreferenziale, la posizione di argomento. Il nucleo predicativo è di natura verbale e la completiva ha la funzione di soggetto o di oggetto in rapporto al verbo (Bodelot 2000: 31). In latino la completiva si poteva attaccare in tre modi differenti al nucleo predicativo: a) direttamente: „gaudeo tibi iucundas esse meas litteras” (Cic. *Ad Q. fr.* 2,10,1); b) tramite un’espressione nominale, pronominale o avverbiale: „nunc iam huc animum omnes quae loquar aduortite” (Plaut. *Amph.* 38); c) tramite un pronome neutro all’ accusativo: „qua re tibi, Antoni, utrumque adsentior, et multum facetias in dicendo prodesse saepe et eas arte nullo modo posse tradi” (Cic. *De orat.* 2, 227).<sup>10</sup>

Tutte le considerazioni finora svolte ci spingono a riflettere su *che*, subordinatore, o piuttosto connettivo universale non marcato<sup>11</sup>. Com’è noto, diacronicamente si tratta della convergenza (formale e semantica) di più forme latine (*qui, quid, quod, quia, quam*) nell’unica forma *quod* (si noti che *quod* era già in proprio un connettivo polifunzionale)<sup>12</sup>. Dei vari tipi sintattici espressi nell’italiano antico mediante il *che*, non tutti sono presenti nell’odierno italiano standard. La maggior parte di questi tipi sintat-

finitive; in Apuleio 9 e, rispettivamente, 221; nei testi tardi la situazione tende ad invertirsi: nelle *Vitae Patrum* 272 contro 526, negli *Acta Andreae et Matthiae apud antropophagos* 1 contro 25; Cfr. anche Hermann (1989).

<sup>10</sup> Riprendo gli esempi da Bodelot (2000: 32–33), saggio in cui lo studio delle proposizioni complete è affrontato da un punto di vista funzionale.

<sup>11</sup> La formula „universal unmarked subordinator” appare in Lehmann (1988), cit. in Voghera (2001: 87). Vedi anche Narbona Jiménez (1978: 174), Muller (1996: 5). Per il francese antico cfr. Buridant (2000: 585–90).

<sup>12</sup> Bertuccelli Papi (1995: 53) fornisce una panoramica sugli usi di *quod* continuati dal *che*: come pronome relativo, presente spesso, nel latino popolare, anche al posto della forma declinata, „come introduttore di proposizione causale (*tibi gratia ago quod amicum ad me misisti*), e come complementatore dopo verbi affettivi (*gaudeo quod vales*), dopo i verbi di stato cognitivo come *credere* e *sapere* (*credo quod recte fecit*), dopo espressioni d’accadimento (*bene evenit quod mortuus est*), dopo espressioni temporali (*iam diu est quod non venisti*) e, nel tardo latino volgare, dopo i verbi di volontà in sostituzione di *ut* (*volo quod venias*); a questi vanno aggiunti gli usi di *quod* come avverbio relativo”. In particolare, a proposito di *quod*, Cuzzolin (1994: 34) nota che questo introduttore presenta, „nel latino arcaico, una varietà notevole di funzioni e significati: tra di essi, un valore condizionale, con il significato di *si*, che non è più testimoniato per l’epoca successiva, o ancora un valore temporale; *quod* insomma col significato e la funzione di *cum*, che sopravvive anche in seguito ma solo marginalmente”. Sulle funzioni di *quod* e *quia* in latino classico cfr. anche Hofmann/Szantyr (1972: 573–588).

Si noti che in Beccaria (1994) si dà una definizione di „sincretismo” nella quale potrebbe rientrare anche questo caso; diversamente in Glück (2000), si parla di „sincretismo” soltanto in rapporto al sistema dei casi.

tici è facilmente riconducibile alle categorie logico-grammaticali moderne (anche se vi sono casi dubbi, interpretazioni discordanti, ecc.). Invece altri costrutti, introdotti da *che* e non codificati in epoca storica (cioè non accolti al momento della grammaticalizzazione cinquecentesca) non sono entrati nell'italiano letterario: di conseguenza o sono scomparsi o si sono conservati in varietà non standard. Cosicché per alcuni tipi di pronomi relativi e per tutti quei fenomeni compresi sotto l'etichetta di „*che* polivalente”, manca del tutto una classificazione soddisfacente (Sornicola 1985; Policarpi/Rombi 1998; ma cfr. le ipotesi avanzate da Dardano/Giovanardi/Palermo 1992; Palermo 1994: 169–192; Bertuccelli Papi 1995). Riguardo alla polivalenza del *che*, Agostini (1978: 372) ha affermato che la catalogazione del connettivo secondo schemi rigidi, in tutte quelle situazioni in cui esso non ha un valore univoco, è un'operazione antistorica e destinata a fallire.

Già notata da Dardano (1969: 269) è la preferenza, avvertibile lungo i secoli XIII e XIV (prima cioè del periodo umanistico) e particolarmente nella prosa media, per le costruzioni esplicite con verbo di modo finito, rispetto alle costruzioni implicite con verbo di modo infinito. Questa tendenza, che ha riscontro anche in altre lingue romanze (e segnatamente nell'antico francese),<sup>13</sup> si manifesta tra l'altro nell'uso di completeive introdotte da *che*, anche in quei casi in cui lo standard scritto odierno prevede l'uso dell'infinito (nel caso di identità di soggetto della reggente e della subordinata).<sup>14</sup> Si vedano un paio di esempi:

- (1) [S. Andrea] non volse essere posto in croce in quel modo che Iesu Cristo, imperciocché non pareo a' llui *che ne fosse* degno (Giordano da Pisa *Esempi*, I 1, p. 39);
- (2) e poi, quand'egli [S. Lorenzo] fue adimandato, ch'egli fue adimandato *ch'egli rendesse* lo tesoro allo imperadore, sì adimandò indugio (Giordano da Pisa *Esempi*, XXXIII 3, p. 112).

Il costrutto esplicito è preferito anche in dipendente da verbi che possono reggere indifferentemente i due costrutti, come *comandare*, o addirittura

<sup>13</sup> Buridant (2000: 312 e 573) nota che, nel caso di soggetto identico, „l'ancien français emploie aussi volontiers la forme personnelle: *Gardez vos que vos ne creex jamés home qui vos en aport tieus paroles* (*MortArtu* 30, 74–76) [...] Sauf derrière *faire/laisser* et les verbes de mouvement, qui constituent en quelque sorte un domaine réservé des infinitifs subordonnés, les completeives conjonctionnelles en *que* sont largement majoritaires derrière les verbes de parole, de connaissance, d'opinion: *Gardez vos que vos ne creex jamés home qui vos en aport tieus paroles* (*MortArtu* 30, 74–76)”.

<sup>14</sup> Cfr. per es. *pensavo di dover andare all'università* (standard scritto) vs *pensavo che dovevo andare all'università* (frequente nel parlato informale). Una situazione simile si riscontra in: *V'edo Maria arrivare* vs *V'edo Maria che arriva*; *Sento Maria cantare* vs *Sento Maria che canta*.

tura nel caso di verbi che di norma potrebbero reggere soltanto il modo implicito, per es. *usare*:

- (3) Usavano allotta i Greci, e ancora oggi l'usano, *che vanno* la notte al matutino, come a la messa (Giordano da Pisa *Esempi*, III 2, p. 42).

Per l'analogia che vi intercorre giova richiamare il fenomeno della sostituzione dell'infinito, che caratterizza alcuni dialetti meridionali estremi,<sup>15</sup> anche se le condizioni di produzione e di sviluppo di tali costrutti sono, nelle due circostanze storiche, assai diversi.

Nella presente occasione, vorrei: a) proporre una classificazione dei vari tipi di completeive con reggenza nominale e verbonominale; b) mettere in relazione tipi di reggenza e reggenti con la tipologia testuale (al fine di individuare influenze di tale tipologia nella scelta dei diversi costrutti); c) verificare se, all'altezza cronologica considerata, i costrutti con verbo operatore rispondano a formule fisse o se siano possibili varie modalità di esecuzione.

Per quanto a), e in particolare per quanto riguarda le completeive con reggenza nominale e verbonominale, sarà utile accertare se alla selezione di un diverso tipo di verbo operatore corrispondano diverse caratteristiche sintattiche. Per quanto riguarda b), è evidente che questa parte della ricerca non potrà prescindere dall'accertamento delle condizioni di produzione dei testi. Per quanto riguarda c), si noti che la ricerca ha evidenti implicazioni lessicologiche e semantiche.

## 2. TIPO 1: „RICORDANZA CHE”

In italiano antico ricorrono (in testi sia pragmatici che letterari) proposizioni completeive esplicite dipendenti da un subordinatore sostantivale: *ricordanza che* (presente nei libri di conti, dopo accapo o segno di paragrafo, quindi in posizione di grande evidenza). Nei testi di carattere pratico ci si imbatte per lo più in formule fisse, ripetute più volte di seguito e legate a particolari intenzioni espressive e determinate tradizioni scritte:

- (4) *Ricordanza k'* io paghai a Pa(rigi) a mes(er) Etaccia di Belm(er)cieri p(er) | suoi ghagi ['stipendi'] alla Tusanti otta(n)ta otto, lb. cc tor. No(n) n' avemo | la keta(n)za; dene rispondere Biccio e Musciatto p(er) lui (*Regiorato Dietaiuti*, 135, p. 166);

<sup>15</sup> Cfr. i tipi „voglio che io vada” = ‘voglio andare’, „vorrei che io so” = ‘vorrei sapere’ e „ci tocca che scriviamo” = ‘ci tocca scrivere’ (Rohlf's 1969: 102-6).

- (5) *Ricordanza che* ser Albizo da Lancano che stae nel popolo | di San Sa[<sup>l</sup>]vadore *fece karta* intra nnoi di casa, salvo || Lapo Baldovini, *ke* neuno no dovese vendere le case | a neuna persona se no· fose al consorto suo medesimo (*Libro Riccomanni*, 9–11, p. 543).

In realtà più che di formule si può parlare di variazioni rispetto a uno schema fisso. In (4) la completiva prosegue senza soluzione di continuità, mentre in (5) tra il soggetto e il verbo della completiva s'inserisce una relativa. Inoltre si ha un conseguente sviluppo sintattico (*fece karta...ke neuno no· dovese vendere*) con verbo operatore; di ciò si parlerà al §3.

Le completive esplicite introdotte da *che* svolgono la funzione di complementatori argomentali del verbo della sovraordinata e sono, in italiano moderno, per lo più direttamente dipendenti dal verbo stesso. In varie circostanze, talune proposizioni completive introdotte da *che* appaiono rette da un sostantivo, secondo una varietà di realizzazioni che in italiano antico è più ampia rispetto all'italiano moderno. Cominciamo da un primo caso, in cui le due completive *che* 'fuoco v'era stato e *che* la sua visione era vera sono rette dalla locuzione *in segno che* (nesso ancora vivo nell'italiano di oggi):

- (6) [lo santese 'amministratore dei beni di una chiesa'] levandosi e andando ai gradi dell'altare, trovollì arsicciati e caldi in *segno che* ' fuoco v'era stato, e che la sua visione era vera (*Cavalca Esempi*, xxxvii 2, p. 105).

Se si pensa che nell'odierna lingua scritta sono del tutto normali espressioni come *con l'avvertimento che*, *con l'opinione che*, *con la preghiera che*, *con la raccomandazione che* (altre simili se ne potrebbero facilmente trovare nella stampa),<sup>16</sup> abbiamo la certezza di una continuità di strutture rispetto al Trecento. Ecco un paio di esempi significativi:

- (7) del qual pensiero si procede in ferma *opinione che* questa sia miraculosa donna di vertude (*Cv*, III VII 12, p. 193);
- (8) E in quello consistoro piuvico, avendo per li suoi ambasciadori rendute le chiavi al papa *in segno della restituzione* di Bologna, il papa colla volontà di suoi cardinali ne rinvestì li ambasciadori, riceventi per lo detto arcivescovo e de' suoi sucessori, nella signoria di Milano e di Bologna, per tempo e termine di XII anni prossimi a venire, con *promissione ch'*ogni anno ne darebbe di censo fiorini XII<sup>m</sup> alla camera del papa, e compiuto il detto termine la renderebbe libera a santa

<sup>16</sup> Cfr. nota 5.

Chiesa, e allora restituirono contanti [...] fiorini centomilie (M. Villani *Cronica*, III IV 11–21, p. 330).

In questo secondo passo le strutture nominali prevalgono del tutto. All'interno della gerundiva, che interrompe lo svolgimento della principale, appare una prima nominalizzazione (*in segno della restituzione di Bologna*), seguita a breve distanza dal participio presente *riceventi*, contenuto nella lunga incidentale che separa *con promessa che* dal verbo della principale (*ne rinvesti*).

Nell'italiano di oggi non sarebbero invece accettabili esempi come (9). A differenza di *con la preghiera che*, *con la raccomandazione che*, *con l'avvertimento che*, i quali hanno tutti alla base un verbo (*pregare*, *raccomandare*, *avvertire*), il latinismo *orazione* (oggi interpretabile come un caso di suppletivismo colto: *pregare / orazione*) non si riferisce a un verbo di base. Si noti anche la differenza di aspetto che distingue *gittarsi in orazione* e *pregare*:

- (9) «Dicea» questo padre santo ispeso: – Ecco il piuè caritevole uomo che s'ia; se questi fosse ricco, quãnto bene da quãnta carità farebbe costui? – **Gittosi inn'orazione, che** Dio gli desse ricchezze; l'agnolo disse: – Tue prieghi per la morte sua; ma quãndo tue pure voli, sarai esaudito – (Giordano da Pisa *Esempi*, LXXXVIII 3, p. 217).

Lo stesso ragionamento vale per *ventura*, o piuttosto per l'espressione *venire una ventura*, 'accadere', per la quale espressione tuttavia non ritroviamo la reggenza preposizionale:<sup>17</sup>

- (10) Quand'e' furono dimorati in Soldania alquanti di, pensarono d'andare più oltre. Emmissonsi in camino e tanto cavalcarono che venne loro una **ventura che** pervennero a Barca, re e signore d'una parte de' Tarteri, lo quale era a quel punto a Bolgara. Ello re fece grande honore a messere Niccolaiò e a messere Matteo (*Milione*, III 1–4, pp. 5–6).

A dire il vero, nell'ultimo passo, quello che abbiamo interpretato come un *che* completivo potrebbe essere altra cosa: un connettivo consecutivo, un relativo indeclinato o, più probabilmente, un semplice connettivo di ripresa, un *che* tematizzatore. Il connettivo in questione avrebbe cioè la funzione di tematizzare il costituente rematico *ventura*, ampliandone il contenuto e fornendogli una nuova predicazione (Bertuccelli Papi 1995). Accade spesso che il *che* completivo assuma le funzioni di un tematizzatore. In (11) tra il sostantivo e il *che* si ha l'inserzione della relativa:

<sup>17</sup> All'origine c'è probabilmente un fraintendimento del testo francese, che recita: „il ne trent aventure que a mentovoir face” (Bertolucci Pizzorusso 1975: 402).

- (11) E fu de' miracoli che fa il nostro Signore, *che* questo ipocrito e vizioso frate, mostrando, con la coverta di santo Francesco, essere un uomo di santa vita, convenne che mostrasse di fuori con malattia di lebbra, la quale stava dentro del suo corpo coverta, il suo difetto (*Trecentonovelle*, CCVII 21, pp. 726-27).

Il fenomeno della reggenza nominale potrebbe dipendere dalle caratteristiche proprie del *che*, subordinatore universale non marcato, oppure, secondo la tesi di Muller (1996), il *che* completivo potrebbe aver ereditato da *quod* la capacità di legarsi, in alcuni casi, anche a una testa nominale.

### 3. TIPO 2: „AVER NOVELLA CHE”

Comprende i casi in cui la completiva è retta da un sintagma composto da „verbo + sostantivo”; quest'ultimo indica un atto locutivo (*bando, motto, novella, preghiera*).<sup>18</sup> Il costrutto, negli esempi antichi, è in parte diverso dall'uso moderno. La completiva dipende dal SV costituito da „verbo operatore + sostantivo”, ma appartiene al campo semantico del sostantivo. Poiché nel sintagma compaiono anche verbi come *mandare, dare* e sostantivi come *bando*, risulta ampliato l'ambito delle locuzioni „informativa”. Per quanto riguarda il costrutto „aver novella che”, ci si chiede in particolare se il SV costituito da „verbo operatore + sostantivo” risponda a formule fisse o se nei primi secoli fosse possibile una certa varietà di modi. Ebbene i vari tipi di reggenze verbonominali selezionati sono piuttosto limitati: in tale occasione lo stile formulare sembra prevalere sulle possibilità offerte dalla lingua. Nell'analisi che segue ho privilegiato alcuni sostantivi, che risultano tra i più diffusi, verificandone le reggenze verbali.<sup>19</sup>

La reggenza più diffusa per il sostantivo *bando* è *mandare* (meno frequenti sono i verbi *mettere* e *andare*). Se è preceduto dall'articolo, il sostan-

<sup>18</sup> Questo tipo è definito da Dardano (1969: 273), con la formula „Sostantivo + *che* + subordinata”. Il concetto di „verbo operatore” è stato introdotto da Harris (1964) e ripreso, per il francese moderno, da Giry-Schneider (1978), che tra i verbi operatori più frequenti cita: *faire, pousser, donner, prendre, tirer* (v. ivi la Bibliografia cit.). Per i verbi operatori in italiano antico cfr. La Fauci (1979).

<sup>19</sup> Lo studio delle reggenze verbali dell'italiano ha conosciuto, negli ultimi anni, un certo sviluppo (cfr. Renzi/Elia 1997), culminato nell'ampio dizionario Blumenthal/Rovere (1998). Per lo spagnolo queste analisi si sono avviate de tempo: cfr. Cuervo (1954) e Serradilla Castaño (1996 e 1997).

tivo appare meno coeso rispetto al verbo che lo precede<sup>20</sup>. Si noti, in (14) la costruzione impersonale, introdotta dal verbo *andare*:

- (12) In Genova fu un tempo un gran caro; e là si trovavano sempre più ribaldi che in niun'altra terra. Tolsero alquante galee, e tolsero conduttori, e pagârli, e *mandârno il bando che* tutti li poveri andassero alla riva, e avrebbero del pane del Comune (*Nov*, LXXXV 1-2, p. 144);
- (13) Quando il Grande Kane seppe che questi ambasciatori erano presso a la terra ov'egli dimorava e che veniano con queste cose, *fece mettere bando che* ogni uomo e tutti gli aregolati andassero incontro a quelle reliquie, ché credea che veracemente fossero d'Adamo (*Milione*, CLXXIV 34, p. 275);
- (14) Venuto fu l'altro giorno, ed ecco *andare* per lo campo *uno bando, che* ciascuno cavaliere giovane fosse armato dopo mangiare (*Tavola ritonda*, XCV 21-23, p. 371).

Il fatto che siano presenti nel *corpus* quasi esclusivamente tre verbi operatori ci fa pensare a un certo grado di formularità: si pensi infatti che il sostantivo *novella* si trova legato a una ventina di verbi operatori diversi (v. *infra*).

Il sostantivo *sentenza* presenta come unico verbo operatore *dare* e in alcuni casi (come in 16) è preceduto della preposizione *per*. All'interno del Tipo 2) si può quindi distinguere un ulteriore sottotipo, nel quale la completa dipende da un costrutto preposizionale („verbo operatore + preposizione + sostantivo”). Questo sottotipo è in parte diverso dal tipo 2): infatti il SN „preposizione + sostantivo” è in realtà un complemento predicativo dell'oggetto, ovverosia la subordinata introdotta da *che* non ha la funzione di complemento del nome in senso stretto:

- (15) Onde ad Erode fu misteri ch'andasse a Roma, che ffu citato da lo 'mperadore; e ivi stettero in piato più di sei mesi, e l'uno accusava l'altro. Or venne che lo 'mperadore *dié la sentenza che* fosse empiuta la volontà del padre a suo senno, e i figliuoli l'ubbidissero (Giordano da Pisa *Esempi*, XIII 4, p. 56);
- (16) Allora lo re dice: – Immantemente conviene che di voi io prenda alta vendetta: di questo siate certani –. E *dàe per sentenza*

<sup>20</sup> Il costrutto non si deve confondere con „E per gli suoi esecutori *fu ordinato per bando che* in ciascuno sesto, ne le maggiori chiese di queglii sestì, in una mattina si raunassono tutti i poveri, e in quelle rinchiusi, perché non andassono dall'una chiesa a l'altra” (G. Villani, *Cronica*, XI CLXIII 7-11, p. 725) dove si ha una semplice reggenza verbale infatti, eliminando *per bando* la frase conserva la sua coerenza sintattica.

*che* a Tristano sia tagliata la testa, e la reina fosse data agli miselli (ciò sono gli malatti) (*Tavola ritonda*, XLV 11–15, p. 164).

Diverso è il caso del sostantivo *novella* (per lo più al plurale), il quale si presenta, come abbiamo accennato, con più verbi operatori;<sup>21</sup> i più frequenti sono *avere* e *venire*:

- (17) [Lo Imperadore] pacificò messer Guidotto e messer Maffeo, insieme co' loro seguaci, e molte altre belle cose fece e più parlamenti: e più lettere mandò nella Magna, *avendo novelle che* 'l suo figliuolo era coronato re di Buemia, e avea preso donna di nuovo (*Compagni Cronica*, III XXVI 1–6, p. 172);
- (18) Tanto lo' mostrava Cesare sembante d'amore, che una fiata li *venne novelle* che li cavalieri che elli aveva mandati per uno suo bisogno, erano stati morti. Elli non si volse mai sua barba nè suoi capelli levare, in fino a tanto che gli ebbe vendicati (*Fatti di Cesare*, VII LI 17–21, p. 279).

*Opinione*, con i suoi due reggenti più diffusi (*essere* e *avere*) presenta due tipi di reggenze, apreposizionale e preposizionale (con *in*):

- (19) E dicesi che gli antichi *aveano opinione che* di rifarla non s'ebbe podere, se prima non fu ritrovata e tratta d'Arno la imagine di marmo consecrata per gli primi edificatori pagani per nigromanzia a Marte (G. Villani *Cronica*, IV I 54–58, p. 145);
- (20) Gorgias Leontino, che fue quasi il più antichissimo rettorico, *fue in opinione che* el parladore possa molto bene dire di tutte cose (Brunetto *Rettorica*, XIX 17–19, p. 53).

Al sostantivo *comandamento* si appongono i reggenti *fare* e, con minore frequenza, *dare*. Quest'ultimo verbo ammette anche la reggenza preposizionale:

- (21) Poi che venne Alarico, la spaventata Roma assediò e turbò, e introvvi per forza, *fatto* in prima a' suoi *il comandamento che* se alcuno nelle sante chiese fuggisse, e spezialmente in quella di Santo Piero e di Santo Paolo, a costoro in prima neuno male fosse fatto (Giamboni *Orosio*, VII XLIII 1–6, p. 520);
- (22) L'Inghilese, aveduto, diede orecchie al fatto, e senza indugio il fece segretamente sentire al suo signore; il quale confidandosi nella fede di costui, gli *diede per comandamento che*

<sup>21</sup> Ecco l'elenco di quelli presenti nel nostro corpus: *addurre*; *attendere*; *avere*; *correre*; *dire*; *distendersi*; *essere*; *giungere*; *pervenire*; *portare*; *(ar)recare*; *sapere*; *sentire*; *significare*; *spargere*; *spargersi*; *udire*; *uscire*; *venire*.



menasse saviamente il trattato infino al fatto (M. Villani *Cronica*, I xxxv 8-12, p. 66).

Accanto a questi sintagmi fissi, ne appaiono altri meno frequenti e meno stabili (ammettono infatti più varianti), i quali dimostrano le possibilità combinatorie del costrutto. Per esempio, con i sostantivi appena visti (vale a dire *opinione, novella, bando, sentenza, comandamento*), abbiamo anche *portare opinione, distendersi la novella, venire novella, fare bando, porre sentenza, scrivere comandamento*, ecc. Quelli finora esaminati sono i sostantivi che presentano il più alto numero di occorrenze. Con altri verbi e con altri sostantivi sono possibili altre combinazioni; ne do una breve esemplificazione:

- (23) Se tu sai il fine tuo e la cagione per che da Dio fosti fatto, **dommi gran meraviglia che** ti turbi e infermi come m'hai detto di sopra (Giamboni *Libro*, v 6, p. 12);
- (24) Tornando donna Collagia a Monna Vanna il dì medesimo, gli narroe come **avea fatto patto che** Farinello la seguente notte li recasse il grano e andasse a giacere con lei, e ch'ella anderebbe a casa d'una sua vicina, come informata l'avea, ed ella della casa facesse il suo piacere (*Trecentonovelle*, CCVI 11, p. 717);
- (25) gli **venne un messo** da certi suoi grandissimi amici d'Amalfi egli non dovesse lasciar per cosa alcuna che incontanente là non andasse (*Dec* IV x 11, p. 573).<sup>22</sup>

In quest'ultimo esempio è da notare l'espressione *che là non andasse* che evita l'infinito (§ 1).

Due parole sui costrutti verbonominali in cui la completa è introdotta da „*essere* + sostantivo”. Si tratta di una frase con predicato nominale, la quale affare regolarmente anche in italiano moderno, dove il sostantivo funge da nome del predicato. Poiché non si tratta di un costrutto con verbo operatore, questo tipo sintattico non viene considerato nella presente ricerca.

- (26) lo fummo era ancora congiunto col mangiare, era in costui signoria, e generavasi della sua proprietade, e l'uomo sta per vendere di suo mistiere, e chi ne prende **è usanza che** paghi (*Nov*, IX 10, p. 28);
- (27) vedemo ogne meise la coniunzione e l'oposizione del sole e de la luna, e non vedemo oscurare ogne meise la luna e lo

<sup>22</sup> E cfr. anche: „Elli **fa promessa che** l'omo non morrà, non arà male di quello ch'elli fa: et non è vero!” (Giordano da Pisa *Genesi*, VII 24-25, p. 79); „**il medico [...]** fece un gran romore che niuna cosa in casa sua durar pareva in istato” (*Dec*, IV X 31, p. 579).

sole; e questo è *segno che* la via de la luna sia declinata da la via del sole (Restoro *Composizione*, I XIV 3, pp. 21–22).<sup>23</sup>

In alcuni casi la subordinata con reggenza verbonominale (ma anche con reggenza verbale) è anticipata da un elemento prolettico (pronome, avverbio, dimostrativo seguito o no da un nome). Questo costrutto (Tipo 2a) è denominato comunemente „esplicativo” o „epesegetico”:<sup>24</sup>

- (28) Il parladore sempre desidera *questo fine* in sé: *che* dica bene e *che* sia tenuto d’aver bene detto. (Brunetto *Rettorica*, XVIII III 13–14, p. 52).

La funzione tematizzante del *che* appare ancora più marcata ed evidente, tanto da far sorgere il dubbio se considerare il *che* come introduttore di una completiva o come tematizzatore: tuttavia le due interpretazioni non sembrano escludersi.

Data la sua funzione spiccatamente presentativa, non meraviglia che il costrutto „verbo *essere* + *questo* + *che*” ricorra nell’omiletica dei secoli XIV e XV. Se ne ritrovano vari casi in Giordano da Pisa:

- (29) La pena del quale [Tantalo] iera *questa: che* avea la maggior fame e la maggior sete del mondo, e stava ne l’acqua insino al mento (Giordano da Pisa *Esempi*, LV 6, p. 174);
- (30) Era la sua pena *cotale: che* uno avoltoio gli stava sempre, e continuamente gli pizzicava il cuore (Giordano da Pisa *Esempi*, LV 6, p. 174–75);

e in Bernardino da Siena:

- (31) Via quaggiù, dietro al palazzo, dove voi dovete andare a fare tali cose, che sarà molto men male che in chiesa, poichè così volete fare; ché mi tengo *questa uppiniene, che* voi fate peggio in chiesa, che non si fa nel publico luogo (Bernardino da Siena *Prediche*, XXIX 95–96, p. 843);

<sup>23</sup> Diverso è il caso di (*Dec*, IV X 30, p. 578): „*La novella* fu la mattina per tutto Salerno *che* Ruggieri era stato preso a imbolare in casa de’ prestatori”.

<sup>24</sup> Il costrutto in questione era presente già nel latino; ne riprendiamo un esempio da Bodelot (2000: 33): „Et nunc *id* operam do ut per falsas nuptias Vera obiurgandi causa sit, si deneget” (*Ter. Andr.* 157–58); se ne trovano esempi anche nel francese antico: „l’an dira *ce que* ge m’en fui” (*Enéas*) letteralmente ‘diranno questo, che io fuggo’; passo cit. da Jensen 1990: 501. A proposito di questo costrutto cfr. Buridant (2000: 576): „Il est fréquent, en prose comme en vers, qu’un élément d’une proposition subordonnée complétive, généralement le sujet, mais aussi l’objet, soit anticipé dans la proposition principale sous forme de complément direct ou prépositionnel, repris ou non dans la subordonnée”.

- (32) O lussurioso, se tu ti racomandarai, tu vedrai **questo miracolo** in te, **che** l'acqua si farà vino, **che** la lussuria diventerà buona volontà (Bernardino da Siena *Prediche*, XXIX 49, p. 832).<sup>25</sup>

La diffusione di questo costrutto nelle prediche dipenderà anche dalla sua caratteristica tonalità „parlata”. Ma, a mio avviso, conta ancor più il fatto che si tratta di una costruzione marcata (in quanto focalizza la completiva), usata per mettere in primo piano un avvenimento esemplare, un detto, un insegnamento, in contesti dove sono richieste particolari strategie di tematizzazione e di focalizzazione. Non mancano tuttavia esempi in testi di diverso carattere. È tratto dal *Novellino* il passo (33), dove l'anticipazione mediante *ciò* è resa quasi necessaria dall'interposizione della didascalia all'interno del discorso diretto. Numerosi casi di questo tipo si ritrovano nel *Convivio* e nella *Commedia*; ne ricordo soltanto due in (34) e (35); Duro (1970: 937) li ha interpretati, in maniera tradizionale, come casi di *che* esplicativo:

- (33) – **Ciò** non può essere – rispuose lo 'mperadore –, **che** uomo vecchio dicesse sì grande villania – (*Nov*, XXII 14, p. 46);  
 (34) E muovemì **questa ragione**: **che** ottimamente naturato fue lo nostro salvatore Cristo (*Cv*, IV XXIII 10, p. 409);  
 (35) **Cotal** vantaggio ha questa Tolomea, / **che** spesse volte l'anima ci cade / innanzi ch'Atropòs mossa le dea (*If*, XXXIII 125).

In realtà il costrutto risponde all'esigenza di focalizzare il *topic* di frase, mettendolo subito in rilievo per poi ampliarlo.

Simile al sottotipo 2a), che abbiamo appena visto, è il sottotipo 2b): lo possiamo riassumere nella formula „SN + verbo *essere* + *che*”. Sia negli *Esempi* che nel *Quaresimale fiorentino* di Giordano da Pisa ritroviamo con una certa frequenza la completiva introdotta dal SV *si è*; nesso che riprende un SN costituito dal *topic* di frase. Si noti la presenza del congiuntivo nella completiva di (36):

<sup>25</sup> Altri esempi senza reggenza nominale: „Voi vi credete ch'ella si stessee sola: io vi vo' fare sapere **questo**, [...] **che** ella non stette mai sola” (Bernardino da Siena *Prediche*, XXIX 81, pp. 839–40); „le pistole e i vangeli suoi **il** dicono, **ch'**egli trattoe più de la deitade [...] che nullo altro” (Giordano da Pisa *Esempi*, II 1, pp. 52–3); „Dunque nella vostra medesima Scrittura **l'avete**, **ch'**è Padre e Figliuolo e Spirito Santo” (Giordano da Pisa *Esempi*, XV 7, p. 69); „[Saladino] Vide come li poveri mangiavano in terra umilmente. **Questo** riprese forte e biasimò molto, **che** li amici di lor Signore mangiavano più vilmente e più basso” (*Nov*, XXV 14–15, p. 50–51). Nell'esempio che segue, l'inversione dell'ordine dei costituenti della frase rende ancor più interessante il costrutto: „disse santo Paolo: '**Questa** è la nostra allegrezza nel mondo, **che** la coscienza nostra nell'opere nostre buona testimonianza ci porti'” (Giamboni *Libro*, V 19, p. 14).

- (36) intendimento di Dio *si è che* il suo popolo sia non particolare (Giordano da Pisa *Esempi*, XIV 9, p. 63);
- (37) L'altra ragione di questa medesima *si è che* non saranno afflitti per la memoria (Giordano da Pisa *Quaresimale*, XXIII 24, p. 122).

Il costrutto è preso in considerazione da Berretta (2002: 24), che ne studia la presenza nell'italiano moderno e lo interpreta come „una [frase] scissa sulla polarità positiva dell'intero contenuto della frase che segue [...]: serve infatti a introdurre una spiegazione o giustificazione di quanto precede”.<sup>26</sup> Il costrutto, che secondo la studiosa costituisce „un caso di formazione di un connettivo da una forma originariamente frasale”,<sup>27</sup> ricorre soprattutto nelle serie enumerative, particolarmente adatte allo stile dall'argomentazione<sup>28</sup>. In (38), (39) e (40) l'enumerazione è realizzata in maniere diverse (rispettivamente, un solo verbo reggente, nel primo membro, e ripetizione di *che* nei membri successivi; ripetizione di tutto il costrutto *si è che*; ripetizione del sostantivo *modo*):

- (38) Dovete sapere che messer santo Lorenzo si è brivilegiato tra gli altri martiri di molte cose. La prima *si è ch'*egli si ha vigilia [...]. Lo secondo, *ch'*egli si fu lo sezzaio arcidiacono che fosse nella chiesa di Dio [...]. La terza cosa, *che* 'l corpo suo fece luoco al corpo di santo Stefano [...]. La quarta, *che* la sua passione è aprobata e recata per gli maggiori dottori della chiesa (Giordano da Pisa *Esempi*, XXXIII 5–6, pp. 112–13).
- (39) Ne le quali parole e sentenza si dimostrano principalmente tre cose: la prima si è il pericolo [...]; la seconda *si è che* mostra la nobiltà de' giusti e de' santi òmini in ciò che gli chiama figliuoli; l'altra *si è che* mostra la viltà de' peccatori e la loro grande miseria in ciò che gli chiama cani (Giordano da Pisa *Quaresimale*, XXIII 2, p. 116);
- (40) Il quarto modo *si è ch'*egli seguitò Iesu Cristo umilmente [...]. Il quinto modo *si è ch'*egli il seguitò perseveratamente [...]. Il sesto modo *si è ch'*egli amaestrò il popolo (Giordano da Pisa *Esempi*, I 1–2, pp. 39–40).

<sup>26</sup> La costruzione è presente anche nello spagnolo, dove *es que* ha una polivalenza più sviluppata rispetto all'italiano (Guil 1994).

<sup>27</sup> Berretta (2002: 25). Si tratta infatti di una struttura fissa, nella quale tra verbo *essere* e *che* si trova raramente inserito altro materiale lessicale.

<sup>28</sup> Formule di questo tipo „segnalano [...] l'organizzazione del testo stesso, i rapporti che il parlante istituisce tra le parti; sono indicatori di riformulazione, di parafrasi e talora anche semplici segnali di articolazione” (Berretta 2002: 21).

Inoltre è da notare la „lunga gittata” del costrutto, che quasi sempre supera il confine frasale. In conclusione il tipo „SN + verbo *essere* + *che*”, per le sue caratteristiche salienti (vale a dire capacità di evidenziare il *topic* di frase e la „lunga gittata”), è particolarmente diffuso in testi argomentativi, nei quali le numerose sequenze enumerative rendono le varie *distinctions* del discorso. Non è un caso che questo tipo ricorra più volte in trattati che s’ispirano ai modi compositivi della Scolastica:

- (41) E la casione de questo *si è che* levando lo sole li vapori aquei sù alto a luoco fredo, là o’ se pò engenerare e constrégnare la neve, questo fredo constringe e congela lo vapore, e fanne neve (Restoro *Composizione*, II VII 2 8, p. 179)
- (42) è da sapere che, se uomo non si può fare di villano gentile o di vile padre non può nascere gentile figlio, sì come messo è dinanzi per loro oppinione, che delli due inconvenienti l’uno seguire conviene: *l’uno si è che* nulla nobilitade sia; *l’altro si è che* ’l mondo sempre sia stato con più uomini, sì che da uno solo la umana generazione discesa non sia (*Cv*, IV XV 2, p. 355);
- (43) La credenza del Battesimo *si è che* si rimetta il peccato originale a colui che si battezza [...]. La credenza della Penitenza *si è che* si rimettan le peccata a colui che si confessa e si pente. La credenza del *Corpus domini si è che* ’l pane e ’l vino che piglia ’l prete nell’altare a la messa si faccia verace corpo e sangue di Cristo [...]. La credenza del Matrimonio *si è che* si possa congiugnere l’uomo colla femmina carnalmente senza peccato [...]. La credenza della Confermazione [...], *si è che* lo Spirito Santo dato nel battesimo si confermi a colui che si cresma. La credenza dell’Ordinare *si è che* [...] i preti e li altri cherici ordinati abbian podestà e balia di fare certe cose che li altri non hanno. La credenza dell’Unzione *si è che* se ne rimettano le peccata veniali a colui che s’ugne (Giamboni *Libro*, XVII 5–11, p. 35).

Tuttavia la presenza di questo costrutto soprattutto con la variante priva di *si*, è documentata anche nella narrativa e nella cronachistica.<sup>29</sup> Va tuttavia notato che nelle narrazioni il costrutto non appare in serie enumera-

<sup>29</sup> Poche sono infatti le occorrenze con il *si*. Nel *corpus* in prosa della LIZ 4.0 (2000) registro: 2 occorrenze nel *Tristano Riccardiano*, 1 nel *Milione*, 1 nella *Cronica* del Compagni, 5 nella *Nuova Cronica* del Villani, 3 nel *Filocolo*, 1 nel *Decameron*, 3 nel *Trecentonovelle*

tive, come accade nella prosa argomentativa, ma per lo più con occorrenze singole:<sup>30</sup>

- (44) «Il maggiore amonimento che le dava *si era che* non si potesse in San Giorgio, però che v'aveva femine ladre (*Nov*, XCVI 4, p. 153);
- (45) Or venendo alla confessione, tra l'altre cose che la donna gli disse, avendogli prima detto come maritata era, *si fu che* ella era innamorata d'un prete il quale ogni notte con lei s'andava a giacere (*Dec*, VII v 24, p. 826).

Questi ultimi esempi sembrano dimostrare che l'enumerazione, quando entra nella prosa argomentativa, assume forme e caratteri particolari, diversi da quelli presenti nella narrativa<sup>31</sup>.

#### 4. CONCLUSIONI

L'analisi qui condotta di due tipi di subordinazione presenti nell'italiano antico (Tipo 1. „ricordanza che” Tipo 2. „aver novella che”) corrisponde innanzi tutto a una finalità descrittiva e classificatoria (si tratta di un compito che attende ancora di essere svolto in molti settori e per periodi storici della nostra lingua). Tuttavia nella descrizione si sono inserite problematiche concernenti i seguenti punti: a) il confronto con taluni costrutti presenti nell'italiano moderno e nella fase antica e moderna del francese e dello spagnolo; b) il rapporto tra i tipi di reggenze studiati e i

<sup>30</sup> Ritrovo soltanto due casi di „*si è* + completiva” in serie enumerative: „Cavaliere, per tre cose le quali io ti diroe, sono quelle per le quali io non prendo vendetta di voi: l'una *si è perch'*io sì-tti trovai ne la navicella «quasi come» morto e ne la mia casa rikoverasti guarigione, e l'altra *si è k'*io non vorrei distruggere lo fiore di tutti i cavalieri del mondo, e la terza *si è perk'*io ti kampai da morte” (*Tristano Riccardiano*, XXXVIII); „Tu guati: se mi valesse dire: ‘che vuoi che ti costi, e farotenne chiaro?’, il farei, ma serebbe predicare nel deserto; ma senza costo alcuno – e se tu me lo volesse dare, io il rifiuto – io ti voglio far chiaro, o vogli tu o no, per farti vivere più malinconoso che tu non vivi. Elle sono tre cose: la prima *si è che* della tua ricchezza tu non hai bene, né iò anche n'ho bene: e qui siamo del pari; la seconda *si è che* tu guardi la tua ricchezza con gran fatica per non diminuirla o per non perderla, e questa fatica non ho io, sì che in questa seconda parte io ho vantaggio da te; la terza *si è che*, se tu la perdessi o venisseti meno, tu morresti a dolore o impiccheresti per la gola” (*Trecentonovelle*, CXCIV 5–6, pp. 666–67).

<sup>31</sup> Sul valore del *si* (*si*) nei testi di italiano antico cfr. il contributo di G. Salvi *Il problema di <si> e l'uso riflessivo di essere*, contenuto in questo volume. Per questa particella nel francese antico cfr. Marchello–Nizia (1985).

tipi testuali in cui esse si ritrovano; c) la considerazione degli aspetti semantici dei fenomeni esaminati.

Per quanto riguarda; a), appare chiaro che anche ricerche particolari come quella qui svolta possono portare un contributo alla questione, tornata di recente alla ribalta, riguardante la distanza tra italiano antico e italiano moderno: tale distanza è ritenuta minima dagli storici della lingua; è invece ritenuta considerevole dagli studiosi coinvolti nel progetto Italant (cfr. Renzi 2000 e Vincent 2000).

Il quadro complessivo che risulta dalla presente analisi dimostra che i rapporti di subordinazione nell'italiano antico non appaiono grammaticalizzati in tutti i settori d'uso: risaltano infatti fenomeni di polimorfismo, di „disordine” costruttivo, di cambio di progetto. Tali fenomeni, nel corso del XVI secolo, cominciano ad essere sottoposti a un processo di razionalizzazione. In una fase successiva di sviluppo gli anacoluti, i cambi di costruzione, le riprese (di carattere discorsivo), ricorrenti nella prosa dei primi secoli, tendono a ridursi o a entrare nelle linee di una grammatica più regolare. Un mutamento „subordinativo” (come, per es.: „il di davanti avean quell'arca veduta e insieme posto *che*, se la notte vi rimanesse, *di portarnela* in casa loro” *Dec*, IV X 21, p. 576) rappresenta un fenomeno della nostra sintassi periodale destinato a scomparire.

In effetti la sintassi subordinativa dell'italiano antico è, in una certa misura, più flessibile rispetto a quella che si affermerà nella lingua letteraria successiva, anche per il fatto che nella frase antica, anche in quelle di carattere elevato, sussistono costrutti che ragionevolmente si possono riferire alla colloquialità del parlato. I costrutti esaminati in questo saggio non sono, dal punto di vista strutturale, diversi da quelli dell'italiano moderno, ma sono realizzati con modalità più libere, meno costrittive e uniformi. Non mi riferisco a un atteggiamento stilistico (e pertanto individuale), ma a una caratteristica di fondo della nostra sintassi nella sua prima fase di formazione. Queste osservazioni tuttavia non devono farci dimenticare che, quando s'irrobustiscono le strutture di una lingua letteraria, come l'italiano, le espressioni formulari, i *clichés* (anche di derivazione latina) rappresentano, nel loro insieme, una presenza costante e in certa misura non rinunciabile. Una situazione di bilinguismo colto spiega come, nella prosa stilisticamente elaborata, appaiano determinate scelte riguardanti sia costrutti tra loro concorrenti, sia l'inventario dei tipi sintattici, sia l'ordine delle parole e dei costituenti del periodo.<sup>32</sup> Nella narrativa del Boccaccio alcuni costrutti tipici e la stessa complessità del periodare di-

<sup>32</sup> Sui fenomeni conseguenti al bilinguismo italiano-latino cfr. in particolare Giovannardi (1994).

pendono in larga misura dall'imitazione di modelli latini (Schiaffini 1943<sup>2</sup>; Segre 1963).

I fenomeni presi in considerazione nel corso della ricerca dimostrano che, anche nel caso di un costruito apparentemente „neutro” come la proposizione completiva, considerazioni concernenti la semantica, la pragmatica, la struttura informazionale e la tipologia testuale debbono in certa misura imporsi, per quanto riguarda i testi di italiano antico (non ancora soggetti a quella „razionalizzazione” di cui si è fatto cenno), su analisi di carattere puramente sintattico: detto altrimenti si tratta di fattori che condizionano in vario modo la sintassi. Che ciò sia vero risulta con tutta evidenza nel caso di proposizioni (come quelle introdotte da *si è* che), le quali, pur essendo nucleari, dimostrano di possedere un'estensione che supera i confini della frase. È la dimostrazione – se ce ne fosse ancora bisogno – che sintassi, pragmatica, testualità devono procedere in parallelo nell'analisi dei testi antichi.

## BIBLIOGRAFIA

### TESTI:

- Bernardino da Siena *Prediche* = Bernardino da Siena, *Prediche volgari sul campo di Siena, 1427*, a cura di Carlo Delcorno, 2 voll., Milano, Rusconi, 1989.
- Brunetto *Rettorica* = Brunetto Latini, *La rettorica*, a cura di F. Maggini, Firenze, Le Monnier, 1968.
- Cavalca *Esempi* = Domenico Cavalca, *Esempi*, a cura di M. Ciccuto, in *Racconti esemplari di predicatori del Due e Trecento*, a cura di G. Varanini e G. Baldassarri, 3 tomi, Roma, Salerno Ed., 1993, T. III: 25-233.
- Compagni *Cronica* = Compagni Dino, *Cronica*. Introduzione e note di G. Luzzatto, Torino, Einaudi, 1968.
- Cv* = Dante Alighieri, *Convivio*, a cura di F. Agno, Firenze, Le Lettere, 1995.
- Dec* = Giovanni Boccaccio, *Decameron*, a cura di V. Branca, Torino, Einaudi, 1992.
- Fatti di Cesare* = *I Fatti di Cesare*, a cura di L. Banchi, Comm. t. I., Bologna, Romagnoli, 1863.
- Giamboni *Libro* = Bono Giamboni, *Il libro de'vizii e delle virtudi*, a cura di C. Segre, Torino, Einaudi, 1968.
- Giamboni *Orosio* = Bono Giamboni, *Delle Storie contra i Pagani di Paolo Orosio libri VII*, a cura di F. Tassi, Firenze, Baracchi, 1849.
- Giordano da Pisa *Esempi* = Giordano da Pisa, *Esempi*, e cura di G. Baldassarri, in *Racconti esemplari di predicatori del Due e Trecento*, a cura di G. Varanini e G. B., 3 tomi, Roma, Salerno Ed., 1993, T. II: 39-464.
- Giordano da Pisa *Quaresimale* = Giordano da Pisa, *Quaresimale fiorentino (1305-1306)*, a cura di Carlo Delcorno, Firenze, Sansoni, 1974.
- If* = Dante Alighieri, *La Commedia secondo l'antica vulgata*, a cura di G. Petrocchi, 4 voll., Milano, Mondadori 1966-67, Vol. II.: *Inferno*.
- Libro Riccomanni* = *Libro del dare e dell'avere, e di varie ricordanze, di Lapo Riccomanni (f. 1281-97)*, in *Nuovi testi fiorentini del Duecento*, a cura di A. Castellani, Firenze, Sansoni, 1952: 516-55.



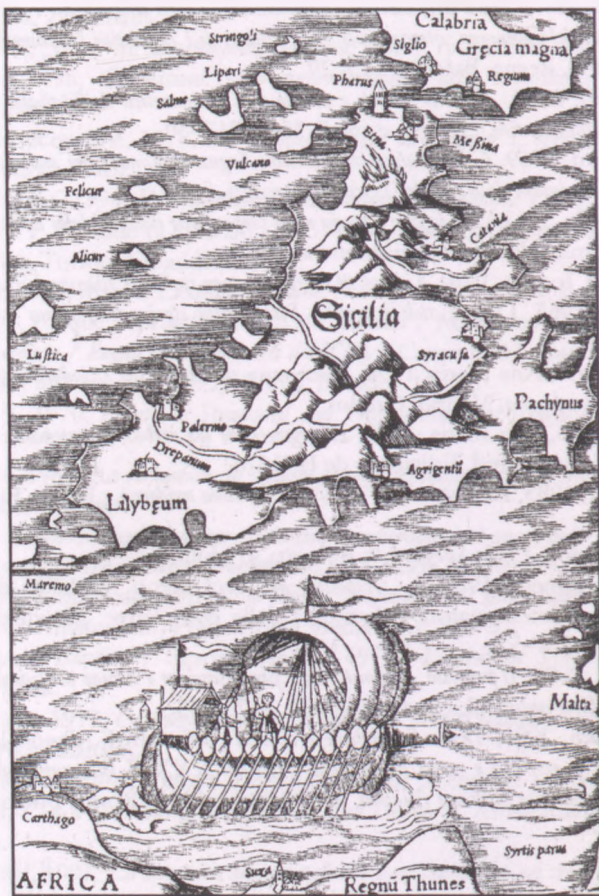
- LIZ 4.0, 2000, *Letteratura italiana Zanichelli. CD-ROM dei testi della letteratura italiana*, a cura di P. Stoppelli e E. Picchi, Bologna, Zanichelli.
- M. Villani *Cronica* = Matteo Villani, *Cronica. Con la continuazione di Filippo Villani*, a cura di G. Porta, Parma, Fondazione P. Bembo/Guanda, 1995.
- Milione* = Marco Polo, *Il Milione. Versione toscana del Trecento*, a cura di V. Bertolucci Pizzorusso, Milano, Adelphi, 1975.
- Nov* = *Il Novellino*, a cura di A. Conte, Prefazione di C. Segre, Roma, Salerno Ed., 2001.
- Pucci *Libro* = Antonio Pucci, *Libro di varie storie*, a cura di A. Varvaro, Palermo, Accademia di Scienze, Lettere ed Arti, 1957.
- Regionato Dietanti* = *Ragionato di Cepperello Dietanti da Prato*, in *Testi pratesi della fine del Duecento e dei primi del Trecento*, a cura di L. Seriani, Firenze, Accademie della Crusca, 1977: 163–72.
- Restoro *Composizione* = Restoro d'Arezzo, *La composizione del mondo colle sue cascioni*, a cura di A. Morino, Firenze, Accademia della Crusca, 1976.
- Tavola ritonda* = *La Tavola Ritonda o l'istoria di Tristano*, a cura di F. L. Polidori, Bologna, Romagnoli, 1864.
- Trecentonovelle* = Franco Sacchetti, *Trecentonovelle*, a cura di V. Marucci, Roma, Salerno Ed., 1996.
- Tristano Riccardiano* = *Tristano Riccardiano*, testo critico di E. G. Parodi (1896), a cura di M. J. Heijkant, Parma, Pratiche, 1991.
- G. Villani *Cronica* = Giovanni Villani, *Nuova Cronica*, a cura di G. Porta, 3 voll., Parma, Fondazione P. Bembo/Guanda, 1991.

## SAGGI:

- Agostini, Francesco, 1978, „Proposizioni subordinate”, in *Enciclopedia Dantesca. Appendice: biografia, lingua e stile, opere*: 370–408.
- Beccaria, Gian Luigi (a cura di), 1994, *Dizionario di linguistica*, Torino, Einaudi.
- Berretta, Monica, 2002, Quello che voglio dire è che: *le scisse da strutture topicalizzanti a connettivi testuali*, in G. L. Beccaria – C. Marellò (a cura di), *La parola al testo. Scritti per Bice Mortara Garavelli*, Alessandria, Edizioni dell'Orso: 15–31.
- Bertolucci Pizzorusso, Valeria, 1975, Introduzione e Note a Ead. (a cura di), Marco Polo, *Il Milione. Versione toscana del Trecento*, Milano, Adelphi.
- Bertuccelli Papi, Marcella, 1995, Che nella prosa toscana del Due-Trecento: *la prospettiva testuale*, in M. Dardano – P. Trifone (a cura di), *La sintassi dell'italiano letterario*, Roma, Bulzoni: 51–66.
- Blumenthal, Peter – Rovere Giovanni (a cura di), 1998, *PONS Wörterbuch der italienischen Verben. Konstruktionen, Bedeutungen, Übersetzungen*, Stuttgart–Düsseldorf–Leipzig, Klett.
- Bodelot, Colette, 2000, *Espaces fonctionnelles de la subordination complétive en latin. Étude morpho-syntaxique et sémantico-énonciative*, Louvain–Paris, Peeters.
- Branca, Vittore, 1992, Introduzione e note a Id. (a cura di), Giovanni Boccaccio, *Decameron*, Torino, Einaudi.
- Buridant, Claude, 2000, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES.
- Cuervo, Rufino José, 1954, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.

- Cuzzolin, Pierluigi, 1994, *Sull'origine della costruzione dicere quod: aspetti sintattici e semantici*, Firenze, La Nuova Italia.
- Dardano, Maurizio, 1969, *Lingua e tecnica narrativa nel Duecento*, Roma, Bulzoni.
- Dardano, Maurizio – Giovanardi, Claudio – Palermo, Massimo, 1992, *Pragmatica dell'ingiuria nell'italiano antico*, in G. Gobber, (a cura di), *La linguistica pragmatica. Atti del XXIV Congresso della Società di Linguistica Italiana* (Milano, 4-6 settembre 90), Roma, Bulzoni: 12-23.
- Durante, Marcello, 1981, *Dal latino all'italiano moderno. Saggio di storia linguistica e culturale*, Bologna, Zanichelli.
- Duro, Aldo, 1970, „Che” in: *Enciclopedia dantesca*, Vol. I: A-Cil: 933-949.
- Ferrari, Angela, 1995, *Connessioni. Uno studio integrato della subordinazione avverbiale*, Genève, Slatkine.
- Giry-Schneider, Jacqueline, 1978, *Les nominalisations en français. L'opérateur „faire” dans le lexique*, Genève, Droz.
- Giovanardi, Claudio, 1994, *Il bilinguismo italiano-latino del Medioevo e del Rinascimento*, in: L. Serianni / P. Trifone (a cura di), 1993-1994, *Storia della lingua italiana*, Vol. II: *Scritto e parlato*, Torino, Einaudi: 435-67.
- Glück, Helmut, 2000, *Metzler Lexikon. Sprache*, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler.
- Guil, Pura, 1994, *Es que... in italiano*, in A. G. Ramat / M. Vedovelli (a cura di), *Italiano lingua seconda / lingua straniera. Atti del XXVI Congresso della Società di Linguistica Italiana (Siena, 5-7 novembre 1992)*, Roma, Bulzoni: 11-26.
- Harris, Zellig S., 1970, *Papers in Structural and Transformational Linguistics*, Dordrecht, Reidel.
- Herman, József, 1963, *La formation du système roman des conjonctions de subordination*, Berlin, Akademie Verlag.
- Herman, József, 1989, *Accusativus cum infinitivo et subordonnée à quod, quia en latin tardif – Nouvelles remarques sur un vieux problème*, in G. Calboli (a cura di), *Subordination and Other Topics in Latin. Proceedings of the Third Colloquium on Latin Linguistics, Bologna, 1. 5. April 1985*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins: 133-52.
- Hofmann Johann Baptist / Szantyr Anton, 1972,<sup>2</sup> *Lateinische Syntax und Stilistik*, München, Beck.
- La Fauci, Nunzio, 1979, *Costruzioni con verbo operatore in testi italiani antichi. Esplorazioni sintattiche*, Pisa, Giardini.
- Lehmann, Christian, 1988, *Toward a typology of clause linkage*, in J. Haimann – S. A. Thompson, *Clause Combining in Grammar and Discourse*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.
- Leonetti, Manuel, 1997, *La struttura argomentale e le frasi complete nei sintagmi nominali*, in De Mauro / Lo Cascio: 361-73.
- Marchello-Nizia, Christiane, 1985, *Dire le vrai: l'adverbe „si” en français médiéval. Essai de linguistique historique*, Genève, Droz.
- Mayen, Georg, 1889, *De particulis QUOD QUILA QUONIAM QUOMODO UT pro accusativo cum infinitivo post verba sentiendi et declarandi positus*, Kiel, H. Fienke.
- Muller, Claude, 1996, *La subordination en français. Le schème corrélatif*, Paris, Colin.
- Mussafia, Adolfo, 1857 Osservazioni di A. M. su questa edizione e sulla sintassi del Boccaccio, in, Il „Decameron” di Giovanni Boccacci riscontrato coi migliori testi e postillato da Pietro Fanfani, Firenze, Le Monnier: 435-544.
- Narbona Jiménez, Antonio, 1978, *Las proposiciones consecutivas en español medieval*, Universidad de Granada, Secretariado de Publicaciones.

- Palermo, Massimo, 1994, *Il carteggio Vaianese (1537–39). Un contributo allo studio della lingua d'uso nel Cinquecento*, Firenze, Accademia della Crusca.
- Pinkster, Harm, 1995, *Sintaxis y semantica del latin*, Madrid, Ediciones clasicas.
- Policarpi, Gianna / Rombi, Maggi, 1998, *Storie sul „che”*, in F. Albano Leoni et Al. (a cura di), *Ai limiti del linguaggio. Vaghezza, significato e storia*, Bari, Laterza: 333–63.
- Renzi, Lorenzo, 1994,<sup>2</sup> (con la collaborazione di G. Salvi) *Nuova introduzione alla Filologia romanza*, Bologna, Il Mulino.
- Renzi, Lorenzo / Elia Annibale, 1997, *Per un vocabolario delle reggenze*, in T. De Mauro / V. Lo Cascio (a cura di), *Lessico e grammatica. Teorie linguistiche e applicazioni lessicografiche. Atti del Convegno interannuale della Società di Linguistica Italiana (Madrid, 21–25 febbraio 1995)*, Roma, Bulzoni: 113–29.
- Renzi, Lorenzo, 2000, „*Italant*”: come e perché una grammatica dell'italiano antico. In: *Linguistica e italiani antico*. „Lingua e stile”, 35, 4: 717–30.
- Rohlf, Gerhard, 1969, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Vol. III, *Sintassi e formazione delle parole*, Torino, Einaudi.
- Schiaffini, Alfredo, 1943,<sup>2</sup> *Tradizione e poesia nella prosa d'arte italiana dalla latinità medievale a G. Boccaccio*, Roma, Edizioni di storia e letteratura.
- Schmitt-Jensen, Jorgen, 1970, *Subjonctif et hypotaxe en italien*, Odense University Press.
- Segre, Cesare, 1963, *Lingua, stile e società. Studi sulla storia della prosa italiana*, Milano, Feltrinelli.
- Serradilla Castaño, Ana Maria, 1996, *Diccionario sintattico del español medieval. Verbos de entendimiento y lengua*, Madrid, Gredos.
- Serradilla Castaño, Ana Maria, 1997, *El régimen de los verbos de entendimiento y lengua en español medieval*, Madrid, Ediciones de la UAM.
- Skytte, Gunver, 1983, *La sintassi dell'infinito in italiano moderno*, „Revue Romane”, num. Suppl., 27.
- Sornicola, Rosanna, 1985, *Sul parlato*, Bologna, Il Mulino.
- Stefinlongo, Antonella, 1980, *Le complete nel Decameron*. Verbalità del sostantivo, presenza del determinatore e tipologia delle complete. „Studi di grammatica italiana”, 11: 221–52.
- Vincent, Nigel, 2000, *Il progetto „Italant”: una presentazione e alcune considerazioni*. In: *Linguistica e italiani antico*. „Lingua e stile”, 35, 4: 731–43.
- Voghera, Miriam, 2001, *Teorie linguistiche e dati di parlato*. In F. Albano Leoni et al. (a cura di), *Dati empirici e teorie linguistiche. Atti del XXXIII Internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana (Napoli, 28–30 ottobre 1999)*, Roma, Bulzoni: 75–95.



## TIPI DI CONCESSIVE IN ITALIANO ANTICO

ILDE CONSALES

Università di Roma Tre  
ilde75@vizzavi.it

The connection of concession assumes particular configurations in the 13<sup>th</sup> and 14<sup>th</sup>-centuries language. The period shows a rich variety of concessive clauses. We can distinguish about eleven different types of concessives. These configurations are distributed on a *continuum* which has sub-clauses and main clauses as its extreme ends.

Il presente articolo si riferisce ai risultati parziali della mia tesi di dottorato, attualmente in corso presso l'Università degli Studi di Roma Tre, sulle proposizioni concessive esaminate in prospettiva diacronica, in un arco di tempo che va dal XII al XVIII secolo.<sup>1</sup> In questa sede rivolgerò la mia attenzione soltanto ai secoli XIII e XIV, prendendo in considerazione un *corpus* tratto da testi in prosa, prevalentemente letterari, e da testi in versi, tutti provenienti dall'area toscana.

Il contributo di diversi studiosi italiani e stranieri ha permesso negli ultimi decenni di approfondire un tema specifico come quello delle proposizioni concessive. Per quanto concerne l'italiano moderno, la letteratura linguistica è stata certamente arricchita dai lavori di ricerca condotti da Herczeg,<sup>2</sup> Elgenius,<sup>3</sup> Mazzoleni,<sup>4</sup> Di Meola,<sup>5</sup> per citare soltanto alcuni

---

<sup>1</sup> Lo studio s'inserisce nell'ambito della ricerca „La sintassi della frase complessa nell'italiano antico”, ideata e coordinata dal Prof. Maurizio Dardano. Un primo studio sulle concessive era stato inoltre da me affrontato nella tesi di laurea (*Le proposizioni concessive nell'italiano letterario dei secoli III e IV. Testi in prosa e versi*. Tesi di laurea in Storia della Lingua italiana, relatore Prof. Maurizio Dardano, Università di Roma III, a.a. 1998-1999.)

<sup>2</sup> G. Herczeg, *Sintassi delle proposizioni concessive nell'italiano contemporaneo*, in „Studi di grammatica italiana” V, 1976, pp. 195-242.

<sup>3</sup> B. Elgenius, *Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del Novecento*, Lund, University Press, 1991; Id., *Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del periodo 1200-1600*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2000.

fra gli studiosi che hanno rivolto la loro attenzione a questo tema. Per quanto riguarda invece l'italiano antico, sono da ricordare almeno i lavori di Ulleland<sup>6</sup> e Agostini:<sup>7</sup> Ulleland tratta le congiunzioni concessive nella prosa boccacciana, con speciale riferimento al *Decameron* e al *Filocolo*; Agostini analizza l'espressione della concessività nell'*opera omnia* dantesca, partendo anch'egli dalla rassegna dei singoli connettori e fornendo un'accurata disamina di questi. Mentre questi saggi sono caratterizzati da un'impostazione metodologica prevalentemente descrittiva, gli studi degli ultimi anni sono orientati più verso un approccio semantico-testuale e preferiscono procedere per nuclei tematici anziché descrivere le singole congiunzioni. In questo senso sono impostati gli importanti contributi di Barbera–Mazzoleni–Pantiglioni<sup>8</sup> e di Barbera<sup>9</sup> nell'ambito del progetto *Italant*, la grammatica dell'italiano antico, di prossima pubblicazione, progettata da Lorenzo Renzi e Giampaolo Salvi. In entrambi gli studi vengono ripresi il quadro teorico e la classificazione delle concessive secondo i criteri semantici già proposti da Mazzoleni<sup>10</sup> per l'italiano moderno: oggetto dell'indagine sono le concessive fattuali analizzate principalmente in testi fiorentini del Duecento.

Le proposizioni riflettono, o meglio cercano di riflettere, tutta l'infinità del pensiero umano. Non ci si deve pertanto meravigliare se la relazione concessiva assume, nell'italiano antico quanto in quello moderno, una pluralità di valori a seconda del contesto d'uso. In questa sede

<sup>4</sup> M. Mazzoleni, *Costrutti concessivi e costrutti avversativi in alcune lingue d'Europa*, Firenze, La Nuova Italia, 1990; Id., *Le frasi concessive*, in *Grande grammatica italiana di consultazione*, a cura di L. Renzi – G. Salvi. Vol. II: *I sintagmi verbale, aggettivale, avverbiale*, Bologna, Il Mulino, 1991, pp. 784–817; Id., *Strategie dei costrutti concessivi in alcune lingue d'Europa*, in *L'Europa linguistica: contatti, contrasti, affinità di lingue*. Atti del XXI Congresso internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana (Catania, 10–12 settembre 1992), a cura di A. G. Mocciano – G. Soravia, Roma, Bulzoni, 1992, pp. 167–181. Id., *I costrutti concessivi*, in „SILTA”, XXV, 1996, pp. 47–65.

<sup>5</sup> C. Di Meola, *Der Ausdruck der Konzessivität in der deutschen Gegenwartssprache. Theorie und Beschreibung anhand eines Vergleichs mit dem Italienischen*, Tübingen, Niemeyer, 1997.

<sup>6</sup> M. Ulleland, *Nota sulla frase concessiva in italiano (con speciale riferimento alla prosa boccacciana)*, in „Studia Neophilologica” XII, 1967, pp. 244–260.

<sup>7</sup> F. Agostini, (1978), *Il periodo e la sua organizzazione. Proposizioni subordinate*, in *Enciclopedia Dantesca. Appendice*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1978, pp. 370–377.

<sup>8</sup> M. Barbera – M. Mazzoleni – M. Pantiglioni, *Costrutti concessivi fattuali in italiano antico*, in *Linguistica e italiano antico*, a cura di L. Renzi – A. Bisetto, numero monografico di „Lingua e stile” XXXV/4, 2000, pp. 573–603.

<sup>9</sup> M. Barbera, *Tra „avegna che” e „benché”: appunti di italiano antico*, in *La parola al testo. Scritti per Bice Mortara Garavelli*, a cura di G. L. Beccaria – C. Marellò, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, vol. II, pp. 501–528.

<sup>10</sup> Mazzoleni, *Le frasi concessive*, op. cit., pp. 784–817.

cercherò di dimostrare come per la lingua scritta dei secoli XIII e XIV sia possibile individuare, in base a criteri semantici e sintattici, almeno undici diversi tipi di concessive: tenendo conto delle impostazioni metodologiche adottate negli studi più recenti, ho distinto infatti nove gruppi per ciò che riguarda i costrutti strutturati ipotatticamente, suddividendo le proposizioni in fattuali, ricostruttive, valutative, commentative, limitative, correttive, scalari, condizionali e a-condizionali; e due gruppi per ciò che concerne i costrutti paratattici, dividendo le concessive in argomentative e coordinate; anche se, come vedremo in seguito, le argomentative possono piuttosto esser collocate in una zona intermedia tra il polo dell'ipotassi e quello della paratassi.

Tale classificazione prende le mosse soprattutto dai quadri di riferimento teorico proposti da Mazzoleni<sup>11</sup> e soprattutto da Di Meola:<sup>12</sup> in parte mi distacco tuttavia sia dalla classificazione di Mazzoleni, che raggruppa le concessive in tre grandi categorie (fattuali, condizionali, a-condizionali) sia, per quanto riguarda certi aspetti, da quella di Di Meola.

I valori relativi alla mia tipologia, pur non essendo tutti collocabili sullo stesso piano (alcune costruzioni sono tipicamente concessive, altre più periferiche), si differenziano spesso soltanto per gradi: si distribuiscono infatti lungo un *continuum* logico-semantico.

Prima di illustrare le peculiarità di ciascun valore, vorrei premettere tuttavia qualche considerazione generale di carattere descrittivo. Per ciò che riguarda i connettori da cui le proposizioni sono introdotte, dallo spoglio risulta essere fondamentale la locuzione *a(v)vegna che*, sconosciuta all'italiano di oggi, seguita da *come che*, *benché* e *con tutto che*. Sono poi completamente assenti nei testi presi in esame in questa sede alcune marche linguistiche oggi molto usate per esprimere la concessione, come *sebbene*, *per quanto*, *anche quando* / *quand'anche*, *malgrado*. Spesso tra i connettori concessivi figurano invece delle congiunzioni normalmente causali, come *perché* o *con ciò sia cosa che*. Una certa corrispondenza con l'italiano moderno si riscontra invece nei costrutti paratattici, sia per quanto concerne le congiunzioni coordinanti (*e sì*) che per gli elementi avverbiali di rinforzo *ma tuttavia*, *ma nondimeno*, *non ostante questo*, *ma pur*.

Nell'uso dei modi verbali, per ciò che riguarda le concessive in forma esplicita, all'indicativo viene preferito il congiuntivo, modo verbale appartenente alla sfera della volontà, dell'intenzione, della virtualità. In effetti, nell'espressione della concessività l'enunciatore espone un pensiero non come una realtà, ma come una supposizione, un'ammissione: fare una concessione non significa soltanto mettere in relazione fra loro due

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Di Meola, *Der Ausdruck der Konzessivität...*, op. cit.

proposizioni discordanti, ma anche usare un'asserzione di cui non ci si fa carico per fini argomentativi. Il congiuntivo è proprio una delle marche che sottolineano questa assenza di presa in carico, e una prova risiede nel fatto che nelle lingue romanze molte congiunzioni derivano dalla cristallizzazione di un congiuntivo concessivo (si pensi ad *avvegna che*).

L'indicativo tuttavia non appare poi così raramente, specialmente nei testi di prosa media; viene preferito al congiuntivo se la proposizione esprime un fatto certo. Nell'italiano antico il verificarsi di queste oscillazioni nell'uso dei modi verbali sta a testimoniare che il congiuntivo non è più l'unico mezzo distintivo della concessività e che anche la congiunzione da sola può esprimere questa relazione: in altri termini, la funzione concessiva si trasferisce definitivamente dal verbo ai connettori (in particolare a congiunzioni che hanno raggiunto maggior chiarezza funzionale, come la già citata *avvegna che* e *tutto che*).

Sporadici sono i casi che presentano il condizionale. Le concessive in forma implicita sono espresse invece da un gerundio, da *per*+infinito o da *sanza*+infinito.

Per ciò che concerne la posizione della concessiva all'interno del costrutto, nella maggioranza dei casi essa figura in posizione posposta rispetto alla reggente: questo è sicuramente un aspetto interessante, poiché nell'italiano contemporaneo si riscontra piuttosto una preferenza per la posizione anteposta,<sup>13</sup> la quale è attestata soprattutto per ciò che riguarda le concessive fattuali, che come vedremo subito, sono prototipiche rispetto all'espressione della concessività. Proprio dal tipo fattuale desidero infatti partire per illustrare la classificazione che ho adottato nella mia ricerca.

*Concessive fattuali*: è a questo valore, semanticamente centrale o puramente concessivo, che possono essere ricondotte tutte le altre varianti. Esso è dato dalla combinazione di due aspetti: fra il tipo di evento presentato nella subordinata e quello espresso nella principale si instaura un rapporto di contrasto; la secondaria si riferisce a circostanze reali, a dati di

<sup>13</sup> Cfr. M. Berretta, *Il continuum fra coordinazione e subordinazione: il caso delle preconcessive*, in *Ars linguistica. Studi offerti da colleghi ed allievi a Paolo Ramat in occasione del suo 60 compleanno*, a cura di G. Bernini - P. Cuzzolin - P. Molinelli, Roma, Bulzoni, 1998, pp. 79-93: 83: „Teoricamente la concessiva in quanto subordinata non è legata ad alcun tipo di ordine naturale del discorso e può essere sia preposta che posposta alla sua principale. Di fatto l'ordine subordinata-principale è preferito, e le concessive posposte hanno spesso un valore particolare, di restrittive o attenuative („rectifying”) rispetto a quanto precede”. Cfr. anche Mazzoleni, *Le frasi concessive*, op. cit., pp. 815-817: „la proposizione il cui contenuto è informativamente più rilevante occupa la seconda posizione. [...] Normalmente [...] nei costrutti concessivi la proposizione sovraordinata è fornita di rilievo argomentativo superiore rispetto a quella subordinata”.



fatto (e non a circostanze ipotetiche, come avviene invece per esempio nei costrutti condizionali concessivi): entrambi i contenuti proposizionali vengono pertanto presentati come veri, e presi in carico dalla responsabilità enunciativa dell'enunciatore.

In questo primo gruppo ho incluso solamente costrutti in cui si possa stabilire una relazione diretta fra le due proposizioni, che presentano pertanto circostanze in diretto contrasto tra loro. Costruzioni concessive in cui reggente e subordinata sono connesse mediante una relazione non propriamente diretta, o stabilita esclusivamente dall'enunciatore, sono state da me inserite in altre categorie, come quella ricostruttiva o quella valutativa, come mostrerò fra poco.

Dal *corpus* preso in esame emerge che le principali marche concessive adoperate per questo tipo di proposizione sono connettori subordinanti come *a(v)vegna che*, *benché*, *con tutto che*, per quanto riguarda le costruzioni ipotattiche con verbo a modo finito. Nelle subordinate implicite prevale invece l'uso del gerundio, raramente introdotto da locuzioni congiuntive:

- (1) Orpheo di Rodopea co la cetera movea i sassi e le fiere e li laghi d'Inferno [...]. | O iustissimo vendicatore de la madre tua, per lo tuo canto i sassi fecero per sé istessi i nuovi muri; | e **avegna che** il pesce Arione fosse mutolo, si ssi crede ch'egli favoreggioe a la boce de la cetera, *Volg. Ars Am.* III 321-326;
- (2) E **bene che** Calese fosse al re d'Inghilterra piccola terra, gli fu grande aquisto, perch'è terra di porto, Villani *Nuova Cronica* XIII XCVI;
- (3) I Tedeschi forsennati e caldi di vino uscirono fuori di Siena, e vigorosamente assaliro il campo de' Fiorentini, e [...] **con tutto che'** Tedeschi fossono poca gente, in quello assalto feciono all'oste grande danno, Villani *Nuova Cronica* VII LXXV;
- (4) Ser Cepparello con una falsa confessione inganna un santo frate e muorsi; e, **essendo stato** un pessimo uomo in vita, è morto reputato per santo, *Dec* I 11;
- (5) se una pecora per alcuna cagione al passare d'una strada salta, tutte l'altre saltano, **eziandio** nulla veggendo da saltare, *Cv* I XI 9.

*Concessive ricostruttive, o indirette:* adotto la terminologia di „ricostruttive”, proposta da Di Meola, semplicemente per designare quelle concessive che sono legate alla principale da un contrasto di tipo indiretto, contrasto che può essere „ricostruito” dal destinatario dell'enunciato soltanto attraverso un ragionamento induttivo. Mi distanzio invece dallo studioso nel ritenere

questo valore, nell'ambito della concessività, più periferico,<sup>14</sup> e talora affine a quello limitativo.<sup>15</sup>

Come nelle costruzioni fattuali, anche in quelle con valore ricostruttivo la contrapposizione che s'instaura fra l'evento esposto nelle subordinata e quello contenuto nella principale è reale. Tuttavia, non esiste una relazione diretta tra le due circostanze presentate. Si osservi per esempio il costrutto riportato nel caso seguente:

- (6) Dico che quella è detta buona cena che per necessità del corpo si piglia solamente [...]. E questa cena, **avegna che** per bisogno si pigli, non dee esser grande, acciò che si mangi di soperchio, Giamboni *Vizi* XX.

Se provassimo a sottintendere a questo enunciato una relazione causale (ricordiamo che le concessive esprimono un rapporto di causa frustrata), essa risulterebbe all'incirca formulata in questo modo: *E questa cena, poiché per bisogno si prende, (allora) dee esser grande*. Subordinata e reggente contengono due fattori (il bisogno fisico di nutrimento e la dimensione della cena) che non sono intrinsecamente legati fra loro: l'uno non è necessariamente la conseguenza dell'altro. La concessiva non contiene cioè un ostacolo che possa direttamente impedire la realizzazione del contenuto della principale.

Riprendiamo ora, ad esempio, il costrutto fattuale del brano citato nell'esempio (1):

- (1) Orpheo di Rodopea co la cetera movea i sassi e le fiere e li laghi d'Inferno [...]. | O iustissimo vendicatore de la madre tua, per lo tuo canto i sassi fecero per sé istessi i nuovi muri; | e **avegna che** il pesce Arione fosse mutolo, si ssi crede ch'egli favoreggioe a la boce de la cetera, *Volg. Ars Am.* III 321-326.

La condizione di mutismo del pesce Arione è un dato di fatto che sicuramente sarebbe in grado di ostacolare l'esito espresso nella sovraordinata: mutismo e canto sono infatti due fattori in diretta opposizione fra loro, che si escludono automaticamente a vicenda. Il rapporto che lega le due proposizioni appare nella sua immediata semplicità, e la riprova sta nel

<sup>14</sup> Lo studioso infatti osserva: „betrifft der Gegensatz in einer [...] „peripheren Verwendung [...] zwei unterschiedliche Sachverhalte“: cfr. Di Meola, *Der Ausdruck der Konzessivität...*, op. cit., p. 54.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 560: „Wir haben [...] gesehen, dass einige rekonstruktive Verwendungen eine limitative Bedeutungsnuance aufweisen können“.

fatto che un'ipotetica relazione causale sottintesa (*poiché era muto, il pesce Arione non poteva cantare*) risulterebbe assolutamente lineare.

Come già per le fattuali, anche nel gruppo delle concessive ricostruttive i connettori subordinanti predominanti risultano essere *a(v)vegna che, con tutto che, c(h)ome che*; rispetto alle concessive con contrasto diretto appare invece più frequente l'uso dell'indicativo, in particolare in presenza di certe congiunzioni (*tutto che, c(h)ome che, se*):

- (7) vidi la donna che pria m'appario / velata sotto l'angelica festa  
drizzar li occhi ver me [...]. / **Tutto che** 'l vel che le scendea  
di testa, / [...] non la lasciasse parer manifesta, / regalmente  
nell'atto ancor proterva / continuò come colui che dice / e 'l  
più caldo parlar dietro riserva, *Pg XXX 62-71*;
- (8) A maestro Matteo [...] d'agli quelli danari ti pare, che **chome**  
**ch'**io gli abia donato quella malvagia, fae verso di lui quello  
che tu credi che bene sia, *Datini Lettere 56*;
- (9) Mentre noi corravam la morta gora, / dinanzi mi si fece un  
pien di fango, / e disse: „Chi se' tu che vieni anzi ora?“ / E  
io a lui: „**S'i'** vegno, non rimango [...]“, *If VIII 31-34*.

*Concessive valutative.* definisco „valutativo“ quel tipo di costruito nel quale apparentemente non s'instaura alcuna opposizione tra il fatto esposto nella subordinata e quello presentato nella reggente:

- (10) Raquistata e rivinta la Fede Cristiana tutta la terra di qua dal  
are per forza di battaglia, **avegna che** nell'animo suo fosse  
molto allegra, [...] tornò nel campo là ove si facieno le batta-  
glie, *Giamboni Vizi LIII*.

Il contrasto tra i due tipi di evento presentati non è difatti oggettivo, ma viene stabilito da parte dell'enunciatore, attraverso un processo di valutazione; questa contrapposizione esiste pertanto solo a livello argomentativo, tra le diverse conclusioni che si possono trarre in base al contenuto delle due proposizioni. Nel passo seguente, ad esempio:

- (11) E anche desidera di piacere allo marito della donna, però che  
uando il marito fia fatto tuo amico, ti fia utile. | [...] Sicura e  
usata via è ingannare sotto nome d'amico, e **avegna ch'**ella  
sia sicura e usata via, **ampoi** hae in sé peccato, *Volg. Ars Am.*  
I 579-586,

è l'enunciatore che mette in relazione fattori completamente indipendenti fra loro (la sicurezza e la consuetudine con l'immoralità), considerandoli come argomenti a favore o a sfavore di una determinata tattica amorosa. Altri esempi si possono citare:

- (12) io fui mandato dal mio superiore in quelle parti dove aparisce il sole, e fummi commesso con espresso comandamento che io cercassi [...] i privilegi del Porcellana, li quali, **ancora che** a bollar niente costassero, molto più utili sono a altrui che a noi, *Dec VI x 37-38*;
- (13) a corte dinanzi al papa e cardinali in piuvico concessoro il detto inquisitore fu riprovato per li ambasciadori per disleale e barattiere [...]. E dal papa e cardinali i detti ambasciadori furono bene ricevuti e onorati [...] **con tutto che** tra-lloro male fossono d'accordo, Villani *Nuova Cronica XIII LVIII*.

*Concessive commentative*: un costrutto concessivo di tipo commentativo esprime un contrasto tra un fatto oggettivo e un giudizio, un'opinione, una convinzione. I due fattori che vengono contrapposti fra loro appartengono pertanto a due livelli totalmente distinti: un evento reale e una valutazione:<sup>16</sup>

- (14) se si fa [la casa] di legname, vi può essere Antonio Michochi e uello figliuolo di Giovanni Martini, che cci dèe dare danari, che cci fecie al trave da Santo Franciescho, **chome ch'io** credo aranno faccende assai ora a fortificare la terra, Datini *Lettere 82*.

Mentre in un costrutto fattuale l'evento presentato nella subordinata potrebbe compromettere l'esito di quanto viene esposto nella principale, in un costrutto commentativo le convinzioni personali dell'enunciatore non possono in alcun modo impedire la realizzazione del fatto espresso nella reggente:

- (15) Idio ti dia grazia che tu ti richonoscha, **chome ch'io** n'ò evata ongni speranza, Datini *Lettere 140*;
- (16) E' mi piace che Antonio di Forese abia dati f. 25: sollecitatelo de resto, **benché** io credo ch'elli abia termine tutto questo mese, Datini *Lettere 20*.

Dallo spoglio risulta che poche congiunzioni (*c(h)ome che*, *a(v)vegna che* e *benché*) introducono concessive argomentative; ho riscontrato questo tipo di concessiva, per ciò che riguarda i secoli XIII e XIV, soltanto nella scrittura pratica delle *Lettere* del Datini, a eccezion fatta per un passo contenuto nella *Divina Commedia*:

- (17) „O cara piota mia che sì t'insusi, / [...] mentre ch'io era a Virilio congiunto / [...] dette mi fuor di mia vita futura / pa-

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp. 46-50.

role gravi, **avegna ch'**io mi senta / ben tetragono ai colpi di ventura, *Pd* XVII 13–26.

*Concessive limitative*: le concessive con valore limitativo, o „restrittivo” – riprendo la terminologia di Mazzoleni, che inserisce tale valore nella categoria delle fattuali –,<sup>17</sup> hanno una funzione di precisazione, limitando in qualche modo la validità di quanto viene espresso nella principale:

- (18) avvenne cosa per la quale a me convenne partire della sopra-  
ducta cittade e ire verso quelle parti ov'era la gentil donna  
ch'era stata mia difesa, **avegna che** non tanto fosse lontano  
lo termine del mio andare quanto ella era, *VN* IV 1.

In costrutti di questo tipo, la concessiva occupa solitamente una posizione posposta alla reggente: l'enunciatore ritorna infatti sull'asserzione del primo termine, restringendo così anche la portata della conclusione che si potrebbe trarre da questa asserzione. Talvolta però la posizione della secondaria può essere interposta, se contiene „un comunicato in forma d'inciso che si stacca leggermente dal filo del discorso”.<sup>18</sup> Nel *corpus* da me analizzato le congiunzioni utilizzate per introdurre proposizioni limitative risultano essere *a(v)vegna (ben) che, benché, con tutto che, tutto e tutto che, c(h)ome che*:

- (19) Amor, per Deo, più non posso soffrire / tanto gravoso istato,  
ch'almen non muti lato / in dimostrar mia grave pena e dire  
/ (**avegna ben che** con sì poco fiato / com'io mi sento ar-  
dire), Amico di Dante *Canzoni* II 1–6;
- (20) Lascерemo alquanto della nova e grande impresa del nuovo  
tribuno di Roma, che tutto a tempo vi potremo ritornare, se-  
lla sua signoria e stato arà podere con efetto, **con tutto che**  
per li savi e discreti si disse infino allora che-lla detta impresa  
del tribuno era un'opera fantastica e a poco durare, Villani  
*Nuova Cronica* XIII XC;
- (21) Dello vino bianco da Filettore mi piace che sia buono, **cho-  
me che** pocho piacere mi faccia quello e ll'altre chose ch'ò  
chostà, Datini *Lettere* 70.

*Concessive correttive*: anche nei costrutti concessivi con valore correttivo il contenuto della principale viene messo in dubbio da quello della secondaria; l'enunciatore esprime un ripensamento che sembra annullare quanto è stato detto in precedenza:

<sup>17</sup> Cfr. Mazzoleni, *Le frasi concessive*, op. cit., p. 817.

<sup>18</sup> Cfr. Herczeg, *Sintassi delle proposizioni concessive nell'italiano contemporaneo*, op. cit., p. 199.

- (22) E stando nel campo, venne contra lei [la Fede Cristiana] un avaliere molto vecchio [...] armato di tutte armi bianche [...]. E quando vidi questo dissi: – Dimmi, maestra delle Virtudi, chi è quel barone che viene a combattere co la Fede nostra, ch'è così vecchio [...] e l'armi sue son così bianche, **avegna che** un poco siano offuscate e nere? –, Giamboni *Virg* XLI.

Come nei costrutti limitativi, la concessiva funge da precisazione allo scopo di modificare l'enunciato della principale: in questi casi, però, la rettifica è abbastanza blanda, non è definitiva e incontestabile. Nelle correttive invece, l'enunciatore formula una correzione più forte, talvolta drastica che può perfino arrivare alla negazione totale di quanto enunciato in precedenza, come nell'es. (24):

- (23) Delle lengne minute si mandino quando si puote, non ce n'è à il grande fretta **chome che** non ce abia che non si possa indugiare, Datini *Lettere* 72;
- (24) a tuto sarà pel nostro meglio, pe l'anima e pel chorpo e de l'avere, **chome che**, per me né per altro, non si può vedere quel ch'è il nostro meglio, Datini *Lettere* 96.

I due valori si differenziano pertanto soltanto per gradi. Rispetto alle limitative, le concessive correttive hanno un significato particolarmente pronunciato, più forte. I due valori coprono settori adiacenti in un *continuum* logico-semantico.<sup>19</sup>

*Concessive scalari*: le proposizioni concessive scalari esprimono una certa gradualità: enunciano un'azione che viene compiuta nel modo massimo possibile, o comunque quanto vi si predica ha un grado estremo:

- (25) uno sciolto cavallo, **quanto che** ello sia di natura nobile, per é, senza lo buono cavalcatore, bene non si conduce, *Cv* IV XXVI 6.

Il significato fondamentale di tali proposizioni è quindi riconducibile alla formula: per quanto (quantunque/ quanto che) intenso sia A, non avviene B.

Sono definite da diversi studiosi<sup>20</sup> „scalari” poiché il loro contenuto può spostarsi su una scala di valori. Il valore esatto, tuttavia, non è fissato, ma si estende fino a un limite estremo che rimane teoricamente aperto:

<sup>19</sup> Cfr. Di Meola, *Der Ausdruck der Konzessivität...*, op. cit., pp. 62–65.

<sup>20</sup> Vd. ad esempio Elgenius, *Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del Novecento*; Di Meola, *Der Ausdruck der Konzessivität...*, opp. citt.

per questo motivo risulta in qualche modo sottintesa una concessiva ipotetica. In realtà questo tipo di proposizione risulta molto vicina anche ai tipi fattuale e a-condizionale. A ben vedere, perciò, il valore scalare non è una categoria a sé stante, ma costituisce piuttosto una dimensione che si sovrappone ad altri valori.

Si noti, infine, che questo genere di frase viene sempre espresso dal congiuntivo; tale modo verbale, infatti, viene richiesto data la indefinitività della valutazione di ordine quantitativo:

- (26) „O anima che vai per esser lieta / [...] Guarda s'alcun di noi  
nqua vedesti / [...]”. E io: „**Perché** ne' vostri visi guati, / non  
riconosco alcun [...]”, Pg V 46-59;
- (27) Né **però che** con atti superbi et rei / del mio ben pianga, et del  
mio pianger rida, poria cangiar sol un de' pensier' miei, R/F  
CLXXII 9-13;
- (28) Amico mio, per Dio, prendi conforto | in questa tenebrosa  
val mondana, | mentre che-cci dimori [...]. | Ché questo  
mondo fue così chiamato | da la scrittura che santi trovaro, |  
ché non ci vien neun, **si** sia beato, | ch'assai lo stallo no li  
sembri amaro, Amico di Dante *Corona* IV 1-12.

*Concessive condizionali*: una concessiva con valore condizionale si riferisce a circostanze ipotetiche, non reali; essa non corrisponde cioè a una lineare enunciazione o affermazione, ma contiene una supposizione, un'ipotesi:

- (29) „O dolce padre mio, se tu m'ascolte, / io ti dirò” diss'io „ciò  
he m'apparve [...]” / Ed ei: „**Se** tu avessi cento larve / sopra  
la faccia, non mi sarian chiuse / le tue cogitazion, quantun-  
que parve [...]”, Pg XV 124-129 [p. 258];
- (30) Non fece al corso suo sì grosso velo / di verno la Danoia in  
Osterlicchi, / né Tanai là sotto 'l freddo cielo, / com'era qui-  
vi; che **se** Tambernicchi / vi fosse sù caduto, o Pietrapana, /  
non avria **pur** da l'orlo fatto cricchi, *If*XXXII 22-30.

Mentre in un costrutto fattuale sia il contenuto proposizionale della reggente che quello della concessiva sono veri, in questo genere di costrutto il contenuto proposizionale della subordinata può essere vero o falso. Con le proposizioni fattuali le concessive condizionali, o ipotetiche, condividono soltanto un aspetto: fra la principale e la secondaria si instaura un rapporto di contrasto, un'opposizione.

Ho poc'anzi affermato che il contenuto della concessiva è supposto: in questi casi dunque l'evento della proposizione principale si realizza nonostante l'esistenza di un ostacolo immaginario; inoltre l'ipotesi pre-

sentata dalla subordinata può essere di tipo sia irreali che potenziale:<sup>21</sup> nel primo caso, la supposizione non potrà mai realizzarsi; nel secondo, esiste la possibilità che questa ipotesi si realizzi. A scopo esemplificativo, si confrontino gli esempi (31) e (32), rispettivamente dell'uno e dell'altro tipo:

- (31) **S'**io avesse dieci bocche e altrettante lingue, no mi basterebbono a dire le maladette arti delle meretrici, *Volg. Ars Am.* I 433-436;
- (32) Se dubiti della fiera che noi non abbiamo forestieri, credomi pocha gente ci verrà; e **se pure** ci viene persona, a voi toccherà pocho, Datini *Lettere*, 11.

*Concessive a-condizionali*: una concessiva a-condizionale (o pluri-condizionale) presenta una pluralità di ipotesi, sotto forma di alternativa o elenco, o attraverso il significato generalizzante di relativi indefiniti: quali che siano gli eventi presentati in questo tipo di proposizione, il risultato che si realizza nella principale è sempre lo stesso:

- (33) [Federico II] fece nascere falsi accusatori che 'l detto Arrigo li volea fare rubellazione, a petizione della Chiesa, di suo imperio; per la qual cosa, **o vero o falso che fosse**, fece prendere il detto suo figliuolo re Arrigo, Villani *Nuova Cronica* VII XXII;
- (34) I Pisani per loro superbia, parendo loro esser signori del mare e della terra, rispuosono a' Fiorentini che **qualunque** ora eglino uscissono a oste rammezzerebbono loro la via, Villani *Cronica* VII II;
- (35) veggio la sera i buoi tornare sciolti / da le campagne et da' solcati colli: / i miei sospiri a me perchè non tolti / **quando che sia?**, *RVFL* 57-61.

Da un punto di vista semantico, i costrutti a-condizionali sono molto vicini a quelli condizionali: non è necessario infatti che la subordinata si riferisca a una circostanza reale. Nel costrutto a-condizionale del tipo (33), la possibilità che il contenuto proposizionale della secondaria sia falso viene espressa esplicitamente dalla disgiunzione;<sup>22</sup> lo stesso avviene nelle concessive introdotte da relativi generalizzanti.

Tra le ipotesi formulate nella concessiva, una o più possono trovarsi in contrasto con il fatto presentato nella principale: questa opposizi-

<sup>21</sup> Cfr. Herczeg, *Sintassi delle proposizioni concessive nell'italiano contemporaneo*, op. cit., pp. 211-212 ed Elgenius, *Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del Novecento*, op. cit., p. 133.

<sup>22</sup> Cfr. Mazzoleni, *Le frasi concessive*, op. cit., p. 800.



one però non viene posta esplicitamente come nei costrutti fattuali o in quelli condizionali, e in alcuni casi si rivela addirittura inesistente: spesso si può semplicemente inferire che fra il tipo di evento esposto nella reggente e quelli contenuti nella secondaria possa sussistere un rapporto di contrasto.

Passerò adesso ad illustrare alcuni costrutti concessivi paratattici, che rispetto alle costruzioni ipotattiche hanno un valore concessivo più attenuato.

*Concessive argomentative*: esiste un particolare tipo di concessiva, che chiamerò „argomentativa”, che formalmente si presenta come una coordinata, ma che da un punto di vista logico-semantico risulta perfettamente equivalente ad una concessiva subordinata.<sup>23</sup> Una proposizione di questo genere può essere collocata in uno stadio intermedio nel *continuum* tra subordinazione e coordinazione. Essa esprime una circostanza che è accordata, ma che è comunque considerata poco rilevante o ininfluyente, alla quale in un secondo momento è contrapposto un controargomento atto a restringerne la portata o a modificarne il valore di verità. Con la sua potenziale reggente, cui è strettamente legata, la concessiva argomentativa forma un dittico correlativo costituito, pertanto, da un primo termine, la parte concessa, introdotta, come mostrerò fra poco, da particolari marche linguistiche, e da un secondo termine, la parte asserita, introdotta da una congiunzione avversativa.

I due costituenti non sono collocabili sullo stesso piano. Il primo, quello concesso, è posto infatti come sfondo; l'altro, quello asserito, è invece in primo piano, è la parte più rilevante per l'enunciatore. Si tratta di un costrutto a doppia marca: così come la parte asserita deve essere sempre segnalata da un connettivo avversativo (*ma, ma pur*), allo stesso modo anche la parte concessa deve essere assolutamente preceduta da una marca linguistica che segnali, appunto, la concessione. Questo scopo viene ottenuto da asseverativi come *bene, è il vero che*, o da indicatori di ipoteticità, come l'avverbio *forse* o come un futuro epistemico. Tutte queste marche linguistiche rispondono ad una medesima strategia: quella di segnalare la presa di distanza dell'enunciatore dalla rilevanza argomentativa di quanto egli concede. Sia gli asseverativi che gli indicatori di ipoteticità hanno infatti un effetto attenuativo nel costrutto e indicano che l'iniziale ammissione non è una vera accettazione, ma soltanto una concessione:

<sup>23</sup> Nutro alcune riserve verso l'ipotesi di Berretta, che qualifica questa proposizione come una „concessiva pre-sintattica”, designandola pertanto „preconcessiva”. Preferisco quindi adottare un'etichetta più neutra, limitandomi a usare la denominazione di concessiva „argomentativa”.

giocano pertanto un ruolo paragonabile a quello delle congiunzioni subordinanti concessive nei costrutti ipotattici.

- (36) Che Idio sia lodato di tutto; **bene** mi fa chonosciente di molte hose, **ma** no chom'io merito: tropo mi sono male ghovernato, Datini *Lettere* 42;
- (37) Egli è il vero che io ho amato Guiscardo, e [...] l'amerò, e se appresso la morte s'ama, non mi rimarrò d'amarlo; **ma** a questo non m'indusse tanto la mia femminile fragilità, quanto la tua poca sollecitudine del maritarmi, *Dec* IV I 32-33;
- (38) Avegna ch'ella non ti porga i basci, ampoi toglì non dandogli ella. | **Forse** nel principio ella si difenderà e dirà: – O malvagio uomo! –, **ampoi** vorrae ella, difendendosi, essere vinta, *Volg. Ars Am.* I 663-666;
- (39) **Saranno forse** di quei che diranno piccola cosa essere a un re l'aver maritate duo giovinette, e io il consentirò; **ma** molto grande e grandissima la dirò, se diremo un re innamorato questo abbia fatto, *Dec* X VI 36.

La concessiva argomentativa e la sua potenziale reggente si susseguono in un ordine fisso: la prima deve infatti obbligatoriamente precedere la seconda, pena la perdita del costrutto stesso. Sul piano pragmatico, questa particolare forma di concessione, definibile anche „testuale”, presenta una struttura tipica < tema + rema >.

*Concessive coordinate*: come nel caso delle concessive argomentative, anche delle sequenze di proposizioni coordinate possono esprimere un significato concessivo. Nei costrutti concessivi coordinati, formati anch'essi dall'unione di due frasi dello stesso livello gerarchico da punto di vista sintattico, soltanto la seconda proposizione viene introdotta da un connettore concessivo anaforico:

- (40) „O figliuol mio, or parti questo così gran peccato? o gli uomini bestemmiano tutto il giorno Idio, e si perdona Egli volentieri a chi si pente d'averlo bestemmiato; e tu non credi che Egli perdoni a te questo?”, *Dec* I I 72;
- (41) Sta' fermo ora e per lo tempo vincerai Penelope medesima; tu vedi presa Troya: tardo, **ma pur** presa fue, *Volg. Ars Am.*, I 477-478.

In questo caso la congiunzione avversativa *ma*, rafforzata dall'elemento avverbiale di rinforzo *pur*, esprime un rapporto di causa frustrata, e può quindi permettere la parafrasi di un costrutto concessivo ipotattico:

*Sta' fermo ora e per lo tempo vincerai Penelope medesima; tu vedi presa Troya: anche se tardo, ma pur presa fue.*

Le costruzioni concessive paratattiche non possono essere collocate sullo stesso piano di quelle ipotattiche; queste ultime infatti rappresentano un mezzo grammaticale (proto)tipico per esprimere la concessione, mentre i costrutti coordinati sono soltanto „periferici”: rispetto alla relazione logico-semantiche della concessività essi hanno infatti una rilevanza marginale. Va aggiunto inoltre che le due proposizioni che compongono un costrutto concessivo coordinato non sono invertibili, per via delle caratteristiche sintattiche dei connettori che solitamente accompagnano la seconda coordinata, tipicamente anaforici (si pensi ad esempio a *ciononostante*, *cionondimeno*, *tuttavia*). In alcuni esempi tratti dal *corpus*, tuttavia, la seconda coordinata è accompagnata da connettori normalmente „diaforici”,<sup>24</sup> come *pur o con tutto*, che possono cioè rimandare sia cataforicamente che anaforicamente:

- (42) E questo basti, e forse ch'è troppo avere detto sopra questa ergognosa matera; ma non si dee tacere il vero [...], per dare asempro a quelli che sono a venire di migliore guardia. **Con tutto** noi ci scusiamo, che in parte per lo detto caso tocchi annoi autore, onde ci grava e pesa, Villani *Cronica* XIII LV.

Mi avvio alla conclusione. In questa breve disamina ho cercato di mostrare come anche nell'italiano antico, e in particolare nel toscano dei secoli XIII e XIV, la relazione logico-semantiche della concessione possa essere espressa secondo molte e diverse modalità: si può partire da un valore prototipico, come quello fattuale, sino a sfumare in valore, come quello a-condizionale, caratterizzato dall'assenza delle marche tipicamente concessive e da una semantica particolare. Ho voluto inoltre illustrare come fra subordinazione e coordinazione non sussista una vera e propria dicotomia, e come esistano costruzioni collocabili in una zona intermedia tra i due poli dell'ipotassi e della paratassi: ho cioè tentato di dimostrare come sia lecito proporre un percorso graduale attraverso il quale l'espressione della concessività giunge a realizzarsi.

*Le diverse concessive riscontrate nel corpus (secc. XIII-XIV)*

fattuali	34%	ricostruttive	14%
valutative	6%	commentative	3%
limitative	8%	correttive	4%
scalari	6%	condizionali	6%
a-condizionali	15%	preconcessive	2%
coordinate	2%		

<sup>24</sup> Cfr. Mazzoleni, *Strategie dei costrutti concessivi in alcune lingue d'Europa*, op. cit., p. 180.

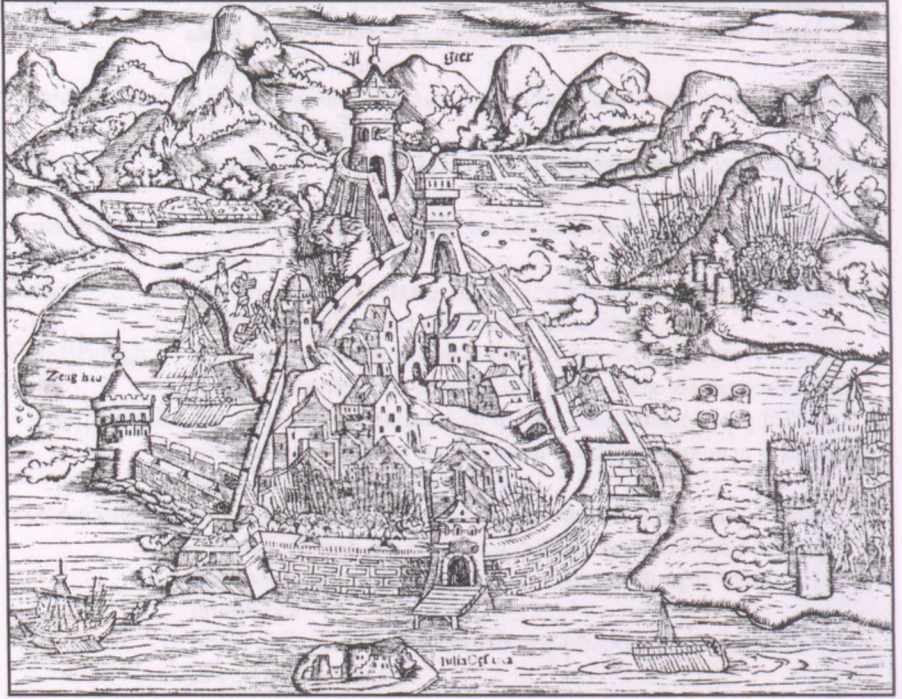
## Ricapitolazione delle varie forme di concessione:

Fattuali	Si instaura un contrasto tra reggente e subordinata; entrambi i contenuti proposizionali sono „veri”.
Ricostruttive	Si instaura un contrasto tra reggente e subordinata, entrambi i contenuti proposizionali sono „veri”, ma le due proposizioni sono legate da una relazione indiretta.
Valutative	Fra reggente e subordinata apparentemente non si instaura alcun contrasto; la relazione tra i due fatti presentati viene stabilita dal locutore.
Commentative	Esprimono un contrasto tra un fatto e un’opinione, un parere, una convinzione.
Limitative	Esprimono una limitazione, una precisazione al contenuto della principale.
Correttive	Esprimono una rettifica che sembra annullare quanto è espresso nella principale.
Scalari	Esprimono una certa gradualità: il loro contenuto può spostarsi su una scala di valori teoricamente infinita.
Condizionali	Si riferiscono a circostanze ipotetiche; il contenuto proposizionale della concessiva può essere sia vero che falso.
A-condizionali	Esprimono una pluralità di ipotesi, presentate sotto forma di alternativa o elenco; fra reggente e subordinata non si instaura necessariamente un contrasto.
Preconcessive	Formalmente sono delle coordinate, ma dal punto di vista semantico sono equivalenti a delle concessive subordinate; l’intero costrutto è caratterizzato da una doppia marca linguistica.
Coordinate	Sono delle concessive coordinate introdotte da elementi avversativi anaforici.

## TESTI DI RIFERIMENTO

- Amico di Dante *Canzoni* = Amico di Dante, *Canzoni*, in *Poeti del Duecento*, a cura di G. Contini, II, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960, pp. 692-713.
- Amico di Dante *Corona* = Amico di Dante, *Corona di casistica amorosa*, in *Poeti del Duecento*, a cura di G. Contini, II, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960, pp. 714-779.
- Volg. Ars Am.* = *Libro dell’arte d’amare*, in *I volgarizzamenti trecenteschi dell’Ars amandi e dei Remedia amoris*, a cura di V. Lippi Bigazzi, Firenze, Accademia della Crusca, 1987.
- Cv* = Dante, *Convivio*, a cura di F. Brambilla Ageno, 3 voll. Firenze, Le Lettere, 1995.
- Datini *Lettere* = F. Datini, *Le lettere di Francesco Datini alla moglie Margherita (1385-1410)*, a cura di E. Cecchi, Prato, Società pratese di storia patria, 1990.

- Dec* = G. Boccaccio, *Decameron*, a cura di V. Branca, Torino, Einaudi, 1992 [rist. dell'ed. 1980].
- Giamboni *Vizi* = B. Giamboni, *Il libro de' vizi e delle virtudi*, in *La prosa del Duecento*, a cura di C. Segre-M. Marti, Milano-Napoli, Ricciardi, 1959, pp. 739-791.
- If, Pg, Pd* = Dante Alighieri, *La „Commedia” secondo l'antica vulgata*, a cura di G. Petrocchi, 4 voll., Milano, Mondadori, 1966-1967.
- RF* = F. Petrarca, *Canzoniere*, a cura di G. Contini, Torino, Einaudi, 1964.
- Villani *Nuova Cronica* = G. Villani, *Nuova Cronica*, a cura di G. Porta, 3 voll., Parma, Guanda, 1990-1991.
- IN* = Dante, *Vita Nova*, a cura di G. Gorni, Torino, Einaudi, 1996.



# IL TESORO DELLA LINGUA ITALIANA DELLE ORIGINI

PAOLO SQUILLACIOTI

Istituto CNR Opera del Vocabolario Italiano  
squillacioti@csovi.fi.cnr.it

The *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* (TLIO) is the main project of the Institute of Italian Research Council "Opera del Vocabolario Italiano" (OVI). TLIO is a historical dictionary of Old Italian; its most important characteristic is that of having been founded on a huge database (around 19 million words in 1581 texts), consisting of texts written in any variety of mediaeval Italian and dated within 1375. The database is available in internet thanks to the international consortium ItalNet (<http://www.italnet.nd.edu>). The TLIO database not only allows the writing out of dictionary entries, but is also an autonomous tool, useful for the research on Old Italian.

Si stenta a resistere, ogni volta che si presenta in pubblico il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* (TLIO), alla tentazione di rifarne la storia, anzitutto per dissipare una possibile confusione sulla sua paternità: l'Accademia della Crusca, presso la quale venne attivata nel 1965 una struttura denominata Opera del Vocabolario,<sup>1</sup> riprese in quell'anno la sua attività lessicografica impiantando un nuovo vocabolario storico dell'italiano. L'attività era stata interrotta nel 1923 all'undicesimo volume della quinta impressione del *Vocabolario degli Accademici della Crusca*. Nel 1973 il progetto, finanziato sin dalle origini dal Consiglio Nazionale delle Ricerche (CNR), venne limitato al solo TLIO; fra il 1983 e il 1985 venne costituito un Centro di Studi del CNR, l'Opera del Vocabolario Italiano (OVI), diretto da Carlo Alberto Mastrelli e, dal 1992, da Pietro Beltrami, sotto la cui direzione, nel 2001, il Centro è diventato un Istituto. Che il TLIO sia il nuovo *Vocabolario della Crusca* si può dire vero solo in senso 'etimologico', e il fatto di essenziale importanza per l'OVI di lavorare presso l'Accademia, in un'ala della Villa Medicea di Castello a Firenze, contribuisce alla confusione.

---

<sup>1</sup> La struttura venne diretta fino al 1972 da Aldo Duro, fino al 1974 da Giovanni Nencioni e dal 1974 in poi da d'Arco Silvio Avalle.

L'OVI ha però un'autonoma sede virtuale, in Internet, all'indirizzo <http://www.vocabolario.org> oppure [www.csovi.fi.cnr.it](http://www.csovi.fi.cnr.it): non si tratta di un sito meramente informativo, ma del principale luogo di diffusione della ricerca svolta nell'Istituto. Viene invece pubblicato su carta un „Bollettino”, con periodicità annuale dal numero 2 del 1997 (il primo numero era stato pubblicato nel 1994), stampato in proprio fino al 1998 e dalle Edizioni dell'Orso di Alessandria dal 1999. Nel „Bollettino”, che si è ormai configurato come una vera e propria rivista specializzata sulla lessicografia dell'italiano antico, vengono pubblicate una scelta di voci del TLIO, edizioni di testi anche inediti, interventi di lessicografia e informatica umanistica.<sup>2</sup> Nel 2001 è stata inaugurata presso lo stesso editore una collana di *Supplementi* al „Bollettino”; il primo volume contiene gli atti della Giornata di Studi *La lessicografia storica e i grandi dizionari delle lingue europee*, svoltasi presso l'OVI il 10 luglio 2000.<sup>3</sup>

Al momento le linee di ricerca dell'OVI sono tre: la redazione del TLIO costituisce il centro dell'attività, almeno da quando, nel 1996, le voci sono state effettivamente redatte e diffuse. Oggi [settembre 2002] assommano a circa 8300, di cui quasi 8100 disponibili in rete<sup>4</sup> (circa il 15% del totale previsto). Il vocabolario viene pubblicato direttamente in Internet, per evidenti ragioni di praticità ed economia, ma anche nel rispetto di una storia, quella dell'OVI, in cui l'informatica ha giocato sin dalla fondazione un ruolo di primo piano.

La banca dati che i redattori consultano per redigere le voci del TLIO è stata infatti pensata come informatizzata sin dall'inizio, quando una scelta del genere poteva essere considerata avveniristica. Il progresso della tecnologia informatica ha costretto l'OVI a un lungo e complicato lavoro di recupero dei materiali, e solo a metà degli anni '90 è stata con-

<sup>2</sup> L'ultimo numero pubblicato (VI, 2001) contiene fra l'altro „*La Storia di Barlaam e Iosafas*”. *Versione italiana del ms. di Parigi (Bibliothèque Sainte-Geneviève, 3383)*, a cura di Giovanna Frosini (pp. 247–318) e *Le aggiunte alla compilazione statutaria fiorentina del 1355 volgarizzate da Andrea Lancia: edizione diplomatica-interpretativa del manoscritto A.S.F. Statuti del comune di Firenze, 33*, a cura di Federigo Bambi (pp. 319–389).

<sup>3</sup> Trattano delle ricerche svolte all'OVI la relazione di Paolo Squillacioti, Rossella Mosti e Pär Larson, *Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* (pp. 43–75; rispettivamente: TLIO *Web. Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini in Internet* [43–51], „*Avvenire*” del *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* [52–69], *Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini: gli inserti estranei al corpus* [70–75]) e la relazione di Valentina Pollidori, Domenico Iorio-Fili e Roberta Cella, *Il corpus testuale dell'Opera del Vocabolario Italiano* (pp. 99–124; rispettivamente: *La banca dati del Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* [99–104], *Considerazioni sul software lessicografico GATTO* [105–117], *La lemmatizzazione della base di dati del TLIO* [118–124]).

<sup>4</sup> Al momento del convegno [marzo 2002] le voci totali erano 7500 circa, di cui 7238 diffuse in rete.



cretamente realizzata e resa disponibile una banca dati informatizzata (il corpus del *TLIO*), diffusa in Internet nel 1998. Ad oggi [settembre 2002] il corpus assomma a 1581 testi per poco più di 19 milioni di occorrenze.<sup>5</sup> Nato e sviluppato in funzione del vocabolario e delle esigenze di redazione, il *corpus del TLIO* è oggi uno strumento autonomo, utilizzabile, e di fatto utilizzato, per ricerche di fonetica, morfologia e sintassi storica, di filologia e letteratura italiana.<sup>6</sup> La base dati del *TLIO* è diffusa in rete grazie a ItalNet, un consorzio internazionale fra l'OVI e le università americane di Chicago e Notre Dame e quella inglese di Reading, che organizza e distribuisce basi di dati e altri materiali di ricerca pertinenti agli studi italianistici. Al sito di ItalNet (<http://www.italnet.nd.edu>) si accede anche dal sito dell'OVI: le ricerche nella base di dati in Internet si effettuano grazie al software PhiloLogic elaborato a Chicago da Mark Olsen. La consultazione del corpus è subordinata a un abbonamento.

Un altro strumento, anche questo elaborato al servizio del *TLIO* ma oggi strumento autonomo di lavoro, è il terzo progetto dell'Istituto, il programma di gestione di banche dati testuali denominato GATTO, ossia *Gestione degli Archivi Testuali del Tesoro delle Origini*, elaborato da Domenico Iorio-Fili. Con il GATTO viene gestito, per il momento solo in sede, il *corpus del TLIO* (è in preparazione la versione web), ma il programma può essere utilizzato per qualunque base di dati; il programma viene ceduto liberamente e gratuitamente ed è scaricabile dal sito Internet dell'OVI.

In questa sede mi limiterò a esporre la struttura delle voci del *TLIO* e a illustrare le funzioni di ricerca del *TLIO Web*, la versione Internet del vocabolario.<sup>7</sup>

## 1. STRUTTURA DEL TLIO

Il criterio generale per l'individuazione dell'entrata di una voce del *TLIO* è etimologico: secondo le *Norme di redazione* (disponibili nel sito Internet dell'OVI), „ogni etimo distinto genera un'entrata lessicale, e ogni entrata

<sup>5</sup> Stessi dati nel marzo 2002.

<sup>6</sup> Un elenco cronologicamente ordinato di lavori scientifici in cui si dichiara di aver utilizzato il *TLIO* o il *corpus del TLIO* è disponibile nel sito dell'OVI; fra le ricerche che utilizzano il *corpus del TLIO* ha particolare rilievo il progetto *Italant* diretto da Lorenzo Renzi, punto di riferimento di molte relazioni di questo convegno.

<sup>7</sup> Il motore di ricerca è stato realizzato da Andrea Boccellari. Per ulteriori indicazioni sulle ricerche dell'Istituto e sulla storia recente dell'OVI rimando agli interventi di Beltrami citati nell'ultimo lavoro pubblicato: *La voce azione del Tesoro della lingua italiana delle origini*, in AA. VV., *L'Accademia della Crusca per Giovanni Nencioni*, Firenze, Le Lettere, 2002, pp. 65-76, alle pp. 65-66, n. 2.

lessicale raccoglie tutti gli esiti dello stesso etimo". Per questa ragione sotto la voce CALCINA s.f. sono raccolte, oltre alla forma scelta come entrata lessicale, varianti grafiche come *chalcina*, varianti fonetiche come *galcina* e *ghalcina*, le forme antico-genovesi *cazina*, *cazinna* e la forma veneta *colzina*.<sup>8</sup> Queste e tutte le altre forme documentate sono elencate alfabeticamente subito dopo l'entrata, nel punto 0.1 dell'intestazione della voce, la parte che nel suo complesso precede l'esemplificazione delle diverse accezioni del lemma:

- 0.1 *calcina, calcinna, cazina, cazinna, chalcinna, chalcina, colzina, galcina, ghalcina.*

Il punto successivo è riservato a una scheda etimologica, limitata di norma all'indicazione dell'etimo e al rimando allo strumento etimologico (nel caso specifico il *Dizionario etimologico italiano* di Carlo Battisti e Giovanni Alessio, Firenze, 1950–1957) o allo studio che la propone:<sup>9</sup>

- 0.2 DEI s.v. *calcina* (lat. tardo *calcina*).

Segue l'indicazione della prima attestazione del lemma e il numero dell'accezione che la documenta:

- 0.3 Uguccione da Lodi, *Libro*, XIII in. (crem.): 1.

La distribuzione geo-linguistica del lemma, essenziale in un vocabolario plurilingue come il *TLIO*, dà conto della documentazione in area toscana (e corsa), settentrionale, mediana e meridionale e siciliana, quest'ultima non rappresentata nel caso in esame:

- 0.4 In testi tosc.: Ruggieri Apugliese (ed. Contini), XIII m. (sen.); *Doc. prat.*, 1275; *Doc. sen.*, 1277–82; Restoro d'Arezzo, 1282 (aret.); *Doc. fior.*, 1286–90; *Doc. pist.*, 1300–1; *Stat. pis.*, 1302; *Doc. sang.*, 1346.

<sup>8</sup> Anonimo Genovese (ed. Contini), a. 1311, 16.98, p. 754: „con saxi e mata e con **cazina**” (da *Poeti del Duecento*, a cura di Gianfranco Contini, Milano–Napoli, Ricciardi, 1960, tomo I); Anonimo Genovese (ed. Cocito), a. 1311, 47.30, p. 275: „e **caz-inna** pre galce” (da Anonimo genovese, *Poesie*, ed. critica a cura di Luciana Cocito, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1970); *San Brandano ven.*, XIII, p. 212.9: „piere da muri o da **colzina**” (da *Navigatio Sancti Brendani. La navigazione di San Brandano*, a cura di Maria Antonietta Grignani, Milano, Bompiani, 1975; cfr. Ead., „*Navigatio Sancti Brendani*”: *glossario per la tradizione veneta dei volgarizzamenti*, „Studi di lessicografia italiana”, II (1980), pp. 101–138, a p. 115).

<sup>9</sup> Su questo aspetto si veda Pietro G. Beltrami, *L'etimologia nel Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, in *Fare etimologia. Presente, passato e futuro nella ricerca etimologica*. Atti del Convegno Università per Stranieri di Siena, 2–3 ottobre 1998, a cura di Marina Benedetti, Roma, Il Calamo, 2001, pp. 123–146.

In testi sett.: Uguccione da Lodi, *Libro*, XIII in. (crem.); *San Brendano ven.*, XIII; Belcalzer (ed. Ghinassi), 1299/1309 (mant.); Anonimo Genovese (ed. Cocito); *Stat. gen.*, 1340; *Lapidario estense*, XIV pm. (trevis./friul.); *Stat. venez.*, 1366 (2); *Doc. moden.*, 1374.

In testi mediani e merid.: *Doc. perug.*, 1322–38; x *Doc. eugub.*, 1344–54; *Stat. castell.*, a. 1366; *Doc. orviet.*, 1339–68.

Il punto 0.5 è riservato a eventuali osservazioni linguistiche e, quando documentate, all'indice delle locuzioni e delle espressioni fraseologiche contenenti il lemma (il numero in neretto che segue la locuzione rimanda all'accezione):

- 0.5** Locuz. e fras. *calcina spenta* 1.2; *calcina viva* 1.1; *fior di calcina* 1.3.

La registrazione di eventuali antroponimi (introdotta da **A**)<sup>10</sup> e toponimi (**T**) e di sinonimi e antonimi (**O** [scheda onomasiologica]), rinvii ad altre voci (**D** [scheda sui rapporti di derivazione] o **V** [rinvio ad altre voci]) o alla bibliografia specifica sulla voce (**Cfr.**) e ogni altra annotazione (**N**) sono reperibili nel punto 0.6:

- 0.6** **A** *Doc. sang.*, 1236 (2): d(omi)no Calcina da Cosona.  
**V** *calce*.

I punti successivi sono riservati al riepilogo delle accezioni, al nome del redattore e alla data di redazione:

- 0.7** **1** Calce non bagnata con acqua, usata come malta per costruzioni murarie e per la concia. **2** [Milit.] Calce usata per confezionare proiettili.  
**0.8** Paolo Squillacioti 28. 09. 2001.

Le diverse accezioni sono organizzate su livelli diversi, con definizioni principali, sottodefinitzioni (individuate da un trattino) e definizioni subordinate (introdotte da un numero):<sup>11</sup>

- 1** Calce non bagnata con acqua, usata come malta per costruzioni murarie e per la concia.

<sup>10</sup> Sul trattamento degli antroponimi nel TLIO si veda Pietro G. Beltrami, *Il Tesoro della Lingua Italiana delle Origini (TLIO) e l'onomastica*, „Rivista Italiana di Onomastica”, V (1999), pp. 349–362.

<sup>11</sup> L'esemplificazione è ridotta ai dati essenziali; la voce CALCINA s.f. è riportata nella sua integrità in *Appendice*.

[1] Uguccione da Lodi, *Libro*, XIII in. (crem.), 464, p. 616: de malta e de calcina ferament sofrenadho...

[...]

– *Calcina disfatta.*

[24] *Doc. perug.*, 1322–38, p. 106.27: Ancho de(m)mo a Savino de Puccio p(er) l corbe de *calcina* desfacta...

1.1 Locuz. nom. *Calcina viva*: calcina non idrata.

[1] Zuccherò, Santà, 1310 (fior.), Pt. 2, [cap. 1], p. 125.7: prendete le due parti di *chalcina* viva...

[...]

1.2 Locuz. nom. *Calcina spenta*: calcina stemperata nell'acqua.

[1] *Doc. fior.*, 1353–58, [1357], p. 109.19: dee avere soldi due piccioli del braccio quadro, dandoli la *chalcina* ispentà.

1.3 Fras. *Fior di calcina*: la parte più pura della calcina.

[1] *Palladio volg.*, XIV pm. (tos.), L. 1, cap. 40, p. 50.1: Anche se vuogli, toglì fiore di *calcina*...

1.4 Fig.

[1] S. Caterina, *Libro div. dottr.*, 1378 (sen.), cap. 27, p. 52.19: 'l Sangue è intriso con la *calcina* della Deità e con la forza e fuoco della carità.

2 [Milit.] Calce usata per confezionare proiettili.

[1] ? Anonimo Genovese (ed. Cocito), a. 1311, 47.30, p. 275: Lì fo la gran bataja dura / de le barestre, lance e pree, / chi da nona a vespo dura, / e *cazinna* pre galee.  
[...]

Il punto interrogativo che precede l'es. 2 [1] segnala, in questo caso, la non sicura pertinenza al significato dell'esempio stesso; in altri casi può segnalare la discutibile qualità filologica e/o linguistica del passo. Una delle caratteristiche del *TLIO*, infatti, è quella di evidenziare le incertezze e i problemi piuttosto che occultarli.

## 2. FUNZIONI DEL *TLIO* WEB

Sciolte le incertezze e risolti i problemi, il *TLIO* può essere agevolmente emendato: la pubblicazione del *TLIO* in Internet ha il vantaggio di consentire un'attività di correzione e d'integrazione delle voci rapida ed economica. Altro vantaggio quello di poter svincolare la redazione delle voci dalla stretta sequenza alfabetica, sebbene la gran parte delle voci

redatte sinora inizi con la lettera *A* e con la lettera *B*,<sup>12</sup> e che in questo momento si stia lavorando alla redazione di voci inizianti per *C*.

Le funzioni di ricerca del *TLIO Web* consentono di ottenere un indice generale alfabetico delle voci e di effettuare interrogazioni per voce (*a*), per forma grafica (*b*), per redattore (*c*), e inoltre di fare ricerche nelle definizioni (*d*).

#### *a. Ricerca per voce*

È possibile effettuare ricerche di una voce specifica con il tipo ricerca esatta, di un gruppo di voci che iniziano allo stesso modo con il tipo ricerca inizio voce e delle voci che contengono una stringa di caratteri con il tipo ricerca espansa.

Per esempio, la ricerca per voce esatta della stringa „castello” dà come risultato la voce CASTELLO s.m.; la ricerca per inizio voce della stringa „castell” dà come risultato 18 voci,<sup>13</sup> ossia la famiglia corradicale di *castello*, con in più CASTELLANO (2) agg./s.m. ‘della Castiglia, castigliano’ e CASTELLANO s.m. ‘abitante di Città di Castello’. La ricerca espansa della stringa „castell” consente di aggiungere la voce ACCASTELLARE v., in quanto con essa si raggiungono tutte le voci la cui entrata contiene la forma *castell*.

Contestualmente alla ricerca per voce esatta, inizio voce o espansa, è possibile restringere l’interrogazione a una categoria grammaticale (si sceglie in un elenco predisposto). Per esempio, la ricerca per inizio voce di „castell” può essere limitata ai verbi (CASTELLARE v.) o ai soli sostantivi femminili (9 voci) e così via. Si possono inoltre richiedere i soli esempi con valore di glossa (la ricerca esatta di „castello” con l’opzione ‘Gloss.’ dà come risultato l’esempio tratto dal *Gloss. lat.-eugub.*, XIV sm., p. 118.12: „Hoc castrum, stri, hoc oppidum id est lo **castello**”),<sup>14</sup> e/o le voci con attestazione unica (la ricerca espansa di „castell” con l’opzione ‘Att. unica’

<sup>12</sup> Ad oggi [settembre 2002] su 8100 voci consultabili in web, quelle inizianti con *a*- sono 4845 su poco meno di 5000 previste, quelle inizianti con *b*- 1642 su circa 1700; le voci inizianti con *c*- sono circa 1200.

<sup>13</sup> CASTELLACCIA s.f., CASTELLAME s.f., CASTELLANA s.f., CASTELLANANZA s.f., CASTELLANATO s.m., CASTELLANERIA s.f., CASTELLANIA s.f., CASTELLANO (1) s.m./agg., CASTELLANO (2) agg./s.m., CASTELLANO s.m., CASTELLANZA s.f., CASTELLARE s.m., CASTELLARE v., CASTELLETTA s.f., CASTELLETTO s.m., CASTELLINA s.f., CASTELLO s.m., CASTELLUCCIO s.m.

<sup>14</sup> Da Maria Teresa Navarro Salazar, *Un glossario latino-eugubino del Trecento*, „Studi di lessicografia italiana”, VII (1985), pp. 21–155.

dà come risultato la voce ACCASTELLARE v., attestata solo nella *Bibbia volgare*.<sup>15</sup>

Una delle caratteristiche più interessanti del *TLIO Web* è il collegamento fra le voci del vocabolario e il corpus del *TLIO* diffuso in rete da ItalNet. Cliccando sull'icona che compare accanto alla voce trovata (e che riproduce il logo di ItalNet) si possono ottenere tutte le occorrenze delle forme registrate al punto 0.1 della voce stessa. La ricerca è effettuata per forme grafiche, per cui va previsto un certo rumore semantico: una stessa forma grafica può infatti rimandare a lemmi diversi. La presentazione dei risultati è per default in formato kwic (keyword in context), ossia quello delle concordanze cartacee, ma è possibile modificare i parametri dei risultati.

Per esempio, la ricerca nel corpus del *TLIO* delle forme grafiche riconducibili alla voce CASTELLANO s.m. dà come risultato le quattro occorrenze del lemma:

Annali e Cron. ... (p.214)e de setembre, e **Castelane** e gli Arretine e  
'l Borgo de

Annali e Cron. ... (p.215)tavano ad oste e **Castelane** e l' Artino e 'l  
Borgo de San

Annali e Cron. ... (p.233)endo quisto, egl **Castellane** usciero fuore,  
cavaliere e p

Neri Moscoli,... (p.631)nente s' accorse el **castellano** che lo 'ntel-  
letto tuo era no<sup>16</sup>

insieme con tutte le altre occorrenze delle forme castelane, castellane e castellano che hanno significato diverso da 'abitante di Città di Castello'.

#### b. Ricerca per forma grafica

Oltre ai tre tipi di ricerca già visti per la ricerca per voce (esatta, inizio voce, espansa), la ricerca per forma grafica consente di raggiungere voci redatte con materiale non compreso nel corpus del *TLIO*. Nella base di dati su cui viene redatto il *TLIO* sono ammessi tutti i testi editi in edizio-

<sup>15</sup> *Bibbia* (01), XIV–XV (tos.), *Es* 14, vol. 1, p. 324.8: „s'accastellino e s'accampino nella regione Fiaiot” (da *La Bibbia volgare*, a cura di Carlo Negroni, Bologna, Romagnoli, 1882).

<sup>16</sup> *Annali e Cron. di Perugia*, c. 1327–36 (perug.) (da Francesco A. Ugolini, *Annali e Cronaca di Perugia in volgare dal 1191 al 1336*, „Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia” – Università degli Studi di Perugia, I [1963–1964], pp. 141–336); Neri Moscoli, *Rime*, XIV pm. (castell.) (da *Poeti giocosi del tempo di Dante*, a cura di Mario Marti, Milano, Rizzoli, 1956, pp. 537–653).

ne affidabile redatti in ogni varietà del sistema linguistico italiano entro il 1375, termine convenzionale coincidente con la morte di Giovanni Boccaccio; sono inoltre inclusi i testi scritti dopo il 1375 da autori che hanno parte della loro produzione anteriore a quella data, e in generale i testi databili entro il XIV secolo. Si tratta di criteri ampi, rispetto ai quali sono per di più previste delle deroghe sia cronologiche (per esempio, la già citata *Bibbia volgare*, che si data fra XIV e XV secolo, se non più tardi) sia linguistiche (i sermoni subalpini franco-piemontesi<sup>17</sup> e i testi dell'area friulana<sup>18</sup>), per cui il corpus del *TLIO* contiene anche testi che non vengono di norma utilizzati per la redazione delle voci del vocabolario.

Tuttavia il corpus non comprende tutto il lessico dell'italiano antico; restano infatti fuori, oltre ai testi inediti, quelli editi in edizione del tutto inaffidabile. Alcuni testi con edizione non affidabile sono stati comunque inseriti nel corpus, stante il loro particolare interesse lessicografico, ma la loro qualità filologica è segnalata da una marcatura dell'abbreviazione bibliografica con parentesi acute.<sup>19</sup> Altri testi sono stati esclusi dal corpus perché sottoposti nelle fasi iniziali del lavoro dell'ОВИ a una schedatura manuale su schede xerografiche. C'è poi il materiale risultante dalla tradizione lessicografica, talora ricavato da fonti non rintracciabili o da testi con edizione inaffidabile, e il materiale risalente a fonti inedite (manoscritti, schedature comprese negli studi, ecc.). Insomma, una certa quantità di esempi, non infrequentemente hapax, utili a completare il vocabolario redatto sul corpus (e, nel caso degli hapax, ad arricchire di voci il *TLIO*). Gli esempi 'fuori corpus' sono introdotti da una f in grassetto (F maiuscola quando l'esempio è stato ricavato direttamente dalla fonte e non dallo strumento lessicografico) o da una x in grassetto, quando si tratta di esempio ricavato dallo schedario xerografico. Il *TLIO Web* con-

<sup>17</sup> Wolfgang Babilas, *Untersuchungen zu den Sermoni subalpini*, München, Hueber, 1968.

<sup>18</sup> I testi trecenteschi editi da Vincenzo Joppi nei *Testi inediti friulani dei secoli XIV e XIX*, „Archivio glottologico italiano”, IV (1878), pp. 185–342, alle pp. 188–189 e 325–330 e i cosiddetti *Esercizi cividalesi* editi da Alfredo Schiaffini, *Esercizi di versione dal volgare friulano in latino del sec. XIV in una scuola notarile cividalese*, „Rivista della Società Filologica Friulana”, III (1922), pp. 87–117 (ristampa del testo con commento linguistico in Paola Benincà e Laura Vanelli, *Il friulano del Trecento attraverso il commento agli „Esercizi di versione”*, in *Per Giovan Battista Pellegrini. Scritti degli allievi padovani*, a cura di L. Vanelli e A. Zamboni, Padova, Unipress, 1991, pp. 3–74).

<sup>19</sup> Per esempio, l'*Esposizione del Pater* di Zuccherò Bencivenni (<Zuccherò, *Esp. Pater*, XIV in. (fior.)>), ricavata da Luigi Rigoli, *L'olgarizzamento dell'Esposizione del Pater nostro*, Firenze, Piazzini, 1828 o l'edizione Gaiter del *Tresor* di Brunetto Latini (<*Tesoro volg.* (ed. Gaiter), XIII ex. (fior.)>), ricavata da *Il Tesoro di Brunetto Latini volgareggiato da Bono Giamboni*, raffrontato col testo autentico francese edito da P. Chabaille, emendato con mss. ed illustrato da Luigi Gaiter, Bologna, Romagnoli, 1878–1883.

sente di raggiungere questa documentazione impostando nella ricerca per forma l'opzione 'Fuori corpus', scegliendo poi di limitare la ricerca ai 'fuori corpus' generici e/o agli esempi dell'archivio xerografico.

Per esempio, la ricerca per inizio forma della stringa „acceca” consente di ottenere con l'opzione 'f[uori] corpus' la forma *accecatatura*, unica occorrenza della voce ACCECATURA s.f.,<sup>20</sup> e con l'opzione 'xerografico' la forma *accecamenti*, unica occorrenza della voce ACCECAMENTO s.m.<sup>21</sup>

### c. Ricerca per redattore

Scegliendo in un elenco già predisposto è possibile ottenere le voci firmate da un determinato redattore del *TLIO*. Il sistema non consente di raggiungere le voci non firmate, la maggior parte delle quali redatte dal direttore dell'OVI.

### d. Ricerca nelle definizioni

Il *TLIO Web* consente di cercare le voci che contengono nelle loro definizioni determinate parole o marche d'uso. Per esempio, con la ricerca nelle definizioni della stringa „mus.” si ottengono tutte le voci che hanno in almeno una definizione la marca d'uso del linguaggio musicale [Mus.].<sup>22</sup> Impostando la ricerca della stringa „musica”, si ottengono risultati parzialmente diversi,<sup>23</sup> in quanto non tutte le definizioni di ambito musicale marcate con [Mus.] contengono nella definizione la parola *musica* e, viceversa, non tutte le definizioni che contengono la parola *musica* si riferiscono ad accezioni di ambito musicale: si pensi alla voce BALLO s.m.,

<sup>20</sup> f *Cicerone* volg., XIV (tosca): „quante **accecatature** e cancellature vi si fa” (da Salvatore Battaglia, *Grande dizionario della lingua italiana*, I, Torino, UTET, 1961, s.v. *accecatatura*).

<sup>21</sup> x Ceffi, *St. guerra di Troia*, 1324 (fiore.), L. 10, p. 123: „acciòche con perpetui **accecamenti** conservassero la gente in errore” (da *La storia della guerra di Troia tradotta in lingua volgare*, Napoli, Longo, 1665).

<sup>22</sup> Si tratta delle voci ACCOMPAGNATO s.m., ACCORDAMENTO (2) s.m., ACCORDANZA (2) s.f., ACCORDARE (2) v., ACCORDATO (2) agg., ACCORDATORE s.m., ACCORDEVOLMENTE avv., ARSIS s.i., ASCENDERE v., ASCENSO s.m., BEFE s.m., BISCANTARE v., BISCANTO (1) s.m., BORDONE (1) s.m.

<sup>23</sup> Le voci ACCONCIARE v., ACCORDAMENTO (2) s.m., ACCORDARE (2) v., ACCORDATORE s.m., AMMUTOLATO agg., ARMONICO agg., ARMONIZZARE v., ARMONIZZATO agg., ARPA (1) s.f., ARPENIL s.m., ASSENSO s.m., ASSENTIMENTO (1) s.m., ASTRONOMIA s.f., BACINETTO s.m., BALDOSA s.f., BALLARE v., BALLATA s.f., BALLO s.m., BISCANTARE v., BISCANTO (1) s.m., BISCHERO s.m., CANNONE (2) s.m., TROVATORE s.m.



che ha come definizione principale 'Movimento (per lo più collettivo) eseguito al suono della musica (in occasione di feste, cerimonie, conviti), danza'.

Quelle sin qui presentate sono le principali funzioni di uno strumento in continua evoluzione tecnica come il *TLIO Web*; non si può concludere senza un accenno a un ulteriore strumento di ricerca, nato in funzione del *TLIO* ma passibile di uso autonomo, come la *Bibliografia dei testi volgari* (BTV),<sup>24</sup> da cui si ricava la *Bibliografia dei citati* del *TLIO*. Una maschera di ricerca, raggiungibile dall'home page del sito Internet dell'OVI (link La banca dati), consente di effettuare interrogazioni in base al titolo abbreviato con cui i testi sono citati nel *TLIO*, all'autore, al titolo, all'edizione, alla forma (versi, prosa, misto) o al tipo (originale, parafrasi, volgarizzamento, traduzione, misto orig[inale]/volg[arizzamento]). Si tratta di uno strumento in evoluzione, che procede di pari passo all'incremento e al raffinamento del corpus del *TLIO*, e che può essere, come ogni altro prodotto dell'OVI, tanto migliorabile quanto più verrà utilizzato e vagliato dagli utenti. Chiudo perciò con un invito alla navigazione nel sito Internet dell'OVI che spero con questo intervento di aver stimolato.

## APPENDICE

### CALCINA s.f.

- 0.1** *calcina, calcinna, cazina, cazinna, chalciina, chalcina, colzina, galcina, ghalcina.*
- 0.2** DEI s.v. *calcina* (lat. tardo *calcina*).
- 0.3** Ugucione da Lodi, *Libro*, XIII in. (crem.): **1**.
- 0.4** In testi tosc.: Ruggieri Apugliese (ed. Contini), XIII m. (sen.); *Doc. prat.*, 1275; *Doc. sen.*, 1277-82; Restoro d'Arezzo, 1282 (aret.); *Doc. fior.*, 1286-90; *Doc. pist.*, 1300-1; *Stat. pis.*, 1302; *Doc. sang.*, 1346.  
In testi sett.: Ugucione da Lodi, *Libro*, XIII in. (crem.); *San Brendano ven.*, XIII; Belcalzer (ed. Ghinassi), 1299/1309 (mant.); Anonimo Genovese (ed. Cocito); *Stat. gen.*, 1340; *Lapidario estense*, XIV pm. (trevis./friul.); *Stat. venez.*, 1366 (2); *Doc. moden.*, 1374.  
In testi mediani e merid.: *Doc. perug.*, 1322-38; x *Doc. eugub.*, 1344-54; *Stat. castell.*, a. 1366; *Doc. orviet.*, 1339-68.

<sup>24</sup> La cura dello strumento è di Valentina Pollidori. A una fase precedente del lavoro appartiene il volume *Bibliografia dei testi in volgare fino al 1375 preparati per lo spoglio lessicale*, Firenze, Opera del Vocabolario Italiano, 1992.

- 0.5 Locuz. e fras. *calcina spenta* 1.2; *calcina viva* 1.1; fior di calcina 1.3.
- 0.6 **A** *Doc. sang.*, 1236 (2): d(omi)no Calcina da Cosona.  
V *calce*.
- 0.7 1 Calce non bagnata con acqua, usata come malta per costruzioni murarie e per la concia. 2 [Milit.] Calce usata per confezionare proiettili.
- 0.8 Paolo Squillacioti 28. 09. 2001.
- 1 Calce non bagnata con acqua, usata come malta per costruzioni murarie e per la concia.
- [1] Uguccione da Lodi, *Libro*, XIII in. (crem.), 464, p. 616: Porta – l' al molimento là o' el fi colegadho, / de malta e de **calcina** ferament sofrenadho...
- [2] Ruggieri Apugliese (ed. Contini), XIII m. (sen.), 2.28, p. 891: So più ke fabro di martello, / so far **calcina** cun fornello, / ben so' biscazziere d'anello / e ruffiano di bordello / e bon sensale.
- [3] *Doc. prat.*, 1275, p. 518.9: Cione f. Amadori p(er) x mogia di **galcina** (e) p(er) j migliaio di mattoni, lib. viij (e) s. xv.
- [4] *Doc. sen.*, 1277–82, p. 262.9: Ancho XXV sol. nel di i quali demmo in cinque some di **chalcina**.
- [5] Restoro d'Arezzo, 1282 (aret.), L. II, dist. 6, pt. 4, cap. 3, p. 165.19: l'edificatore c'ha a' ffare la sua operazione, che racollie per forza e auna assieme l'arena e la **calcina** e lo legname e le petre per fare la sua operazione.
- [6] *Doc. fior.*, 1286–90, [1287], p. 127.14: In prima demmo ad Albertino e al Buono suo compangno fornaciai, per x moggia di **calcina**, [a] ragione di s. xxviii il moggio, prese lib. xiiij e s. x.
- [7] *San Brendano ven.*, XIII, p. 212.9: l'una pareva che fose aqua plu clara de cristalo e menava plu piere preziose e grande e piziole d'ogna fata colori e perle, che no fa (da nu') li flumi piere da muri o da **colzina**...
- [8] *Tesoro volg.*, XIII ex. (fior.), L. 3, cap. 6, p. 46.14: E la **calcina** sia di pietre bianche e dure, o rosse, o tiburtine, o spugnente o almeno canute, o alla fine nere, che sono peggiori.
- [9] *Doc. pist.*, 1300–1, p. 217.7: Diedi a Nuccio, che diede i(n) **ghalcina**, di s(oprascric)to, s. xviii.
- [10] *Stat. pis.*, 1302, Esordio, p. 959.4: Io coiaio de la Spina, conciante le cuoia in **calcina** et mortella, [[...]] iuro a le sancte di Dio vaela, l'arte mia che dicta est, per buona fede et senza fraude lealmente fare...
- [11] Belcalzer (ed. Ghinassi), 1299/1309 (mant.), Tavola generale, p. 52.12: Capitol de la **calcina**.
- [12] Anonimo Genovese (ed. Contini), a. 1311, 16.98, p. 754: per far bon lo dito porto / è pur coverto e pu retorto, / edificao su 'n la marina / con saxi e mata e con **cazina**, / chi pu costa in veritae / ca no var una citae.
- [13] *Doc. perug.*, 1322–38, p. 104.27: Ancho de(m)mò a Ceccholo de Buonacorso manovale p(er) doie di che 'ntrise la **calcina**, a di v de giungno, s. vij.
- [14] *Doc. orviet.*, 1339–68, [1339], p. 123.24: XXVIII s. diedi a Cianarelle p(er) IIII di che recò pietre e rena e **calcina**.
- [15] *Stat. gen.*, 1340, p. 9.9: Esti son li statuti e le ordenation fayte per tuti li lavoraoy de Banchi e de lo Ponte de lo Peago e de lo Ponte de la calcinna e in tuti li atrilogi, fayta e ordenà per lo prior e per li doze consegé de la dicta Confraria e de la dicta Caritay de Sancta Maria de lo Carme, e ordenà fo in lo di de la festa de

messer sancto Bernabe in la gezya de messer sancto Lorenço de Çenoa in l'ano chi corea alao MCCCXL a die XI de Zugno.

- [16] *Doc. sang.*, 1346, 33., p. 140.17: Imp(r)ima a Dino di Puccio per X moggia di **calcina**, a di XXXJ di maggio, lbr. XIJ.
- [17] *Lapidario estense*, XIV pm. (trevis./friul.), cap. 21, p. 154.5: Cals è una petra cota in fogo. E quando la petra per si è bianca, la ven bouna **calcina**.
- [18] *x Doc. engub.*, 1344–54, p. 41: It. avve Ghinolo de Gonça per **calcina** s. xviiij.
- [19] *Metaura* volg., XIV m. (fior.), L. 1, cap. 19, ch., p. 202.13: E questa è la cagione che la **calcina** getta fiamma e fummo quando vi si gitta su l'acqua, imperciò che allotta combatte il freddo col caldo, imperciò che la calcina è calda e l'acqua è fredda, e l'uno contrario si sforza di cacciare l'altro, imperciò che due contradii non possono stare insieme, come il fuoco e l'acqua. Onde quando l'acqua si gitta sopra la calcina, in prima si fende la calcina per potere bere e consumare l'acqua, poscia, quando l'acqua pur abonda, vince la freddezza de l'acqua la caldezza della calcina, e allotta la freddezza caccia la caldezza, onde n'esce fiamma e fummo, e spegnesi e perde la sua caldezza.
- [20] *Stat. castell.*, a. 1366, p. 122.32: Ancho dicemo, stantiamo e ordenamo che neuno priore, sopriore, conselieri nè camorlenghi, (e) generalmente veruno de loro, no(n) possano prestare a veruna persona de compagnia nè fore de compagnia, cioè **calcina**, matoni, lastre, sciugatoia, tovallie nè libra, et generalmente onni altra maseria dela compagnia.
- [21] *Stat. venez.*, 1366 (2), cap. 59, p. 30.37: E che li ditti officiali no possa né debia inprestare ad algun piera, **calcina**, legname, né alguna suppletilia del Comun, sença licencia de miser lo doxe e del so Consejo...
- [22] *Doc. moden.*, 1374, par. 35, p. 157.25: lo lavorero veclo lo quale era in la fornaxe çoè prede glavarda de **calcina** et clapi de capi bon da cruvire.
- [23] *GI Gloss. lat.-engub.*, XIV sm., p. 104.6: Hec calx, cis id est la **calcina**.

– Calcina disfatta.

- [24] *Doc. perug.*, 1322–38, p. 106.27: Ancho de(m)mò a Savino de Puccio p(er) l corbe de **calcina** desfacta, p(er) s. iiij d. vj la corba, fo a di xxvij de giungno, lb. xj s. v.

1.1 Locuz. nom. *Calcina viva*: calcina non idrata.

- [1] Zuccherò, *Santà*, 1310 (fior.), Pt. 2, [cap. 1], p. 125.7: E se voi il volete fare più avenante mente prendete le due parti di **chalcina** viva e d'arsenico citrino una parte, e fate quociere tanto che quando voi metete la piuma ch'ella dipèlli, e apresso si vi arogiate un poco di ciera e fatene unghuento...
- [2] *Palladio* volg., XIV pm. (tosc.), L. 1, cap. 17, p. 25.15: e quando è raffreddato, mischiavi della **calcina** viva infarinata, e mischia insieme, e fa unghuento...
- [3] Piero Ubertino da Brescia, p. 1361 (tosc.), p. 61, col. 2.12: R(ecipe) arsenico rosso, vetriuolo romano, canterelle, **calcina** viva, gusci d'uova, sale armoniacho, allume yameno an. d. I...
- [4] Matteo Villani, *Cronica*, 1348–63 (fior.), L. 1, cap. 99, vol. 1, p. 188.8: e aparecchiarono **calcina** viva in polvere per gittare, e con ferma e aspra fronte mostravano volere difendere la loro franchigia...

1.2 Locuz. nom. *Calcina spenta*: calcina stemperata nell'acqua.

- [1] *Doc. fior.*, 1353–58, [1357], p. 109.19: Alloghanmo a Giovanni di Lapo Ghini, di 19 di settembre 1357, a murare sopra il terzo pilastro, sotto le volte, da ragua-

gliato a lo spazio fino a tanto quanto dee andare il salvaticho, cioè di sotto a due filari salvatichi: e dee avere soldi due piccioli del braccio quadro, dandoli la **chalcina** ispenta.

**1.3** Fras. *Fior di calcina*: la parte più pura della calcina.

[1] Palladio volg., XIV pm. (tosc.), L. 1, cap. 40, p. 50.1: Anche se vuoi, toglì fiore di **calcina**, e mischia con olio, e ritura.

**1.4** Fig.

[1] S. Caterina, *Libro div. dottr.*, 1378 (sen.), cap. 27, p. 52.19: Ma, poi che le pietre furono fatte e fabricate sopra el Corpo del Verbo del dolce mio Figliuolo (di cui Io t'ho detto che è ponte), egli le mura e intride la calcina, per murarle, col Sangue suo; cioè che 'l Sangue è intriso con la **calcina** della Deità e con la forza e fuoco della carità.

**2** [Milit.] Calce usata per confezionare proiettili.

[1] ? Anonimo Genovese (ed. Cocito), a. 1311, 47.30, p. 275: Ià fo la gran bataja dura / de le barestre, lance e pree, / chi da nona a vespo dura, / e **cazinna** pre galee. || Nicolas, *Anon. gen.*, p. 151 ipotizza in alternativa che si tratti di „un perfetto cazinnà, imparentato con il toscano calcicare, calciare „pestare” (con altro suffisso)”; il v. 30 significherebbe così „e [la battaglia] piombò sulle galee”.

[2] Fr. da Barberino, *Doc. Am.*, 1314 (tosc.), pt. 7, docum. 9.89, vol. 3, p. 129: **calcina** con lancioni, / pece, pietre e ronconi, / balestra e l'altre molte / ch'ài per castello accolte...

## „STIAMO LAVORANDO PER VOI”: PER UNA MAGGIORE COLLABORAZIONE TRA FILOLOGI E STORICI DELLA LINGUA ITALIANA

PÄR LARSON

Istituto CNR Opera del Vocabolario Italiano  
larson@Csovi.fi.cnr.it

“We are working for you” – During the second half of the XX<sup>th</sup> century, numerous linguistic studies of Old Italian non-literary texts have appeared. These works aim to reconstruct the state of the spoken language in the different parts of the peninsula and would therefore seem to be obligatory reading for critical editors of literary texts of the same regions, but this is not always the case. This paper examines a number of cases in which otherwise sound scholars have come a cropper from not using the relevant linguistic research literature.

La seconda metà del secolo XX ha visto affermarsi una scuola di ricerca mirante a ricostruire le condizioni linguistiche dell'Italia medievale attraverso lo studio dei testi di carattere pratico. La scelta di ridurre il campo a testi documentari – il fatto che costituisce la maggior differenza fra lavori fondamentali come il *Tristano Riccardiano* di Ernesto Giacomo Parodi (1896) e i *Testi fiorentini* di Alfredo Schiaffini (1926) da un lato e i *Nuovi testi fiorentini* di Arrigo Castellani (1952) e i *Testi veneziani* di Alfredo Stussi (1965) dall'altro – non fu certo dettata da sentimenti antiletterari, bensì dal desiderio di fornire dati sicuri, di origine controllata e garantita. I lettori ideali dei vari volumi di *Testi fiorentini / pratesi / veneziani / veronesi* ecc. sono da un lato gli stessi storici della lingua, dall'altro gli editori di testi letterari, visto che la notevole stabilità della lingua letteraria italiana attraverso i secoli ha reso possibile – anche se non legittimo – trattare e giudicare alla stessa stregua opere di epoche diverse e molto distanti tra di loro.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> È per esempio noto il malanimo con cui da molti lettori venne accolto nel 1921 il volume delle *Opere di Dante* con la *Commedia* curata da Giuseppe Vandelli contenente molte forme arcaiche – prima di tutte *etterno* con due *t* – estranee all'uso moderno.

Chi lavora presso l'Opera del Vocabolario Italiano (OVI) ha il privilegio di godere di un panorama ineguagliabile della produzione scritta italiana dei primi secoli. L'impostazione prettamente lessicografica del *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini (TLIO)*<sup>2</sup> costringe i redattori ad affrontare con equanimità ogni sorta di edizione, dai volumi sette- e ottocenteschi con il testo antico, come si diceva allora, „ridotto a miglior lezione” a certe edizioni critiche di oggi dove la fedeltà al manoscritto risulta addirittura eccessiva. È perciò naturale che chiunque si trovi a consultare il corpus testuale del *TLIO* s'imbatta in una grande varietà di sistemi di trascrizione diversi, i quali, benché „in sé per lo più perfettamente coerenti, in quanto rispondenti a precise tradizioni scritte o a dichiarate soluzioni scientifiche” possono risultare problematici „in rapporto al sovra-sistema che si costituisce con la fusione dei testi nel corpus” (Pollidori 1999, 378).

La coesistenza di sistemi diversi di trascrizione è particolarmente lampante nel campo della poesia. Per fare un esempio, il copista principale del grande canzoniere Vaticano Latino 3793 (V), del quale mi sono recentemente occupato (Larson 2001), adopera un suo coerente ma personalissimo sistema grafico, che trova paralleli calzanti in scritture non letterarie (libri contabili, lettere) coeve, piuttosto che in altre raccolte liriche. La stragrande maggioranza degli editori di poesie tratte da V ritocca tuttavia tanto pesantemente i testi da far scomparire quasi tutti i tratti peculiari del codice.<sup>3</sup>

La tendenza all'ammodernamento grafico nelle edizioni è in genere tale da far sì che al lettore medio di poesia antica – ammesso che esista – la grafia normalizzata risulti assai più familiare di quella dei manoscritti: di conseguenza, il lettore che trova un grafema oggi disusato o usato in un modo insolito non è sempre in grado di stabilire a quale suono esso corrisponda, e spesso la stessa edizione non offre informazioni sufficienti in proposito.

Cercherò d'illustrare la situazione attraverso alcuni spunti tratti da edizioni critiche recenti e meno recenti.

Le antiche parlate toscane (come anche, in modo un po' diverso, i vernacoli moderni) si distinguevano dalla lingua di oggi per quanto riguarda le sibilanti. Laddove l'italiano standard possiede /s/ e /z/, la geminata /ss/ e la sibilante palatale di grado intenso (fricativa prepalatale sorda) /šš/, le parlate antiche conoscevano anche le due sibilanti palatali

<sup>2</sup> Si veda il contributo di Paolo Squillaciotti in questo volume.

<sup>3</sup> Bisogna ammettere che la coerenza della grafia di V è tale che si dovrà attribuirle al copista piuttosto che agli autori delle singole poesie, sicché molti interventi relativi alla grafia appaiono giustificati.

scempie /š/ e /ž/, esiti regolari di -sj- (primario o secondario) in parole come *bašàre* e *cuštre*, *fazòlo* e *artižàno*. Come ho detto altrove, „nel secolo XIII (...) *baci* ('baši) non faceva ancora rima con *taci* /'tači/, né rimavano *cuce* /'kuše/ e *luce* /'luče/” (Larson 2001, 82 n. 137): le grafie normali per 'baci' e 'cuce' erano <basci> e <cusce>. Oltre che in parole di derivazione diretta, la sibilante sonora /ž/ compare anche in una nutrita serie di termini adattati dal francese, dal provenzale oppure da qualche parlata italo-romanza settentrionale, dove corrisponde per lo più a una semplice s sonora. Sembra possibile che questa frequente resa di /z/ con /ž/ possa dipendere almeno in parte dall'esistenza, in vari dialetti italiani settentrionali, della cosiddetta „esse salata” ancora oggi presente in Romagna e in alcune parlate venete: un buon esempio di ciò si ha nell'antico nome toscano della città dalmata di Dubrovnik, in cui la qualità dell'esse della forma veneta *Ra(g)usa* ha provocato la nascita di un forma *Rauǵia* (ra'uz̥a).

Comunque sia, il toscano antico presenta un numero piuttosto elevato di forme contenenti i fonemi /š/ e /ž/, che si presentano in varie grafie: <sc(i)>, <sg(i)>, <g(i)>, <si> e <s>. Davanti a tale ricchezza, il lettore moderno rimane facilmente sopraffatto e non sempre cerca aiuto nel luogo adatto, anche perché l'idea che le due sibilanti palatali debbano per forza derivare per spirantizzazione da un'anteriore affricata /č/ o /ǵ/, come nei vernacoli toscani moderni, è tanto radicata nella convinzione comune da trarre in inganno anche molti filologi esperti. Cito dall'introduzione a un'edizione di poesie tratte dall'appena menzionato canzoniere Vaticano:

la grafia *-sci-* del ms. non è di chiara interpretazione fonetica (cfr. Menichetti, pp. XXXVI-XXXVII): in questo caso *prescio* si è reso con *pregio*. Poiché la spirantizzazione della *-c-* intervocalica sembra posteriore al '200, *basciare* si è reso con *baciare*, *bascio* con *bacio*. La grafia *-sgi-* del ms. indica la spirantizzazione di *-g-* intervocalica: perciò ms. *asgio* > *agio*, ms. *agio* > *ag[ǵ]io*. (Gresti 1992, 24).

Lasciando stare il rimando ad Aldo Menichetti, che riguarda una questione di cui ho parlato altrove (Larson 2001, 82), va detto che l'ultima frase del brano riportato è sostanzialmente corretta, a meno che non se ne voglia inferire che la grafia <sgi> indichi necessariamente *ovunque* la spirantizzazione di un'affricata originaria. La frase centrale è invece il risultato di una specie di corto circuito logico, e si potrebbe parafrasare così: „essendo la spirantizzazione di *-č-* intervocalico in *-š-* posteriore al sec. XIII [infatti a Firenze è attestata con certezza soltanto a partire dal 1364] e non potendo il suono *-š-* essere altro che il risultato di tale spirantizzazione, andranno considerate senza valore le grafie <basciare> e <bacio> [che implicano una pronuncia /ba'šare, 'bašo/] e scrivere

<bacio> per garantire una pronuncia /'baço/'. Un ragionamento più corretto sarebbe stato: „non essendo la spirantizzazione dell'affricata intervocalica attestata a Firenze nel '200, è probabile che il grafema <sci> di *bascio* indichi un suono originario: sarà perciò opportuno conservare la grafia del manoscritto”.

Bisogna però ammettere che la maggioranza degli studiosi ha da vari anni deciso di rispettare il grafema antico <sci> nel suo duplice valore di /š/ e /šš/, sicché le grafie *bascio* e (*ab*)*brusciare* sono entrate nelle edizioni critiche – e perfino scolastiche – delle opere delle Tre Corone,<sup>4</sup> anche se non si può essere sicuri che tutti i lettori ne afferrino il valore fonico. In un'intervista di qualche anno fa, Giorgio Strehler fece dei commenti entusiastici sulla maggiore „espressività” o „dolcezza” (non ricordo la terminologia esatta) del dantesco *basciare* – pronunciato naturalmente in modo da fare rima con *lasciare* – rispetto a *baciare*.

I veri problemi in questo campo sorgono quando anche il filologo omette del tutto di interrogarsi sul valore fonico da attribuire a un grafema. Nella sua importante edizione critica delle rime di Guido Cavalcanti, Guido Favati stampa nel seguente modo i versi 4–7 della ballata *Fresca rosa novella* (fine della ripresa e inizio della prima stanza):

...gaiamente cantando

5 vostro fin *pregio* mando – a la verdura.

Lo vostro *pregio* fino

in gio' si rinnovelli... (Favati 1957, 125)

Nella riedizione delle rime del Cavalcanti inclusa nel secondo volume dei *Poeti del Duecento*, Gianfranco Contini (1960, II 491) sostituisce la forma fiorentina (del ms. Chigiano) *pregio* con *presio*, „in fonetica provenzale” (espressione deliberatamente ambigua, che avrebbe necessitato di una spiegazione!), accogliendo la grafia del più antico testimone, il non

<sup>4</sup> Una ricerca nel corpus del *TLIO* ha mostrato che la grafia ammodernata del tipo *baciare* compare soltanto nel *Filocolo* a cura di Antonio Enzo Quaglio (in *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, vol. I, Milano, Mondadori, 1967, pp. 61-675), nella *Comedia delle ninfe fiorentine* (*Ameto*) a cura dello stesso studioso (ivi, vol. II, 1964, pp. 678-835) e nell'*Elegia di Madonna Fiammetta* a cura di Franca Ageno (Parigi, Tallone, 1954): di nessuna di queste opere si conosce l'autografo dell'autore. L'opera più letta, il *Decameron* – di cui si conserva il codice autografo –, ha solo le forme (*a*)*brusciare* (2), *basciare* (59), *bascio* (10), *camiscia* (31), *cascio* (1), *cuscire* (1) e *sdruscire* (3). Per la grafia del Petrarca cfr. *Rvf*, 208.12-13: „*Basciale* 'l piede, o la man bella et bianca; / dille, e 'l *basciar* sie 'nvece di parole”; 238.13: „Li occhi et la fronte con sembiante humano / *basciolle* sì che rallegrò ciascuna”. Adottano le grafie con <sc(i)> anche le edizioni critiche delle opere volgari di Dante.



fiorentino codice Palatino (P), l'odierno Banco Rari 217 della Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze. Nell'edizione cavalcantiana commentata di Domenico De Robertis (1986, 5), l'espressione *fin presio* viene definita „calco anche formale (...) del prov. *fin pretz*“. L'ultimo editore dell'opera poetica di Guido, Letterio Cassata (1993, p. 42), compie un passo ulteriore rispetto a Contini e De Robertis e stampa il primo emistichio del verso 5 „vostro fin *presio* mando“, ma mantenendo „Lo vostro *presio* fino“ del verso successivo.

Viene da chiedersi che cosa mai sia quel <presio> tramandato dal solo Palatino, opera di un copista pistoiese (cfr. Pollidori 2001). La risposta viene fornita dalle *Concordanze della lingua poetica italiana delle origini* (CLPIO) di d'Arco Silvio Avalle, che forniscono 58 occorrenze della grafia *presio*, ben 52 delle quali in P. Fra i restanti esempi, uno compare in V (V 056 JaPu.15: la pronuncia è garantita dalla rima con *dispresgio*) e uno nel Laurenziano Rediano 9 della Biblioteca Medicea Laurenziana di Firenze (L 372 LaSa.1). Quanto all'interpretazione fonetica della forma, l'analisi di Valentina Pollidori (2001, 355) ha riconfermato quello che i frequentatori dei testi non letterari sapevano da tempo, e cioè che <si>, come anche nei testi pratici pistoiesi (cfr. Manni 1990, 22 con la nota 4), dovrebbe con ogni probabilità valere /z/, per cui avremmo sempre una pronuncia /'prezo/. Accanto a <presio> i canzonieri presentano però anche la variante <preso>, attestata 11 volte in P e una in V:<sup>5</sup> anche in questo caso le informazioni fornite dai testi pratici portano a supporre una pronuncia /'prezo/ con <s> = /z/ (anche se, data la possibilità almeno teorica che <s> qui rappresenti semplicemente /z/, non si può escludere a priori una pronuncia /'prezo/). L'unica pronuncia del tutto da escludere con certezza è invece /'prezjo/, che pare invece, guarda caso, quella postulata dal Cassata (altrimenti mal s'intende come egli possa scindere in due la parola grafica, a meno di dover considerare il primo *presio* come *pres'* con <s> = /z/ + io, e pensare che <si> del secondo *presio* valga quanto il semplice <s> del primo) – e forse anche dai suoi antecessori.

Un altro fenomeno della lingua antica ripristinato e promosso da Gianfranco Contini è l'espressione grafica del raddoppiamento in fonosintassi. In un noto articolo esplicativo uscito parallelamente ai *Poeti del Duecento* egli spiega:

In sandhi era largamente rappresentato il raddoppiamento o rafforzamento fonosintattico, con speciale frequenza nel Chigiano [L. VIII

<sup>5</sup> In poeti toscani: CLPIO P 003 GuAr. 21, P 090 GuAr. 107 (in rima con *spreso*), P 090 GuAr. 112, P 097 GuAr. 55; P 024 InLu. 60; P 043 BoOr. 6, P 055 BoOr, dist. 15, P 056 BoOr, dist. 9; V 217 ChDa. 65 (*ché 'l suo fino presio*); in poeti della Scuola siciliana: P 011 PiVi. 2, P 013. 30, P 048 RiAq. 32.

305]. Anche qui si è data larga udienza, particolarmente in alcuni settori dell'antologia, all'uso dei codici (...), adottando per la separazione dei vocaboli il punto in alto che dalla filologia provenzale viene man mano conquistando l'italiano. In un autore come l'Angiolieri (...), codesta grafia dà un utile rilievo immediato (...) all'aspetto relativamente vernacolare del dettato, la cui realizzazione fonetica è affidata, prima ancora che all'automatica interpretazione della lettura toscana, e peninsulare in genere, al mimetismo non intellettualizzato della grafia. (Contini 1961, 193).

L'enorme autorità del Contini ha determinato la tempestiva adozione del punto in alto da parte di quasi tutti i filologi italiani, i quali lo adoperano sia per rappresentare l'assimilazione (ed eventuale scempiamento) della consonante finale di una parola alla consonante iniziale di quella seguente (come per esempio, in un testo del 1310, *de rramerino* e *de ramerino* < *del ramerino*: cfr. Bénétiau 2000, 243), sia per segnalare, appunto, il raddoppiamento fonosintattico. L'entusiasmo per questo accorgimento grafico può talvolta sembrare eccessivo,<sup>6</sup> come per esempio quando in edizioni basate su più di un manoscritto vengono mantenuti e segnalati con punto in alto tutti i casi di raddoppiamento fonosintattico presenti nel codice scelto a modello per la grafia dell'edizione.

Si ha talvolta il sospetto che ciò che era chiaro a Contini non lo sia altrettanto per i suoi seguaci: infatti il raddoppiamento in fonosintassi si realizzava – nel Duecento come oggi – del tutto indipendentemente dalla sua rappresentazione grafica. A rigore, l'alta frequenza di raddoppiamenti fonosintattici in un manoscritto potrebbe significare soltanto che lo scriba non fosse perfettamente in grado di isolare le unità lessicali e preferisse articolare il suo testo in gruppi grafici, nient'altro.<sup>7</sup>

Vengono inoltre considerati casi di raddoppiamento fonosintattico alcuni fenomeni grafico-fonetici dell'italiano antico che con questo fenomeno non hanno nulla da spartire, ed è con una certa sorpresa che leggo in una recente edizione critica il seguente passo:

Un fenomeno controverso è il raddoppiamento fonosintattico (...). Il presupposto di voler delegare alla sola pronuncia la realizzazione del

<sup>6</sup> All'OVI è stato deciso (vedi Pollidori 1999, 402–403), per mantenere una certa stabilità all'interno del già ricordato sovrasisistema grafico risultante dalla fusione dei testi nel corpus, di mantenere il punto in alto soltanto per l'assimilazione e di abolirlo del tutto per il raddoppiamento in fonosintassi, dove veramente sta solo a segnare che due parole sono state vergate di seguito come un solo gruppo grafico.

<sup>7</sup> Nei versi danteschi „Sè tu già costì ritto, / Sè tu già costì ritto, Bonifazio?” (*Inf.* XIX 52–53) ricordati da Arrigo Castellani in un recente studio, „le sole consonanti intervocaliche scempie sono quelle del nome di papa Caetani” (Castellani 1999, 9), in qualunque modo i versi si presentino nei mss. o nelle stampe.

raddoppiamento in scritte *de la, a la* e simili è smentito dall'esperienza di ogni giorno, con poche eccezioni. Anzi si può credere che una rappresentazione grafica come questa induca di fatto in errore anche lettori colti. Quei *de la* e *a la* non rispecchiano né l'auspicabile pronuncia, né lo stato del documento, dove semmai, se non c'è geminazione, si legge *dela* e *ala* (...). E appaiono al mio gusto, se mi è lecito dire, un tratto ottocentesco, da „ode barbara“ carducciana: un manierismo che non può soddisfare chi conosca lo stato dei documenti, almeno dell'opera in questione. Né, per altro verso, credo che si possa estendere ad altri stati di lingua l'ingegnosa osservazione del Parodi, *Lingua*, p. 238, che segnalava *ne la* e *ne lo* rimanti con *vela : cela e cielo : candelo* in *Purg.* XVII 55 e *Par.* XI 13: è un esempio che (...), a parer mio, sarebbe difficile promuovere da artificiosa eccezione, o licenza di rima, a regola valida perfino per la prosa. (Gorni 1996, 291)

Va detto che l'autore non poteva conoscere i dati che sto per esporre, ma queste parole di Guglielmo Gorni costituiscono un esempio clamoroso di quanto possa cadere in errore anche uno studioso acuto e profondo, se si affida ciecamente alla propria sensibilità di uomo di lettere del sec. XX per andare contro i dati concreti e univoci offerti dai manoscritti antichi.<sup>8</sup> Infatti, come ha recentissimamente dimostrato Arrigo Castellani, le cose stanno invece proprio come mostrano gli esempi segnalati da Ernesto Giacomo Parodi, anche se Parodi stesso non se n'era reso conto. Castellani, analizzando la diffusione di /scempia e doppia nelle preposizioni articolate dalle Origini fino al Trecento, arriva a formulare una nuova legge che riguarda

la degeminazione della laterale anteprotonica nelle preposizioni articolate dell'italiano antico (*l* scempia davanti a parola cominciante per consonante, come in *dela casa*, e davanti a parola cominciante per vocale atona, come in *del'amico*, mentre davanti a vocale tonica rimane intatta, dalle origini fino a oggi, la -// dell'articolo derivante da ILLE, come in *dell'oro*). (Castellani 2002, 10)

Della validità di tale legge vengono fornite ampie prove, tratte da testi sia documentari – dove la legge è sovente „applicata con quasi matematica esattezza“ (Castellani 2002, 11) – che letterari (le canzoni e i sonetti dell'Amico di Dante [in V], i *Documenti d'Amore* di Francesco da Barberi-

<sup>8</sup> Non solo non è corretto considerare la laterale geminata nelle forme *alla colle delli nello* ecc. alla stessa stregua del raddoppiamento fonosintattico causato (per lo più) da una vocale finale accentata: alla pagina successiva di quella da cui proviene il passo riportato, il Gorni fa anche capire di aver promosso a testo tutt'una serie di casi di raddoppiamento fonosintattico *ope codicum*, quasi esso fosse un elemento lessicale e non, come in realtà è, un fenomeno soprasegmentale.

no, il cd. Magliabechiano VII 1035 dell'*Intelligenza* e le *Croniche* di Paolino Pieri [a. 1305]). La legge sulla degeminazione di *l* anteprotonica, che „ha un'importanza considerevole per la datazione dei manoscritti e la scelta delle forme da adottare nell'edizione critica di testi fiorentini a tradizione plurima” (Castellani 2002, 11), era ancora pienamente in vigore per la generazione cui apparteneva Dante: soltanto nei testi scritti da persone nate dopo il 1280 si comincia a notare una certa estensione della geminata, prima davanti a vocale atona e poi davanti a consonante. Il Boccaccio e il Petrarca, in pieno Trecento, avranno conosciuto soltanto la pronuncia „moderna” con // in ogni posizione.

Bene agiva quindi il già ricordato Guido Favati, pubblicando una composizione cavalcantiana finora nota come „mottetto” ma che Claudio Giunta (2000, 27–28; 2001, 395) propone suggestivamente di leggere come una lettera in prosa rimata:

- Gianni, quel Guido salute  
*ne la* tua bella e dolce salute.  
 Significastimi, in un sonetto  
 rimatetto,  
 5 il voler *de la* giovane donna  
 che ti dice: „Fa' di me  
 quel che t'è  
 riposo”. E però ecco me  
 apparecchiato,  
 10 sobarcolato,  
 e d'Andrea *coll'arco* in mano,  
 e cogli strali e co' moschetti.  
 Guarda dove ti metti!  
 ché la Chiesa di Dio  
 15 sì vuole di giustizia fio. (Favati 1957, 294)

La fedeltà al manoscritto unico, il trecentesco e fiorentino Chigiano L VIII 305 (che qui sembrerebbe fedele alla lingua dell'autore) ha permesso al Favati di riprodurre correttamente – anche se inconsapevolmente – la distribuzione della laterale scempia e doppia nelle preposizioni articolate.

Per tornare indietro all'argomento principale di questo paragrafo, bisogna però dire che Favati sembra avere relegato troppo presto in apparato alcune forme del manoscritto. Leggiamo la composizione così come compare nel ms. Chigiano (f. 61r):

GIanni quel guido salute / nelatua bella 7dolce salute / singnificastimi  
 inun sonetto rimatetto / iluolere delagiouane donna / chetti dice / fa dime  
 quel chette riposo / Epero eccho me apparecchiato / sobarcholato /

edandrea collarcho inmano / eccholglistrali / eccho moschetti / guarda doue  
timetti / chela chiesa didio / si uuole digiusticia fio:~

Al verso 12 (rigo 4 nel ms.) Contini, De Robertis e Cassata stampano *e'ccogli strali e'cco' moschetti*; Cassata (che non usa i punti in alto) conserva anche la doppia <tt> in *che tti* v. 6 e *che tt'è* v. 7. Un'occhiata al codice fa tuttavia saltare agli occhi la stranezza di quei due casi di raddoppiamento in fonosintassi, *eccholglistrali eccho moschetti*: il Chigiano, come molti testi del Due- e Trecento, rappresenta infatti assai spesso il raddoppiamento dopo le preposizioni *a* e *da*, la preposizione o congiunzione *che* e dopo altri elementi, ma non altrettanto spesso dopo la sillabare congiunzione *e*, come qui (cfr. anche *rdolce* ms. r. 1 ed *Epero* ms. r. 3); inoltre la somiglianza grafica con l'*eccho* del rigo di sopra mi convince ad accettare un'altra proposta di Claudio Giunta (2000, p. 11 n. 18; 2001, 395 n. 5) e leggere „*eccho* me (...), *eccho* gli strali, *eccho* 'moschetti“.

Se ho discorso così a lungo dello strano componimento cavalcantiano è stato per potere in modo naturale passare al prossimo punto del mio programma, che riguarda l'imperativo di seconda persona di una piccola serie di verbi italiani: *andare, dare, dire, fare, stare*. Se le forme moderne *vai/va', dai/da'*, ecc., sembrano sostanzialmente identiche a quelle dell'indicativo, ciò è dovuto al semplice fatto che lo sono davvero: l'antico imperativo (*va, da, di, fa, sta*) è stato sostituito dalla forma dell'indicativo nei secoli XVIII-XIX, prima in fiorentino e successivamente nell'italiano letterario.<sup>9</sup> L'effetto sul piano delle edizioni critiche di testi antichi è scarso, ma non senza importanza: *fa'* e *va'* non provocano il raddoppiamento della consonante seguente, ma *fa* e *va* sì, come mostrano le forme con particella enclitica *fallo, vacci*, e così via. Mi toccherà quindi fare un appunto anche all'amico Giunta il quale, pur risolvendo i più spinosi problemi del „mottetto“, si è lasciato sfuggire quell'imperativo *fa'* al v. 6 (ma è in ottima compagnia: Favati, Contini, De Robertis e Cassata fanno lo stesso [la svista è corretta in Giunta 2001, 395]), che dovrebbe invece scriversi semplicemente *fa* (oppure, per esigenze diacritiche, *fà*), e che doveva provocare l'allungamento del suono iniziale della parola seguente (*fa ddi me*).

Si potrà obiettare che i casi da me qui addotti sono sì veri, ma costituiscono delle curiosità senza importanza; il filologo, si dirà, non può correre dietro al suono del testo che prepara: è già fortunato se riesce a carpirne la grafia. Tuttavia risulta con assoluta chiarezza che è proprio il suono delle parole che i filologi più impegnati vanno cercando. Nella sua

<sup>9</sup> Non esistono, che io sappia, studi riguardanti la cronologia di questo fenomeno.

edizione del *Fiore* e del *Detto d'amore*, il tante volte citato Gianfranco Contini dichiara infatti che

le convenzioni [scil. grafiche] che in questa sede si possono attribuire semplicemente al Parodi (...) non possono soddisfare pienamente *chi voglia avvicinarsi al massimo all'antica esecuzione fonica attestata dalla scrittura* (Contini 1984, CXLVII [corsivo mio]).

## BIBLIOGRAFIA

- Bénéteau, David 2000, *Segreti, ricette e Virtù del ramerino in appendice alla Santa del corpo di Zuccherò Bencivenni secondo il cod. Laur. Plut. LXXXIII. 47*, in „Bollettino dell'Opera del Vocabolario Italiano”, V, pp. 241–250.
- Cassata, Letterio (a cura di) 1993, Guido Cavalcanti, *Rime. Edizione critica, commento, concordanze*, Roma, De Rubéis.
- Castellani, Arrigo 1999, *Da 'sè' a 'sei'*, in „Studi linguistici italiani”, XXV, pp. 3–15.
- 2002, *I più antichi ricordi del Primo libro di memorie dei frati di Penitenza di Firenze, 1281–7 (date della mano α)*, in AA.VV., *L'Accademia della Crusca per Giovanni Nencioni*, Firenze, Le Lettere, pp. 3–24.
- CLPIO = *Concordanze della lingua poetica italiana delle origini*, a cura di d'Arco Silvio Avalle e con il concorso dell'Accademia della Crusca, vol. I, Milano-Napoli, Ricciardi, 1992.
- Contini, Gianfranco (a cura di) 1960, *Poeti del Duecento*, 2 voll. Milano-Napoli, Riccardo Ricciardi.
- 1961, *Esperienze d'un antologista del Duecento poetico italiano*, in AA.VV., *Studi e problemi di critica testuale*, Bologna, Commissione per i testi in lingua.
- (a cura di) 1984, *Il Fiore e il Detto d'Amore attribuibili a Dante Alighieri*, Milano, Arnoldo Mondadori Editore.
- De Robertis, Domenico (a cura di) 1986, Guido Cavalcanti, *Rime. Con le rime di Iacopo Cavalcanti*, Torino, Einaudi.
- Giunta, Claudio 2000, *Sul 'mottetto' di Guido Cavalcanti*, in „Studi di filologia italiana”, LVIII, pp. 5–28.
- 2001, *Una lettera di Guido Cavalcanti*, in „Scrittura e Civiltà”, XXV, pp. 392–398.
- Gorni, Guglielmo (a cura di) 1996, Dante Alighieri, *Vita Nova*, Torino, Einaudi.
- Gresti, Paolo (a cura di) 1993, *Sonetti anonimi del Vaticano Lat. 3793*, Firenze, Accademia della Crusca.
- Larson, Pär 2001, *Appunti sulla lingua del canzoniere Vaticano*, in Leonardi 2001, pp. 57–103.
- Leonardi, Lino (a cura di) 2001, *I canzonieri della lirica italiana delle Origini*, vol. IV: *Studi*, Firenze, SISMEL – Edizioni del Galluzzo.
- Manni, Paola (a cura di) 1990, *Testi pistoiesi della fine del Duecento e dei primi del Trecento*, Firenze, Accademia della Crusca.
- Pollidori, Valentina 1999, *Analisi, trattamento e codifica dei dati testuali per la base di dati del Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, in „Bollettino dell'Opera del Vocabolario Italiano”, IV, pp. 375–406.
- 2001, *Appunti sulla lingua del canzoniere Palatino*, in Leonardi 2001, pp. 351–391.

# RECENSIONES





**Béla Hoffmann, *A látóhatár mögött. Olasz irodalmi tanulmányok.* [Al di là dell'orizzonte. Studi di letteratura italiana] Savaria University Press, Szombathely, p. 239.**

Articolato in tredici capitoli, il volume di Béla Hoffmann, docente di letteratura italiana dell'Università di Szombathely, raccoglie studi e saggi scritti e pubblicati in varie riviste negli ultimi quindici anni – lo studio su *Il codice di Perelà* di Palazzeschi uscì per la prima infatti nell'ormai lontano 1987, mentre la lettura dell'episodio di Ulisse dantesco è apparsa recentemente sia in ungherese che in italiano – e offre, attraverso l'interpretazione di alcune „opere a chiave” dei „maggiori” della letteratura italiana (da Dante a Calvino e Eco), un percorso veloce, variopinto, ma equilibrato e relativamente – entro cioè i limiti di un volume di sole 250 pagine – completo di tale letteratura.

Il primo capitolo prende in esame la questione del modo di essere del testo letterario mettendosi in dialogo con le diverse teorie letterarie contemporanee e chiarendo, a volte criticando, alcuni concetti e termini basilari dell'ermeneutica e della semiotica testuale. La seconda unità tematica del volume, che si concentra sui problemi della semantica del testo poetico, contiene tre saggi: due letture dantesche – sulla sonorità dei primi versi della *Divina Commedia*, e sul famoso monologo di Ulisse – ed un'interpretazione dell'*Infinito* di Leopardi. Seguono infine nove saggi sulla narrativa italiana: da una lettura comparativa (Schiller, Manzoni e Puškin), attraverso l'analisi della tecnica narrativa del *Rosso Malpelo* di Verga; lo studio su *Il fu Mattia Pascal* pirandelliano e sulle caratteristiche della narrazione ne *Il codice di Perelà* di

Palazzeschi; e le interpretazioni di tre novelle di Tommaso Landolfi (*La moglie di Gogol*, *Maria Giuseppa*, *La vera storia di Maria Giuseppa*), si arriva ai studi che esaminano i due romanzi di successo della narrativa italiana contemporanea: *Se una notte d'inverno un viaggiatore* di Italo Calvino e *Il nome della rosa* di Umberto Eco.

Sebbene questo ricapitolo dei temi trattati dal volume sia breve e molto sommario, ci basta a delineare la complessità e il carattere multilaterale dell'opera. Ed è a questo punto che inevitabilmente sorge un problema, un dubbio direi, di non facile soluzione. Come può apparire unitario un libro che raggruppa tredici contributi scritti durante un periodo così lungo, in occasioni diverse, e che oltre a ciò fornisce delle interpretazioni di alcune opere tra loro così diverse. In altre parole perché ripubblicare in un volume unico questi saggi, cos'è che li unisce; qual'è dunque quel filo conduttore che lega tali studi apparentemente diversissimi? Cosa unisce per esempio il contributo sulla sonorità e fonosimbolismo delle prime sei terzine dell'*Inferno* di Dante alle questioni sorte e formulate a proposito della lettura de *Il nome della rosa* di Eco? Come conciliare il divario tematico che corre tra l'interpretazione del celeberrimo idillio leopardiano e il problema, a prima vista meramente filologico, delle reminiscenze o degli intertesti schilleriani dell'addio dal paese nativo di Lucia dei *Promessi Sposi*? E si potrebbe continuare.

Ricorrere alla spontanea, ma semplicistica e dal punto di vista scientifico insoddisfacente risposta che mira a trovare il detto motivo unificatore nel fatto che gli studi del volume sono stati scritti dallo stesso autore, nel caso

nostro non è necessario, perché nonostante la varietà dei temi, nonostante le diverse strategie interpretative messe in opera dall'autore, il lettore ha la sensazione di avere davanti agli occhi un volume indubbiamente unitario. Spiegare e definire con termini adeguati tale sensazione pare che vada oltre le possibilità di questa breve recensione, tenterò perciò di dare solo alcune chiarificazioni approssimative.

Direi dunque di trovare questo carattere unitario nell'indole teorico dell'autore che pervade tutta l'opera. Non a caso il capitolo introduttivo è uno studio teorico che rileva subito diversi problemi i quali saranno poi riproposte nel corso dell'interpretazione delle singole opere. Vediamo un esempio. Il primo saggio – analizzando le correzioni e variazioni d'autore che un testo subisce finché riceve la sua forma compiuta – esamina il processo creativo e formula la tesi secondo la quale dell'atto creativo di qualsiasi testo letterario (ma non solo) è parte costituente e integrale anche l'atto interpretativo in quanto lo scrivere è un processo discontinuo e durante le pause della stesura l'autore rilegge e interpreta il proprio testo, dopo di che alla luce della sua interpretazione modifica (o lascia intatto) ciò che fino ad allora ha scritto. Tralasciando ora le premesse e le implicazioni di tale tesi (può esser letta come una critica del Rezeptionsästhetik secondo il quale il testo vive solo nell'atto della ricezione) basta segnalare che il tema centrale del saggio è il processo creativo. Ma il romanzo di Calvino, analizzato nel dodicesimo capitolo del volume tematica appunto la creazione del testo letterario. Il saggio su Calvino diventa così la messa in scena delle teorie

formulate nel saggio introduttivo. Ciò vale anche alla lettura de *La vera storia di Maria Giuseppa* di Landolfi, in quanto la novella è una rielaborazione, cioè ricreazione del tema dell'opera *Maria Giuseppa*. Ma questo metodo che mira a dimostrare le tesi teoriche aiutandosi dalle letture dei singoli testi non è a senso unico. Può essere infatti, che i concetti intorno al processo creativo sono nate dalle esperienze interpretative, possono dunque essere risultati delle letture. Vale a dire che nel volume di Béla Hoffmann teoria e pratica interpretativa sono inseparabili e si sorreggono a vicenda.

Altra caratteristica che assicura omogeneità dell'opera è il rigore metodologico. Forse non a caso, ma leggendo il volume ci viene in mente il metodo strutturalista (anche perché nelle note compare assai spesso il nome di Lotman). Ogni lettura è condotta con quel rigorosismo scientifico (in senso ovviamente positivo) che tenta ad immergersi nel testo fino alle particelle atomiche per cogliere appunto le radici di quel significato che alla superficie pareva essere inafferrabile. E il grande pregio dell'autore sta appunto nel procedere sistematicamente senza mai deviare il corso prefissato dell'interpretazione, senza dare alcuna possibilità ai ragionamenti fuori posto, e senza appesantire il proprio discorso con degli sfoghi e delle immaginazioni personali che potrebbero allontanare l'analisi dal testo.

Infine vorrei chiamare l'attenzione dei possibili lettori sul titolo dell'opera, *Al di là dell'orizzonte*. I volumi di saggistica e critica, le opere scientifiche di solito ricevono un titolo descrittivo, che condensa e predice in poche parole ciò che verrà esposto e articolato nel corso della trattazione.

Raramente succede che una raccolta di saggi ha un titolo che non consegua direttamente dall'argomento trattato. Eppure il caso nostro è questo. La spiegazione del titolo del volume chiede lo sforzo interpretativo dal lettore. Cosa vuol dire il titolo? – suona la semplice domanda. E la risposta o le risposte sono lì nel libro, vanno solo cercate. Per trovarle dunque si deve leggere tutto il volume. Ma – e non solo per questo – vale la pena.

*Norbert Mátyus*

**Klaus-Dieter Ertler, Der franko-kanadische Roman der dreissiger Jahre: Eine ideologieanalytische Darstellung, Canadiana Romanica, volume 14, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 2000, 436 p.**

Ce livre, impressionnant non seulement par sa longueur – il compte plus de 400 pages – mais aussi par le sérieux de son entreprise, représente un certain défi pour les lecteurs car il aborde aussi bien le domaine de la théorie littéraire que celui de la pratique d'analyse littéraire.

En même temps, ces deux notions, notamment celle de la théorie littéraire et de l'analyse textuelle sont loin d'être tout à fait adéquates pour désigner toute la richesse et la finesse extraordinaires des définitions résumées et suggérées par l'auteur. D'une part, un très grand nombre d'ouvrages s'y trouvent évoqués (il suffit de jeter un coup d'oeil à la bibliographie où, en dehors du corpus même, on peut trouver de nombreux ouvrages critiques, essais et articles de journaux des années 30); d'autre part, l'auteur relève le défi de les critiquer, si c'est

nécessaire, et de les dépasser, si c'est possible. Cette exigence intellectuelle est d'autant plus impressionnante qu'il ne recule devant aucun obstacle, il avance d'une façon rigoureuse et logique pour présenter son sujet: l'analyse idéologique des romans canadiens français des années 30.

La structure du livre est plutôt traditionnelle, dans la mesure où l'auteur suit les règles générales de la rédaction des travaux académiques, en satisfaisant toutes les exigences formelles et substantielles des „thèses” universitaires et savantes.

Une introduction balise le terrain et une conclusion clôt les développements, en revenant sur les grands problèmes et surtout en clarifiant ce qui peut être considéré comme le dépassement des connaissances jusqu'ici accumulées, ou comme des nuances apportées aux acquis de la critique idéologique des dernières décennies. En effet, le but de tous ces travaux est, en fin de compte, d'aller plus loin, d'apporter quelques éléments de plus à tout ce qui a été dit par nos contemporains et surtout par nos prédécesseurs.

Le livre commence par une première partie théorique „Voraussetzungen und Grundfragen”, avec trois sous-chapitres: „Erkenntnistheoretische Überlegungen zum Ideologiebegriff”, „Die Beobachtung von Ideologie durch Literatur et Metazählungen der franko-kanadischen 30<sup>er</sup> Jahre”. La deuxième partie contient des analyses de récits choisis dans cette littérature, dans l'ensemble neuf romans, regroupés d'après leur orientation thématique: l'histoire, la terre, la ville. Le titre en est: „Die franko-kanadische Erzähltexte der 30<sup>er</sup> Jahre” et cette partie comprend alors les

chapitres suivants: „Der historisch ausgerichtete Erzähltexte der 30<sup>er</sup> Jahre“, „Le roman de la terre“, „Die erzählte Stadt“.

L'idéologie est donc le mot clé, le point de départ des analyses entreprises. Pour commencer, l'auteur donne un aperçu des diverses utilisations du terme, à travers l'histoire, à partir de Francis Bacon jusqu'à Karl Marx, en passant par Destutt de Tracy et beaucoup d'autres théoriciens. Après cette introduction „révisitaire“, les choses se compliquent. En effet, non seulement les doctrines se multiplient, mais aussi les critiques des critiques deviennent plus nombreuses et moins transparentes. Il lui semble relativement facile d'écarter certaines doctrines en tant qu'anachroniques, mais que faire avec la survivance et le mélange souvent inextricable des théories et des théoriciens? L'auteur a choisi une solution qui n'est ni trop didactique, ni trop compliquée. Après la présentation d'une typologie plutôt succincte, il passe directement à son domaine qui est celui de la littérature.

Dans la partie typologique, l'auteur balise également son terrain, en évoquant certains penseurs post-marxistes, l'analyse de systèmes socio-culturels de Peter Zima, puis la doctrine de Pierre Bourdieu et il pousse ses lectures jusqu'à l'analyse des systèmes proposées par le philosophe du droit Niklas Luhmann.

Plus proche de l'analyse littéraire proprement dite, il utilise l'approche structuraliste voire poststructuraliste, en se basant sur la distinction du point de vue et de voix, proposée par Gérard Genette, puis tout en se référant à certains auteurs des années 80 et 90, il arrive à trouver une solution satisfaisante pour mettre à son profit les ac-

quis des différents systèmes de théories, littéraires, sociologiques et idéologiques.

Pour ce qui est des romans analysés du point de vue de l'idéologie, il sont certainement choisis dans un corpus beaucoup plus large. Les trois grands chapitres déjà mentionnés sont alors consacrés aux ouvrages choisis qui correspondent le mieux aux trois orientations différentes. Parmi les romans rappelant l'histoire nationale du Canada français figurent les suivants: *La Robe noire* de Damase Potvin, *Né à Québec* d'Alain Grandbois et *Nord-Sud* de Léon-Paul Desrosiers. Le deuxième, regroupant les romans de la terre comprend *Menand*, *Maître draveur* de Félix-Antoine Savard, *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, *Trois arpentes* de Ringuet. Le troisième groupe, celui de la ville racontée, comprend *Dilettante* de Claude Robillard, *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey et *L'initiatrice* de Rex Desmarchais.

Qu'est-ce qui ressort donc de ces analyses si minutieuses et si détaillées, mais organisées d'après un système d'idées tout à fait rigoureux? Pour un compte rendu plutôt bref, nous devons nous contenter, à titre d'illustration, de quelques constatations seulement. *La Robe noire* évoque la figure de François de Crespien du XVII<sup>ème</sup> siècle et reproduit les rapports des Jésuites, en les transformant en un roman, tout en utilisant des solutions narratives relativement compliquées. Le récit devrait correspondre entièrement à un discours orthodoxe nationaliste, mais une analyse des détails, d'après la méthode élaborée par l'auteur, révèle bien que ce discours cache des éléments de la modernité, en y introduisant certains traits du (national) libéralisme. *Né à Québec* reproduit la

biographie de l'aventurier Louis Jolliet et, au lieu de reproduire un discours appartenant à l'orthodoxie nationale, introduit un certain cosmopolitisme, les idées d'un malthusianisme en principe complètement incompatible avec l'idéologie canadienne-française.

Le deuxième groupe de romans démontre des phénomènes identiques. L'analyse (et non pas la critique!) de l'idéologie sous-jacente révèle des nuances par rapport à l'orthodoxie générale, démontre des signes vectoriels qui vont vers la modernité. Il faut quand-même constater que pour l'auteur il ne s'agit point de remettre désormais ces romans dans un autre contexte, de les (dé)construire pour y remettre en question toutes les évaluations et lectures (possibles) ou analyses. Au contraire, il s'agit plutôt de démontrer que ces romans restent ce qu'ils étaient. Mais un outil (voire plusieurs outils) d'analyse plus sophistiquée ou plus développée peut y révéler des nuances jusqu'alors non soupçonnées. Le but de l'auteur n'est donc pas de tout remettre en question, de tout rejeter, ce qui serait une mauvaise utilisation de l'idéologie, mais d'en „dire davantage”.

Car chacun de ses romans représente quelque chose de primordial. L'histoire évoquée à travers des figures emblématiques, le jésuite et l'aventurier, le présent démontré à travers la puissance des valeurs traditionnelles, mais avec quelques incertitudes déjà, illustré par le draveur et l'usurier, avant d'arriver au roman urbain où un changement de paradigme sera déjà clairement à distinguer, trouve sa place bien logique dans la lecture de l'auteur. Les intertextes de *Maria Chapdelaine* et des rapprochements possibles au roman français des années trente

constituent également des sous-chapitres remarquables de sa lecture idéologique. On peut très bien voir que lentement mais sûrement les éléments de la modernité entrent en jeu; la prépondérance de l'individu, l'amour, le comportement quasi iconoclaste par rapport à son propre entourage, notamment la bourgeoisie québécoise, etc. Derrière ce dernier phénomène plane peut-être déjà l'ombre de la grande crise.

Évidemment, il existe une interdépendance étroite entre le caractère du corpus et la nature des méthodes d'analyse. On peut donc se demander si la configuration élaborée et offerte par cette lecture serait également utilisable pour analyser les produits culturels ou littéraires des décennies suivantes. En tout cas, pour les récits en question, l'analyse idéologique proposée par Klaus-Dieter Ertler semble être tout à fait satisfaisante et sa lecture et souhaitable à tous ceux qui s'intéressent à la littérature canadienne française ou au développement de la théorie littéraire.

*Eva Martonyi*

**Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, Presses Universitaires de France, collection „Écritures francophones”, 1998, 270 pages.**

Le métissage, inutile de le nier, est à la mode — à l'instar des notions comme *interculturel* ou *multiculturalité*. Et nombreux sont en effet ceux qui, y compris des auteurs d'ouvrages critiques, n'étant sans doute conscients que d'une tranche très mince et actualisée du concept, attachent le métissage principalement à ces termes.

Autant d'usages, autant de contenus, mais très peu d'interprétations honorables: lié pour la plupart au domaine antillais, mais aussi concept opératoire favori du discours sur la littérature maghrébine ou africaine, le métissage vit son histoire tacite dans le domaine de la francophonie littéraire depuis des dizaines d'années. Il faut cependant attendre la parution de la synthèse de Laplantine et de Nouss (*Le métissage*, publié en 1997, chez Flammarion), pour qu'un premier parcours historique du terme et de son „bon usage”, en tant que *moyen de penser et paradigme*, soit disponible.

L'originalité du projet de Roger Toumson, critique, professeur à l'Université des Antilles, directeur de la rédaction de la revue *Portulan*, réside alors autre part, dans la mesure où, visiblement, il fait preuve dans sa *Mythologie* d'une exigence philosophique très précise pour reconstruire la lignée d'une pensée métisse dans la pensée européenne. Notamment, l'approche historique du métissage dans l'ouvrage de l'auteur antillais est tissée de plusieurs histoires d'un terme et d'une *généalogie* de ses usages contradictoires. Or, dans *Mythologie du métissage*, le recours constant aux catégories de base de la pensée occidentale consiste principalement en la subversion, en le renversement de celle-ci, comme l'illustre une de ses phrases emblématiques et énigmatiques: „est métis un sujet innommable. Introuvables, les territoires du métissage sont ceux du mythe”.

Histoire ou mythologie alors? Toumson choisit, pour son enquête minutieuse entre les lignes, deux aspects différents, notamment la *différence* et la *culture*. Pour le premier, dans le chapitre intitulé *Les paradigmes du métissage*, il propose un parcours de

l'histoire juridique de la différence qui se lie parfois inextricablement à l'histoire de l'humanité, tandis que dans la troisième partie *Le principe théorique du relativisme culturel*, il pointe l'évolution des modes de penser la culture, dont nous constatons une première apparition au siècle des Lumières. Cependant, cette pensée, familière au lecteur européen, comme Toumson remarque avec perspicacité est étrangement accompagnée de contrastes saillants: le Bon Sauvage, l'Ingénu et L'Esprit des Lois y sont d'un côté, et le Code Noir sur l'esclavage de l'autre. La culture est, citation de Lessing, une manifestation du génie du *Volksgeist*, et à la civilisation s'oppose la barbarie des Îles. Car l'histoire du Nouveau-Monde est aussi l'histoire des *déportations* (les parallélismes sont d'ailleurs explicités dans le numéro spécial du *Portulan*, *Mémoire juive, mémoire nègre* et de la mémoire déracinée de l'errance).

Mais, et c'est une des thèses les plus importantes de l'auteur, c'est aussi à cette époque que le métissage devient l'objet d'une théologie négative qui le proscriit. Opposé à la pureté, le *métis* devient un synonyme du trouble, du désordre, de la confusion, tout brièvement de *l'interdit* et voué ainsi à la *damnation*. Traduit en un langage de science et selon l'ordre arithmétique de la raison, opposée à la subjectivité baroque qui préfère le débordement et l'oxymore, c'est l'acte de naissance de la doxa des *racés* et des *racines*. Toumson consacre un passage important à l'étymologie de ces termes et il y ajoute même un glossaire.

Toujours est-il qu'il est impossible de dire à quel moment l'idée du métissage s'est emparée de la pensée occidentale, mais certainement bien avant la découverte de l'Amérique et l'ex-

pansion coloniale vers le Nouveau-Monde. D'autant plus que le métissage, étant un signifiant mythique (l'influence de Roland Barthes et de ses *Mythologies* est palpable ici) se manifeste beaucoup plus nettement dans ces mythes que dans l'histoire; une série de figures et d'archétypes le représentent dans notre pensée, comme Agar, Ulysse, Oedipe, Caïn. La mythologie du métissage est une mythologie au pluriel, celle de l'errance, du mélange, de la transgression. Mais aussi celle de la dépersonnalisation (il suffit de rappeler la célèbre réponse d'Ulysse dans la grotte du Cyclope: „Je suis personne” et du scepticisme du „Qui suis-je?” oedipien sur l'individu et son appartenance). „Le métis est une non-personne”, il est le degré zéro de l'identité.

Le fait que le métissage ait eu un succès dans la pensée antillaise en tant que pensée rhizomatique de l'identité culturelle n'est pas alors fortuit, même si son rapport de convertibilité avec la créolité reste relativement complexe pour les non-initiés. La pensée actuelle antillaise – et c'est à ce point que Toumson commence à parler en termes de littérature, en faisant d'ailleurs plusieurs références aux thèses d'Edouard Glissant – partage largement l'opinion qu'il n'est plus de culture „qui ne soit faite de mélange, d'hybridation”. En effet, après les mouvements de décolonisation des années 1950, et les premiers discours légitimistes et didactiques sur *négritude* ou *créolité* (l'un est, nous le savons, lié à Senghor, tandis que l'autre à Césaire), la pensée métisse et créole est loin d'être une problématique strictement raciale ou linguistique, ou celle de la langue d'expression dans sa coextension à la domination sociale.

Si la culture n'est plus une simple juxtaposition de traits, le monde, selon l'auteur, jusqu'à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, a parcouru une piste sinueuse, du „droit à la différence” jusqu'au moment où la différence est déclarée disparue, „l'assimilationisme est indécent et l'ethnocentrisme doctrinal un comble de mauvais goût”. Si le métissage est l'état du troisième millénaire, comme l'auteur le laisse entendre dans le chapitre „*Scénario d'une légitimation*”, cet état prend ses origines dans un état de crise. „*Krisis*” figurant ici au sens ‘moment de la séparation’, ‘commencement d'une histoire’, le métissage rejoint par cet aspect le postmoderne et le postcolonial en tant que sa combinatoire adaptée: c'est la crise de la culture, crise de l'Etat-nation, crise du sujet. Autant le dire, le métissage fait résonner les questions de Kundera: „Qu'est-ce que l'individu, Où réside l'identité?” Si pour une théologie négative le métis a été l'exclu, dans une logique contemporaine il sera le tiers exclu. le métissage fait dysfonctionner la formule kantienne de „A est A”, il est la négation de tout arithmétique, dans le sens où Derrida nie la pensée monocentrique dans son *Mono-linguisme de l'Autre*.

Vers la fin du deuxième millénaire, à un moment où nous vivons une „escathologie” de l'histoire même, une crise de la notion d'identité et celle de l'individu, le métissage s'est créé la sienne. La créolisation est devenue un mode d'écriture, un rêve d'identité: le rêve d'être soi et le rêve d'être l'Autre. Tel est le monde au troisième millénaire, pour lequel, avec ses phrases baroques, tortueuses, avec son métalangage savoureux et savamment codifié, l'ouvrage de Toumson n'est pas un viatique léger. Mais c'est un viatique

du moins, même si c'est aux deux sens du terme. Et si, malgré tout cela, nous constatons „le contraste frappant entre violence et hymne du métissage”, les mythes sont là pour évacuer le réel.

*Robert Varga*

**„Studi Francescani nell'ambiente francescano”: un corso organizzato dal Centro Interuniversitario di Studi Francescani, Assisi 2002**

La Società Internazionale di Studi Francescani, che nacque nel 1902 per l'iniziativa del teologo originalmente protestante Paul Sabatier con lo scopo *di studio e di incoraggiamento della ricerca su San Francesco e sul suo tempo, con orientamenti sostanzialmente storici e filologici* [cfr. Sandro G. Franchini, *Sugli esordi della Società internazionale di studi francescani fondata da Paul Sabatier*. Edizioni Porziuncola, Assisi 2002, p. 6.] osservando e completando l'idea del suo fondatore, organizza tutti gli anni un corso di una settimana per gli studenti borsisti e no, per renderli più familiari con gli studi sopraddetti. I vincitori di questa borsa di studio vengono assistiti in questo processo (cioè nell'approfondire le ricerche ad es. delle fonti e testimonianze francescane) tramite lezioni, che stimolano le future ricerche, tenute da docenti italiani e stranieri. Quest'anno il corso venne tenuto sul tema della bibliografia, storiografia ed iconografia francescane, all'insegna della *Ricerca di storia religiosa fra documentazione, bibliografia e storiografia*, per quanto riguarda i secoli XIII–XV. Sotto vediamo l'elenco dei relatori con titoli delle loro lezioni:

Roberto Rusconi: „E ne faranno copia”: dalla testimonianza ai testi.

Stefano Brufani: Edizioni di fonti francescane: dai manoscritti al testo.

Jacques Dalarun: Storia e ricerca sui testi dei manoscritti.

Carla Frova: Le fonti per la storia religiosa del basso medioevo: collane di edizioni.

Paolo Vian: Manoscritti francescani fra produzione e conservazione fondi della Biblioteca Apostolica Vaticana.

Emanuele Boaga: I frati mendicanti e la cancelleria papale: verso un „Bullarium” carmelitano.

Fabio Bisogni: L'iconografia come documento per la storia religiosa.

Gabriella Braga, Giulia Orofino, Marco Palma: Dallo „scriptorium” alla biblioteca: un percorso di indagine.

Lucia Pinelli: Bibliografie e repertori per la medievistica.

Leonard Lehmann: Bibliografie, riviste e repertori francescani.

Corrado Fratini: I cicli iconografici nella Basilica Francescana.

Di queste relazioni interessanti e piene di informazioni (anche se consideriamo soltanto le bibliografie esaurienti) qui – senza l'intenzione di fare una comparazione tra le lezioni oppure tra i relatori – vorrei sottolineare soltanto alcune, senza l'esigenza di esaurire tutti gli argomenti. (Ciò è impossibile sia per lo spazio ristretto, sia per la quantità incredibile delle informazioni ricevute, per cui qui possiamo offrire soltanto punti d'orientamenti.)

Prima di tutto si deve parlare della lezione introduttiva, in cui Prof. Rusconi ha spiegato i concetti fondamentali: la questione francescana (quali sono le fonti ufficiali e non ufficiali, il cui quadro cambia continuamente ancora oggi nello specchio delle ricerche); la storia degli studi francescani dai principi ai nostri giorni, cioè dalle



testimonianze dell'epoca ai risultati delle ricerche novecentesche. (autografie, manoscritti, geografia e storia del francescanesimo, agiografia; la nascita degli studi francescani con la Società di Sabatier, il processo dell'esaminare dei documenti dimostrando la loro autenticità o il contrario.)

[Alcune opere fra le più importanti (seguendo l'ordine dei temi della lezione e la bibliografia di Prof. Rusconi):

Stefano Brufani, *Il dossier dell'indulgenza della Porziuncola*, in *Assisi Anno 1300*, a cura di Stefano Brufani ed Enrico Menestò. S. Maria degli Angeli (Assisi), Edizioni Porziuncola, 2002, pp. 209-247.

Enrico Menestò, *Codici e biblioteche*, in *Francesco d'Assisi. Documenti e archivi. Codici e biblioteche. Miniature*. Milano, Electa, 1982, pp. 89-153.

*Fonti francescane. Scritti e biografie di san Francesco d'Assisi. Cronache e testimonianze del primo secolo francescano. Scritti e biografie di santa Chiara d'Assisi*. Assisi. Movimento Francescano, 1977.

Luigi Pellegrini, *Inseguimenti francescani nell'Italia del Duecento*. Roma, Ed. Laurentianum, 1984.

*La mémoire des origines dans les institutions médiévales*, a cura di Cécile Caby e Luigi Canetti, Roma, École Française de Rome (in corso di stampa.)

William R. Cook, *Images of St. Francis of Assisi in Painting, Stone and Glass, from the Earliest Images to ca. 1320. A Catalogue*, Firenze, Olschki, 1999.

Luciano Bellosi-Giovanna Ragionieri, *Giotto e le storie di San Francesco nella Basilica superiore di Assisi*, in *Assisi anno 1300*, a cura di Stefano Brufani ed Enrico Menestò. S. Maria degli Angeli (Assisi), Edizioni Porziuncola, 2002, pp. 455-476.

Paul Sabatier, *Vie de saint François*. Paris, Librairie Fischbacher, 1893

(1894) (prima traduzione: Torino, Loescher, 1896; trad. it. *Vita di san Francesco d'Assisi*. Milano, Mondadori, 1978: dall'edizione postuma del 1931).

Raoul Manselli, „Nos, qui cum eo fuimus”. *Contributo alla questione francescana*. Roma, Istituto storico dei cappuccini, 1980 (Bibliotheca seraphico-cappuccina, 28.)

*Opuscula sancti patris Francisci Assisiensis* (a cura di Leonhard Lemmens). Quaracci (Firenze), Collegio San Bonaventura, 1904, 1941.

Kajetan Esser OFM, *Die „Opuscula” des hl. Franziskus von Assisi. Neue textkritische Edition*. Grottaferrata (Roma), Collegio S. Bonaventura dei Padri Editori di Quaracchi, 1976, Engelbert Grau OFM 1989. (trad. it. *Gli scritti di San Francesco d'Assisi: nuova edizione critica e versione italiana*. Padova, Messaggero, 1982.)

Giovanni Miccoli, *Francesco d'Assisi e l'ordine dei Minori*. Milano, Edizioni Biblioteca Francescana, 1999.

Théophile Desbonnets, *De l'intuition à l'institution. Les franciscaines*. Paris, Editions Franciscaines, 1983 (trad. it. *Dalla intuizione alla istituzione. I Francescani*. Milano, Edizioni biblioteca francescana, 1986.)

Raimondo Michetti, *Francesco d'Assisi e l'essenza del cristianesimo (a proposito di alcune biografie storiche e di alcuni studi contemporanei)*, in *Francesco d'Assisi fra storia, letteratura e iconografia*, a cura di Franca Ela Consolino. Soveria Mannelli, Rubbettino, 1996, pp. 37-67.

Jacques Dalarun, *La Malavventura di Francesco d'Assisi. Per un uso storico delle leggende francescane*. Milano, Edizioni Biblioteca Francescana, 1996.

Raimondo Michetti, *La „Vita beati Francisci” di Tommaso da Celano: storia di un'agiografia medievale*, in „Franciscana”, I. (1999), pp. 123-235.

Roberto Rusconi, *Francesco d'Assisi nelle fonti e negli scritti*. Padova. EFR – Editrici francescane, 2002.]

La lezione più interessante era forse quella di Prof. Jacques Dalarun, direttore d'*Institut de Recherche et d'histoire des Textes*, il quale ha fondato la più grande biblioteca elettronica del mondo con i suoi 56.000 codici medievali riprodotti in microfilm. Visitando il sito (<http://www.irbt.cnrs.fr>), dove è reperibile anche la descrizione precisa dei codici si rimane affascinati dal lavoro grandioso, con cui venne creata una biblioteca quasi inesauribile con le sue 120 mila miniature e con i codici, che precedono l'anno 1500, raccolti da tutto il mondo. Inoltre – se ciò non bastasse per riscuotere l'ammirazione –, sebbene il lavoro sia ancora all'inizio, alcuni dei codici presentati nel sito dell'Istituto sono già accessibili per la lettura.

Non meno interessante era il seminario di Prof. Paolo Vian, il cui intervento sulla storia della Biblioteca Vaticana ci ha insegnato, che una biblioteca non è semplicemente un luogo dove sono raccolti manoscritti (nel nostro caso prima di tutto i documenti francescani) con le loro storie, ma essa stessa è un documento che ha la sua propria storia molto interessante.

[Solo per punto di orientamento: J. Bigmani Odier, *La Bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI. Recherches sur l'histoire des collections de manuscrits*, avec la collaboration de J. Ruyschaert, Città del Vaticano 1973 (Studi e testi 272)

J. Ruyschaert, *Sixte IV, fondateur de la Bibliothèque Vaticane, 15 juin 1475*, in *Archivum historiae pontificiae* 7 (1969), pp. 513–524.

I. E. Boyle, *Per la fondazione della Biblioteca Vaticana*, in A. Manfredi, *I codici latini di Niccolò V. Edizione degli inventari e identificazione dei manoscritti*, Città del Vaticano 1994 (Studi e testi 359; Studi e documenti sulla formazione della Biblioteca Apostolica Vaticana, 1.)

Paolo Vian, *Nuovi documenti sull'asportazione e su restituzione dei codici di san Giacomo della Marca tra il 1841 e il 1844 in MBAL*, II. Città del Vaticano 1988 (Studi e testi, 331 pp. 313–323.)]

Tutte le lezioni e il fatto che il corso venga organizzato in un ambiente autenticamente francescano, presentano una possibilità senza paragoni ai vincitori della borsa di studio per approfondire i loro studi francescani. In questo modo le edizioni annuali degli Studi Francescani oltre il sapere acquistabile durante le lezioni, offrono un'esperienza per tutta la vita.

Zsófia Babics

# INSTRUCTIONS FOR AUTHORS

*Verbum – Analecta Neolatina* publishes original research papers, review articles, book reviews in the field of New Latin and Romance arts, literature and linguistics. Papers accepted for publication by the editorial board are subject to editorial revision. A copy of the Publishing Agreement will be sent to authors of papers accepted for publication.

**Permissions.** It is the responsibility of the author to obtain written permission for quotations, and for the reprinting of illustrations or tables.

## SUBMISSION OF MANUSCRIPTS

*Verbum* prefers electronic submission of manuscripts in Italian, French, German, English or Spanish. Manuscripts should be sent as attachment by e-mail in Word for Windows file to domokos@btk.ppke.hu or on disc to György Domokos, *Verbum*, Pázmány Péter Katolikus Egyetem, P. O. Box 1, H-2087 Piliscsaba, Hungary, with operating system MS Windows 95/98 or RTF file. A printout should also be sent.

## PRESENTATION OF MANUSCRIPTS

Manuscripts should be written in clear, concise, and grammatically correct language. The order should be as follows: title page, abstract, keywords, text, appendix, acknowledgements, notes, references, tables, figure captions. For more information contact the editor.

**Title page.** The title should be concise and informative. A short running title of no more than 40 characters should also be supplied. This is followed by the initial(s) of first name(s) and surname of the author(s), and the name of the institution the author works at. The mailing address, e-mail address and fax number of the corresponding author must also be given in a footnote.

**Abstract** should not exceed 200 words.

**Keywords** should not exceed 10.

**Footnotes** should only be used if absolutely necessary, and as far as possible at the end of the paper.

**References** in the text should follow the author-date format without comma. Where there are more than two authors, the name of the first author should be used, followed by et al. Publications by the same author(s) in the same year should be listed as 1999a, 1999b. List the references in chronological order in the text and in alphabetical order at the end of the paper. The style and punctuation of references should conform to that used in the journal. See the following examples:

- Hall, D. R., Crespi, B. J., Bookstein, R. L. (2000): Génie du christianisme. *Le pays*, 10:455–536.
- Ridley, M. (1996): *Evolution*. 2nd ed., Blackwell, Oxford.
- Smith, B. G. (1998): Sur les sources grecques et francaises. In: Nei, M., Koehn, R. K. (eds): *Humanisme contemporaine*. Sinauer, Sunderland, Mass., pp. 234–455.

**Figures** should be submitted electronically in CDR files (drawings) and TIF or PCX file (photographs). No xerox copies accepted. Colour figures will be placed for an extra fee. Each figure should have a caption.

**Advertisements** may be inserted by the rates of the Publisher.

**Proofs and reprints.** One set of proofs will be sent to the corresponding author, who is requested to return it to the Editor within 48 hours of receipt. Thirty reprints of each paper are supplied free of charge. Additional reprints can be ordered on a Reprint Order, which is enclosed in the proofs.

CATHEDRÆ LINGUARUM  
NEOLATINARUM, ID EST LIN-  
GUAE ITALICAE ET FRANCO-  
GALLICÆ ET HISPANICÆ, SUA  
ACTA LITTERARIA LECTORI-  
BUS CUM SALUTE COMMEN-  
DANT. QUO IN COMMUNI  
FORO PLURES TRACTATUS  
DE PHILOLOGIA NEOLATINA  
A PROFESSORIBUS UNIVERSI-  
TATIS CATHOLICÆ DE PETRO  
PÁZMÁNY NOMINATÆ OM-  
NIBUS AMICIS LITTERARUM  
ATQUE NEOLATINARUM AR-  
TIUM SCRIPTOS MORE ACA-  
DEMICO IN LUCEM PROFER-  
RE VOLUNT. PROFESSORES  
EIUSDEM UNIVERSITATIS  
OMNES, QUI AMORE PHILO-  
LOGIÆ DUCUNTUR, LECTO-  
RES PRECANTUR, UT HAEC  
SCRIPTA BENEVOLO ANIMO  
ACCIPIANT FOVEANTQUE  
NEC NON ET IPSI TRACTA-  
TUS DE STUDIIS LITTERA-  
RUM NEOLATINARUM SUOS  
CONTRIBUANT.